

L'île du feu sacré

Barbara Wood

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Wood

L'ÎLE DU FEU SACRÉ

PRESSES
DE LA CITÉ



Barbara Wood

L'ILE DU FEU SACRÉ

Roman

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Alexandra Forterre



*A Walt, mon époux,
avec tout mon amour*

Résumé

Une grande fresque historique qui vous transporte sur les plages idylliques d'Hawaï.

Emily a reçu une éducation religieuse et morale des plus strictes. Aussi, est-elle complètement déstabilisée lorsqu'elle arrive à Hawaï avec son mari, en tant que missionnaire, et qu'ils découvrent les us et coutumes des habitants. La jeune femme est très vite nostalgique de son pays, mais elle reste déterminée à partager sa foi... jusqu'à ce qu'elle rencontre le fringant capitaine Farrow. La sauvera-t-il d'un mariage sans amour contre lequel elle n'a jamais pensé à se révolter ? C'est là la première étape du voyage humain et sentimental qu'elle s'apprête à accomplir, car l'île est bientôt en proie à une terrible épidémie, qui a tout d'une malédiction.

DU MÊME AUTEUR

Séléné, Presses de la Cité, 1988 ; Pocket, 2003

African Lady, Presses de la Cité, 1989 ; Pocket, 2012

Australian Lady, Presses de la Cité, 1991 ; Pocket, 2012

Les Vierges du paradis, Presses de la Cité, 1993 ; Pocket, 2002

La Prophétesse, Presses de la Cité, 1997 ; Pocket, 2005

Les Fleurs de l'Orient, Presses de la Cité, 1998 ; Pocket, 2002

Et l'aube vient après la nuit, Presses de la Cité, 1998

La Terre sacrée, Presses de la Cité, 2001 ; Pocket, 2011

La Pierre sacrée, Presses de la Cité, 2003 ; Pocket, 2011

L'Etoile de Babylone, Presses de la Cité, 2005 ; Pocket, 2007

La Dernière Chamane, Presses de la Cité, 2007 ; Pocket, 2009

La Femme aux mille secrets, Presses de la Cité, 2009 ; Pocket, 2011

Les Battements du cœur, Presses de la Cité, 2010 ; Pocket, 2012

La Femme du bout du monde, Presses de la Cité, 2011 ; Pocket, 2013

La Fille du loup, Presses de la Cité, 2012

PREMIÈRE PARTIE

Hilo, Hawaï

1820

Depuis la proue du *Triton*, la première chose qu'Emily remarqua fut une sorte de voile diaphane dans l'azur limpide.

— C'est une illusion d'optique, dit M. Hampstead, debout à ses côtés. Ce qui paraît en suspension dans la brume est en fait le sommet enneigé du Mauna Loa, un volcan toujours actif. Ses flancs se confondent presque avec le ciel.

Emily était captivée. Pendant sept longs mois, elle avait rêvé de cet instant, et voilà qu'elle accostait enfin à cette terre de glace et de palmiers.

Des falaises d'un vert émeraude se détachèrent progressivement, et à leur suite une plaine luxuriante parsemée de maisons de chaume, puis une plage de sable fin avec ses cocotiers ployant sous le vent, soutenu et vivifiant, qui tentait d'arracher la charlotte d'Emily. L'intensité et la pureté de la lumière la surprenaient - pareille luminosité était inconnue en Nouvelle-Angleterre. Les couleurs en devenaient vives et éclatantes. La mer scintillait comme une rivière de diamants, déroulant ses déferlantes d'un vert acidulé jusqu'aux rochers contre lesquels elles éclataient en gerbes d'écume immaculée.

L'équipage, stimulé par les ordres de son capitaine, jeta l'ancre et ferla les voiles. Les passagers, à la fois anxieux et excités, se rassemblèrent sur le pont. Avec curiosité, Emily regarda des femmes de couleur envahir la plage, retirer leurs vêtements et se jeter à l'eau.

Elles fendaient les vagues avec une étonnante facilité. On l'avait prévenue : « Les femmes et les filles nagent nues vers les bateaux pour accueillir les marins. Nous essayons d'éradiquer cette coutume, sans succès jusqu'à maintenant. Nous espérons que l'influence civilisatrice des missionnaires chrétiens y mettra fin. » Ainsi avait parlé M. Alcott, président du bureau des missions, la veille de leur départ pour les îles Sandwich.

Riant aux éclats, les indigènes ruisselantes d'eau grimpaient à présent

à bord du *Triton* au moyen des cordes et des échelles descendues par un équipage pressé de les étreindre. Elles firent d'abord le tour des passagers pour leur passer autour du cou des colliers de fleurs. C'est alors qu'Emily aperçut des pirogues filant sur l'eau. Chacune comprenait trente rameurs, des hommes à la peau foncée, au cou et au front ornés de feuillages. A portée du voilier, ils interpellèrent les voyageurs en souriant, et leur firent de grands signes. Emily constata avec soulagement qu'eux au moins portaient un pagne - juste de quoi couvrir leur intimité.

En toile de fond, de vertes montagnes aux abîmes profonds s'élevaient jusqu'aux nuages semblables à des petites boules de coton. Emily n'avait jamais contemplé un aussi beau paysage. Des cascades mousseuses dévalaient le long de falaises couvertes de forêt vierge. De majestueux arcs-en-ciel se dessinaient dans la myriade de gouttelettes en suspension. Seuls quelques Blancs vivaient là - des marins à la retraite et des explorateurs restés sur place. Que des hommes. Emily Stone, jeune mariée de vingt ans, serait la première Blanche à s'installer ici.

— Madame Stone, nous sommes prêts à vous emmener à terre, annonça le capitaine O'Brien.

C'était un homme large d'épaules, officier au long cours bourru et barbu, dont le teint fleuri trahissait un goût prononcé pour le brandy du soir.

Emily parcourut l'assemblée du regard. Huit missionnaires avaient entrepris le difficile voyage depuis New Haven, ainsi que des passagers qui allaient jusqu'à Honolulu, sur l'île d'O'ahu. Tout comme elle, on les aurait dits habillés pour une garden-party : les dames portaient des toilettes dernier cri, col montant et manches Empire, avec pèlerine, chapeau à bride et gants, sans oublier le réticule et l'ombrelle ; les hommes, très élégants, affichaient bottes, pantalon large, chemise de lin fermée par une cravate impeccable, redingote noire et haut-de-forme.

A les voir ainsi endimanchés et joyeux, on ne pouvait les imaginer tels qu'ils étaient quelques semaines auparavant : gémissant sur leur couchette, vomissant tripes et boyaux dans des seaux et suppliant le Tout-Puissant pour qu'il abrège leurs souffrances. Mais le sang de la Nouvelle-Angleterre coulait dans leurs veines : la douleur ne comptait pas, on prenait sur soi et on arrivait en grand équipage.

Emily coula un regard vers le révérend Isaac Stone, son époux. Sur le

papier seulement, car ils n'avaient pas encore eu le temps de consommer leur union après leur mariage précipité. Puis il y avait eu les préparatifs de ce long voyage, la tournée d'adieux à la famille et aux amis qu'ils ne reverraient probablement jamais, le retour à New Haven. Partout, ils avaient dormi dans des chambres séparées. Emily s'était alors dit que leur nuit de noces aurait lieu sur le *Triton*, perspective romantique vite abandonnée. Ils partageaient avec des étrangers des quartiers étriqués, où le moindre bruit s'entendait. Pas un instant d'intimité possible. Sans oublier le mal de mer, l'océan démonté, le passage désespéré du cap Horn, où deux marins étaient passés par-dessus bord. Un voyage éreintant, qu'Emily se jurait bien de ne jamais refaire, même si la navigation dans l'océan Pacifique avait été plus clément. Après cent vingt jours en mer, ils allaient enfin poser le pied sur la terre ferme.

« Les indigènes vous auront préparé une maison. Ils ont hâte d'entendre la bonne parole », avait assuré M. Alcott avant qu'ils ne voguent toutes voiles dehors nantis de toutes leurs possessions, en plus des bibles et des livres de prières.

Leur nuit de noces serait donc pour ce soir, songea Emily tout en regardant son mari qui s'entretenait d'un air grave avec deux autres pasteurs, des hommes austères tellement désireux d'apporter l'Evangile dans ces terres vierges que leur personnalité semblait se résumer à cela.

Le révérend Isaac Stone, vingt-six ans, diplômé du séminaire d'Andover, était un homme d'allure fragile, aux mains douces et fines et aux traits plutôt délicats. Grand, mais voûté, comme s'il s'excusait de sa taille, il avait besoin de lunettes pour lire, ce qu'il faisait beaucoup, et il se raclait souvent la gorge, manie de qui appelle l'attention de son auditoire. Mais en dépit des apparences, il savait se faire entendre : il criait, il hurlait, voire tonnait. « As-tu besoin de parler aussi fort ? » lui disait toujours sa mère. A quoi il répondait : « Si le Seigneur nous a fait don de la parole, c'est pour que nous en fassions bon usage ! » A la vérité, où qu'il se trouvât et quel que fut le sujet de conversation, il se croyait en chaire et faisait des sermons comme d'autres montent au créneau.

Ils étaient cousins. L'oncle maternel d'Emily était le père d'Isaac. Ils s'étaient donc souvent croisés au fil des années et avaient tous deux entendu le témoignage d'un Hawaïen lors de l'office dominical, il y avait des mois de cela. Le jeune homme à la peau sombre était bien habillé et s'exprimait avec correction, ayant appris l'anglais et les bonnes manières auprès des capitaines de la marine marchande qui

faisaient escale dans les îles. Il avait évoqué des mœurs païennes et des pratiques ancestrales si épouvantables que lorsque M. Alcott avait lancé un appel aux hommes et aux femmes de courage pour aller divulguer la parole salvatrice à ces gens, Emily avait répondu avec empressement. Le problème, c'était que seuls les missionnaires mariés pouvaient partir. Mais comme Isaac ressentait le même élan évangéliste, leurs familles s'étaient rencontrées et avaient arrangé le mariage.

Deux semaines plus tard, ils embarquaient sur le *Triton* pour un avenir inconnu et prometteur.

La fierté était un péché, mais Emily ne pouvait s'empêcher d'en éprouver. Elle se félicitait de ne pas être comme sa mère, ses sœurs et ses amies, qui n'avaient aucun goût pour l'aventure. La meilleure preuve ? Elle avait affronté la haute mer sur un frêle esquif, en route vers un destin inconnu. Combien de femmes de New Haven pouvaient s'en glorifier ? La plupart d'entre elles avaient besoin de conventions, elles vivaient selon les règles, une étiquette, la bienséance. Dans la lignée de celles qui les avaient précédées.

Pas moi ! cria intérieurement Emily au ciel plus vaste que celui de la Nouvelle-Angleterre. Je suis née pour l'aventure. Je méprise les conventions. Je suis investie d'une mission.

« Tu es tellement courageuse, Emily ! Tu as toujours été la plus forte d'entre nous, lui avait-on dit lors du thé d'adieu à New Haven.

— Que Dieu me donne la force », avait-elle humblement répondu tout en reconnaissant intérieurement qu'elle avait en effet un courage hors du commun.

Les Hawaïens avaient l'air hauts en couleur et amicaux, malgré leur passé guerrier. Cela lui rappelait un petit groupe d'indiens Mohegans que sa famille et elle avaient croisé lors d'une excursion dans l'est du Connecticut, à Uncasville. Ils vendaient des paniers en osier et eux aussi avaient l'air pittoresques avec leur peau couleur de bronze, leurs bandeaux de perles ornés de plumes et leurs mocassins. Les femmes portaient des jupes à mi-mollet, les hommes des pantalons de daim. Ils s'étaient montrés timides et polis, complètement pacifiés. Emily les avait trouvés bizarres. Les Hawaïens seraient comme eux, pressentait-elle.

Je respecterai leurs coutumes. Je m'intéresserai à tout ce qu'ils font et peut-être même que je m'investirai dans une de leurs activités pour

leur montrer mon amitié. Je respecte tous les êtres humains, comme le veut le Tout-Puissant. Tout homme est mon frère, sans considération de race.

Tremblante d'excitation, elle regardait les pirogues qui faisaient la course. Ce sont des vanniers, comme les Mohegans. J'irai m'asseoir à leurs côtés pendant qu'ils fabriqueront leurs étranges petits paniers. J'apprendrai cet artisanat tout en leur parlant de Dieu et de Jésus. Ce sera merveilleux.

Avec les autres, on la descendit jusqu'aux chaloupes dans une sorte de balançoire suspendue à des cordes. Ils prirent ensuite la direction du rivage, entourés des pirogues et des nageurs toujours aussi démonstratifs. Sur la plage, des Hawaïens les apostrophaient joyeusement. Quelques-uns se jetèrent à l'eau pour tirer les chaloupes vers le sable. De robustes marins portèrent les voyageurs occidentaux à pied sec, face à une grande foule qui les entoura immédiatement.

— *Aloya*, disaient-ils en leur passant autour du cou de magnifiques guirlandes de fleurs en cadeau de bienvenue.

Emily crut s'évanouir sous la pression de cette multitude presque nue. Celle-ci finit par s'écarter pour laisser passer un homme corpulent, plein de son importance. Il portait une redingote prune, un gilet à rayures et une cravate au nœud si élaboré que sa tête en basculait presque en arrière. Son chapeau de castor avait connu des jours meilleurs.

— Bienvenue ! s'exclama-t-il, avançant à grandes enjambées pour serrer la main à tout le monde. William Clarkson, je suis le responsable du port. A votre service. Bienvenue aux îles Sandwich.

Comme il approchait, Emily remarqua la barbe naissante, les yeux injectés. Il empestait le rhum.

— Suivez-moi, dit-il une fois les présentations faites. Le chef a hâte de faire votre connaissance. Les indigènes attendent ce moment depuis des jours !

— Commençons par rendre grâce ! le contra Isaac Stone, un livre de prières plaqué sur la poitrine.

Nu-tête, il tomba de toute sa hauteur à genoux dans le sable, imité sur-le-champ par les missionnaires. Affamés et épuisés, les autres passagers mirent plus de temps à faire de même. Quand tous furent agenouillés, Isaac s'adressa d'une voix de stentor à l'azur céleste :

— Dieu tout-puissant, nous Te remercions de nous avoir menés sains et saufs à destination, afin que nous puissions commencer notre mission. Nous allons apporter la lumière à ces rivages enténébrés. Nous allons rassembler les âmes égarées pour Ta plus grande gloire. Nous porterons la parole du Christ à ceux qui ne connaissent que le Mal. Humblement, nous nous remettons entre Tes mains charitables. Amen.

Ils traversèrent ensuite la plage d'un pas lent. Les filets de pêche séchaient sur le sable, les pirogues gisaient tels des poissons morts au soleil. Devant eux se dressait un ensemble de huttes végétales de différentes tailles et formes, quasiment une ville, se dit Emily. On aurait dit de grosses bêtes hirsutes, semblables à des mammoth laineux pouvant à tout moment émerger de leur sommeil, se redresser sur leurs pattes épaisses comme des troncs et s'éloigner la trompe en l'air.

Pendant qu'ils traversaient le village, les indigènes s'assemblaient autour d'eux et tiraient sur leurs vêtements.

— Ils sont pareils à des enfants, dit M. Clarkson. Ils ont besoin, et vite, que l'homme blanc prenne les choses en main pour eux.

— Nous ne sommes pas venus pour être leurs maîtres, monsieur Clarkson, le reprit Isaac. Nous sommes ici pour les sortir de leur état obscurantiste et dépravé, afin qu'ils soient nos égaux. Nous allons leur apprendre à lire, pour qu'ils accèdent par eux-mêmes à la parole divine, comme tout homme en a le droit.

Clarkson s'épongea le visage avec un mouchoir sale. Malgré le vent, il faisait chaud et humide.

— Ils nous appellent *haole*, ce qui veut dire « sans souffle ». Notre pâleur fait sans doute de nous des êtres irréels à leurs yeux. Je préfère vous prévenir, monsieur Stone, que ces gens-là n'entendent rien à l'âme. Et ils n'ont certainement aucune notion du paradis ni de l'enfer.

— Alors, il est de notre devoir de les éclairer, qu'ils puissent trouver le salut de la grâce divine...

— Monsieur Clarkson, intervint Emily, s'ils ne croient ni au paradis ni à l'enfer, qu'y a-t-il pour eux après la mort ?

— Leur esprit rejoint les animaux et les arbres. Ainsi, ils vénèrent les requins parce qu'ils croient que leurs ancêtres ont pris cette forme-là. Ici, toute chose a un esprit.

Les femmes et les fillettes cernaient Emily en gloussant, tiraillant ses vêtements.

— Elles n'ont jamais vu de femme blanche. Vous êtes une première pour elles, tout comme vos vêtements, expliqua Clarkson.

— Pour moi, la nouveauté, c'est leur nudité.

— Vous nous menez au roi ? demanda un marchand de Rhode Island, intéressé par l'ouverture d'une épicerie à Honolulu.

— Kamehameha II fait en ce moment le tour de l'archipel avec sa femme, qui est également sa sœur. Comme les différentes îles se sont fait la guerre pendant des siècles, le nouveau roi doit se montrer, comme on dit. Et puisqu'il a seulement vingt-trois ans, il est essentiel qu'il s'assure la même loyauté que celle accordée à son père, Kamehameha I^{er}.

— Depuis combien de temps habitez-vous ici, monsieur Clarkson ?

— Je suis arrivé il y a dix ans, en tant que fournisseur de matériel de navigation sur un vaisseau d'exploration. L'endroit m'a plu et j'ai décidé de rester. Le vieux Kamehameha avait déjà conquis toutes les îles avec ses mille pirogues et ses dix mille guerriers. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas se rendre compte que, pacifiées, ces îles tomberaient comme un fruit mûr dans la main d'Occidentaux mal intentionnés. Un Blanc entreprenant peut se faire une bonne vie ici. Quant à moi, je perçois pour le roi un droit de douane sur les navires qui jettent l'ancre. Et bien sûr, je garde un pourcentage. Beaucoup de Blancs visionnaires commencent à voir l'intérêt de ce royaume situé à mi-chemin de la Chine et de l'Amérique. Mon propre frère s'est installé à Honolulu, pour vendre de la nourriture et de l'eau fraîche aux baleiniers et aux navires de commerce.

En lisière du village, avec en toile de fond les magnifiques escarpements rocheux, des sommets verdoyants et des vallées luxuriantes, se dressait un vaste pavillon délimité par des poteaux plantés dans le sable. Sous le toit de chaume attendait une assemblée parée avec soin, selon toute vraisemblance l'aristocratie îlienne, puisque à l'approche de l'édifice les gens du commun qui avaient escorté les visiteurs étaient restés en retrait.

Cette élite vêtue de tissus très colorés était assise en tailleur sur des nattes tressées, à même une estrade. Les hommes arboraient des couronnes de feuilles, des colliers de noix et des guirlandes végétales sur leurs torsos nus. Certains avaient des motifs géométriques peints

sur la peau, emblèmes probables de leur rang. Il y avait aussi des femmes, pagne ceint à la taille et poitrine nue, des fleurs dans les cheveux, autour du cou, aux chevilles et aux poignets.

— Ce sont les *ali'i* la plus haute caste de la société hawaïenne, l'équivalent de la noblesse et des familles royales européennes, expliqua Clarkson.

Tout ce beau monde étudiait les nouveaux venus avec curiosité et attention, Emily et ses compagnes en particulier. Dans l'assemblée se détachait un trio central : le chef Holokai, son fils, Kekoa, et sa fille, Pua.

De stature et de corpulence imposantes, le noble Holokai était bel homme avec ses cheveux courts et blancs ornés de feuilles. Autour de son cou épais, une parure végétale rappelait les bandeaux noués à ses poignets et ses chevilles. Un collier en dents de requin reposait sur son torse nu. Il portait un pagne marron et tenait un long bâton surmonté d'une fleur. Une corde de plumes jaunes enserrait sa taille - symbole de son autorité. Sa peau sombre luisait comme du bronze au soleil. Sous les sourcils fournis, le regard était perçant.

Son fils, apparemment dans la trentaine, lui ressemblait presque trait pour trait.

— Kekoa est un *kahuna kilo 'ouli*, c'est-à-dire quelqu'un entraîné depuis l'enfance à « lire » la personnalité des gens, précisa Clarkson. Quant à sa sœur, c'est une femme-médecin.

Une fois les présentations faites et les « alohas » échangés, le responsable du port s'improvisa interprète :

— Le chef veut savoir s'il aura lui aussi de grands bateaux s'il croit en Jésus, dit-il à Isaac. Je précise que lorsque les indigènes ont pour la première fois aperçu le navire de Cook et sa puissance de feu, il y a quarante ans, ils ont pensé que nos dieux étaient plus puissants que les leurs. Ils croient qu'en devenant chrétiens ils auront tous les signes extérieurs de la culture occidentale.

— Jésus-Christ apporte la rédemption, le salut et la vie éternelle, répondit Isaac de sa voix tonnante. C'est l'amour et la pitié du Seigneur que vous devez chercher, monsieur, non les biens matériels.

A voir le chef sourire et approuver de la tête, Isaac se dit qu'une partie de son message s'était perdu dans la traduction. Mais il remédierait à cela au plus tôt.

Comme la femme-médecin assise à côtés du chef disait quelques mots et désignait Emily, Clarkson prit à nouveau la parole :

— Pua occupe l'un des rangs les plus élevés parmi les *ali'i*. C'est une grande prêtresse et une *kahuna lapa'au* - maîtresse de la guérison. Elle est issue d'une très ancienne lignée, qui remonte aux Premiers Anciens. C'est pourquoi elle est de si noble lignage. Gagnez son amitié et vous aurez fait un pas de géant dans la conquête de ces sauvages.

Hésitante, Emily fit un pas vers l'estrade. Pua était magnifique avec son teint basané, sa longue chevelure brune et fluide, une guirlande de fleurs écarlates masquant à peine ses seins lourds. La trentaine, elle était à la fois forte et voluptueuse. Ses yeux étaient ronds et sombres, avec ce léger renflement qui semblait être le signe distinctif de la race polynésienne. Son sourire était un rayon de soleil et sa main une caresse quand elle se pencha et toucha le visage d'Emily.

— *Aloha*, dit-elle en traînant sur la deuxième syllabe, transformant presque le mot en mélodie.

Elle effleura les joues d'Emily, son nez et son front, toucha le bord de son bonnet à bride, puis lui tapota les épaules tout en parlant.

— Pua dit que vous êtes belle. Comme une fleur. Elle veut que vous deveniez amies et souhaite apprendre tout ce que vous savez.

— Dites-lui que j'en serais honorée.

Emily reprit sa place à côté d'Isaac pendant que l'échange se poursuivait entre Holokai et les autres visiteurs. Le chef posait des questions à chacun. Cela se prolongea si longtemps qu'Emily dut se retenir au bras de son mari pour ne pas s'écrouler de fatigue.

Enfin, le chef se leva, dominant la foule de sa haute stature. Sa voix portait jusqu'aux brisants.

— Maintenant, la fête de bienvenue peut commencer, déclara Clarkson.

Les invités s'assirent aux places d'honneur, près de l'estrade, tandis que les nobles de moindre importance s'installaient plus loin. Les gens du commun, eux, prenaient place où ils voulaient pourvu que ce soit hors du cercle de l'élite.

Le soleil disparaissait dans la mer quand ils servirent le repas. Emily n'en crut pas ses yeux quand elle vit des indigènes découvrir un trou

et en sortir un énorme sanglier cuit. Un prêtre chanta pendant que les hommes découpaient cérémonieusement la viande.

— Chez les Hawaïens, chaque geste s'accompagne toujours d'une bénédiction. Dans le cas de fêtes mémorables comme celle-ci, les prêtres psalmodient en continu.

En plus du sanglier, des poulets et des chiens avaient aussi rôti dans la fosse, appelée *imu*. Ils étaient accompagnés de patates douces, de taro et d'uru. Du mulot, des crevettes et du crabe avaient cuit sur un lit de braises. On buvait du lait de coco. Pour Emily, il n'était pas aisé de manger à même le sol, mais elle se dit que c'était comme un pique-nique à la campagne. Sans assiettes ni couverts. Les tranches de viande étaient en effet servies sur de grandes feuilles vertes et on devait manger avec les doigts. Elle aurait voulu pouvoir prendre une serviette dans l'une des nombreuses malles apportées du pays. Et elle avait très envie d'une tasse de thé. Mais c'était cela, l'aventure, et elle acceptait volontiers l'étrangeté de la situation.

— Au fait, révérend, savez-vous que vous avez droit ce soir à une vraie représentation en votre honneur?

— C'est-à-dire ?

— Jusqu'à ce qu'une puissante reine l'abroge il y a six mois, le système séculaire des lois était très strict ici. Il s'appelait *kapu*, ce qui veut dire « interdit ». L'une d'elles interdisait aux hommes et aux femmes de manger ensemble, et les hommes recevaient les meilleures parts. Dorénavant, cette règle est caduque et Holokai veut démontrer combien son peuple est éclairé, autant que les Occidentaux.

Les divertissements se poursuivaient. Il y eut des tambours et des chants, une danse aussi, qui choqua les Américains par son obscénité. Les jeunes dames de New Haven s'évertuèrent à garder les yeux détournés pendant que leurs maris fronçaient les sourcils. Seul M. Clarkson ne pouvait détacher son regard des jeunes femmes aux seins nus en train d'onduler des hanches.

— Cette danse s'appelle le *hula*, dit-il. Il en existe de plusieurs types : pour les fêtes, pour les rituels sacrés et puis pour... « le reste ».

Les hommes avaient aussi leur danse, mais elle ressemblait davantage à un exercice guerrier. Vêtus de pagnes en feuilles rigides qui ne cachaient rien de leur musculature, ils marchaient à l'unisson, le pas lourd, frappant leur torse et criant d'une même voix, sans doute pour inspirer de la peur à l'ennemi. De fait, ils étaient impressionnants de

puissance et de force.

A intervalles réguliers, Emily sortait de sa manche un mouchoir pour se tamponner le front et les joues : il faisait si chaud, et moite ! Elle n'allait pas pouvoir supporter encore longtemps de rester assise par terre, les tambours lui battant aux oreilles. Elle était courbaturée de partout et fourbue à la fois par son voyage et toutes ces émotions. Heureusement, le chef Holokai se leva pour faire une autre déclaration.

— Ils vous emmènent à votre nouvelle maison. Elle est magnifique : ils l'ont construite exprès pour vous, traduisit Clarkson, qui se releva en gémissant avant de l'aider à faire de même.

— Merci, mon Dieu, soupira Emily. Je rêve d'un peu d'intimité. Le bateau était bondé.

Ils emboîtèrent le pas aux personnalités, tandis que les gens du peuple suivaient, formant une procession solennelle le long d'un sentier bordé de ce qui semblait être des cultures. Au-delà, une chute d'eau tombait du haut de la montagne dans une rivière scintillante qui se jetait dans la mer. On ne voyait plus de huttes indigènes par là, mais des cabanons étaient visibles sur la plage en contrebas, sans doute là où les marins occidentaux vivaient.

Ils parvinrent en lisière d'un magnifique lagon à côté duquel des arbres géants projetaient leur ombre sur une étendue de gazon. Là, au centre de cette pelouse se dressait...

... une paillote.

La base était en pierre mais la structure était un assemblage de perches liées ensemble et surmontées d'épaisses gerbes d'herbes. Le toit de chaume était très abrupt. L'ouverture de la hutte était masquée par une longueur du tissu à motifs qu'arboraient les Hawaïens. On avait découpé un carré dans chaque mur en guise de fenêtre. A l'intérieur, il n'y avait pas de plafond, que les chevrons au-dessus desquels le toit était apparent. Il n'y avait pas non plus de pièces, aucune cloison. Isaac arpenta l'espace et compta quarante pieds de longueur sur vingt de large.

— C'est un palais ! s'écria-t-il.

Emily, elle, ravala très vite sa consternation.

Allons ! C'était une bonne chose. Elle était ouverte aux nouvelles

expériences. Ce que les Hawaïens supportaient, une femme de la Nouvelle-Angleterre pouvait l'endurer. En fait, il lui tardait d'envoyer sa première lettre aux siens. Elle l'imaginait d'ici : «Très chère mère, le croirez-vous? M. Stone et moi-même avons emménagé dans une hutte entièrement faite de matière végétale ! Nous vivons exactement comme les indigènes, ce qui constitue un heureux défi. »

— Quand le baleinier de Boston a livré le courrier de votre mission annonçant votre arrivée et votre décision de rester, le roi Kamehameha a aussitôt appelé un prêtre spécial pour qu'il inspecte les alentours à la recherche de l'emplacement le plus propice à votre maison, dit Clarkson. L'homme a prié, fait appel aux dieux et pratiqué toutes sortes de rituels pour trouver le bon endroit. Ensuite, Holokai a mis ses hommes au travail - qu'ils soient d'accord ou non d'ailleurs. Ici, il n'y a pas de volontariat. La parole du chef fait office de loi. Toute désobéissance est sévèrement punie. Ça peut même parfois aller jusqu'à l'exécution. Bref, la construction a été accompagnée de prières, de chants, ils ont agité des objets sacrés, répandu de l'eau bénite sur chaque touffe d'herbes. Je crois bien qu'un cordon ombilical est enterré dans les fondations, pour porter chance. Tout ça pour dire qu'ils s'attendent à ce que vous appréciiez leurs efforts.

L'un des assistants du chef, un vieil homme sec portant une cape et une poignée de feuilles vertes, s'avança vers Emily et Isaac et se mit à psalmodier avant d'agiter les feuilles en direction de la maison. Une fois le rituel achevé, Holokai eut un large sourire et parla en désignant l'intérieur.

— Le chef vous rappelle de penser à uriner contre les murs de la maison pour tenir les mauvais esprits à l'écart. Et il espère que cette nuit aboutira à la naissance de votre premier enfant, traduit Clarkson.

Le soleil avait depuis longtemps plongé dans le Pacifique quand les Stone dirent adieu à leurs camarades de voyage.

Ils leur souhaitèrent une bonne installation sur les îles d'Hawaï ou d'O'ahu. Le chef et sa suite, Clarkson et la foule partirent ensuite. Isaac et Emily étaient enfin seuls.

La jeune femme était tellement épuisée qu'elle aurait pu s'effondrer. Elle rêvait d'un bain et d'un grand lit de plumes. Mais en guise de baignoire elle devrait se contenter d'un seau d'eau que quelqu'un avait gentiment pensé à laisser. Quant au lit, il consistait en une pile de nattes tressées. Il faudrait faire du mieux possible avec le peu qu'il y

avait...

Alors qu'elle inventoriait du regard les possibilités de confort pour la nuit, Isaac annonça qu'il allait inspecter leur domaine. Une fois seule, Emily s'approcha des malles que les marins du *Triton* avaient déjà apportées. Dans l'une d'elles, elle trouva une lampe à huile emballée avec soin, le silex pour l'allumer, ainsi que ses vêtements de nuit et ceux de son mari. Son cœur battait la chamade tandis qu'elle se dévêtait, faisait sa toilette, brossait sa longue chevelure et enfilait sa chemise de nuit. Ce soir, c'était sa nuit de noces.

Faute de mieux, elle tenta de s'installer commodément sur la couche en nattes et attendit patiemment dans une semi-obscurité. Par les fenêtres entraient des parfums inconnus de fleurs exotiques qui chargeaient l'air suffocant de promesses diffuses. Elle avait envie d'enlever sa chemise pour sentir la nuit sur sa peau.

— Mon Dieu, merci pour ce lit qui ne tangué plus. Faites que je n'aie plus jamais à poser un pied sur un navire.

Elle allait sombrer dans le sommeil quand Isaac s'approcha, en chemise et bonnet de nuit.

— Madame Stone, dit-il d'un ton solennel, pardonnez-moi mais je dois procéder à un désagréable devoir depuis longtemps remis. Je vais faire aussi vite que possible par respect pour votre pureté.

Il éteignit la lampe à pétrole, s'agenouilla sur le lit, souleva sa chemise de nuit, tâtonna un peu, releva la sienne et s'allongea sur elle. Sa mère l'avait prévenue que ce serait douloureux. On y était. Isaac enfouit son visage dans son cou et elle le serra dans ses bras pendant qu'il allait et venait. La position n'était pas très confortable pour elle, mais il semblait ne rien remarquer. Elle prit alors le parti de lui en faire part, mais elle n'avait pas ouvert la bouche qu'il lâchait un tonitruant « Loué soit le Seigneur ! » avant de peser de tout son poids sur elle.

Il reposa ainsi un moment, haletant, avant de rouler sur le côté.

— Je ne vous importunerai plus avant une semaine, madame. Bonne nuit.

Rapidement, il se mit à ronfler tandis qu'elle fixait les chevrons en clignant des yeux.

Emily puisait au ruisseau qui alimentait le lagon quand elle entendit des rires. Dans la baie, des jeunes filles indigènes jouaient dans les

vagues. On lui avait dit que les Hawaïens passaient la moitié de leur temps dans l'eau et c'était vrai.

Ces sept derniers jours, elle avait aussi appris d'autres choses, notamment la raison pour laquelle le bureau des missions n'envoyait ici que des couples mariés. Ces îles étaient d'une beauté paradisiaque, tout comme les femmes, qui semblaient n'avoir ni pudeur ni honte, tendant même à se donner de bonne grâce. La poignée d'hommes blancs qui vivaient dans le secteur les fréquentait en dépit des serments sacrés du mariage - M. Clarkson lui-même se vantait d'en avoir trois ! Isaac avait beau s'évertuer à leur dire qu'ils vivaient dans le péché et condamnaient leur âme à l'enfer, ils n'en avaient cure. En de telles circonstances, même le plus fervent des chrétiens aurait été à rude épreuve. D'où l'intérêt, pour les missionnaires, de venir en couple.

Elle s'arrêta pour observer son mari qui aidait à la construction de la salle commune. Isaac ne se ménageait pas, enseignant par l'exemple aux autochtones la valeur d'un travail honnête. Il les attirait par sa force et son charisme. En fait, Emily retrouvait chez lui certains aspects de son propre père, un homme strict et froid, qui craignait Dieu et croyait qu'il ne devait pas se montrer affectueux envers ses enfants afin de conserver leur respect. Isaac semblait fait du même bois.

Pendant leur nuit de noces, il n'y avait pas eu le moindre baiser, pas le moindre échange de caresses. Demain, le premier office dominical serait célébré dans cette nouvelle salle, ce qui voulait dire que ce soir il accomplirait à nouveau son devoir d'époux, dans le noir. Sa mère lui avait assuré que « l'amour vient après », mais Emily commençait à s'interroger car, de cet amour, elle n'avait jamais perçu aucun signe entre ses parents. Quant à Isaac, il la touchait rarement en dehors de leur lit conjugal, si bien que lorsqu'elle observait les démonstrations d'intense affection entre Hawaïens - caresses, étreintes, effleurements -, elle ressentait comme un coup au cœur. Dans sa famille, l'amour était réservé au seul Tout-Puissant et voilà qu'elle vivait dans un endroit où la formule d'accueil voulait aussi dire « amour », où les familles dormaient ensemble dans de petits abris et s'offraient des fleurs ou de la nourriture en gage d'affection.

Emily rentra dans la paillote qu'elle s'efforçait de transformer en maison digne de ce nom. Elle avait donc accroché des rideaux taillés dans le tissu local obtenu à partir d'écorce de mûrier et elle faisait de son mieux pour ranger l'intérieur comme elle le pouvait. Elle s'y employait quand une ombre s'encadra dans l'embrasure de la porte.

Habitée comme elle l'était à ce que les indigènes passent pour un oui ou pour un non l'observer comme une bête curieuse, elle n'y prêta pas attention. Elle acceptait sans broncher leur intérêt.

— *Aloha*, dit-elle donc sans se retourner.

— *Aloha*, répondit une voix de basse.

Elle fit volte-face. Un étranger se tenait sur le seuil.

Il portait un pantalon ajusté, pris dans des bottes montantes, et une veste bleu marine à la dernière mode, cintrée à la taille, qui descendait jusqu'aux cuisses et dépourvue de queue-de-pie. Un gilet blanc boutonné sur une chemise de mousseline complétait l'ensemble, ainsi qu'une cravate élégamment nouée de telle sorte que les deux bouts pendaient de manière symétrique sur son large torse. Il ôta son chapeau, dévoilant des cheveux bruns ondulés et courts. La casquette bleu marine à fond plat et visière trahissait le marin, et le galon doré indiquait un capitaine - vingt ans plus tôt, il aurait porté une perruque blanche poudrée et un tricorne décoré, songea-t-elle. Il avait le teint hâlé de ceux qui passent leur vie en mer.

Elle le trouva extrêmement séduisant et ne s'expliqua pas la boule qui se forma dans sa gorge à la vue de son sourire. Sourire qui se figea quand il l'aperçut plus clairement.

— Que Dieu me pardonne ! s'exclama-t-il. Quand le vieux Clarkie m'a dit qu'il y avait une Blanche sur l'île, la femme d'un prédicateur, je m'étais imaginé quelqu'un de totalement différent. Une matrone usée par les travaux de la ferme et une ribambelle d'enfants, pas une créature de rêve dont la place serait plutôt dans une salle de bal !

— Le responsable du port aurait dû vous dire que nous sommes quatre ici : il y en a une à Waimea et deux autres à Kona, le corrigea-t-elle, soudain consciente de son allure négligée et tâchant de se souvenir si elle portait sa plus belle robe ou pas.

— Je suis sûr que vous êtes la plus jolie.

— Et je suis mariée, souligna-t-elle.

Le sourire s'élargit.

— A un prêcheur, je sais. Clarkie me l'a dit. Je me présente : MacFenzie Farrow, à votre service, dit-il en tendant la main depuis le seuil.

Il n'était toujours pas entré puisqu'elle ne l'y avait pas invité. Au moins était-il bien élevé. Mais la situation avait tout de même quelque chose d'inconvenant.

— Et si nous sortions, monsieur Farrow ?

Il s'écarta pour la laisser passer. Le grand air soulagea instantanément Emily, qui préférait cela à l'intimité de la paillote plongée dans une demi-obscurité.

— Emily Stone, dit-elle en lui serrant la main.

Sous ses doigts, elle sentait les callosités et la poigne du capitaine. Il ne la quittait pas des yeux.

— Je vous aurais bien offert du thé, monsieur Farrow, mais je n'ai pas de foyer pour cuisiner. Lorsqu'ils nous ont dit que les indigènes avaient une maison pour nous, j'avais imaginé quelque chose de plus habitable. Nous n'avons aucun meuble. Rien.

— Les Hawaïens ne vivent pas dans leurs huttes, sauf pour dormir. Ils passent tout leur temps dehors.

— Mon mari est là-bas. Il construit la salle communautaire, dit-elle en désignant la pelouse. A côté, il y aura une école.

Farrow jeta un coup d'œil aux travaux en cours : douze poteaux hauts et solides plantés dans le sol, des hommes sur le toit en train de fixer les ballots d'herbes. Le pavillon serait ouvert afin de montrer aux indigènes qu'ils étaient les bienvenus et qu'aucun mur ni aucune porte ne se dressait entre Dieu et eux. Ainsi en avait décidé Isaac.

Demain, Emily et lui espéraient que chaque centimètre carré de la natte étalée au sol serait occupé par ceux qui étaient impatients d'entendre la Parole.

A ce moment-là, Isaac leva la tête de sa tâche et aperçut l'étranger à sa porte.

— Bienvenue ! lança-t-il d'une voix sonore en traversant la pelouse. Isaac Stone, pour vous servir. Je vois que vous avez fait connaissance avec ma femme !

Ils se serrèrent la main et Farrow expliqua qu'il venait de jeter l'ancre dans la baie. Il devait encore superviser le déchargement du *Kestrel*, mais il n'avait pu résister au désir de rencontrer les nouveaux

Américains d'Hilo.

— Dans ce cas, joignez-vous donc à nous pour le dîner ! hurla Isaac.

Après avoir déchiffré l'expression d'Emily, le capitaine Farrow promit de revenir au coucher du soleil. Il remit sa casquette et s'éclipsa.

— Vous avez manqué de peu le grand roi qui a unifié ces îles, disait le capitaine Farrow aux Stone. Kamehameha est mort l'année dernière. Ses plus proches amis ont caché son corps selon la coutume ancestrale appelée *humakele*, qui signifie « cacher en secret ». On procède ainsi pour que personne ne puisse voler le *mana* du mort, c'est-à-dire son pouvoir. La dernière demeure de Kamehameha restera donc à jamais inconnue.

Par les fenêtres de la paillote leur parvenaient les bruits nocturnes du village indigène tout proche: les gens cuisinaient, mangeaient, racontaient des histoires, riaient ou s'amusaient à la lueur des torches.

Tous trois dînaient à l'intérieur, éclairés par les lampes à pétrole et les bougies qu'Emily avait apportées de New Haven.

La jeune femme avait tiré le meilleur parti de ce qu'ils possédaient, transformant leurs malles en tabourets, plutôt inconfortables, et faisant du carton à chapeaux une table grâce à la nappe déployée dessus. Elle avait essayé de créer des coussins avec leurs affaires d'hiver, mais même ainsi les deux hommes passaient d'une fesse sur l'autre et ne cessaient de croiser et décroiser les jambes. Ils ne se plaignaient cependant pas, sachant quels efforts elle avait fournis pour qu'ils se sentent bien. Emily avait aussi demandé à Isaac de suspendre des draps à un chevron pour séparer le coin nuit du reste de la pièce. Il ne lui semblait pas correct que cet étranger, leur premier invité, voie leur lit conjugal.

Le repas leur était servi par deux femmes, des esclaves, que le chef Holokai avait envoyées à Emily pour l'aider. Isaac et elle étant des abolitionnistes convaincus, elle avait insisté pour qu'elles perçoivent des gages. Les deux indigènes cuisinaient donc gaiement à l'extérieur et apportaient les plats dans des assiettes en porcelaine qu'elles avaient examinées pendant un certain temps avant d'y disposer le poisson grillé et les ignames rôties.

Les Stone et le capitaine Farrow mangeaient sur leurs genoux, mais chacun disposait de couverts et d'une serviette. Ils buvaient l'eau fraîche du ruisseau dans des gobelets en étain. Si l'installation était de bric et de broc, tous trois, le capitaine en tête, reconnaissaient que

c'était bien préférable que de prendre un repas à bord d'un navire en train de tanguer.

— D'où venez-vous, capitaine ? demanda Isaac, qui arborait pour l'occasion son frac noir du dimanche.

— De Savannah, en Géorgie, mon révérend.

La voix basse de Farrow emplissait la petite hutte. Contrairement à Isaac, qui avait tendance à crier pour faire valoir son point de vue, il semblait posséder un ton de voix naturellement ferme.

— Mon père possède une plantation de coton, mais moi, je rêvais de découvrir le monde, je n'avais aucune envie de rester coincé à terre. Nous avons eu de vifs échanges, les disputes habituelles dans ces cas-là, et j'ai fini par m'enfuir pour prendre la mer. J'ai commencé comme garçon de cabine, puis je suis passé matelot de pont. Un capitaine de la marine marchande a remarqué que j'avais l'instinct du marin. Il m'a pris sous son aile et m'a enseigné tout ce que j'avais besoin de savoir pour décrocher mon premier poste de capitaine. Mais naviguer sur l'Atlantique ne m'intéressait pas. J'aspirais à des horizons plus lointains. Un trappeur canadien m'a alors parlé de nouvelles routes commerciales qui s'ouvraient aux hommes courageux prêts à faire fortune. J'ai donc mis le cap à l'ouest, signé avec une petite compagnie maritime prête à me donner un pourcentage sur les bénéfices si je prenais des risques. Le commerce de la soie et des fourrures entre la Chine et l'Amérique rapportant bien, j'ai pu rapidement acheter mon propre clipper, le *Kestrel*, si bien que maintenant je suis mon propre maître.

— Votre maison doit vous manquer, remarqua Emily.

— J'y ai peu songé... jusqu'à aujourd'hui. Madame Stone, vous m'avez rappelé...

L'expression qui traversa le regard du capitaine la surprit. Il s'interrompit et se concentra sur ses ignames, qu'il s'appliqua à saler, avant de reprendre :

— Révérend Stone, j'ai cru comprendre que vous étiez là pour évangéliser les indigènes ?

— Notre premier devoir est de leur apprendre à lire et à écrire. Les capitaines qui mouillent dans la baie pour se ravitailler en eau et en nourriture les escroquent. Le chef Holokai m'a montré un supposé contrat signé avec le capitaine d'un baleinier. Le chef s'engageait à

fournir un certain volume de céréales, des porcs, des poulets et des hommes forts pour compléter l'équipage - or vous le savez, sur ce type de navire, les marins ont tendance à tomber à la mer ! En retour, il recevait une part de la propriété du baleinier et se voyait garantir un pourcentage sur les bénéfices, pourcentage qu'on lui réglerait en espèces, ce qui lui permettrait d'acheter des biens occidentaux. Il m'a montré le contrat. C'était du charabia ! Il a laissé partir des fournitures de valeur et une force de travail en échange de quoi ? Du vent. Et le temps qu'il comprenne qu'on l'a roulé et qu'il ne verra jamais la couleur d'un penny, il n'aura plus aucun recours légal, dût-il porter l'affaire devant le roi.

— Malheureusement, il existe des crapules qui tirent avantage de l'illettrisme des chefs, confirma Farrow.

— Mes frères en religion et moi-même avons l'intention de remédier à ce scandale. Les Hawaïens doivent être traités avec respect, comme des égaux.

— Vous êtes le premier Occidental que j'entends défendre cette position, dit Farrow en le regardant.

— Dans ses prêches, Calvin disait que toutes les âmes sont égales devant Dieu, peu importe la couleur de leur peau. Voilà pourquoi nous veillerons à ce que tous les hommes, indigènes et Blancs confondus, comprennent cette vérité première.

Isaac but une gorgée de thé tout en étudiant son invité.

— Je crois, capitaine Farrow, que vous ne faites pas partie de ces vauriens.

— Tout comme vous, révérend, je suis chrétien, et escroquer mon prochain n'est pas dans mes principes. Je pense que faire l'école aux natifs est une noble cause.

En silence, Emily observait les deux hommes. Isaac semblait le plus âgé, à cause de ses manières et de sa façon de parler. Pourtant, Farrow devait bien avoir huit ou neuf ans de plus.

— Après avoir appris à lire et à écrire en anglais, ces gens apprendront à le faire dans leur propre langue, ce qui implique que nous créions un alphabet de toutes pièces, les Hawaïens n'ayant pas d'écriture.

— Bonne chance, dit Farrow, car, en tout, l'hawaïen possède douze lettres et une foule de sons auxquels on ne peut en attribuer aucune.

— Alors, nous aurons recours à d'autres symboles...

— Capitaine Farrow, intervint Emily. Un point m'intrigue : quelle est cette chose que le chef Holokai veut à tout prix et qu'il est prêt à payer si cher ?

— Des gants ! lâcha Isaac avant que Farrow puisse répondre. Et des bottes ! Des pantalons ! Des longues-vues ! Des chandeliers en étain ! Des hauts-de-forme et des cannes ! Des montres de gousset ! Depuis quarante ans, ils montent à bord de navires européens ou américains et voient des objets qu'ils ne connaissaient pas. Maintenant, ils veulent les mêmes.

— Mais que vont-ils en faire ?

— Madame Stone, que connaissez-vous de leur histoire ?

— En vérité, rien.

Alors qu'Isaac se raclait la gorge pour parler, le capitaine le prit de vitesse :

— Révérend, si vous permettez ? Personne ne sait au juste quand les premiers habitants ont peuplé ces îles, mais la tradition orale des Hawaïens remonte à plusieurs siècles, voire un millénaire. Depuis quarante ans, des hommes de science et des explorateurs viennent ici pour percer le mystère de l'archipel, et ils ont découvert une foule de choses en recoupant leurs données et les histoires locales. Par exemple, on sait maintenant que ces îles ne sont en fait que les sommets émergés de volcans sous-marins. Tout ce qui vit à leur surface est venu d'ailleurs.

Emily l'écoutait, captivée. Elle succombait à l'intimité du moment, dans cette pièce à peine éclairée par le halo des lampes qui projetaient une douce lumière sur les traits séduisants du capitaine. La lueur changeante des chandelles fléchait de reflets mordorés sa chevelure souplement ondulée. Il avait une allure de boucanier, bien qu'il se contentât de transporter en Chine des fourrures d'Alaska et du bois de santal hawaïen, pour les échanger contre de la soie, des épices et du jade. Bien éduqué, conteur-né, c'était l'image même du navigateur civilisé, et pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer de dangereux pirates, des corsaires, des hommes qui vivaient sur le fil du rasoir et riaient devant la mort. Elle se demanda s'il était marié.

— Il y a mille ans de ça, ou même avant, continuait-il, ces hommes à la peau cuivrée se sont lancés à l'assaut de l'océan Pacifique sur des

pirogues à voile et à double coque. Ils partaient à la recherche d'un nouvel habitat, dans un espace alors inconnu et hostile. Selon la légende, guidés seulement par les étoiles et les oiseaux de mer, ils ont parcouru des milliers de milles, seuls sous le ciel, inconscients des autres continents et des autres races, emmenant avec eux femmes et enfants, porcs, chiens et poulets, les statues de leurs dieux, les boutures et les graines de leurs plantes. Combien de mois ont-ils payagé et vogué ? Nul ne le sait. Combien ont péri en chemin ? On l'ignore. Qui étaient-ils ? Leurs noms et ce qui a motivé leur départ se sont perdus dans la nuit des temps. Mais un jour, ils ont finalement aperçu un chapelet d'îles à l'horizon - les îles les plus isolées au monde -, et là, ils ont tiré sur des plages vierges leurs pirogues abîmées, ils ont planté les objets sacrés de leurs dieux et ils ont appelé leur nouvelle patrie Havaiki.

Emily ne perdait pas une miette de ce récit pendant qu'Isaac mastiquait bruyamment et sauçait son assiette.

— Les légendes disent que les îles étaient inhospitalières, poursuivait Farrow, qui retenait Emily prisonnière de son regard. Pas de fruits, pas de plantes comestibles. Il y avait bien des poissons et quelques oiseaux, mais les attraper demandait du doigté. Il n'y avait pas non plus de palmiers, nul bambou pour construire des abris. Aucune fleur colorée, pas d'orchidées ou d'hibiscus pour enchanter l'œil. Pourtant, les nouveaux venus en ont fait leur royaume. Par chance, ils avaient emporté ce qu'il fallait pour survivre : ils ont planté des cocotiers, des mûriers pour se vêtir, des patates douces, des bananiers, des manguiers et des ananas. Des fleurs aussi, apportées de chez eux, jusqu'à ce qu'ils transforment les sommets ingrats des volcans en paradis.

Il s'interrompit. La brise du soir soulevait légèrement les rideaux. Ses yeux se portèrent vers le cou d'Emily, où jouaient quelques boucles échappées du bonnet blanc. La robe du soir de la jeune femme avait un col carré qui dégageait les clavicules et le creux à la base de la gorge. Emily sentit sa peau la brûler sous le regard du capitaine qui enregistrtrait, aussi discret soit-il, chaque détail, chaque centimètre de corps ainsi révélé.

Isaac se resservit bruyamment du thé, ce qui incita Farrow à reprendre :

— Les nouveaux venus établirent une royauté et une caste de nobles, appelés les *ali'i*, qui avaient le pouvoir. Ils créèrent aussi un système de lois, nommé *kapu*, dont toute violation était punie de mort. Ils

craignaient leurs dieux et pratiquaient les sacrifices humains. Mais, en échange, ils habitaient un pays béni par le soleil et la pluie, où la nourriture abondait, sous des vents cléments. Lorsqu'ils ne cultivaient pas le chou de Chine et ne pêchaient pas dans les lagons, ils faisaient la fête, dansaient ou chevauchaient les vagues sur de longues planches. Et comme il n'y avait ni serpents venimeux, ni moustiques, ni fièvres, ni épidémies mortelles, pas de prédateurs ni de rapaces - les seuls mammifères présents sur l'île à leur arrivée étaient les phoques et les chauves-souris -, ils se sont multipliés dans un royaume coupé du monde dont ils ne sont plus jamais repartis. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Ils étaient satisfaits. Ils ont ainsi conservé leur culture intacte pendant un millénaire ou plus, observant strictement le *kapu* et vénérant Pele, la déesse des volcans.

Farrow sourit et Emily s'autorisa à respirer.

— Voilà une histoire très intéressante, commenta Isaac plus fort qu'il n'était nécessaire. Merci pour la leçon.

— Attendez. Ce n'était pas la partie la plus intéressante, reprit le capitaine, qui posa son assiette par terre avant de s'essuyer la bouche. Le plus étonnant, c'est que ces insulaires n'avaient pas conscience de l'existence d'autres cultures, d'autres races qui évoluaient dans une direction nouvelle, des races nées pour l'exploration et l'expansion - les Espagnols, les Français, les Anglais, et les Américains. Le jour arriva où ces hommes blancs prirent la mer sur des vaisseaux géants, toutes voiles dehors. Ils découvrirent par hasard ces îles isolées, « inconnues jusqu'alors », et jetèrent l'ancre. Ils ramèrent jusqu'au rivage sur de longs canots. C'était il y a quarante-deux ans : le capitaine Cook rencontrait une race de sauvages qui vivaient nus dans un paradis terrestre.

Farrow se tourna vers Emily.

— Et maintenant, madame Stone, nous en arrivons à votre question initiale : pourquoi le chef Holokai paierait-il un prix aussi exorbitant pour des biens dont il n'a pas vraiment besoin ? Imaginez un peuple qui ne connaît ni la roue ni l'arc et les flèches, qui ne possède aucune forme de métal pas plus que de pierres précieuses, aucun animal de chasse ou de somme, dont le seul vêtement est fait d'écorce, les seuls ornements de fleurs, de plumes et de coquillages - un peuple qui ne connaît pas la céramique ou le verre, le coton ou la laine, qui n'a jamais goûté de vin, de fromage ou de bœuf, qui n'a pas d'alphabet, pas de livres ni d'écriture d'aucune sorte, qui n'a jamais vu de pendule, de service à thé et de stylo à plume, de faux col ou de violon.

Voilà qu'il se trouve subitement confronté à de nouveaux acteurs - des hommes à la peau blanche, aux boutons de cuivre, portant des épées, des fusils, et parlant d'un vaste monde si peuplé, si plein de merveilles, qu'ils ne peuvent être que des dieux ! Les insulaires veulent être comme eux, et qui pourrait les en blâmer ?

Le silence tomba, troublé seulement par le rire et les discussions des deux servantes, le rugissement atténué de la cascade voisine et la vie nocturne du village indigène. Perdu dans ses pensées, les lèvres pincées par l'effort, Isaac se concentrait pour formuler une question qu'il était seul à connaître, pendant que sa femme se perdait dans la contemplation hypnotique d'un séduisant étranger. Le jeune homme prit finalement la parole, ayant retrouvé ce qu'il voulait dire :

— Capitaine Farrow, je découvre que les Hawaïens sont avides de connaître des choses sur Jésus, alors qu'on nous avait prédit les pires difficultés pour les ouvrir au Seigneur. Jusqu'à présent je n'ai rencontré aucune réticence.

Farrow se redressa et carra les épaules - il commençait visiblement à se trouver mal assis sur la malle.

— C'est parce qu'il y a eu une révolution avant que vous n'arriviez, révérend. Une révolution que rien n'annonçait et plutôt choquante pour ces îles. Cook a ouvert la voie aux hommes blancs et maintenant, depuis quarante ans, les indigènes sont exposés à l'influence occidentale, même s'ils essaient de s'accrocher à leurs traditions. Il y a six mois de ça, la reine Ka'ahumanu, la belle-mère du nouveau roi et la corégente, s'est assise et a mangé avec les hommes lors d'une fête. Son gendre, le prince Liholiho, l'actuel Kamehameha II, a cédé sous sa pression et décrété le système *kapu* obsolète.

— Il a été si facile que cela de rejeter un code de lois en vigueur depuis plusieurs siècles ? s'étonna Emily.

Farrow sourit.

— La raison en est simple. D'après le *kapu*, une loi transgressée appelait une sentence divine. Et les gens y croyaient. Puis ils ont vu les Blancs enfreindre les règles partout, et aucune punition ne s'est abattue sur leur tête. Pour la reine Ka'ahumanu, cela prouvait l'impuissance des anciens dieux. Elle a ordonné à son peuple de détruire les idoles. Si bien qu'en effet, révérend, votre travail ici peut se révéler moins difficile que prévu. Les indigènes sont des coques vides qui attendent qu'on les emplisse d'une foi nouvelle.

Cette révélation inattendue donnait de quoi méditer aux Stone. Farrow jeta un œil sur sa montre de gousset.

— Je crois qu'il est temps pour moi de retourner à mon navire. Madame Stone, je ne puis vous dire combien j'ai apprécié votre charmante hospitalité, dit-il en se levant, casquette à la main.

— Revenez nous voir quand vous voulez.

— Malheureusement, le *Kestrel* lève l'ancre demain matin pour la Chine. Le voyage prendra plusieurs mois.

Ils l'escortèrent dehors, dans la nuit livrée aux alizés parfumés. Une lune ivoire se détachait sur le firmament. A l'autre bout du terrain loué par le bureau des missions s'étendait le village illuminé et bruisant de vie.

— Encore merci pour votre accueil, dit le capitaine avant de remettre son couvre-chef.

Il tendit la main à Emily, mais au lieu de se contenter d'une poignée de main, il garda celle de la jeune femme entre les siennes, en un geste d'une douceur et d'une intimité choquantes. Elle en fut remuée. C'était comme si le capitaine l'avait étreinte tout entière.

Un si petit geste, si lourd de sens...

Isaac n'avait rien remarqué.

— Bonne route ! s'exclama-t-il. Que le Tout-Puissant gonfle vos voiles de son souffle divin et vous garde sauf sur les mers !

Le couple regarda Farrow disparaître entre les arbres.

Un promontoire déchiqueté surplombait la baie d'Hilo. Il avait été formé dans des temps immémoriaux par des rivières de lave en fusion débordant d'un volcan depuis longtemps endormi. Les coulées successives s'étaient accumulées jusqu'à former cette falaise de blocs noirs, assez haute pour qu'une jeune mariée de New Haven regarde, parmi les bateaux au mouillage dans la baie, le *Kestrel* lever l'ancre. Il déploya ses voiles, prit le vent et glissa sur l'eau scintillante de soleil, emportant MacKenzie Farrow vers des cieux exotiques.

Emily ne comprenait pas le sentiment qui lui serrait le cœur. Tout ce qu'elle savait, c'est que, tandis qu'elle regardait le navire rapetisser et disparaître à l'horizon, une partie d'elle-même partait avec lui et ne

reviendrait qu'avec le capitaine Farrow.

— Devez-vous vraiment y aller, Isaac ? Ça fait à peine quatre mois que nous sommes ici...

— Nombre d'autres âmes attendent le Salut, Emily, répondit-il tout en rangeant avec méthode ses affaires dans sa sacoche de cuir. Je ne peux pas me cantonner à un seul endroit. Le Seigneur a envoyé Ses disciples de par le monde afin de ramener à Lui le maximum de personnes.

Emily se tordait les mains d'angoisse. Elle n'avait pas anticipé qu'il la laisserait seule. Pour couronner le tout, Isaac ne l'avait informée que la veille de son départ pour la côte nord. L'estomac noué, elle n'avait rien mangé et n'avait pas fermé l'œil de la nuit. D'où son état émotionnel désastreux.

Où était passé son esprit d'aventure ? Elle se découvrait terrifiée à l'idée de se retrouver seule avec les indigènes. Ils étaient pourtant aimables, généreux et toujours souriants, mais ils avaient un côté... étrange. Quand M. Alcott avait évoqué devant la congrégation de New Haven un royaume insulaire dont les âmes étaient vouées à la perte, il avait omis de mentionner les obstacles possibles : les enfants couraient nus, ignoraient la discipline. Mais comment le leur reprocher quand les adultes n'en avaient pas davantage ? Leur vie sociale était dictée par l'impulsion et le caprice. Si les vagues étaient belles, tout le monde abandonnait sa tâche pour saisir sa planche et se jeter à l'eau. Même chose pour l'école. Les premiers jours, adultes et enfants étaient venus dès l'aube, en foule, au pavillon construit par Isaac, impatients qu'ils étaient de manier l'ardoise et la craie. Elle avait été ravie. Mais par la suite, plus personne ne s'était montré et elle avait dû faire le tour du village pour rassembler les enfants.

Il y avait aussi certaines informations qu'elle ne parvenait pas à se sortir de la tête depuis que l'odieux M. Clarkson les avait évoquées. Un jour qu'il était passé pour le thé, il leur avait en effet raconté que, quarante ans plus tôt, ces gens pratiquaient le cannibalisme. Le chef Holokai avait assuré à Isaac qu'ils avaient abandonné ce rituel abject, mais l'idée devait encore certainement les traverser. Que se passerait-

il si seule la présence d'Isaac les tenait à distance ? Une fois parti d'Hilo...

— On m'a dit que la fornication régnait en maîtresse dans l'île, déclara Isaac en bouclant son sac. Ils n'ont aucune notion de ce que le mariage signifie. Ils changent de partenaire selon leur envie. Et ceux qui sont unis ont des relations sexuelles devant leurs enfants, ce qui n'a rien d'étonnant puisque les membres de la famille dorment tous ensemble ! Voilà une tradition que je suis bien décidé à éliminer.

Dehors, il se tourna vers sa femme et la prit par les épaules.

— Souvenez-vous que Dieu est avec nous, Emily. Il n'y a rien à craindre. Et il est temps que je porte la lumière du Seigneur à d'autres âmes en peine sur cette île. Je vous laisse le soin de poursuivre ma tâche ici : chapitrez-les quand ils s'égarent et encouragez-les à croire dans le Tout-Puissant et Son infini Amour.

La foi d'Emily ne brûlait pas du même feu que celle de son mari. Elle était plus douce et plus paisible. Pour la jeune femme, cette terre était si riche de lumière et de beauté qu'elle se demandait comment les ténèbres pouvaient y avoir leur place. En même temps, le jardin d'Eden où l'homme et la femme avaient vécu dans une bienheureuse ignorance du mal et de leur nudité, comme les gens ici, avait bien abrité le serpent... Oui, derrière les arbres ohia lehua, les fleurs grimpantes, la cascade grondante, la crique étincelante et le lagon d'un vert profond, l'Ennemi était à l'affut...

— Soyez forte dans votre foi, Emily, dit Isaac comme s'il s'adressait à ses ouailles. Dieu tient la faiblesse en abhorration.

Il ne comprenait pas le sentiment de solitude et d'isolement d'Emily, car ils recevaient de la visite: les bateaux qui jetaient l'ancre dans la baie amenaient à terre toutes sortes de personnages, pour la plupart des capitaines au long cours, des navigateurs et des explorateurs, donc des hommes civilisés et instruits - les marins restaient à bord, pour des questions de discipline. Il y avait parfois des écrivains, des artistes ou des scientifiques et des naturalistes venus dans ces îles exotiques pour étudier un monde intact. Quand ils descendaient à terre, on ne manquait jamais de leur dire qu'ils trouveraient un bon repas et l'occasion de parler anglais à la table du révérend Isaac et de son épouse. Mais aucune Blanche ne venait jamais. Or Emily aspirait ardemment à la compagnie d'une femme de sa culture.

— Isaac, dit-elle en posant la main sur le genou de son mari qui venait

de se mettre en selle. J'ai réfléchi et je me suis dit qu'il était temps d'avoir une vraie maison, en dur, maintenant que l'école et la salle commune sont debout. Une paillote n'est pas un endroit où recevoir du monde.

Ce projet lui tenait de plus en plus à cœur. Elle était arrivée à Hilo avec l'idée de vivre comme les Hawaïens, mais elle avait pris cette paillote en exécution. Tout comme d'autres choses d'ailleurs...

Du moment où les femmes indigènes avaient grimpé nues à bord du *Triton*, elle avait tenté de garder l'esprit ouvert en se disant qu'il s'agissait de leurs coutumes, qu'ils étaient là, Isaac et elle, pour changer tout ça. Mais elle avait beau faire, tout ce qu'elle voyait la heurtait. Ces gens n'étaient pas tels qu'elle se les était représentés. Ni dans leur façon de s'habiller, ni dans leur manière de manger, de se toucher et de s'exhiber sans pudeur...

En Nouvelle-Angleterre, faire étalage de ses émotions était mal vu. Or les Hawaïens étaient très émotifs et ne cachaient rien. Peine, colère ou joie extrême, ils hurlaient leurs sentiments, pleuraient des torrents de larmes, partaient dans des fous rires qui les pliaient en deux. Comment pourrait-elle leur faire passer le message qu'une personne bien élevée maîtrise ses émotions, son corps et son discours ?

Mais il n'y avait pas qu'eux. Emily ne s'était jamais considérée comme snob et elle était arrivée avec l'idée de se lier d'amitié avec tout un chacun. Mais elle avait beau essayer, elle ne pouvait considérer le détestable M. Clark-son comme un ami ou un égal. Dans son monde, une dame traitait les importuns vulgaires avec une politesse glacée.

— Peut-être ne devrions-nous pas vivre comme les indigènes, après tout ? Il n'y a pas mieux que l'exemple pour civiliser, reprit-elle, un peu honteuse de cet argument.

— Mais bien sûr ! s'écria Isaac avec un sourire et un entrain qui la surprisent. Femme, vous avez entièrement raison ! Dès mon retour, nous commencerons la construction de cette maison. Que Dieu soit avec vous, Emily !

Il disparut au galop dans la forêt. Quand elle se détourna, elle vit un homme monter depuis le port. C'était un vieux marin bourru et débraillé, qui vivait dans une cabane sur la plage et travaillait à l'occasion pour M. Clarkson.

— Une lettre pour vous, patronne, dit-il tout en s'essuyant le visage.

— Une lettre ?

Enfin ! Des nouvelles de ses parents ! Quelle coïncidence providentielle ! Et quelle rapidité d'acheminement !

Mais le courrier ne provenait pas de New Haven. Il arrivait de quelque part dans l'océan Pacifique. Le vieux loup de mer expliqua que, lorsque des navires marchands se croisaient en mer, les capitaines échangeaient souvent de la correspondance ou des nouvelles importantes à transmettre une fois arrivés. D'où un paquet de lettres adressées au révérend Isaac et à Mme Stone, de la part du capitaine MacKenzie Farrow.

Dans sa joie, Emily les plaqua contre son cœur et retourna à l'intérieur de sa paillote.

Emily chantonait tout en nouant les brides de son bonnet. Elle vérifia son reflet dans la petite glace apportée de New Haven. Cela faisait des jours qu'elle ne s'était pas sentie aussi joyeuse.

Le capitaine Farrow avait écrit cinq lettres. Elles abordaient toutes sortes de sujets dont, et non des moindres, le plaisir qu'il avait à savoir que la compagnie de chrétiens instruits l'attendait dorénavant à Hilo. Il espérait pouvoir suivre les progrès de la mission du révérend. Il donnait plus de détails sur lui-même, sur sa famille en Géorgie, ses voyages dans le nord-ouest du Pacifique, où il appréciait de rencontrer des peuplades aux styles de vie très différents de celui des îles Sandwich.

Ses récits, extrêmement détaillés, étaient passionnants, mais Emily se demandait pourquoi il avait éprouvé le besoin d'écrire des lettres si personnelles à de parfaits étrangers. Il se trouvait peut-être seul, comme elle, confronté à des races et à des cultures étrangères. Dans ce contexte, occuper ses heures creuses en entretenant une sorte de dialogue avec des amis de fraîche date représentait certainement un soulagement bienvenu.

Elle était particulièrement émue par la dernière missive, ainsi formulée :

Madame Stone,

Permettez-moi de vous décrire la forte impression que ce dîner chez vous a eue sur moi. Votre accueil et votre présence m'ont rappelé toute l'élégance des dames du Sud. Je suis resté si longtemps en mer que j'avais oublié la douceur de certaines évocations et les souvenirs d'une enfance heureuse. Le

différend avec mon père avait aussi contribué à les enfouir profondément. Mais vous les avez rappelés à moi, madame, et pour cela, je vous serai éternellement reconnaissant.

Ces souvenirs, qui ressemblent à un cadeau de votre part, m'ont poussé à écrire à mon père, pour me réconcilier avec lui. Les Hawaïens ont un rituel ancestral appelé ho'oponopono. Il comprend une confession, une pénitence et un pardon. On le pratique en général au sein d'une famille pour en chasser la maladie et la malchance. Cette lettre à mon père, que je vous prie de bien vouloir transmettre à un bateau en route pour l'Atlantique, est ma tentative d'ho'oponopono, dans l'espoir que nous parvenions, lui et moi, à panser les blessures qui nous séparent.

La dernière enveloppe du paquet était adressée à un certain colonel Beauregard Farrow, Savannah, Géorgie, Etats-Unis d'Amérique.

Emily avait pressé les lettres contre son sein et fait un vœu silencieux : aller sur le quai tous les jours pour s'assurer que la précieuse enveloppe serait remise entre les mains d'un capitaine consciencieux. Tout en formulant cette promesse, elle s'était demandé si d'autres courriers du capitaine Farrow leur parviendraient. Elle avait désormais quelque chose à attendre jusqu'au retour de son mari.

Voilà trois jours qu'Isaac était parti. Ce serait le premier dimanche où il ne ferait pas de sermon dans la salle commune, mais Emily était prête à prendre le relais. Ne manquaient plus que ses gants et son livre de prières. Une fois trouvés, elle quitta la paillote suffocante, non sans prendre un parapluie, car le temps à Hilo pouvait être très changeant - en l'espace de dix minutes, le soleil éclatant pouvait céder la place à une douche écossaise.

Elle n'avait qu'à traverser la pelouse verdoyante parsemée de buissons fleuris et d'énormes arbres à la ramure étendue pour rejoindre « l'église » sans murs. Comme à l'accoutumée, celle-ci était bondée. Depuis le premier office d'Isaac, quatre mois plus tôt, l'affluence restait constante. Chaque centimètre carré du tapis de sol était occupé par un fidèle, assis ou debout. L'interprète d'Isaac était un cultivateur de taro prénommé Kumu, qui était encore enfant quand les premiers Blancs avaient débarqué à Hilo. Intelligent et vif, il avait appris l'anglais et avait hâte désormais de savoir le lire. C'était l'un des élèves les plus assidus de la classe d'Emily, toujours très consciencieux, notamment pour l'écriture.

— *Aloha*, dit Emily, souriante, à l'assemblée bigarrée.

Tous les âges étaient représentés, des plus jeunes aux plus âgés, les femmes en sarong à motifs colorés, des colliers de fleurs au cou, quelques hommes en pantalon - des dons arrivés de New Haven en même temps que les Stone. Malheureusement, la plupart arboraient encore le *malo*, un pagne constitué d'une étroite bande de tissu à peine suffisante pour dissimuler ce qui devait l'être. On avait expliqué à Emily que l'on ne portait pas le sarong ou le *malo* par pudeur, mais pour empêcher les esprits maléfiques de se faufiler dans les parties génitales. Il restait donc encore du chemin à parcourir pour convaincre ces gens de se couvrir. Isaac leur en avait souvent prêché la nécessité. Il avait aussi tempêté contre la pratique courante de faire ses besoins en public, ce que les Hawaïens ne semblaient pas considérer comme inacceptable. Emily avait décidé de concentrer l'homélie du jour sur la décence de la femme.

Isaac divisait toujours ses sermons en deux : il commençait par le comportement à avoir et ensuite indiquait comment trouver le chemin du Salut. Etrangement, c'était la seconde partie qui intéressait le plus l'auditoire. A sa grande joie, il avait découvert que, contrairement au dire de M. Clarkson, tous les Hawaïens ne couraient pas après les biens matériels et le pouvoir. Beaucoup s'étaient trouvés déboussolés après l'abolition du *kapu*, qui revenait à nier la puissance des anciens dieux. L'idée d'un être suprême invisible, tout-puissant et tout amour, qui veillerait sur eux, leur réchauffait le cœur. Et comme le capitaine Farrow l'avait expliqué dans sa lettre, les notions de pardon et de rédemption ne leur étaient pas étrangères.

Jusqu'ici, il n'y avait pas eu de convertis officiels. Isaac devait encore les baptiser dans la foi, même si certains proclamaient avec enthousiasme leur amour pour Dieu. «Jusqu'à ce qu'ils comprennent le concept de l'âme et la différence entre damnation et délivrance, disait son mari, je ne peux les appeler chrétiens. »

Debout devant la congrégation, Emily ouvrit sa Bible et s'éclaircit la gorge avant de prendre la parole :

— Aujourd'hui, je vais vous lire la deuxième épître aux Thessaloniciens écrite par l'apôtre Paul: « Frères, au nom du Seigneur Jésus-Christ, nous vous ordonnons d'éviter tout frère qui mène une vie désordonnée et ne suit pas la tradition que vous avez reçue de nous... »

A ses côtés, Kumu traduisait pour ceux qui ne comprenaient pas l'anglais.

— Où Mika Kalono ? demanda une voix au fond de la salle.

— Pardon ? fit Emily, qui leva la tête.

— Toi pas Mika Kalono, reprit une autre voix.

Les Hawaïens ayant du mal à prononcer le « s » et le « t », il était difficile de comprendre qu'ils parlaient de « Mister Stone ».

— Le révérend est en tournée sur la côte nord. Il apporte la parole de Dieu à d'autres personnes de votre peuple. Je suis...

— Pas Mika Kalono ? cria quelqu'un d'autre.

— Non, je suis désolée, mais...

Sous ses yeux ébahis, les fidèles se levèrent les uns après les autres et sortirent de leur pas traînant. Quelques instants plus tard, le pavillon était vide. Kumu sourit de toutes ses gencives édentées.

— Je pars maintenant ?

Une semaine plus tard, alors qu'elle se préparait pour l'office, Emily décida d'essayer une autre approche. Au lieu de lire, elle marcherait entre les rangs et solliciterait directement l'auditoire. La plupart de ses ouailles ne parlaient pas anglais, mais beaucoup connaissaient quelques mots, voire quelques phrases, et tous étaient avides d'apprendre. Elle allait en faire un jeu sympathique, un sport, qui sait ? Avec peut-être un prix à la clé. Elle noua les brides de son bonnet et sortit, très contente de son ingéniosité et pleine d'espoir.

A mi-pelouse, elle s'arrêta net : il n'y avait pas un chat dans la salle commune. Kumu ne s'était même pas déplacé ! Alors qu'elle s'était donné la peine de faire, la veille, le tour du village pour leur rappeler l'heure de l'office et leur dire qu'elle serait très contente de les y voir ! Tous avaient hoché la tête, souri et promis de venir. Mais il fallait se rendre à l'évidence : la mission reposait entièrement sur Isaac. Jamais elle ne s'était sentie aussi faible et inutile.

— Y a-t-il des lettres pour nous, monsieur Clarkson ?

Emily détestait ce rituel quotidien qui consistait à descendre sur le quai pour s'enquérir du courrier auprès du responsable des douanes. Mais elle avait une telle soif de nouvelles ! Nouvelles de chez elle, du bureau des missions, et surtout du capitaine Farrow. Comme de nouveaux bateaux venaient de mouiller dans la baie, il y aurait peut-

être des messages cette fois.

Il lui fit un grand sourire tout en se curant les dents - de vilaines dents jaunes.

— Désolé, madame, rien aujourd'hui.

La façon qu'il avait de la déshabiller du regard lui répugnait - une chose dont il s'abstenait devant Isaac. Elle se sentait de plus en plus vulnérable. Cela faisait trois semaines que son mari était parti. La seule chose positive qui la consolait un peu était qu'elle avait pu confier la lettre du capitaine Farrow au commandant d'un clipper en partance pour l'Atlantique. L'homme l'avait assurée que la missive arriverait à bon port.

Elle remonta lentement le quai. Autour d'elle, les indigènes chargeaient sur de longs bateaux des rondins de santal coupés dans les forêts d'altitude. Car la petite colonie d'Hilo était dominée par des montagnes d'un vert luxuriant, auxquelles s'accrochaient les nuages et la brume. L'humidité ambiante donnait naissance à de splendides arcs-en-ciel qui couronnaient divinement ce paysage à couper le souffle. On en oubliait la chaleur lourde.

Emily longea le lagon, passa devant sa paillote et continua vers le village indigène. Elle avait une mission: convertir la grande prêtresse Pua. Le Tout-Puissant l'avait inspirée la veille au soir, alors qu'elle s'abîmait dans la prière à la lumière de sa lampe à pétrole. « Concentre-toi sur Pua, le reste suivra », Lui avait-il soufflé comme elle Lui demandait ardemment de ne pas laisser la peur et la solitude instiller le doute en elle.

La princesse Pua était une élève vive et motivée, mais guère assidue. En tant que *kahuna lapa'au*, elle était en effet très sollicitée par les malades et les jeunes femmes en couches. A cela s'ajoutaient ses responsabilités de grande prêtresse qui l'accaparaient beaucoup malgré l'abolition du kapu car, comme des milliers d'Hawaïens, elle continuait d'honorer les anciens dieux. Or certaines cérémonies ou fêtes pouvaient durer des jours. Autre difficulté pour Emily : elle ne connaissait jamais l'emploi du temps de la jeune femme. Celle-ci disparaissait sans un mot et revenait quelques jours plus tard sans prévenir, assistant à la classe comme si de rien n'était. Kekoa, son frère, était davantage présent au village. Personnage influent, il avait combattu aux côtés de Kamehameha le Grand, si bien que les autres lui obéissaient au doigt et à l'œil. « Je vais demander à Isaac de concentrer son évangélisation sur lui. »

Emily atteignait la bourgade d'une trentaine de paillotes de toutes les tailles, agencées au petit bonheur la chance. Elle connaissait bien les lieux désormais et savait où marcher, ce qui était interdit ou non, quelle hutte abritait quelle famille. Toujours souriants, la plupart des gens levaient la tête de leur ouvrage et la saluaient de la main ou de la voix. Assises sur le seuil de leur maison, les femmes confectionnaient des guirlandes de fleurs ou donnaient le sein à leur bébé. Elles cultivaient aussi de petits potagers pendant que les poules grattaient la poussière et que les enfants jouaient avec les chiens.

Certaines constructions avaient des fonctions très précises : il y avait celle où dormait toute la famille, celles réservées aux hommes (pour leurs réunions, pour la cuisine, pour la fabrication des pirogues) ou celle réservée à l'élaboration du tissu, une tâche exclusivement féminine. En bordure du bourg, de simples cahutes accueillaient les proscrits et les esclaves. Les habitations des pêcheurs et des constructeurs de canoës se trouvaient plus près du rivage, alors qu'au bout du village se dressaient les paillotes du « palais » d'Holokai, repérables à leurs fondations de basalte. A leur suite venait un lieu sacré appelé *heiau* - une sorte d'enceinte dédiée aux anciens dieux, délimitée par une haute clôture dont les portes étaient gardées par des idoles au regard féroce.

Encore au-delà, à l'écart de tout, se trouvait la hutte réservée aux femmes quand elles avaient leurs menstrues. Les « larmes de Lehua » ne devaient rien toucher, ni homme ni chose. Ce qui n'empêchait pas les gens des deux sexes d'aborder le sujet très librement. Les femmes portaient même une couleur spéciale pour signaler leur état. Encore une énorme différence culturelle... Ce que l'on cachait par décence en Nouvelle-Angleterre s'affichait ici sans complexe. Emily doutait de parvenir à les détourner de cette coutume. Mais il y en avait d'autres qu'en bonne missionnaire elle était bien déterminée à éradiquer, et notamment la promiscuité sexuelle et l'inceste.

Comme elle croisait des femmes en train de cueillir des fleurs ou d'en assembler en parures, elle prit soudain conscience qu'à l'exception des coquillages leurs ornements étaient tous périssables, à l'instar de leur vêtement en mûrier. Même leurs maisons finissaient par pourrir ou par s'envoler, arrachées par les ouragans. Ici, rien de ce qui était fait de main d'homme ne durait. Pour un Américain habitué à la longévité de la brique, du fer et du verre, c'était un mode de vie bien éphémère, mais les insulaires n'en avaient cure. Ils vivaient en harmonie avec la nature, et le renouvellement constant de leurs biens ne faisait que rappeler le rythme des saisons et la renaissance de la terre.

Emily arriva à l'*heiau* installé sur un empilement carré de roches magmatiques. L'enceinte d'une trentaine de mètres était constituée de murs aussi épais que hauts. Dans le mur nord s'ouvrait une porte par laquelle elle aperçut de grandes estrades de pierre surmontées de différentes paillotes. C'est là que vivaient les prêtres et l'on y entreposait également les objets sacrés. Au milieu se trouvait un autel entouré d'idoles.

La grande prêtresse Pua était en train d'y déposer une offrande de fruits et de fleurs tout en chantant.

— *Aloha*, dit une jeune adolescente.

— *Aloha*, ma toute belle, répondit Emily, qui avait souvent rencontré la fille de Pua.

Mahina avait treize ans. Elle était svelte et jolie, avec de longs cheveux noirs ondulés et un sarong coloré noué aux hanches. Timide, elle parlait quelques mots d'anglais et aurait bientôt l'âge où les jeunes filles nagent vers les bateaux pour rejoindre les marins. Cette idée frappa Emily comme la foudre. Elle ne pouvait rien faire pour arrêter les autres, mais elle se jura de veiller à ce que Mahina ne suive jamais leur exemple.

— Ma mère fait offrande à Lono, dit l'adolescente.

— Que représente cette grande pierre dressée sur l'autel ?

— Ça c'est *piko ma'i* de Lono.

— Je ne comprends pas.

Mahina gloussa et fit quelques gestes explicites, Emily la fixa un instant avant de reporter son attention vers l'autel. En effet, maintenant qu'elle connaissait le contexte, la symbolique sautait aux yeux : l'« idole » sculptée dans la lave polie avait une forme cylindrique et se terminait par une sorte de fleur. Dieu tout-puissant ! se dit-elle, choquée. Ils vénèrent l'attribut de la virilité ! Sans voix, elle se remémora une conversation qu'elle avait eue avec le Dr Franks, un médecin en tournée qui s'était arrêté pour le thé.

« Leur foi et la nôtre partagent peut-être certaines choses, lui avait-elle dit. Par exemple, ils circonscrit les garçons. Ce terrain commun peut nous permettre d'aborder l'engagement de Dieu envers Moïse.

— C'est juste, avait-il confirmé entre deux bouchées de biscuits et une

gorgée de thé. Ils pratiquent la circoncision, mais cela n'a rien à voir avec celle d'Abraham ou de Moïse. Techniquement, ce n'est d'ailleurs pas une circoncision mais une subincision. Le prépuce reste intact, en revanche l'intervention le déforme d'une façon qui décuple le plaisir masculin durant le coït. »

Il avait parlé de façon si factuelle qu'Emily s'était à moitié étranglée avec son thé.

Le rapprochement physique était apparemment un sujet qui suscitait un intérêt tout spécial parmi les Blancs de ces îles. M. Clarkson avait éclairé Emily sur d'autres pratiques locales dont elle aurait préféré ne jamais entendre parler. Malheureusement, le bonhomme tenait l'unique comptoir d'Hilo et elle n'avait donc pas le choix si elle voulait se fournir en aiguilles ou en tissu : elle devait souffrir son badinage inopportun.

« Avant, les femmes plus expérimentées emmenaient les garçons sur la plage pour leur apprendre les différentes façons de faire l'amour, avait-il complaisamment expliqué. Les hommes faisaient de même avec les jeunes filles, leur inculquant des manières lascives en leur disant que ce que font les hommes et les femmes derrière la porte est chose sacrée. Ces pratiques sexuelles ont été déclarées hors-la-loi par la monarchie elle-même. Mais tout le monde sait qu'en dehors des villes, dans les campagnes ou dans les villages, les pratiques du diable ont toujours cours à la faveur de l'obscurité. »

Pua termina son chant et sortit.

— *Aloha* ! dit-elle à la vue d'Emily, dont la visite semblait la ravir.

Elle se mit à parler très vite et Mahina traduisit :

— Ma mère prie Lono pour toi et Mika Kalono.

— Pour nous ? Pourquoi ?

— Toi et Mika Kalono, douze mois ? intervint Pua.

Emily compta.

— C'est exact ! confirma-t-elle. Nous sommes mariés depuis un an.

— Pas bébé ?

— Non, en effet.

Emily s'éclaircit la gorge. Elle ne voulait pas entrer dans les détails de leur intimité ni expliquer que leur mariage n'avait été consommé que quatre mois plus tôt. Cela dit, Isaac s'était montré très diligent depuis, et d'une régularité de métronome : il l'honorait tous les sept jours.

Soudain, la signification de la prière et de la conversation la frappa de plein fouet. Pua priait une idole en forme de pénis pour son mari et elle ! Elle se sentit souillée. Comme si on lui avait renversé quelque chose de putride sur la tête. Elle recula instinctivement et dévisagea Pua avec horreur.

— Vous ne devez pas faire ça, Pua !

Elle ne savait comment le formuler, mais prier des fétiches était une abomination. Jusqu'alors, cela ne l'avait pas affectée car elle n'était pas concernée. Mais voilà qu'Isaac et elle se trouvaient entraînés contre leur gré dans ce rite de la pire espèce, barbare et dépravé. Cela lui répugnait. Elle en avait la nausée.

Qu'est-ce qui n'allait donc pas chez ces gens ? Pourquoi ne comprenaient-ils pas qu'ils bafouaient Dieu avec leurs usages ? Pua avait plusieurs fois demandé à Isaac de la « faire chrétienne », mais il lui avait expliqué qu'à moins de renoncer à ses coutumes païennes elle ne serait jamais baptisée. Et pourtant, elle continuait... Comment leur faire prendre conscience qu'il fallait d'abord abandonner les anciens rites avant de pouvoir voir la lumière divine ?

Cela rappela tout à coup à Emily la visite du roi Kamehameha II, venu à Hilo rencontrer ses sujets et discuter avec le chef Holokai. Il était arrivé avec une suite de conseillers étrangers, dont le président du bureau des missions à Honolulu, Jameson, originaire du New Hampshire, qui les lui avait présentés, Isaac et elle.

Emily gardait de cette entrevue un sentiment d'irréalité. Ce jeune homme aux traits polynésiens très marqués portait un casque à plumet ainsi qu'une tunique militaire aux médailles et aux boutons rutilants. Sa femme, la reine Kamamau, âgée de dix-huit ans, avait revêtu une robe Empire et coiffé ses cheveux à l'européenne. N'eût été sa peau foncée, elle aurait pu se fondre dans n'importe quelle cour royale. Tous deux formaient un très joli couple. C'est du moins ce que s'était dit Emily jusqu'à ce qu'Isaac lui précise qu'ils étaient frère et sœur.

A présent, elle comprenait une chose : contrairement à ce qu'avait dit le capitaine Farrow, il ne serait pas aisé de convertir ces êtres-là. Ce serait même un combat ardu, car aussi longtemps que leurs têtes

couronnées s'adonneraient à l'inceste, et très vraisemblablement à d'autres traditions innommables, Pua et les autres ne connaîtraient jamais l'amour de Dieu.

Alors qu'elle quittait le village, Emily avait encore du mal à se remettre de son obscène découverte. Elle qui avait prévu de passer l'après-midi à coudre et à raccommoder n'avait désormais plus le cœur à rien. Ce n'est pas mon monde ! J'ai été idiot et naïve de croire que je pourrais apporter quelque chose à cet endroit sauvage !

En marchant au hasard, elle passa devant sa paillote, puis le lagon, et suivit le sentier à peine visible qui menait à la plage de sable blanc bordée de cocotiers ondulant sous le vent.

Elle avança en trébuchant sur le sable, resserra son châle autour d'elle et laissa son regard se perdre sur l'océan et l'horizon, attendant. Quoi? Elle n'aurait pu le dire. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle n'appartenait pas à cette île et qu'elle ne s'était jamais sentie aussi seule et isolée depuis son arrivée. Des milliers de kilomètres la séparaient des siens et de tout ce qui lui était familier.

Je suis seule ! Je veux rentrer ! lança-t-elle dans un cri silencieux, priant pour que les vagues portent sa prière chez elle, à New Haven. Père, mère, mes chères sœurs ! pleura-t-elle, j'ai beau être entourée d'indigènes amicaux, je suis une étrangère. Le mal du pays me gangrène et me réduit aux larmes. Aidez-moi !

Elle reprit sa marche maladroite et erratique, se prenant les pieds dans le varech et le bois flotté, dérangeant des groupes de bécassines. Bras croisés plaqués sur son ventre, elle essayait de ne pas penser à la cochonnerie aperçue sur l'autel et priait pour ne pas vomir. Des insulaires l'interpellaient - de jeunes gens avec leurs planches de surf, des individus plus âgés qui reprisaient leurs filets, des femmes farfouillant au pied des cocotiers à la recherche de noix tombées. Tous lui faisaient de grands signes de la main et des sourires. Elle leur répondait, mais d'un sourire forcé, le visage figé. Peu importait leur chaleur humaine - ces gens-là étaient sombres de peau, presque nus, ils peignaient leurs corps et se paraient d'os, de coquillages et de fleurs. On ne pouvait imaginer monde plus différent.

Le vent ralentissait sa marche. Le sable s'insinuait dans ses chaussures. Elle voulait rentrer chez elle. Mais pas à la paillote. Chez elle...

Les promenades dominicales sur le green après l'office à Temple Street. Les pique-niques dans les bois, au bord du Quinnipiac. Les

sorties hivernales en traîneau. Les couleurs de l'été indien... Oh! Tous ces ors, ces rouges et ces oranges...

Le cœur d'Emily se serra et un amer sanglot lui échappa. Elle revoyait la maison de sa naissance, une demeure traditionnelle de la Nouvelle-Angleterre construite en bois un siècle plus tôt, robuste et fiable, pas comme ici !

Elle s'arrêta pour contempler les vagues qui venaient mourir sur le sable et qui laissaient, en se retirant, de l'écume et des algues. Des petits oiseaux marins se hâtaient de plonger leur bec dans le sable fraîchement mouillé avant que l'eau ne revienne, soulevant le varech en décomposition, l'enroulant et le reposant à nouveau avant de filer vers le large. C'était hypnotique.

Quand elle était enfant, sa famille sortait sur le port de New Haven où les gens se massaient pour suivre la construction d'un phare à la pointe de la péninsule de Little Neck. Là-bas aussi, le ressac la fascinait. Et la façon dont les flots déposaient parfois des objets sur le sable ou en attiraient d'autres qu'ils emportaient dans un éternel échange. Une fois, elle avait trouvé un coquillage. Mais impossible de se rappeler ce qu'elle en avait fait.

Elle soupira : rêver de chez elle ne l'aiderait en rien. Elle décida de rebrousser chemin vers cet abri végétal qu'elle craignait fort de ne jamais considérer un jour comme sa maison. Pensant fil et aiguilles, elle partit en direction des dunes. A mi-chemin, son pied heurta quelque chose. Une pièce de bois enfoncée dans le sable. Elle se pencha et en chassa le sable pour mieux voir. C'était une grande planche peinte d'un jaune brillant, vestige probable d'un bateau perdu en mer. Elle la laissa retomber, mais la planche se retourna, dévoilant des lettres noires. Emily se figea. A ses pieds s'étalait le mot ROSE.

— Seigneur Dieu, murmura-t-elle, une main sur le cœur.

C'était le prénom de sa mère.

— Seigneur Dieu, répéta-t-elle plus fort.

Le soleil continuait de taper. Les vagues murmuraient et rugissaient. Le vent fouettait, emportant dans sa course les rires des indigènes et les cris des marins à l'ancre, mais pour Emily, le temps s'était arrêté.

Ramassant la planche, elle la serra très fort contre elle et ferma les yeux. Le souffle lui manquait. Elle tremblait de tous ses membres.

Non, ce bout de bois ne provient pas d'un navire en perdition. Il vient d'une clôture de New Haven où l'on réparait le bateau. La planche avec le nom a été endommagée ou bien changée, et les ouvriers l'ont jetée à la mer. Les vents et les tempêtes ont poussé ce précieux morceau le long de la côte atlantique jusqu'au cap Horn, où il a été malmené par une mer orageuse. Mais il a fini par trouver un courant qui aboutissait au Pacifique et qui l'a amené dans ce lieu éloigné de tout, où les vagues l'ont doucement déposé sur le sable, comme on livre une lettre, pour que je le trouve. Ce petit message de la maison me dit que Dieu a perçu mon mal-être. Il m'a envoyé l'assurance que les miens ne m'oubliaient pas. L'océan n'est pas une barrière mais un lien qui nous réunit.

Pleurant de joie, Emily se dépêcha de regagner sa paillote où elle plaça la planche sur l'étagère qu'Isaac avait montée pour les assiettes et les tasses.

— En dépit du temps et de la distance, la Nouvelle-Angleterre est toujours chez moi ! dit-elle à voix haute.

La solitude et le mal du pays se dissipaient. Sa détermination revenait. Elle allait se montrer courageuse et éradiquer le péché dans les îles Sandwich. Elle mènerait la grande prêtresse vers la lumière. C'était désormais le but de sa vie.

A la lueur de la pleine lune, Pua se déplaçait à pas de loup autour de la hutte où Emily dormait sans se douter de rien. En silence, elle secoua des feuilles de *ti* plongées dans l'eau sacrée de façon à asperger les murs. Elle murmura des formules puis traça des signes rituels dans l'air. Une fois tout cela fini, elle eut un sourire satisfait : le sort était particulièrement puissant.

De retour chez elle, la grande prêtresse trouva son beau guerrier qui l'attendait. Elle n'avait pas de mari. Le père de Mahina était l'un des grands prêtres de Kamehameha, avec qui elle avait partagé quatre mois de plaisir. Le frère de Mahina était issu de son union avec un homme de noble lignage de Waimea, qu'elle avait rencontré là-bas, lors d'une fête. Elle ne comptait plus les amants qui avaient goûté son art consommé de l'amour et l'avaient enchantée en retour par leur adresse. Mais ces jours-ci, son cœur appartenait à un seul homme, et c'est lui qu'elle retrouvait ce soir, lui qui l'accueillait les bras ouverts. Elle ôta son pagne et se coula contre lui, frottant son nez au sien en prenant garde à ne pas toucher les lèvres, car c'était *kapu*.

Caresses et mots d'amour s'entremêlèrent. Elle joua avec son *piko ma'i*

jusqu'à ce qu'il se dresse aussi droit et dur que celui de Lono. En retour, il titilla son *'amo hulu*, qui devint aussi moite que la jungle du Kilauea. Elle le chevaucha et abaissa son bassin pour glisser le long de sa hampe. Comme toutes les femmes de ces îles, elle avait appris très tôt comment jouer de ses muscles pour donner le plus de plaisir à son amant. Tout en savourant elle-même le mouvement langoureux et lascif qu'elle imprimait à leur délicieuse chevauchée, elle lui raconta le sort jeté à la femme du prêcheur.

— Elle a besoin d'un bébé. Elle n'a rien à faire, rien à aimer. Son mari est froid et n'a aucun souffle vital, c'est un *Haole*. Alors qu'elle a du feu dans le ventre. Je vais prier tous les jours, je psalmodierai des formules magiques et je mettrai des feuilles de *ti* autour de sa maison. J'en appellerai aux dieux pour qu'ils lui donnent un enfant. Comme cela, quand elle aura quelqu'un à aimer, elle arrêtera de vouloir nous changer et de nous dire comment vivre.

Pua ralentit ses mouvements pour donner le maximum de plaisir à son compagnon, cet homme qu'elle aimait de tout son cœur : Kekoa, son frère.

La lettre était arrivée huit jours plus tôt.

Transmise de capitaine en capitaine, elle avait parcouru des milliers de milles depuis Savannah avant d'atteindre son destinataire : « Capitaine Farrow, aux bons soins du révérend et de Mme Stone, Hilo, Hawaï. »

Emily ne pouvait s'empêcher de lire et relire l'adresse. *Aux bons soins de...* Le capitaine Farrow avait remis entre ses mains, outre l'échange, la potentielle réconciliation avec son père. Il lui avait parlé de leurs relations orageuses. Et voilà qu'elle avait la réponse sous les yeux.

La semaine passée, elle s'était rendue tous les jours sur le promontoire pour regarder les bateaux arriver. D'après M. Clarkson, au courant de la feuille de route de Farrow, le Kestrel ne devait plus tarder.

Une année s'était presque écoulée depuis leur seule et unique rencontre. Ses premières lettres, leur gentillesse, l'avaient énormément émue. D'autres avaient suivi de Chine, avec certains passages très drôles décrivant cet Orient exotique. Emily avait l'impression d'entendre sa voix alors qu'elle lisait et relisait ses courriers avec une régularité qui avait contracté le temps : c'était comme s'ils avaient dîné ensemble la veille. Elle sentait encore la chaleur de sa peau lorsqu'il lui avait serré la main avec tendresse.

Le vent soufflait sur le Pacifique, poussant devant lui de gros nuages blancs et des vagues bouillonnantes sur lesquelles les garçons surfaient avec bonheur. Emily les identifiait très bien : ils étaient censés être à l'école. La veille, elle avait enseigné l'alphabet et les bases de la lecture à trente et un élèves. Ce matin, personne ne s'était présenté. Mais peu lui importait, car elle aussi aspirait au grand air, pour une raison toute différente. Elle reporta son attention sur les enfants grimpés en haut des cocotiers afin de s'adonner à un de leurs jeux préférés : qui repérerait en premier les nouveaux navires en approche ?

Quand ils commencèrent à pousser des cris et à agiter les mains, M. Clarkson sortit en se dandinant de sa cabane. Il tenait une longue-vue qu'il pointa vers l'horizon.

Emily retint son souffle. Elle se demandait parfois s'il ne faisait pas durer le plaisir à dessein, sachant combien elle espérait des lettres ou le retour du capitaine Farrow. Mais il abaissa bientôt sa lunette, se retourna vers le promontoire et, les mains en porte-voix, lui cria :

— Holà, madame Stone ! Le *Kestrel* entre au port !

Elle faillit s'évanouir de joie. Cette réaction lui fit comprendre qu'elle attendait éperdument ce jour. Elle dut prendre sur elle pour ne pas se mettre à courir vers le quai. Au prix d'un effort sur elle-même, elle tourna le dos à la mer scintillante et se dirigea vers sa paillote où elle attendrait le temps qu'il faudrait - une éternité s'il le fallait - la visite du capitaine.

Il se présenta au crépuscule.

Pour l'occasion, Emily avait choisi l'une de ses tenues du dimanche, en mousseline agrémentée de délicats motifs floraux bleus. La robe, relativement décolletée, aurait été indécente si un fichu n'en avait caché l'échancrure. En revanche, la jeune femme avait décidé de laisser apparents ses cheveux soyeux, simplement retenus par un nœud à la grecque. Elle se disait qu'il était tout à fait approprié de soigner sa mise quand on recevait un invité de marque. Mais en son for intérieur elle espérait bien que sa tenue plairait au capitaine.

Il faut croire que ce fut le cas, car, lorsqu'elle leva les yeux en entendant des pas au-dehors, elle croisa un regard de pur ravissement. Elle venait de finir de dresser le couvert sur la table montée par Isaac. Quatre chaises complétaient la salle à manger. Mais cela restait une paillote et jamais Emily n'avait été plus consciente de la rusticité de son intérieur.

— Bonsoir, madame Stone, dit-il en se découvrant.

— Bonsoir, capitaine Farrow,

Il était beau à couper le souffle dans sa vareuse bleu marine à boutons dorés, cintrée à la taille, et son pantalon blanc moulant rentré dans de hautes bottes d'un noir brillant.

— J'espère que je ne vous dérange pas ? fit-il, les yeux rivés sur la nappe et la vaisselle.

— Pas du tout. Je suis heureuse de vous revoir.

— Où est le révérend ? s'enquit-il en jetant un regard circulaire.

— Parti pour une de ses nombreuses tournées dans l'île. Il ne s'arrête jamais, poussé qu'il est par son désir de sauver toutes les âmes d'Hawaï.

— En ce cas, je dérange, constata-t-il en reportant son attention sur la table mise pour deux.

— M. Clarkson a été assez gentil pour me faire part de votre arrivée imminente. J'espérais que vous dîneriez avec moi.

— Rien ne me ferait plus plaisir.

Son regard retint celui d'Emily, qui se sentit soudain mal à l'aise.

— Que diriez-vous d'aller nous asseoir dehors ? Il fait terriblement chaud à l'intérieur.

Alors qu'il tournait les talons, le capitaine Farrow remarqua l'étagère où étaient exposés des objets en provenance du rivage : du corail, du verre de mer, et même une planche peinte portant le nom d'un bateau, Rose.

— Lorsque j'ai le mal du pays, je vais sur la plage, expliqua Emily. J'y trouve toujours quelque chose qui me réconforte. Le mois dernier par exemple, j'ai ramassé ce gros morceau de verre incurvé. En le tenant devant le soleil, j'ai vu des reflets irisés et j'ai compris qu'il s'agissait d'un éclat de bouteille de bière. Mon oncle Caleb en buvait. Pour moi, ce fragment ne provient pas d'un naufrage mais plutôt d'une bouteille lancée par-dessus bord lors d'une fête. Il m'est parvenu pour me rappeler que les miens pensent toujours à moi et que je pourrai retourner chez moi un jour. Trouvez-vous cela idiot ?

— Pas si cela vous réconforte, répliqua-t-il avec douceur.

Les Stone ayant adopté le mode de vie local consistant à vivre surtout à l'extérieur, Isaac avait fabriqué des chaises résistant aux intempéries. Les deux aides indigènes d'Emily faisaient rôtir un poulet à la broche au-dessus d'un feu de bois, dont elles utilisaient les braises pour cuire les légumes. Elles gloussèrent à la vue du visiteur.

— Prendrez-vous une tasse, capitaine Farrow ? demanda Emily, thière en main.

— Volontiers, s'il vous plaît.

Il la regarda servir le thé.

— Votre mari vous laisse-t-il souvent seule ici ?

— Quand il revient à Hilo, il reste assez longtemps pour raviver la foi de ses ouailles, sans cesse plus nombreuses, répondit-elle avec un sourire tout en ajoutant *in petto* : Et remplir son devoir conjugal.

— Votre mari est-il au courant de votre solitude ?

— Il sait qu'il demande beaucoup en me laissant ainsi. Je comprends néanmoins ses raisons et j'apprécie ses efforts. Je n'ignore pas qu'il essaie de faire de son mieux et lui aussi a son lot d'épreuves. Ce ne serait pas juste de ma part d'y ajouter les miennes. Devant lui, je fais bonne figure. Il a besoin d'une femme forte. Mais je vous l'avoue, capitaine, mon esprit est faible, et je me déçois.

— Pourquoi dites-vous cela ?

Emily lui passa le sucrier.

— Je pensais être faite d'un bois plus solide, mais je ne suis pas la femme courageuse que je me targuais d'être. J'ai parfois tellement peur de cet endroit que je me raccroche à des conventions familiales. De cette façon, je pense garder la maîtrise des choses, en me disant que je fais tout ce qui convient. Tous les jours, à quatre heures, je prends le thé dans de la porcelaine blanche. Je veille à ce que nous ayons du linge de table et que nous changions de tenue pour le dîner. Si nous avons des voisins blancs, je leur rendrais visite le matin et laisserais ma carte. Or, je pensais laisser tout cela derrière moi.

— Madame Stone, ne vous sous-estimez pas. Je suis impressionné de voir combien vous vous êtes rapidement adaptée à cette vie, et comment vous y faites face. Cela n'est pas chose aisée. Une autre que vous aurait fait ses bagages depuis longtemps et serait retournée à New Haven.

Il y avait autre chose, mais Emily ne savait comment l'exprimer. C'était en rapport avec les Hawaïens. Ses faiblesses semblaient s'exacerber à leur approche, comme s'ils les pointaient du doigt, lui révélant ce qu'elle était vraiment : une femme de la Nouvelle-Angleterre comme tant d'autres, qui avait besoin de règles et d'une culture familiales. C'était comme s'ils lui tendaient un miroir et que son reflet la décevait, toutes illusions perdues sur ce qu'elle devenait :

une femme liée par les liens du mariage en grand danger de tomber amoureuse d'un aventurier inaccessible.

— Peut-être avez-vous raison, capitaine. Peut-être avons-nous besoin de ces petits réconforts. Et, oui, nous devons nous en tenir à nos manières civilisées. Après tout, n'enseigne-t-on pas par l'exemple ?

Mais à chaque morceau de sucre qu'elle mettait dans sa tasse et qu'elle regardait se dissoudre, elle sentait son estime d'elle-même disparaître de la même façon.

Ils savourèrent leur thé tandis qu'au village on allumait les feux. Des tambours résonnaient dans la nuit. L'air devenait plus lourd, plus voluptueux. Conscient de la gêne qui s'installait entre son hôtesse et lui, Farrow s'éclaircit la gorge.

— Votre époux doit faire de longues incursions dans l'île, madame Stone.

En prononçant ces mots, il prit soudain conscience qu'il l'avait fait non pour alléger l'atmosphère mais pour se rappeler que cette séduisante créature était *mariée*.

— Les missions de Kona et Waimea demandent le soutien d'Isaac. Un soutien qu'il accorde bien volontiers, au mépris de son propre confort. Isaac travaille avec deux autres pasteurs à la création d'un alphabet hawaïen, afin de pouvoir imprimer des bibles dans leur langue. Je suis fière de mon mari, capitaine Farrow. Le district compte quinze mille indigènes et il doit parcourir une centaine de kilomètres pour tous les rencontrer. Certains secteurs ne sont accessibles qu'au prix d'une jambe ou d'un bras, parfois de la vie. Quand il ne peut monter à cheval, il se déplace à pied, dévalant ou escaladant des ravins, utilisant des cordes pour passer d'arbre en arbre. En période de forte pluie, il traverse les rivières en crue à la nage, seulement retenu par une corde. Souvent, il prêche dans le vent et la tempête, les vêtements trempés. C'est un miracle qu'il n'ait pas encore attrapé de pneumonie.

Farrow contemplait le reflet changeant et charmant des flammes dans les cheveux d'Emily. Elle était exactement telle que dans son souvenir, souvenir qui l'avait accompagné au long de ces mois solitaires. D'aussi loin qu'il se rappelait, c'était la première fois qu'il avait souhaité voir arriver la fin d'un voyage. L'escale serait brève néanmoins, car il devait repartir dans quelques jours vers des eaux plus froides, pour charger l'ivoire et les fourrures des Esquimaux et des trappeurs canadiens.

— Je vous ai apporté des cadeaux, ainsi qu'à votre mari, dit-il en se penchant vers un petit coffre de marine qu'il avait déposé au pied de sa chaise.

Il le lui tendit.

— J'espère que le révérend ne m'en voudra pas de ma hardiesse.

Emily l'ouvrit et découvrit des trésors d'Extrême-Orient : une écharpe en soie rouge, un service à thé en porcelaine peinte de délicates fleurs, des sachets de thé, et une petite figurine en jade rose représentant un lapin grassouillet.

— M. Stone sera enchanté, dit-elle bien qu'elle ne vît là rien qui puisse intéresser son mari, hormis le thé peut-être.

Elle referma le coffre et mit la main dans sa poche.

— A mon tour, j'ai quelque chose pour vous, même si je n'y suis pour rien, fit-elle en lui tendant la lettre de Savannah. C'est un cadeau de votre père.

Farrow contempla l'enveloppe pendant un moment, puis leva des yeux embués.

— Vous avez tort, madame Stone, dit-il d'une voix douce. C'est votre cadeau. Une lettre a peu de chance d'arriver à bon port quand elle part de Chine pour l'Atlantique. Il fallait, à mi-chemin, un intermédiaire attentif pour veiller à ce qu'elle soit remise entre de bonnes mains. Doublement attentif, devrais-je dire, car vous avez gardé la réponse jusqu'à mon retour. Ce petit bout de papier n'aurait jamais atteint la Chine, vu les typhons que nous avons croisés et le nombre de bateaux perdus en mer.

Il fixa à nouveau la lettre. Son émotion était palpable et se mêlait à l'air du soir, tel un esprit aspirant à la liberté.

— Vous ne l'ouvrez pas ?

Il sourit et la glissa dans la poche de sa veste.

— Sur le bateau, quand je serai seul. Je m'en voudrais de gâcher un seul instant de votre temps si précieux par des nouvelles ennuyeuses de ma famille.

Ils continuèrent à converser de choses et d'autres. Lui, la divertissait

avec ses histoires sur l'Extrême-Orient. Elle ne cachait rien des défis de la mission et de la difficulté d'amener les indigènes à écouter le message de son mari. Le repas fut servi à l'intérieur. Ainsi la femme de la Nouvelle-Angleterre et le capitaine des mers du Sud dînèrent-ils comme dans n'importe quelle maison d'Amérique. Mais dehors, les chants et les tambours résonnaient, ainsi que des rires qui venaient du fin fond de la forêt. L'air était humide, leur rappelant qu'ils étaient tous deux loin de chez eux.

Emily écoutait les récits du capitaine avec fascination. Parlez-moi de tous ces endroits exotiques que je ne peux visiter. Que vos mots me portent tel un vaisseau vers des aventures lointaines, songeait-elle.

Elle était tombée amoureuse.

Aucun des deux ne désirait que la soirée finisse, mais le capitaine devait regagner son navire, et la jeune femme faire attention aux convenances, dans l'intérêt des indigènes. Ils se serrèrent la main et se souhaitèrent une bonne nuit.

— Je reviendrai demain, je vous le promets, dit-il.

— Avec plaisir, capitaine.

Aucun des deux ne dormit cette nuit-là.

Debout derrière le pavillon qui abritait l'école, MacKenzie Farrow écoutait les enfants chanter sous la direction d'Emily. Il y avait peu de chances que les enfants sachent qui était Frère Jacques ou ce qu'étaient les « matines », mais ils chantaient les paroles à l'unisson et presque sans accent. Quand ils eurent fini, Emily frappa dans ses mains et ils se dispersèrent joyeusement, empoignant leur abécédaire, leur livre de lecture et leur ardoise. Farrow la rejoignit pendant qu'elle remettait les nattes en place et ramassait des bouts de craie et des reliefs de nourriture.

— Cela tient presque du miracle, madame Stone. Votre pouvoir de persuasion me stupéfie.

Elle se redressa et le regarda. Point de veste de marin aujourd'hui, mais la casquette tout de même, un gilet et une chemise. Il tenait aussi un mystérieux paquet. Elle ne savait que répondre, n'étant pas habituée aux compliments. Ce n'était pas le genre de ses parents, encore moins celui d'Isaac. En effet, lorsqu'elle lui signalait un bon taux de fréquentation à l'école, il lui conseillait d'en remercier le Seigneur, car aucun mérite ne lui en revenait à elle. Et jusqu'alors, elle

n'avait jamais remis en question cette perspective.

— Il n'en a pas toujours été ainsi. Si les premiers jours ont été couronnés de succès, le cinquième, aucun enfant n'est venu : ils étaient tous à la plage, à jouer dans les vagues!

— Qu'espériez-vous ? fit-il en riant. Ce sont des Hawaïens !

— Je me suis dit qu'ils n'étaient pas bien installés pour écrire : les nattes ne suffisaient pas, ils avaient besoin de tables. Alors, j'ai attendu mon heure. Je les ai laissés s'amuser, et quand ils sont sortis de l'eau, épuisés et affamés, ils ont laissé leurs planches sur place pour filer se remplir la panse de poisson et de pois. J'en ai alors profité pour demander à deux indigènes musclés de venir faire un petit tour sur la plage. Le lendemain, les planches de surf avaient disparu, si bien que les enfants n'avaient rien de mieux à faire que de venir écouter les histoires de Mika Emily... Ils ont eu la surprise de découvrir leurs planches posées sur des pierres en guise de pupitres.

— Ils ont reçu deux leçons ce jour-là, remarqua Farrow en souriant.

— Les enfants sont comme des éponges et les adultes ont soif d'apprendre - quand ils sont d'humeur à venir à l'école. Les deux indigènes que je suis la plus déterminée à sauver sont la grande prêtresse Pua et son frère Kekoa. Ils vénèrent des idoles... *dérangeantes*.

— Et le chef Holokai ?

— Il refuse d'abandonner la polygamie et tant qu'il ne l'aura pas fait, Isaac ne le baptisera pas.

— Madame Stone, je me demandais...

— Appelez-moi Emily, s'il vous plaît.

Ils traversaient lentement la pelouse qui séparait la salle commune de la paillote des Stone. Les massifs de fleurs débordaient de couleurs vives. Au-delà du jardin s'étendait la baie d'Hilo, parsemée de bateaux à l'ancre. A gauche, le lagon scintillait sous le soleil tandis qu'à droite le village bruissait de vie. Derrière eux, la forêt luxuriante et dense grimpait sur les pentes du Kilauea. Le volcan était toujours actif, mais depuis son arrivée Emily ne l'avait connu qu'endormi.

— Capitaine Farrow, la lettre de votre père vous a-t-elle apporté de bonnes nouvelles ?

— Oui. Il n'avait pas de mots pour décrire son soulagement quand mon courrier est arrivé à la plantation. Toute la famille s'est réjouie de me savoir en vie et d'apprendre que je souhaitais me réconcilier.

Il s'arrêta à l'ombre d'un banyan et la regarda.

— Je suis venu vous remercier pour ce qui aurait été pour moi un exploit impossible. Grâce à vous, j'ai renoué avec les miens et je souhaite vous montrer ma reconnaissance par un modeste présent.

Elle jeta un regard à la mystérieuse boîte.

— Emily, si votre emploi du temps vous en laisse l'occasion cet après-midi, j'aimerais vous montrer quelque chose d'amusant que j'ai rapporté de Chine.

Elle hésita. Le travail ne manquait pas : la lessive, le raccommodage, la leçon de Pua - si elle la trouvait -, le binage de leur lopin de terre. Une multitude de tâches l'attendait. Et Isaac lui-même n'était-il pas en train de peiner dans un village éloigné afin d'apporter la lumière du Seigneur aux indigènes ?

— Un divertissement sera le bienvenu, capitaine.

— Appelez-moi MacKenzie, voulez-vous.

Le paquet renfermait les différents éléments d'un cerf-volant. Ils rejoignirent la plage où Hawaïens, vieux loups de mer et autres Blancs désœuvrés s'assemblèrent pour regarder Farrow monter l'objet. Une fois, Emily avait aidé son frère avec son cerf-volant, mais il s'agissait d'une simple voile blanche en forme de losange. Alors que celui-là !

La foule, de plus en plus importante, commentait et admirait la créature mythique qui apparaissait sous ses yeux. L'armature de bambou recouverte de soie écarlate, peinte de jaune vif et de noir, représentait un volatile géant aux ailes déployées. La tête aux crocs menaçants était réellement effrayante.

— Regardez ! Un oiseau avec des dents ! s'esclaffa un marin vêtu d'un uniforme en lambeaux, vestige d'un poste depuis longtemps déserté.

Une fois posé le mécanisme pour l'ouverture des yeux, Farrow se redressa, bras écartés pour maintenir les ailes ouvertes. Les volontaires s'empressèrent à qui mieux mieux pour l'aider à lancer l'ensemble dans les airs. Mais il sourit à Emily.

— La femme du révérend nous ferait-elle cet honneur ?

Elle perçut le défi, mais aussi, dans son cœur, comme une palpitation, une sorte d'oppression, le soudain désir de faire quelque chose, n'importe quoi, avec cet homme.

— Je relève le gant, monsieur, dit-elle par-dessus le fracas des vagues, du vent et le brouhaha de la foule.

Farrow lui mit la ficelle dans la main, en lui recommandant de bien se positionner dos au vent, puis il recula, face à elle, en tenant bien haut l'encombrant cerf-volant. Les spectateurs, curieux et envieux, s'écartèrent pour le laisser passer. Le capitaine s'arrêta à une trentaine de mètres, juste ce qu'il fallait pour laisser un peu de jeu à la ficelle.

— Dites-moi quand lâcher ! cria-t-il.

Cela faisait plusieurs années qu'Emily n'avait plus manié ce genre de jouet, mais la technique lui revint rapidement. Quand la vitesse du vent lui parut convenir, elle tendit le fil.

— Lâchez tout !

Farrow s'exécuta et l'oiseau-monstre s'éleva dans les airs. La foule applaudit à tout rompre. Rapidement, le rapace rouge prit de l'altitude. Emily riait de plaisir et ne le lâchait pas des yeux, comme tout le monde sur la plage, sauf MacKenzie, qui préférait observer la jeune femme.

Quelle vision ! Elle laissait éclater sa joie aussi librement que les Hawaïens. Oubliées les bonnes manières ! Elle courait avec le cerf-volant, qui prenait toujours plus de hauteur.

Emily voyait cet oiseau fantastique et s'identifiait à lui : C'est moi, là-haut ! Mon âme voit le monde depuis le firmament, mais elle est reliée à lui par une ficelle. Si je la lâchais, où cela me mènerait-il... ?

Le vent forçait et Farrow vit qu'Emily risquait de perdre le contrôle. Il la rejoignit en quelques enjambées et se plaça derrière elle, les mains à côté des siennes sur la bobine de fil, au moment où elle allait lâcher prise. Tous deux maîtrisaient dorénavant la créature volante venue d'une terre que peu de Blancs avaient visitée. Ils la firent monter en flèche, redescendre, virer, exécuter toutes sortes de figures pareilles à une danse, à la grande joie de la foule et sous l'œil attentif de M. Clarkson, resté sur le ponton.

Revêtu de son uniforme de capitaine, sa casquette à galons dorés sur la tête, la mine solennelle, Farrow tenait la main d'Emily entre les siennes.

— Je ne me souviens pas de la dernière fois où je me suis autant amusé lors d'une escale. Je reprends la mer avec réticence, ce qui est nouveau pour moi, mais l'Alaska m'appelle. Un long voyage m'attend.

Emily pouvait à peine parler. Ces cinq jours avec MacKenzie tenaient du rêve. Ils avaient fait des promenades, découvert des lagon et des cascades. Il l'avait invitée à bord de son navire, lui avait raconté toutes sortes d'anecdotes enchanteresses. En retour, elle lui avait parlé de son enfance à New Haven. Cela en tout bien tout honneur, MacKenzie exprimant régulièrement combien il regrettait d'avoir manqué le révérend.

— Je vous écrirai ainsi qu'à votre mari, promet-il.

— Nous attendrons avec plaisir de vous lire.

A la vérité, les premières lettres du capitaine arrivées six mois plus tôt n'avaient pas retenu l'attention d'Isaac. Emily doutait qu'il se montre plus intéressé cette fois-ci.

En revanche, elle-même les chérirait.

Une fois encore, elle se tint sur le promontoire pour regarder le *Kestrel* disparaître à l'horizon. Mais cette fois, au lieu d'emporter une petite partie d'elle-même, il partait avec *tout* son être. Elle ne se sentirait entière que lorsqu'il reviendrait.

— Il était temps que nous arrivions, Emily : ces gens sont totalement dépravés ! Ils ont vraiment besoin de la grâce de Dieu pour leur salut... Un peuple tombé aussi bas est moralement et spirituellement incapable de suivre Dieu ou de se racheter. Sans nous, ils ne trouveront pas la voie. Beaucoup veulent devenir chrétiens et se massent dans la salle commune pour être sauvés. Mais il s'agit d'abord de leur faire comprendre qu'il faut croire en la Parole puis se repentir avant de pouvoir participer aux sacrements du baptême et partager la communion, qui sont les signes et le sceau de l'Alliance !

Emily goûta la soupe qui mijotait sur le feu, au-dehors. Elle ajouta du sel et remua. Isaac était revenu dans l'après-midi, débordant d'énergie et grandiloquent au point qu'elle se demandait s'il mangerait debout.

— Et que dire de l'essence même du mariage ! poursuivait-il en faisant

les cent pas. Les insulaires vivent cela comme un amusement ! Ils pratiquent l'acte de procréation dans de nombreuses positions, pour le plaisir, et ne comprennent pas que le but est surtout de donner plus d'enfants à Dieu. J'ai bien essayé d'interdire une ou deux postures, mais ils en ont déduit que les autres étaient autorisées ! J'ai fini par leur dire que seul l'acte en face à face était acceptable aux yeux du Seigneur. Ils se sont alors plaints que c'était le moins propice au plaisir féminin. Comme si le Tout-Puissant se préoccupait de ce détail ! C'est la fécondité qui compte ! Saviez-vous que les insulaires appellent cette position « le missionnaire » ? A mon avis, c'est très bien trouvé.

Emily arrêta de touiller pour regarder l'océan. Au pied de la falaise s'étendait la plage, invisible depuis leur paillote. Elle la visualisait cependant très bien, sentant le vent dans ses cheveux, savourant le soleil, la sensation de bras forts autour d'elle en train de guider un oiseau mythique dans les airs. Ce moment avait été le plus enivrant de son existence. Et elle désirait ardemment qu'il se reproduise. Démonté et rangé dans ses affaires personnelles, le cerf-volant était son secret. Elle ne le montrerait jamais à Isaac, il dirait encore que c'était une perte de temps et un gâchis de matériaux. Alors que pour elle... Tant pis si de telles frivolités détournaient l'homme de Dieu !

Isaac était revenu de sa tournée gonflé d'un zèle évangéliste qui attisait son enthousiasme. MacKenzie aussi était plein de vie et de passion, mais il ne limitait pas ses emballements aux péchés d'autrui.

Elle servit tranquillement la soupe à son mari et lui demanda de prendre un siège. Elle lui tendit ensuite son bol et plaça des tranches de pain sur le tabouret qui leur servait de table extérieure.

Emily savait qu'elle n'aurait pas dû avoir de secrets pour son époux, mais elle ne pouvait s'en empêcher pour des raisons qui lui échappaient. Le lapin en jade rose, qu'elle sortait et caressait lors des tournées d'Isaac, était à l'abri des regards avec le cerf-volant rouge. Elle avait un peu l'impression de vivre une double vie, ce qui n'était pas totalement faux. Mais Isaac passait tellement de temps au loin qu'elle aurait aussi bien pu être veuve. Et même quand il était là, comme il ne parlait que de sa mission, c'est à peine si elle se sentait femme.

Il en allait de même quand il accomplissait son devoir conjugal tous les sept jours, en s'excusant. Et jusque dans ce moment d'intimité, où l'on se sent plus qu'à tout autre la femme d'un homme, elle était loin d'éprouver ce sentiment.

— Et puis il y a la coutume du *haina*, continuait-il en criant comme à son habitude. Ils affirment que c'est une façon de maintenir l'équilibre dans la population : ceux qui ont le plus d'enfants partagent avec ceux qui n'en ont pas en leur confiant une partie de leur progéniture. Mais moi, je mets un frein à tout cela, Emily. La volonté de Dieu, c'est de voir les enfants élevés par leurs parents naturels et non donnés comme des poulets !

Elle le regardait manger. Il prenait à peine le temps d'avaler entre deux diatribes et tachait allégrement sa chemise blanche. Elle allait devoir la faire bouillir pour la récupérer.

— Isaac ? dit-elle d'une voix calme tout en levant les yeux vers les nuages qui roulaient dans le ciel et masquaient les étoiles.

Pleuvrait-il ce soir ? *Encore ?*

— Isaac, le toit fuit.

Il s'interrompt au milieu d'une phrase et fronça les sourcils.

— Pardon ?

— Le toit fuit. Je dois mettre des casseroles et des seaux partout.

— J'enverrai des indigènes rajouter du chaume, dit-il en balayant la question d'un geste de la main pour pouvoir reprendre de plus belle son sermon.

— Isaac, je veux une vraie maison.

Son mari reposa sa cuiller dans son bol.

— Emily, je comprends. Vraiment. Je vous promets qu'à mon retour de Kau nous nous y attellerons sans attendre. Vous méritez une maison digne de ce nom, je l'admets.

— Quand partez-vous pour Kau ?

— Demain ! Le révérend Michaels dit qu'il y a beaucoup d'âmes là-bas...

— Si vite ? s'écria-t-elle. Isaac, voilà un an que vous me promettez un toit !

Son cœur battait à se rompre. La panique l'envahissait. La maison était importante. Plus qu'un abri solide, c'était un symbole, un point

d'ancrage qui la maintenait dans la civilisation. MacKenzie Farrow avait donné un nouvel élan à son âme et l'avait rendue à nouveau avide d'aventure. Mais l'aventure signifiait devenir un peu plus comme les indigènes, et cela la terrifiait. La maison était essentielle pour la préserver de la folie.

Isaac lui jeta un regard réprobateur.

— Notre travail ici est d'amener les âmes au Seigneur, pas de nous créer une vie de confort et de luxe !

Quand il l'approcha dans l'obscurité cette nuit-là, elle l'avertit :

— Je me refuserai à vous tant que je n'aurai pas une demeure digne de ce nom. Chaque nuit que je passerai dans cette paillote sera un acte de procréation en moins pour nous.

— Femme ! s'écria-t-il, offusqué. Il est du devoir d'une épouse de combler les besoins de son mari et de lui donner des enfants !

— Et il est du devoir de l'époux de répondre aux besoins de sa femme et de lui donner un vrai toit. Je ne changerai pas d'avis.

Dès le lendemain, les travaux commençaient.

La nouvelle maison de plain-pied était faite de blocs de corail récoltés sur un récif tout proche. Elle possédait quatre pièces et un parquet, une petite cheminée et des fenêtres. Le toit, colmaté avec du goudron et de la poix, ne fuyait plus. L'ameublement, réalisé par Isaac, était rudimentaire : des tables et des chaises en bois, une bibliothèque et un lit monté sur pieds. Pour rustique que ce fût, on était loin de la paillote et Emily s'en contentait très bien.

Lorsque le *Kestrel* apparut à l'horizon, elle repassa les rideaux, brique les sols jusqu'à ce qu'ils brillent, astiqua les rares pièces d'argenterie et les cuivres qu'ils avaient apportés avec eux, fleurit la maison et choisit enfin sa robe préférée, qu'elle agrémenta d'un camée au creux du cou.

Quand elle accueillit le capitaine Farrow à la porte, elle fut récompensée de ses efforts par sa mine étonnée et ravie.

— Bonjour, Emily. Je vois que votre mari vous a finalement construit une vraie maison !

Elle pouvait à peine parler. Cela faisait six mois qu'ils ne s'étaient pas vus. Six mois depuis qu'il s'était tenu derrière elle, les bras en coupe,

ses mains sur les siennes.

— Il a juste fallu un peu de patience et de persuasion, dit-elle.

Farrow était suivi d'un marin qui ahanait sous le poids d'une grande caisse en bois. La laissant tomber aux pieds d'Emily, il salua la jeune femme et tourna les talons.

— J'ai pris la liberté de vous apporter quelques fournitures dont vous pourriez avoir besoin. Les comptoirs du Nord-Ouest sont remarquablement fournis. Et j'ai aussi fait affaire avec d'autres capitaines.

Emily regarda le matelot descendre sur le sentier d'un pas traînant. Sur le ponton, il s'arrêta pour discuter avec M. Clarkson, qui l'avait hélé. Elle reporta son attention sur la caisse, que Farrow s'affairait à ouvrir.

— J'avais pensé vous rapporter des fourrures et de l'ivoire de morse, mais qu'en auriez-vous fait ici ?

Les yeux d'Emily s'écarquillèrent à la vue des métrages de coton et de mousseline, des épingles et des aiguilles, du beurre en conserve...

— Oh ! Les chandelles sont une bénédiction ! Comment vous remercier, capitaine ?

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il, attentif à tout changement.

— Je le crains, répondit-elle en jetant un regard vers le dock. Après votre départ, M. Clarkson a commencé à faire des commentaires déplacés en ma présence.

Il haussa les sourcils.

— Clarkson est un hypocrite, le genre de personnage qu'on ne peut éviter dans ces îles éloignées de toute autorité. Que dit-il ?

— Je ne peux m'abaisser à rapporter ses propos, mais il semble penser que vous et moi... La voix d'Emily mourut. Farrow la regardait, incrédule.

— Il n'oserait pas ! Même un individu aussi infâme que lui ne tomberait pas aussi bas ! Salir l'épouse d'un pasteur... Je lui parlerai, Emily. Ne vous inquiétez pas, dit-il en se ressaisissant.

Le lendemain, le responsable du port arborait un œil au beurre noir pour lequel il ne fournit aucune explication.

Cette fois, Emily et Farrow n'eurent que quatre jours, le temps nécessaire aux hommes du chef Holokai pour couper du bois de santal et le charger à bord du *Kestrel*. Durant le bref temps qui leur était imparti, ils firent de longues promenades dans la forêt proche, autour des cascades et des lagons. Ils respectèrent scrupuleusement les convenances, ce qui n'empêcha pas leur attirance mutuelle de croître au point d'en devenir insupportable.

Un jour qu'ils se trouvaient aux chutes de Mo'o, un lieu enchanté qui, selon la légende, abritait l'esprit d'un dragon, le silence se fit pesant. Trop de non-dits, trop de pensées interdites gardées enfouies au fil des flâneries paisibles. Du haut de la falaise, ils avaient une vue imprenable sur l'eau qui se jetait dans un lac en contrebas. Farrow ressentit le besoin de dresser une barrière entre Emily et les dangereux sentiments qu'il nourrissait à son égard.

— J'imagine que les indigènes ne savent pas quoi penser de votre maison.

— Pendant la construction, ils ont regardé les hommes remonter de la plage les blocs de corail et les assembler avec du mortier. Même la grande prêtresse est venue. Elle semblait particulièrement intéressée. Une fois, elle m'a demandé où j'allais dormir. Quand je lui ai indiqué l'emplacement de la chambre, elle y est restée presque tout l'après-midi, à chanter une mélodie. Pourquoi ? Je n'en ai aucune idée.

MacKenzie retint un sourire. Il le savait très bien.

La brise tourna, propulsant dans les airs une myriade de gouttelettes d'eau dans laquelle se forma un arc-en-ciel.

— Pua connaît un nombre incroyable de remèdes, poursuivit Emily. Je l'ai vue guérir avec beaucoup d'efficacité les blessures des ouvriers. Ils n'ont eu ni fièvre ni infection.

— Les Hawaïens cultivent depuis des siècles la connaissance des plantes. Au fil des essais et des erreurs, ils ont acquis une pharmacopée à faire pâlir d'envie les médecins européens. Mais je doute que Pua partagerait son savoir.

— Pour ma part, j'apprendrais bien quelques soins de base, mais le problème, c'est que leur médecine est liée au paganisme et à la sorcellerie. Quand je me suis plainte d'une migraine, Pua m'a donné

une plante, mais il fallait prier Lono pour que l'infusion fasse effet.

Le silence retomba et ils restèrent là, côte à côte, sans un geste déplacé, dans un Eden secret, sous le seul regard de Dieu. Heureusement, Emily avait sa conscience pour elle et MacKenzie était un gentleman.

Deux jours avant son départ, Farrow emmena la jeune femme voir une coulée de lave en fusion. Le bruit s'était en effet répandu qu'une nouvelle cheminée était apparue, par où s'échappait le « sang » de Pele.

— Depuis le navire, on voit le panache de fumée. Ce n'est pas une éruption importante, il n'y a pas eu de tremblement de terre. On peut donc monter sans danger et jeter un œil si cela vous tente.

Ils partirent à cheval, mais, parvenus dans la jungle, ils durent mettre pied à terre et attacher leurs montures à un arbre. Une odeur âcre et nauséabonde flottait dans l'air, un mélange de soufre et de gaz volcaniques. L'ascension prit une bonne heure, en terrain accidenté, jusqu'à ce qu'ils sortent de la forêt et s'aventurent parmi les blocs de basalte noir déposés là depuis des centaines d'années.

Ils parvinrent enfin au bord d'une étroite rivière rouge. A leur droite, un saisissant désert montait vers le lointain Kilauea tandis qu'à des kilomètres de là, sur leur gauche, s'élevaient des nuages de vapeur, à l'endroit où la lave tombait dans l'océan. L'atmosphère était chaude, le paysage, charbonneux. Emily était fascinée par le flot incandescent qui surgissait de la roche grise tel le sang jaillissant d'une artère. Un flux violent, colérique. L'île est vivante. Pele s'éveille d'un long sommeil, se dit-elle.

— On comprend pourquoi un peuple qui ne connaît pas Jésus, Moïse ou Abraham a pu voir son dieu dans cette lave. Regardez autour de vous, Emily. C'est la Création continue : la terre est toujours en cours de formation.

A leurs pieds, une grande bouche noire crachait le fluide rougeoyant et visqueux qui s'étalait et noircissait en se refroidissant, créant des formes étonnantes. Emily sentait la puissance de Pele, la puissance d'Hawaï. Et près d'elle, la puissance de MacKenzie Farrow.

La veille de son départ, elle éclata en sanglots. Il la prit dans ses bras pour la consoler, avec la bienséante réserve qui s'imposait - on ne savait jamais qui se trouvait à proximité et si le révérend n'allait pas rentrer à l'improviste.

— La... la pire de mes souffrances, c'est la solitude, hoquetait-elle. Même quand Isaac est là, il reste absorbé par sa mission. Les seules Blanches que je vois sont des femmes de passage. Si vous saviez comme j'envie les trois familles missionnaires de Kona : elles comptent sept femmes ! J'ai demandé au bureau des missions d'affecter une deuxième famille ici, mais ma demande n'a pas encore été entendue.

Elle ne lui confia cependant pas la vraie raison de ses pleurs. C'était inutile. MacKenzie la connaissait déjà : lui aussi avait envie de pleurer.

— Ils sont trop malades, Mika Kalono, expliqua Kumu.

Isaac s'était aventuré en compagnie de l'interprète dans un secteur jusque-là peu exploré par les Blancs. Ils se trouvaient à une centaine de kilomètres, dans la partie la plus méridionale de l'archipel, là où, d'après la légende, les premiers hommes étaient arrivés depuis une île appelée Kahiki. La forêt était sacrée et Kumu ne cessait de rectifier la trajectoire du révérend.

— Beaucoup de dieux, Mika Kalono. Beaucoup esprits. Eux sont en colère, *Haole* marcher là.

— Balivernes, mon brave ! Le monde entier appartient à Dieu. Aucun homme, basané ou pas, ne se voit interdire l'accès à la terre de Dieu.

Ils avaient passé les derniers jours dans un village reculé, dont les habitants avaient généreusement partagé leur nourriture, leurs huttes et leurs femmes - Isaac avait catégoriquement décliné ce dernier présent. Comme il expliquait sa mission divine au chef, celui-ci lui avait indiqué le plus proche village, dont les habitants étaient très malades. En voilà qui auraient certainement besoin des prières à un dieu tout-puissant dont la seule préoccupation était, semblait-il, de sauver les gens. Ne pouvant rester les bras ballants alors que des païens étaient en train de mourir sans une chance d'aller au paradis, Isaac avait immédiatement repris la route.

Kumu le suivait, mais il avait peur de cette partie de l'île où dormait Pele, une déesse connue pour sa versatilité et son courroux. Tout autour d'eux, alors qu'ils coupaient à travers une forêt dense de lianes et de fougères, d'anciennes cheminées volcaniques se dressaient, témoignages noirs et froids d'anciens déluges de feu et de lave projetés par la divinité. Mais rien ne dissuadait Isaac. Il était sur terre pour sauver les âmes de la perdition et si cela rimait avec épreuves, eh bien, ainsi soit-il.

Comme ils tranchaient et tailladaient dans la masse verte, il pensait à

Emily. Elle lui manquait. Parfois, il aurait voulu que Dieu ne l'envoyât pas si souvent et aussi loin en tournée. Il appréciait la présence tranquille de la jeune femme, la douceur avec laquelle elle s'exprimait. Et comme elle avait eu raison pour la maison ! Maintenant, entre ces murs, on pouvait presque se croire en Nouvelle-Angleterre. Etrangement, Isaac s'y sentait plus proche de Dieu. Rien ne valait les églises de pierre et de bois avec un clocher... Il se languissait aussi d'un pupitre avec encrier et plume d'oie. Mais c'était surtout Emily qui lui manquait. Il s'attachait de plus en plus à elle. Il priait pour que des enfants arrivent bientôt, car, dernièrement, elle lui avait semblé un peu agitée, un peu distraite. Un bébé la ramènerait sur terre et la rapprocherait de Dieu.

— Voilà le village, dit Kumu, en indiquant quelque chose entre les troncs épais des ohia.

Il semblait désert, mais un gémissement tout proche leur parvint. La maladie avait frappé ici. Etaient-ils déjà en train d'enterrer les morts ? Suis-je arrivé trop tard ?

A la lisière d'une clairière, les indigènes gémissaient, les bras levés au ciel. Isaac aperçut un trou béant dans le sol à quelques mètres de là. Kumu se renseigna auprès d'un des hommes.

— Un enfant marchait, le sol est parti sous lui. Tout l'endroit, Mika Kalono, beaucoup de tunnels. Vieux lits de lave, des grottes sous terre.

Isaac s'avança avec précaution vers le trou, tâtant le sol du pied. Quand il atteignit le bord du cratère, il vit au fond un petit garçon qui geignait, allongé sur le flanc.

— Pourquoi diable ces gens restent-ils là sans rien faire ? Pourquoi n'essaient-ils pas de le sauver ?

— Eux peuvent pas. Terre sacrée. Eux ont peur des dieux.

— Alors c'est moi qui irai.

Isaac se débarrassa de son sac à dos, puis retira sa veste et son chapeau.

— Non, Mika Kalono ! Trop dangereux. La grotte tombe. Toi mort.

— Je ne laisserai pas ce garçon dans ce trou. Tant qu'il y aura un souffle de vie en lui, je trouverai un moyen de le sortir de là. C'est son âme qui est en jeu.

Isaac entrevit, non loin de là, une épaisse liane.

— Kumu, viens ici me donner un coup de main !

— Non, non, Mika Kalono. Terre sacrée. *Kapu* !

— Kumu, tu me harcèles pour que je te baptise ! C'est le moment de prouver ta foi dans le Seigneur. Montre-moi que tu as renoncé aux vieilles croyances, renie les anciens dieux et tu seras récompensé par la vie éternelle !

Kumu sautillait nerveusement d'un pied sur l'autre. Il fit enfin un pas alors que les villageois reculaient en criant « *Auwe* ! ».

— Tiens la liane, ordonna Isaac tout en se la nouant autour de la taille. Je l'ai attachée à cet arbre, mais tu seras la seconde sécurité si elle céda. Je vais descendre dans la grotte. Donne-moi du mou.

Les indigènes regardèrent sans mot dire l'étranger disparaître dans le trou. Kumu lutta pour ne pas laisser filer la corde improvisée. Isaac trouvait des prises dans la roche, mais regrettait - un peu tard - de ne pas avoir de gants tant le basalte se révélait rugueux. D'en haut, on entendait son souffle court et les pierres détachées qui roulaient et cascadaient au fond de la grotte. Soudain, plus rien. Kumu s'approcha centimètre par centimètre de la gueule ouverte dans la croûte terrestre, le corps couvert d'une sueur froide à l'idée que les dieux allaient peut-être le foudroyer pour avoir profané leur domaine interdit.

Mais rien ne se passa, hormis une voix qui l'interpella depuis les entrailles de la terre :

— Kumu, remonte-nous !

Plus facile à dire qu'à faire ! Kumu s'épuisait, jusqu'à ce que trois villageois lui viennent en aide en tirant depuis le tronc où la liane était attachée, hors du périmètre sacré. En unissant leurs forces, ils parvinrent à hisser l'homme qui portait l'enfant sur son dos. Laissant les autres tenir la corde, Kumu courut débarrasser Isaac de son fardeau. L'inquiétude des indigènes se transforma en joie. Ils acclamèrent l'exploit et se passèrent le petit rescapé de bras en bras. Dans l'émotion, les trois hommes lâchèrent la corde qui retenait Isaac. On entendit un grand cri et un bruit sourd.

Kumu leur cria de reprendre la corde et de tirer avec lui, ce qu'ils firent de toutes leurs forces. Kumu aida ensuite Isaac à sortir du trou.

— Mika Kalono va bien?

— Ce n'est qu'une petite fracture. Ça guérira tout seul.

Mais l'interprète constata avec horreur que le révérend avait une fracture ouverte du tibia.

On envoya un messenger prévenir l'épouse du pasteur, afin qu'elle soit prête à le recevoir quand il apparaîtrait à l'orée de la forêt, porté par six insulaires. La famille de l'enfant avait accueilli le révérend dans sa hutte, le temps que Celui-qui-remet-les-os arrive. On l'avait envoyé chercher dans son village, sur la côte. Isaac avait accepté que le *kahuna* lui fasse une attelle avec deux bâtons et qu'il lui bande la jambe avec de grandes feuilles vertes, mais il avait refusé de boire les décoctions du bonhomme et encore plus formellement interdit les psalmodies rituelles. Il avait ensuite demandé qu'on le ramène chez lui.

La famille était tellement heureuse de s'en être tirée à si bon compte avec les dieux qu'elle avait fabriqué sur-le-champ une litière à partir de deux longs branchages et d'un entrelacs de lianes et de feuilles de pandanus. Six hommes s'étaient relayés pour porter l'*Haole*.

Emily courut à leur rencontre, la moitié du village à sa suite. A sa grande consternation, Isaac brûlait de fièvre. Sa blessure suppurait.

— Amenez-le à l'intérieur et posez-le sur le lit, s'il vous plaît.

Les villageois s'agglutinèrent sur le seuil, à la fois curieux et inquiets pour Mika Kalono, tandis qu'Emily se tordait les mains à la vue de la blessure. Elle fit bouillir de l'eau et déchira l'un de ses jupons pour en faire des bandes. Pendant qu'elle nettoyait la plaie, Isaac lui raconta sa tournée d'une voix haletante, gardant le récit de son accident pour la fin.

— Dans un village près de Kalapana, j'ai prêché pendant cinq jours, à la suite de quoi les indigènes ont jeté leurs idoles au feu. Je leur ai laissé les premières pages de la Bible en hawaïen que le révérend Michaels et moi-même avons écrites. Quand ils apprendront à lire, ces gens seront éclairés par la Genèse, les premiers chapitres...

— Kumu m'a dit que vous aviez sauvé la vie d'un enfant.

— C'est Dieu qui l'a sauvé. Je n'ai été que Son instrument.

— Isaac, l'aspect de cette blessure ne me plaît pas. Il y a de la terre à

l'intérieur. Laissez-moi appeler Pua. Elle possède des poudres spéciales et des feuilles qui guérissent les infections.

— Rien de païen ne me sera administré. Emily, nous prierons. Le Seigneur ne m'a pas amené ici pour que je périsse. Il a encore de nombreux projets pour moi, mais il faut que nous demandions Son aide divine.

Le lendemain, la fièvre n'avait pas baissé.

— Le Tout-Puissant guérira ma jambe, pour que je puisse continuer à Le servir. Agenouillez-vous, Emily, et priez avec moi.

Celle-ci dormait sur un matelas, à même le sol du salon. Régulièrement, elle se levait pour vérifier l'état du blessé. Le quatrième jour, à l'odeur qui s'échappait du bandage, elle sut que les choses tournaient mal : la gangrène.

— Isaac, je vous en prie, appelons Pua.

— Non.

Son état empirait. Dehors, les indigènes veillaient. Le chef Holokai vint en visite. Isaac l'accueillit volontiers mais le fit sortir quand il entonna des mélopées. Puis ce fut au tour de la grande prêtresse. Pua dit quelques mots d'une voix apaisante. Elle déposa sur son torse une guirlande de fleurs et se pencha vers lui d'une façon maternelle ; elle n'avait pourtant que quatre ans de plus que lui. Elle le caressa en lui parlant gentiment. Mais lorsqu'elle entreprit de faire le tour de la pièce en secouant des feuilles de *ti*, Isaac la congédia.

Quand Emily lui demanda une nouvelle fois de laisser Pua traiter sa gangrène, il lui opposa le même refus.

La fin arriva avant l'aube du dixième jour. Au réveil, Emily trouva le corps de son mari froid et sans vie.

Dehors, l'ouragan soufflait, couchant presque les cocotiers et arrachant les palmes des toits. Emily s'enfuit de la maison, laissant derrière elle son mari mort dans leur lit. Sans savoir pourquoi ni comment, elle se jeta tête la première dans la tempête. Elle détestait cette île, détestait les indigènes, détestait Isaac d'être mort.

Dans sa course folle, ses cheveux se dénouèrent. La pluie l'aveuglait. Elle courait vers la baie où les navires et les goélettes étaient secoués comme des coquilles de noix dans une bassine. Elle courait sur le

sentier boueux en direction du dock. Elle avait besoin de dire à quelqu'un qu'Isaac était mort. Besoin de le dire à un Blanc, fût-ce l'odieux M. Clarkson. Elle tambourina à sa porte en hurlant son nom, larmes et gouttes de pluie ruisselant sur ses joues.

Soudain, elle sentit des mains puissantes la saisir par les bras pour la retourner. Elle plongea le regard dans des yeux connus et chaleureux sous la visière d'une casquette galonnée d'or.

— Il est mort !

MacKenzie l'attira dans ses bras et tapa derechef à la porte du comptoir de Clarkson.

— Nous faisons route vers la Chine depuis Honolulu quand j'ai senti que quelque chose n'allait pas, dit-il une fois dans le magasin. J'ai senti que vous aviez besoin de moi. J'ai donc fait faire demi-tour au *Kestrel*.

— Ne me quittez pas, MacKenzie, sanglota-t-elle contre son manteau trempé.

Il caressa ses cheveux mouillés.

— M. Riordon, mon second, a récemment obtenu son diplôme de capitaine. Il est très compétent et souhaite naviguer à son compte. Je vais lui confier mon navire, qu'il mènera jusqu'en Chine pendant que je resterai avec vous, très chère Emily. Aussi longtemps que vous aurez besoin de moi.

La lettre du bureau des missions d'Honolulu ne s'encombrait pas de formules :

Madame Stone, nous sommes navrés de la perte cruelle qui vous frappe, mais nous vous rappelons qu'une femme non mariée ne peut servir dans notre mission. Durant votre période de deuil, vous pourrez rester dans la maison qui a été construite sur le terrain que nous louons à la Couronne, mais pour la suite, nous vous recommandons fortement de retourner à New Haven et de prendre époux parmi les membres de notre congrégation. Ainsi, avec l'aide de Dieu, peut-être pourrez-vous revenir à votre sainte tâche ici, dans les îles.

L'appréhension envahit Emily. Elle leur avait écrit pour s'enquérir de son statut, en espérant que le veuvage lui permettrait de rester chez elle et de poursuivre son travail d'évangélisation. Mais la réponse était très claire. Qu'allait-elle faire à présent ? Elle avait donné son cœur au capitaine MacKenzie Farrow.

Fidèle à sa parole, ce dernier avait confié le *Kestrel* à son second afin de demeurer à Hilo. Emily et lui avaient passé beaucoup de temps ensemble depuis la mort d'Isaac, six mois plus tôt. C'est lui qui l'avait aidée à enterrer son époux sur un lopin à l'intérieur des terres. Ils avaient posé une clôture autour de la tombe, marquée d'une croix et d'un bloc de corail grossièrement sculpté, sur lequel ils avaient gravé le nom de Stone.

Emily s'était ensuite sentie partir à la dérive. Isaac avait été la colonne vertébrale de cette mission. L'architecte du Salut, l'esprit directeur. Sans lui, elle était aussi libre et légère qu'un cerf-volant chinois qui risquait à tout moment de rompre ses amarres et de disparaître. Quand MacKenzie était à ses côtés, il l'ancrait dans le réel. Mais ils faisaient très attention à ne pas se voir trop souvent afin de ne pas prêter le flanc aux ragots. Le bureau des missions aurait rapidement eu vent de leur amitié, et aussitôt renvoyé la jeune femme, deuil ou pas deuil.

Bien sûr, elle pouvait faire appel de la décision d'Honolulu auprès du siège des missions à New Haven, mais sa lettre n'arriverait pas à destination avant plusieurs mois, et la réponse mettrait aussi longtemps à lui parvenir. Le tout prendrait bien deux ans, et il faudrait de toute façon qu'elle ait libéré les lieux entre-temps, pour les nouveaux missionnaires.

Emily glissait la lettre dans sa poche quand elle vit MacKenzie monter vers la maison depuis le port. Elle attendrait un peu avant de lui parler du courrier. Il fallait qu'elle y réfléchisse à tête reposée, même si la situation semblait cornélienne : d'un côté son devoir de chrétienne, de l'autre, un homme qui l'aimait. Cet amour, elle le voyait dans ses yeux, le ressentait dans leurs longs silences, quand les mots devenaient inutiles tant l'évidence s'imposait. Le désir grandissait entre eux, mais ils avaient à peine échangé une poignée de main depuis cette nuit de tempête et de deuil où il l'avait réconfortée en la prenant dans ses bras. Ils se respectaient. Et il y avait les convenances.

— Bonjour, bonjour ! s'écria MacKenzie.

— Bonjour à vous, capitaine.

Temporairement privé de bateau, Farrow s'était construit une solide paillote près du lagon, proche de la petite maison d'Emily, assez loin toutefois pour ne pas donner matière à conjectures sur leur situation. La jeune femme aurait aimé courir à sa rencontre, mais elle resta sur le seuil de sa maisonnette, où elle avait cuisiné et raccommodé au soleil matinal. Ses deux bonnes suspendaient le linge.

C'étaient les seules indigènes qu'elle avait réussi à convertir. Elles n'avaient hélas aucune influence sur les autres villageois, leur statut d'esclave valant à peine mieux, dans la culture hawaïenne, que celui du proscrit briseur de *kapus*, à qui il était strictement interdit d'entrer en contact avec le reste de la population. On avait donné ces deux sœurs à Isaac et Emily, mais elle les traitait avec tout le respect dû aux êtres humains. Lors de la dernière visite du révérend Michaels, venu prêcher et distribuer de la littérature chrétienne en hawaïen, elles avaient été baptisées et s'appelaient désormais Mary et Hannah, des prénoms qu'elles pouvaient prononcer.

Emily s'attachait également à les éduquer. Si elles ne portaient pas de robes, au moins nouaient-elles leur sarong sous leurs aisselles afin de couvrir leur poitrine. Elles mangeaient avec des couverts, dans des assiettes. Elles savaient dorénavant coudre et repasser, mais elles

excellaient surtout en cuisine: pain, pâte à tarte, poitrine de bœuf bouillie, sauce aux navets... La table d'Emily rappelait à tous les visiteurs qui avaient eu la chance de s'y asseoir les meilleurs repas de la Nouvelle-Angleterre. La jeune femme aurait aimé pouvoir servir des pommes ou du fromage, de l'agneau. Elle aurait tout donné pour une glace et du sirop d'érable. Mais elle avait appris à se contenter des produits locaux. Elle en était même venue à apprécier l'ananas et la mangue, ainsi que l'abondante variété de poissons qui frayaient dans les eaux de l'archipel.

Sachant que le capitaine lui rendrait visite une fois ses affaires au port finies, elle avait passé la matinée à surveiller la cuisson d'un gâteau. Il était maintenant sorti du four et coupé, prêt à être consommé. Pour le faire, elle avait utilisé ses dernières réserves de lait et de beurre. Qui sait quand elle en aurait à nouveau ? On trouvait du bœuf chaque fois que le chef Holokai envoyait des hommes capturer et massacrer le bétail sauvage qui vagabondait sur l'île, mais les vaches étaient rares, plutôt concentrées dans les environs de Kona, si bien que les produits laitiers coûtaient cher. Mais pour MacKenzie, elle viderait toutes ses réserves s'il le fallait !

Son cœur se mit à battre plus vite à la vue du capitaine qui marchait vers elle à grands pas sous le soleil des tropiques. Il était grand, beau, imposant. Elle redoutait le jour où il reprendrait la mer. Or ce moment arriverait, tous deux le savaient. D'ici là, Farrow ne restait pas les bras croisés. Il passait ses journées avec les commandants en escale, car il avait mis en place une affaire : il achetait leurs cargaisons, les stockait dans un entrepôt qu'il avait fait construire près des docks et en revendait les produits à des capitaines intéressés. Ce commerce profitable devait lui permettre d'acheter un second navire.

Derrière Farrow, un matelot portait avec effort une caisse en bois. Emily ne le connaissait pas, mais ces derniers temps, de plus en plus de marins restaient à terre pour prendre « femme ». En parallèle, une petite colonie de Blancs sans réelle homogénéité grossissait le long de la plage. Il y avait des hommes de science, des naturalistes, des géologues, des artistes et des explorateurs, qui restaient des mois pour tenir le journal de leurs découvertes.

— Je vous ai apporté quelque chose, dit Farrow, tout sourire de la voir dans sa longue robe rose pâle, avec l'éternelle charlotte qui recouvrait ses cheveux soyeux.

Après la mort de son mari, elle avait bien sûr porté le deuil, mais le bombasin noir s'était vite révélé inadapté à la chaleur et l'humidité

ambiantes. Il avait cependant fallu trois mois de négociation et de débat, toute la force de persuasion de Farrow et des missionnaires de passage, pour que la jeune femme accepte enfin de remettre ses tenues habituelles.

— Encore des cadeaux ? s'étonna-t-elle en riant.

Sa maisonnette commençait à déborder des générosités de MacKenzie.

— Celui-ci est pratique.

Il fit un signe au matelot, qui laissa tomber le coffre sur l'herbe. Il l'ouvrit et en sortit des rouleaux de tissu.

— Ça vient des champs de coton de Géorgie en passant par les filatures de Nouvelle-Angleterre ! Je les ai échangés contre du jade chinois, expliqua Farrow en désignant le trésor.

Les yeux d'Emily s'arrondirent à la vue des chintz colorés, des pâles mousselines et du coton blanc.

— Oh, capitaine ! Comment vous remercier ? Entrez et asseyez-vous. Je viens juste de sortir un gâteau du four et le jus de mangue est bien frais.

Mais Farrow ne bougea pas, comme plongé dans ses pensées. Il fit signe au marin de repartir et resta seul avec Emily. Il avait l'air grave.

— Emily, cela fait six mois que votre mari est mort. C'est long pour une femme seule.

— Je ne suis pas seule, répondit-elle avec une jovialité forcée. J'ai Hannah et Mary. Beaucoup de visiteurs. Pua et Mahina passent souvent. Et... il y a vous.

Sa voix avait baissé d'un ton.

— Il y a moi, répéta-t-il en s'approchant, casquette à la main. Mais vous ne m'avez pas vraiment. Or je souhaite faire de notre arrangement quelque chose de plus permanent.

— Oh! Je ne m'attendais pas...

Elle porta la main à son cœur, qui battait la chamade. Un frisson de joie la parcourut tout entière. Le mot « oui » allait franchir ses lèvres quand elle se souvint de la lettre dans sa poche. Elle la sortit.

— Si je veux continuer ma mission ici, je dois me plier à leurs règles.

Elle n'avait pas fini sa phrase que MacKenzie la prenait par les épaules dans un élan passionné.

— Epousez-moi, Emily. Vous pourrez toujours poursuivre votre travail ici, quoi qu'en dise le bureau des missions...

— MacKenzie, ils vont me chasser de cette maison ! Je ne pourrai plus prêcher dans la salle commune. Ils enverront un professeur pour me remplacer à l'école !

— Emily, je vous construirai une maison, une salle de classe. Vous pourrez continuer comme avant.

— Ce n'est pas aussi simple. Je n'aurai aucun statut ici. Les indigènes seront perdus : ils penseront qu'on m'a punie, ce qui ne sera pas tout à fait faux. Or, si je suis une proscrire, ils ne voudront plus rien avoir à faire avec moi.

— Je veux que vous soyez ma femme, Emily.

— Et je le voudrais aussi. Mais je désire également servir Dieu et perpétuer le travail qu'Isaac a commencé ici, ce pour quoi il est mort ! Oh, MacKenzie ! Je l'ai épousé pour être missionnaire. Si je n'ai plus ce but dans la vie, alors à quoi suis-je bonne ? Pourquoi être venue d'aussi loin ?

— Pour être avec moi. Mais j'imagine que ce n'est pas suffisant...

Farrow laissa retomber ses mains.

— Je ne vous en veux pas, Emily. Je comprends. Mais je suis sûr que nous pouvons trouver une solution.

— Il y a celle du bureau des missions, dit Emily en baissant la tête, plus désespérée que jamais.

— Laquelle ?

— Je peux rester dans ces murs, continuer mon travail et conserver mon statut de missionnaire si... si je les laisse me trouver un mari dans leur congrégation.

MacKenzie n'en croyait pas ses oreilles. Il en resta pétrifié l'espace d'une seconde avant de s'arracher à sa stupeur.

— Par tous les dieux, non ! tonna-t-il. Mariée par procuration ? Ils vous jetteraient dans les bras d'un parfait inconnu ? Je ne l'accepterai pas, Emily ! Où sont ces idiots bien-pensants qui croient pouvoir régir votre vie ? Sont-ils à Honolulu ? J'irai les voir et je leur dirai d'aller au diable !

— MacKenzie ! s'écria-t-elle en s'accrochant à son bras. Attendez. Nous devons être raisonnables. Sensés. Si vous leur hurlez dessus, ils me renverront à New Haven, et ce sera la disgrâce. S'il vous plaît ! Il doit bien exister un entre-deux qui satisfera toutes les parties. Laissez-moi le temps d'y réfléchir.

Il se retira avec réticence, reprenant la direction du port. Une fois seulement, il se retourna, l'air indécis.

Après son départ, Emily prit son châle et descendit vers la plage.

Le soleil semblait briller avec plus d'intensité, parant l'île de couleurs plus vibrantes que jamais. Les montagnes escarpées qui dominaient Hilo de toute leur majesté étincelaient telles des émeraudes. Les cascades rebondissaient depuis des hauteurs vertigineuses, pulvérisant des myriades de gouttelettes en une brume aérienne, y créant des arcs-en-ciel, faisant scintiller comme des diamants les palmes des cocotiers.

Mais Emily ne prêtait aucune attention à ce paradis tropical. Elle broyait du noir, le cœur dans un étai, en proie à une grande confusion. Elle aimait un homme qu'elle ne devait pas aimer.

Sur la plage où séchait le varech, les oiseaux fondaient au rythme du ressac, tandis que plus loin des insulaires travaillaient à leur pirogue ou à leur planche de surf.

Il me comprend, songeait-elle. Il comprend le besoin d'aider ces gens qui est le mien, il voit quelle est ma valeur, il me soutient dans mes entreprises. Pourquoi faudrait-il que j'épouse un missionnaire pour valider mon travail et confirmer ma valeur aux yeux du bureau des missions ? Nous nous appelons mutuellement « frère » et « sœur », nous prêchons l'égalité aux indigènes, mais mes capacités seules ne suffisent pas à me faire reconnaître.

Elle s'arrêta pour observer trois navires à l'horizon. Faisaient-ils route vers Hilo ou allaient-ils mouiller à Honolulu ? N'importe quel autre jour, elle se serait jointe à la foule qui se pressait sur le dock pour voir qui arrivait, avec quelles cargaisons (elle avait désespérément besoin d'aiguilles et de farine), et s'il y avait des lettres, des journaux et des livres du pays. Mais aujourd'hui, elle n'arrivait pas à s'arracher à son

dilemme. Comment concilier les exigences du bureau des missions sans abandonner MacKenzie et se dénigrer soi-même ?

— Mika Kalona !

Un garçonnet courait dans les dunes en agitant quelque chose au-dessus de sa tête. Emily sourit. Il s'agissait d'Olina (« joyeux » en hawaïen), l'un de ses élèves les plus brillants - les jours où il décidait d'assister au cours.

— J'ai trouvé pour Mika ! criait-il avec un large sourire.

Il brandissait une magnifique coquille de mollusque, immense, irisée et sans un défaut.

— C'est pour moi? *Mahalo*, merci, dit-elle en la prenant.

Tout content, l'enfant retourna en courant vers ses camarades de jeu. Emily le regarda filer tout en caressant inconsciemment l'intérieur doux et poli de la coquille.

Si je pouvais trouver un moyen de démontrer au bureau des missions que MacKenzie est un chrétien et un homme d'honneur...

Ses épaules s'affaissèrent.

Ça ne marchera pas. Ils camperont sur leurs positions et diront que c'est un aventurier, un écumeur des mers, aucunement soucieux du travail de missionnaire et de ce fait incapable de faire un mari convenable.

Regardant plus attentivement la coque rose vif qu'elle tenait dans ses mains, Emily se fit la réflexion que c'était la couleur préférée de sa sœur. Un autre objet à mettre dans sa collection pour lui rappeler la maison...

Elle fronça les sourcils. Ce coquillage lui évoquait quelque chose d'autre, mais quoi ? Tandis qu'elle fouillait ses souvenirs, elle aperçut des jeunes s'élançant vers la mer pour se jeter dans les rouleaux avec leurs planches. Elle les enviait. Tout comme elle avait envié l'envol du cerf-volant chinois au point d'avoir songé à le lâcher. L'espace d'un instant, elle souhaita avoir le courage d'envoyer au loin sa robe ajustée, de prendre une planche et de pagayer dans l'eau.

Mais les jeunes dames élevées à New Haven ne payaient pas...

Allons, allons ! se reprit-elle. MacKenzie et moi sommes aussi déterminés et braves que n'importe qui : nous allons prouver qu'on peut contribuer à une mission sans en être membres ! Je vais inviter les membres du bureau à Hilo, pour qu'ils rencontrent le chef Holokai, ses enfants, Mahina et le petit Olina. Les villageois chanteront des cantiques de Noël, afin de montrer quel bon travail j'accomplis ici. Je leur présenterai ensuite MacKenzie, ainsi ils constateront par eux-mêmes quel homme bien c'est, et ils accepteront de faire une exception.

Emily sourit. Cette idée l'avait ragaillardie. Ils trouveraient un compromis. Faisant demi-tour pour retourner à la maison, elle sentit le coquillage dans sa main et la même pensée vint la titiller. Cela avait un rapport avec sa sœur... Chercher dans ses souvenirs la renvoya à un moment qu'elle chérissait entre tous avec son père. En grandissant, jamais Emily n'avait reçu de sa part la moindre étreinte, le moindre baiser affectueux, le moindre mot d'encouragement ou de tendresse. Mais le jour de son mariage en vue de servir le Tout-Puissant, son père avait posé une main sur son épaule, avait souri et dit : « Je suis fier de toi, ma chère fille. »

Dieu du Ciel ! Sa famille !

Le coquillage lui échappa des mains. Obnubilée par sa situation, elle ne leur avait pas accordé une pensée. Comment allaient-ils réagir à l'annonce de son mariage ? Elle se figea, imaginant trop bien la scène : la fureur de son père, le silence de sa mère réfugiée sur la méridienne, l'embarras de sa sœur. « Emily a abandonné la mission pour épouser un capitaine au long cours ! »

Le scandale serait énorme. Les siens ne pourraient plus marcher la tête haute. Qui sait s'ils lui parleraient encore ? Epouser un aventurier qui allait de port en port, ces hauts lieux du vice et de la débauche : son père allait la désavouer !

Elle tenta de contenir ses frissons. Les larmes lui brouillaient la vue. Comment avait-elle pu les oublier ?

Et il y avait aussi les autres missionnaires de l'île. Qu'allaient-ils penser de son nouvel époux ? On l'ostraciserait peut-être, et elle se retrouverait plus seule et isolée que jamais.

Comment ai-je pu négliger ces détails ? Mon amour pour MacKenzie m'aveugle-t-il à ce point ? Ou bien suis-je trop égoïste pour penser à

mes amis et à mes proches ? Je ne pense qu'à moi-même !

Elle regarda le coquillage à ses pieds. Ce n'était pas un message de New Haven, c'était un signe adressé au bon moment par Dieu : le rappel de son devoir et de ses responsabilités.

Après avoir ramassé la coquille, elle reprit sa route, écrasée par ce qui l'attendait.

Il se trouvait dans les bureaux de Clarkson, en train d'examiner des cartes de navigation tout juste arrivées.

— Emily? s'exclama-t-il, interloqué.

— Capitaine Farrow, puis-je m'entretenir avec vous ?

Clarkson les suivit de son regard sournois tandis qu'ils s'éloignaient sur le sentier montant au village. Ils s'arrêtèrent en route sous un large figuier des banyans.

— MacKenzie, je vous aime de tout mon cœur, mais j'ai laissé mes sentiments corrompre ma raison. Peut-être suis-je influencée par la grande émotivité des Hawaïens. Quoi qu'il en soit, je dois me reprendre et me souvenir de la conduite à tenir sur cette terre étrangère. Dieu passe avant tout, puis ma famille et ensuite le bureau des missions. Mes désirs et moi-même ne comptons pas, nous arrivons en dernier. Je ne peux pas vous épouser.

Farrow remarqua sa pâleur, la douleur dans ses yeux.

— Je n'accepte pas ce choix, Emily, dit-il d'une voix sourde. Je continuerai à me battre pour vous.

Elle se redressa, raide comme la justice.

— Je vais contacter le bureau pour leur dire que je prendrai un mari par procuration, mais il devra s'agir d'un homme choisi par mon père. C'est ma décision et je ne reviendrai pas dessus...

Sa voix se brisa.

— Adieu, MacKenzie. Que Dieu vous bénisse.

Sur le porche, Emily triait les tissus offerts par Farrow une semaine plus tôt. Elle n'avait pu les regarder jusque-là tant ils lui rappelaient ce qu'elle avait perdu. Mais comme l'oisiveté était mère de tous les vices, il était temps de se remettre à l'ouvrage. La douleur disparaîtrait

peut-être.

— Mika Emily, vous faites des robes ? Nous regardons ? demandèrent Mary et Hannah, très intéressées.

Emily releva la tête. Ces femmes dans la quarantaine, souriantes et agréables, condamnées à rester célibataires et sans enfants pour une faute incompréhensible, semblaient prendre la vie comme elle se présentait. Tout comme les autres Hawaïennes, elles n'aimaient pas porter les robes données par la congrégation de New Haven : les corsages étaient trop serrés à leur goût et les jupes trop encombrantes, mais elles n'en étaient pas moins intriguées par ces tenues.

Face à leur curiosité et aux tissus étalés, Emily eut une idée lumineuse : elle allait dessiner une robe adaptée à ces îles, qui séduirait les femmes et les amènerait à enfin se vêtir ! Le projet aurait de plus l'avantage de lui occuper l'esprit et mobiliserait son énergie. L'idéal pour oublier MacKenzie et ses émotions. Elle en avait assez de la tristesse, de la colère et des changements d'humeur qui vidaient les femmes de leurs forces vitales.

A partir de maintenant, je ne ressentirai plus rien. Je vais coudre.

Sans perdre un instant, elle se mit au travail. Avec l'aide de Mary, elle rassembla tout ce dont elle avait besoin puis elle prit le chemin des paillotes qui se dressaient de l'autre côté de la salle commune.

A l'entrée du village, gardée par deux énormes effigies en pierre de lave - des dieux aux yeux immenses et à la bouche menaçante -, elle installa son tabouret dans l'herbe, en invitant Mary à s'asseoir près d'elle. L'endroit était stratégique puisque les filles qui revenaient de la baignade passaient obligatoirement par là.

Avec méthode, Emily vida les paniers et les paquets, étala leur contenu autour d'elle : tissus, fils, ciseaux, aiguilles et épingles, mètre de couturière. Elle avait aussi apporté deux ombrelles, trois paires de gants et deux pochettes.

— Il faut assortir les couleurs. Par exemple, on ne porte pas de gants noirs avec une robe blanche, dit-elle à sa servante, sans prêter attention aux quelques indigènes qui s'étaient arrêtés pour regarder.

Elle avait taillé dans les rouleaux de MacKenzie : un calicot rouge et blanc, une toile à carreaux verts et blancs, un coton couleur saumon et un nouveau tissu léger, du crépon, idéal pour un climat tropical. Avec Mary, elle les déploya en multipliant les effets, jouant de la lumière et

du vent pour les mettre en valeur. Les filles qui revenaient du lagon, fleurs dans les cheveux et corps ruisselant de gouttelettes étincelantes, s'arrêtèrent net devant le spectacle.

— Bonjour, les accueillit Emily.

Elle connaissait la plupart par leur nom. Parmi elles, Mahina étudiait les objets avec beaucoup d'intérêt.

— Approchez, n'hésitez pas à regarder de plus près, les invita Emily.

Quand une des adolescentes ramassa timidement une ombrelle, elle lui montra comment l'ouvrir et la tenir. Rapidement, elle passa de main en main. Les jeunes filles ne tardèrent pas à prendre la pose avec les gants et les minaudières. Elles imitaient Emily, mais sans moquerie. Puis Mahina s'accroupit devant les tissus pour les toucher. Elle prit les ciseaux et les observa avec perplexité, fit de même avec les épingles, déroula le mètre de couturière et le tourna dans tous les sens.

— Que fait Mika Emily ? demanda-t-elle.

— Une robe. Vous pouvez regarder si vous voulez.

Les filles s'assirent bientôt en rond autour d'elle, rejointes par des villageois. Eux-mêmes artisans, ils appréciaient en connaisseurs le travail manuel qui demandait du doigté, si bien qu'Emily eut vite fait d'avoir toute leur attention tandis qu'elle mesurait et marquait le tissu, le coupait, épingleait les pièces et commençait à bâtir.

Au crépuscule, elle rassembla ses affaires et dit au revoir à ses spectateurs.

Elle revint le lendemain et le jour suivant. Lentement, les indigènes voyaient un vêtement apparaître sous leurs yeux. Quand la robe fut finie, Emily se leva de son tabouret et la tint à bout de bras pour que tout le monde puisse voir. Etonnés, ils étudiaient le vêtement de haut en bas, le palpaient et le secouaient, échangeaient des commentaires. Cela ne ressemblait en rien à ce que Mika Emily portait !

La jeune femme avait adapté un modèle illustré dans leur livre de lecture. Cela donnait une robe lâche et tombante, au col rond et aux manches longues.

— Elle est pour toi, Mahina, dit Emily en la tendant à l'adolescente.

Elle savait que la fille de Pua menait en quelque sorte sa classe d'âge.

Intimidée, la jeune fille prit la robe avec hésitation et l'enfila avec l'aide d'Emily, d'abord la tête, puis les bras, jusqu'à ce que le tissu tombe jusqu'à terre. Le coton saumoné drapait son corps svelte comme une cascade vaporeuse. Sous les acclamations de ses amies, elle tourna sur elle-même, fit des effets, écouta le bruissement du coton, sans avoir conscience que ses bras, sa poitrine et son cou étaient désormais couverts. On ne voyait même plus ses chevilles.

Les autres réclamèrent à grands cris de l'essayer à leur tour. Elles défilèrent devant les curieux venus en spectateurs. Les rires fusèrent. Chacun commentait à qui mieux mieux. Emily savourait ce moment de parfaite innocence. Finalement, ces jeunes filles rieuses, gentilles et généreuses, étaient à leur façon aussi pudiques, timides et vierges que les adolescentes de Nouvelle-Angleterre. Elles n'ont simplement pas la notion du péché.

Alors qu'Emily se brossait les cheveux avant d'aller au lit, elle entendit un rire masculin par la fenêtre ouverte. MacKenzie divertissait ses invités.

Il avait proposé à Emily de se joindre à ses convives, un capitaine et ses officiers, mais ç'aurait été trop douloureux, si bien qu'elle avait passé la soirée seule chez elle, avec Hannah et Mary pour la servir.

Elle commençait à peine à tresser sa chevelure quand un gémissement lointain et continu se fit entendre, porté par la brise du soir. Une femme se lamentait d'une voix aiguë :

— *Auwe ! Auwe...*

Emily se leva d'un bond. Les pleurs venaient du village. Un instant plus tard, on frappait à grands coups à sa porte. Après avoir enfilé ses chaussons, et toujours en robe de chambre, elle alla voir.

C'était Hannah, le regard affolé.

— Mika Emily vient tout de suite !

— Que se passe-t-il ?

Hannah pointa la forêt, au-delà du village indigène.

— Ils enterrent un bébé vivant !

— Quoi ? ! Mène-moi tout de suite là-bas !

Emily avait entendu parler de cette coutume, mais elle n'était normalement plus pratiquée. Le village passé, elles entrèrent dans la forêt et aperçurent une poignée de femmes en train d'aplanir la terre fraîche d'une minuscule tombe. Emily les écarta et se mit à creuser avec frénésie.

— Dieu, aide-moi !

Elle plongeait les mains dans la terre moite aussi vite qu'elle le pouvait, en faisant attention de ne pas blesser l'enfant enseveli. Au loin, la plainte continuait. Emily en comprenait maintenant la raison.

Elle sonda le fond du trou et sentit quelque chose de doux et de tiède sous ses doigts. Avec l'énergie du désespoir, elle retira ce qui restait de terre et mit au jour un nouveau-né apparemment sans vie, le cordon ombilical encore attaché à son petit corps.

— Dieu miséricordieux, je vous en supplie, ne laissez pas mourir cet enfant, murmura-t-elle, le bébé contre son sein.

Avec mille précautions, elle nettoya la bouche, déboucha le petit nez, avant de souffler par rapides à-coups dans la bouche minuscule.

Le nourrisson finit par gémir. Un frémissement le parcourut. Emily se releva et le tendit à Hannah, avec ordre de le remettre à sa mère. Elle se tourna ensuite vers les femmes présentes.

— Vous avez mal agi ! La vie est sacrée ! Seul Dieu peut la reprendre. Vous comprenez ?

A la lueur de la lune, Emily vit que ses interlocutrices étaient plus perplexes que contrites. Elle les connaissait. Deux d'entre elles portaient sa robe. Toutes venaient écouter ses sermons du dimanche.

— Ecoutez-moi ! cria-t-elle.

— Que se passe-t-il ici ? interrompit MacKenzie, qui surgit entre les arbres. Emily, je vous ai vue courir vers la forêt... Qu'y a-t-il ?

Toutes les femmes se mirent à lui parler en même temps, si bien qu'il les fit taire de la main et leur dit de retourner chez elles.

— MacKenzie ! Elles ont enterré ce pauvre bébé vivant ! dit Emily, les yeux brillants de larmes et de colère. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à leur faire comprendre que c'est mal ? Je crois m'adresser à des amies, et la seconde d'après, je découvre en fait qu'elles me sont

totallement étrangères. Au point qu'elles me font presque peur !

Farrow s'approcha. Elle tremblait de tous ses membres.

— Venez, quittons cet endroit, dit-il en lui passant un bras protecteur autour des épaules.

Chez lui, il l'assit sur le porche avant d'aller chercher un verre et une bouteille à l'intérieur.

— Buvez ceci.

— C'est...

— Buvez, lui dit-il avec tendresse en lui mettant d'autorité le verre dans la main.

Emily but une gorgée, grimaça, en reprit une autre. Le breuvage lui brûlait la gorge. Après une nouvelle lampée, elle reposa le verre. L'alcool commençait à faire effet.

— Cela fait des siècles que les Hawaïens pratiquent l'infanticide, expliqua MacKenzie d'une voix apaisante dans la nuit suffocante. Ça leur permet de réguler la population et d'éviter les famines. Quand il y a trop peu d'hommes, ils tuent les filles, et inversement. Aujourd'hui, à cause des guerres sanglantes menées par le vieux Kamehameha durant la dernière décennie, les femmes sont plus nombreuses.

— Seul Dieu a pouvoir de vie et de mort, répondit Emily en secouant la tête.

Elle lui jeta un regard affligé.

— Capitaine, je pensais réussir à ne plus rien ressentir en me tuant à la tâche. Mais je n'y parviens pas. Je ne suis pas comme ces femmes capables d'enterrer vivants des bébés : mes émotions sont les plus fortes. MacKenzie, j'ai besoin de vous ! De votre force, de votre amour et de votre confiance. Construisez-moi une maison, mon amour, et une école. J'établirai ma propre mission ici, à Hilo. Je ferai savoir aux indigènes que je suis toujours là pour eux, même si les autres missionnaires me désavouent.

Il avait envie de hurler de joie mais se retint. Était-elle sûre de sa décision ?

— Et votre famille ? Qu'en faites-vous ?

— Ils n'ont aucune idée du monde étrange et effrayant dans lequel je vis, ni combien j'ai besoin d'un homme qui connaisse cet univers et m'aide à le comprendre. Ils seraient mauvais juges. Mais plus que tout, je ne peux vivre sans vous.

Ces mots enflammèrent MacKenzie, qui ne fit pourtant pas un geste vers elle, se contentant de caresser du regard la longue chevelure qui miroitait à la lumière mouvante des torches. Tout était silence à l'exception du ressac de l'océan. Il compatissait à la situation d'Emily. Lui aussi ne comptait plus les instants de frustration et d'incompréhension devant cette culture si spécifique. Mais il n'était pas venu pour changer ces gens. Alors qu'elle... Cette belle jeune femme, laissée seule dans ce monde sauvage, sans aide ni soutien. Elle qui faisait de son mieux pour conserver moral et optimisme. Elle qui l'avait aidé à reprendre contact avec son père.

— Mon Dieu, Emily... dit-il d'une voix rauque.

Elle leva les yeux. Ainsi nu-tête sous le vent, avec sa barbe naissante, le gilet déboutonné et le col de sa chemise ouvert sur un torse hâlé, il irradiait de force et de virilité. Elle ne se déroba pas quand il se pencha, ne résista pas quand il l'attira, et elle pressa même ses lèvres contre les siennes quand il l'embrassa. Elle glissa les mains le long de son dos musclé pour le serrer plus fort contre elle, qu'il ne reparte plus ! Avec délicatesse et sans rompre leur embrassade, il la prit dans ses bras et la porta tel un trésor jusqu'aux nattes qui lui servaient de lit.

Emily s'étonnait de la lenteur avec laquelle il procédait. Les yeux fermés, elle savourait chaque caresse, chaque baiser. Elle se laissa aller à explorer son corps dur et musclé, s'émerveillant de la tension des tendons et des aspérités de la peau. Avec douceur, il lui retira sa robe de chambre et sa chemise de nuit, qu'il lança sur le côté avant de faire de même avec ses propres vêtements. Nue devant lui, elle ne ressentait aucune honte. Comment était-ce possible ?

Il revint vers elle et leurs peaux se touchèrent. La sensation était incroyable. Surprenante. Voluptueuse. Emily comprit en un éclair que les Hawaïens étaient dans le vrai : prendre du plaisir n'était pas un péché.

Quand tout fut consommé, elle pleura dans les bras de Farrow. Elle pleura des larmes qui emportaient le mal du pays, la mort tragique d'Isaac, sa frustration vis-à-vis des indigènes, son désir de les aimer et de les comprendre, la mission qu'elle avait tant aimée et qu'elle allait quitter.

Elle repensa aussi à ses succès personnels : la robe de Mahina, son influence sur Mary et Hannah. MacKenzie avait raison : elle n'avait pas besoin d'être missionnaire pour poursuivre sa tâche.

Mais la meilleure raison de rester, c'était lui. Maintenant qu'elle avait goûté à son amour, elle ne pourrait plus jamais le quitter. C'est Dieu qui m'a conduite à cette heure bénie de plénitude, se dit-elle. Il me veut là. La décision ne se discutait plus : elle allait épouser le capitaine MacKenzie Farrow.

Debout sous un ohia en fleur, la grande prêtresse Pua observait la femme du capitaine *haole* qui accrochait sa lessive sur une corde à linge.

Elle aimait bien Mika Emily. La jeune femme était gentille avec les gens du village et elle leur apprenait à lire ou à coudre. Aucun missionnaire n'avait remplacé Mika Kalono, et c'était une bonne chose : plus personne ne disait aux *Kanakas* comment vivre. Le nouveau mari de Mika Emily était un homme bon. Il mangeait avec les *Kanakas*, il traitait le peuple en ami et ne leur disait jamais qu'ils devaient prier le dieu *haole*.

Autre point positif, Mika Emily attendait un enfant pour bientôt. Ce serait un bébé à part : le premier petit Blanc à naître sur cette terre sacrée. Un présage de bon augure. Il y avait déjà eu des naissances chez les missionnaires de Kona et de Waimea, mais ces villages n'étaient pas aussi spéciaux qu'Hilo, Puna et Kau, où les Ancêtres avaient débarqué il y avait des siècles de cela. Si les bébés blancs de l'île étaient particuliers, celui de Mika Emily le serait encore plus.

Abandonnant l'ombre de l'ohia, Pua se dirigea vers l'*heiau* sacré, à l'autre bout du village. Là, elle déposa des mangues et des bananes au pied du pénis de Lono. Bras levés, elle chanta pour le phallus géant, demandant au dieu de la santé et de la fertilité de donner plus de bébés aux *Kanakas*, pour qu'ils restent en nombre suffisant.

Pua saisit ensuite la lame de pierre biseautée accrochée à sa taille et coupa l'une des mangues pour en étudier le cœur. Pour un œil profane, ce n'était qu'un trou jaune et moite, mais pour elle, les frêles filaments qui retenaient le noyau à la chair du fruit avaient une signification.

Ils racontaient l'avenir.

Depuis deux ans, seuls des missionnaires de passage s'arrêtaient à l'occasion pour évangéliser le peuple d'Holokai. Quand ils étaient là,

les offices du dimanche ne désemplissaient pas, mais quand ils repartaient, tout redevenait comme avant. Cela convenait très bien à Pua. Avec son frère Kekoa, elle travaillait dur pour rappeler aux *Kanakas* leur culture et leurs traditions. Tous deux leur disaient de ne pas tourner le dos aux anciens dieux, sinon quelque chose de terrible allait arriver.

Un mois plus tôt, un missionnaire de Kona était venu prêcher. Il avait éternué et toussé pendant tout le service, et après son départ, de nombreux villageois étaient tombés malades. Ils souffraient d'un mal qu'elle avait été impuissante à combattre malgré toute sa magie, ses herbes et ses prières. Plusieurs étaient morts. Mika Emily avait dit qu'il s'agissait d'un « rhume » et que cela ne tuait pas les hommes blancs.

Les sermons du révérend Michaels effrayaient aussi son peuple. Il leur criait que le dieu tout-puissant et invisible des *Haoles* avait plus de pouvoir que tous les dieux hawaïens réunis et que si les insulaires ne vivaient pas selon les commandements du Seigneur, ils mourraient. Il leur martelait des règles, que les gens écoutaient. Il leur disait que la promiscuité sexuelle était un péché puni par Dieu. Il parlait de flammes éternelles dans un endroit appelé « enfer ». Et le peuple de Pua visualisait le feu de la déesse Pele quand elle se mettait en colère et crachait des jets de lave. Et parce qu'ils craignaient les colères de Pele, ils craignaient l'enfer, si bien qu'ils essayaient de suivre les commandements du prédicateur.

Pua lut le message dans le noyau de mangue. Il annonçait moins de naissances *kanakas* cette année, moins de bébés pour remplacer les morts du « rhume ». Moins de *Kanakas* aussi dans les années à venir sur les îles d'Hawaïki. Le but de Pua était que cette prophétie ne s'accomplisse pas.

Elle sut ce qu'elle devait faire. Elle offrirait l'enfant de Mika Emily à Lono.

Emily étendait son linge tout en jetant de fréquents coups d'œil vers la baie. Quelques mois plus tôt, le révérend Michaels avait dit que sa femme viendrait l'aider pour l'accouchement. Elle avait donc envoyé un message à Kona pour prévenir que le terme approchait et, désormais, elle guettait tous les jours la grande pirogue à balancier que Blancs et Indigènes utilisaient dans leurs déplacements côtiers. Elle se distinguait par une voile jaune et triangulaire très typique.

Emily attendait aussi le *Kestrel*.

Farrow et elle s'étaient mariés en toute simplicité, faisant bénir leur union par un pasteur itinérant, et MacKenzie avait passé les mois suivants sur le promontoire, à contempler l'océan. Emily avait compris qu'elle était en quelque sorte la ficelle de cerf-volant qui retenait son mari à terre alors que son cœur le poussait vers le large.

Un jour, finalement, elle lui avait proposé de reprendre la mer. Il avait protesté : il l'aimait et voulait être à ses côtés. Mais pour elle, il était hors de question de le retenir prisonnier de ses craintes de femme.

« Pars, mon chéri, et reviens-moi avec de magnifiques récits, lui avait-elle dit.

— Alors viens avec moi, avait-il répliqué. De nombreuses épouses de capitaines voyagent avec leur mari. Je peux faire aménager une cabine spécialement pour toi. Nous pourrions naviguer pendant des mois et visiter plein d'îles et d'endroits exotiques. »

Emily aurait beaucoup aimé dire oui, mais elle s'inquiétait de ce qui arriverait aux indigènes sans sa constante vigilance et son influence. D'autres bébés pouvaient être enterrés vivants !

Après le départ de son époux, son moral s'était cependant nettement assombri. Naviguer était dangereux ; de nombreux bateaux coulaient souvent corps et biens. Quand Isaac s'absentait, au moins demeurait-il sur la terre ferme. Alors que MacKenzie était à la merci des courants, des typhons et des pirates. Emily n'était jamais sûre de son retour, et cette incertitude la rongait.

Pour ajouter à son désarroi, elle n'avait pas encore reçu de courrier de sa famille et ne savait donc pas comment ils avaient pris l'annonce de son mariage avec Farrow. L'envie de descendre au rivage se faisait chaque jour plus pressante. Elle dédiait de plus en plus de temps, des heures infinies, à scruter les dunes en quête de signes indiquant que sa famille et ses amis de New Haven ne l'avaient pas oubliée. Et, surtout, qu'ils lui avaient pardonné son second mariage.

Leur réprobation serait peut-être tempérée par une bonne nouvelle ? espérait Emily. Une semaine après le départ de MacKenzie pour l'Alaska, elle s'était en effet réveillée nauséuse, les seins sensibles : elle était enceinte. Ses parents se réjouiraient certainement à cette annonce.

Elle interrompit sa tâche pour se masser les reins et contempler avec fierté sa nouvelle demeure.

Lorsque le bureau des missions l'avait informée qu'elle ne faisait plus partie de leur congrégation, elle avait quitté la petite maison bâtie par Isaac. MacKenzie avait commencé à en construire une plus grande pour eux. Il avait mobilisé des insulaires et, avec l'aide de marins en escale, avait élevé une demeure avec des blocs taillés dans la barrière de corail. Le bâtiment comprenait un étage, un grenier et une cave, de larges et nombreuses fenêtres, dotées de volets. Ils envisageaient d'y adjoindre un porche et un balcon. Le manteau de la cheminée, les vitres et les loquets de portes avaient été commandés en Nouvelle-Angleterre et posés au fur et à mesure des arrivages. Le mobilier aussi avait été livré au compte-goutte, mais Emily pouvait désormais se vanter de posséder un canapé et des fauteuils assortis, un portemanteau, une armoire, une table de salle à manger avec un buffet et des chaises à dos droit, un grand lit, un coffre à linge, un secrétaire et une horloge. Un luxe rendu possible grâce aux affaires prospères de MacKenzie.

Ce dernier avait mis à profit son temps à terre pour nouer des liens commerciaux et conclure des contrats avec la monarchie, les fermiers et les éleveurs. Pour acheminer leurs produits, il avait acheté deux navires supplémentaires et engagé des capitaines.

Quand Emily lui avait dit de reprendre la mer, elle lui avait assuré que tout irait bien pour elle. Mais intérieurement, elle avait prié pour que la maison de la mission ne reste pas vide trop longtemps. Elle espérait sincèrement que le bureau d'Honolulu enverrait un nouveau couple y vivre afin d'évangéliser le peuple du chef Holokai.

Car si elle n'était plus missionnaire, elle souhaitait toujours mener les indigènes au Christ. Or, en quatre ans de présence, mis à part le fait d'avoir converti les femmes aux robes, elle avait l'impression d'avoir peu progressé. Elle culpabilisait également pour la mort prématurée d'Isaac, que Pua aurait pu sauver si elle avait été chrétienne. Mais comme ce n'était pas le cas et qu'il avait interdit tout rite païen sous son toit, il était mort.

Cet épisode tragique avait éclairé Emily sur un aspect important de la culture locale. Alors que les Occidentaux croyaient avant tout à l'action de la puissance divine sollicitée par la prière, pour les autochtones, les mots avaient un pouvoir intrinsèque - de destruction ou d'apaisement -, si bien qu'ils faisaient très attention à leurs propos. Cela expliquait pourquoi Pua ne pouvait administrer un remède sans les paroles adéquates car c'étaient ces dernières qui opéraient la guérison. Emily était déterminée à libérer ce peuple du joug d'une superstition qui l'empêchait d'avoir recours à la médecine de façon

constructive.

Lorsqu'elle aperçut Pua sur le sentier qui menait à sa maison, elle laissa retomber la dernière robe mouillée dans le panier et s'étira le dos.

— *Aloha*, dit l'Hawaïenne d'un ton aimable.

— Bonjour à toi, Pua.

Emily était toujours contente de voir la grande prêtresse. Son sourire ne manquait jamais de lui redonner le moral. Elle ne savait pas grand-chose de sa vie privée, sauf qu'elle avait un seul enfant : Mahina, âgée de seize ans. La jeune femme ne pouvait s'empêcher de s'interroger. Pourquoi Pua n'était-elle pas mariée ? Elle était encore jeune et plutôt belle. Peut-être sa fonction de guérisseuse la mobilisait-elle trop, surtout ces derniers temps, où avaient éclaté des foyers d'infections introduites par les Blancs et contre lesquelles les insulaires se trouvaient impuissants.

— Mika Emily va bien ? s'enquit Pua en posant une main sur le ventre gonflé d'Emily.

— Je suis à deux doigts d'accoucher ! Ce n'est plus qu'une question de jours maintenant. Mais heureusement, Mme Michaels est en route.

— Pua aide.

— Merci beaucoup, mais Mme Michaels a l'habitude.

Emily n'avait aucune idée du degré d'expérience de sa compatriote, mais elle refusait catégoriquement la possibilité que Pua intervienne, malgré les offres réitérées de celle-ci. La prêtresse ferait appel à la magie et à toutes sortes de rituels païens et sataniques, or il était hors de question de prendre le moindre risque concernant l'âme de son enfant ! Si cela voulait dire accoucher seule, elle accoucherait seule !

Pua lui tendit un petit paquet enveloppé dans une feuille verte, qu'Emily lorgna d'un air soupçonneux.

— Nourriture bonne ! la rassura Pua en éclatant de rire.

Emily ouvrit le cadeau : la feuille protégeait de petites tranches de mangue d'un jaune orangé appétissant.

— Quelle bonne idée ! Cela a l'air délicieux. Merci, Pua. *Mahalo* !

Veux-tu t'asseoir avec moi pendant que je déguste ce fruit ?

La guérisseuse déclina poliment l'invitation : le devoir l'attendait. Emily la laissa donc aller et prit une chaise pour apprécier le plus confortablement possible ce goûter improvisé.

La mangue était fraîche et sucrée. La jeune femme ferma les yeux tout en savourant chaque bouchée. Ce n'est qu'après avoir avalé le dernier morceau qu'elle remarqua un arrière-goût bizarre.

Une heure plus tard, les premières contractions se faisaient sentir.

Emily se mit debout avec difficulté. Prenant appui au mur, elle rejoignit le coin de la maison d'où l'on apercevait le port. Aucune voile jaune vif n'était en vue. Elle essaya de rassembler ses esprits. Pas de Mme Michaels. Aucune femme blanche dans les environs. Et en mander une prendrait trop de temps.

Son regard se porta vers le village indigène au moment où une contraction fulgurante lui déchirait les entrailles. Elle avait besoin d'aide ! Elle ne pourrait affronter cela toute seule.

Pas Pua ! Elle va utiliser de la magie sur ton bébé ! lui criait sa conscience.

Mais il n'y avait personne. Et Pua veillerait à ce que l'enfant vive. Emily adressa une prière éperdue au ciel :

Envoyez-moi de l'aide ! Si seulement MacKenzie était là ! Ou d'autres missionnaires ! Je suis seule pour donner naissance à mon premier enfant ! Seigneur, aidez-moi !

La douleur la submergea à nouveau avant de refluer. C'est alors qu'elle vit la grande prêtresse et sa fille approcher par le sentier. Nouvelle contraction.

Ces deux indigènes étaient-elles envoyées par Dieu ? Etait-ce là Son souhait ? Ou bien était-ce Satan qui intervenait pour mettre la main sur son bébé ?

Seigneur ! Dites-moi ce que je dois faire !

Les deux indigènes à la peau mate souriaient, parées de fleurs et à moitié nues. Ces femmes vénéraient des pierres obscènes, forniquaient et commettaient l'inceste ! Elles étaient maudites à cause de leurs péchés et de leur ignorance !

Emily porta les mains à son ventre et chancela. Pua et Mahina se précipitèrent pour la soutenir.

— Tu viens, dit la jeune fille avec douceur. Nous allons aider toi.

— Que... ?

Elles la tournaient vers le chemin, l'éloignaient de la maison.

— Non ! Attendez ! Il faut aller à l'intérieur...

Mais une autre contraction lui coupa les jambes.

— Mika Emily vient, la pressa gentiment Mahina. Elle a un bébé spécial. Nous allons prendre soin du bébé spécial.

— Spécial ? Que voulez-vous dire ?

Emily avançait en titubant, le souffle court, soutenue par ses compagnes. Comme elles traversaient le village, les habitants sortirent de leurs paillotes pour voir ce qui se passait et leur emboîtèrent le pas, si bien qu'une foule nombreuse finit par les escorter jusqu'à une vaste hutte gardée par des effigies de divinités en bois.

— Hutte de naissance, expliqua Mahina avec un sourire.

— Non ! s'exclama Emily en essayant de résister.

Elle préférait avoir son bébé en plein air plutôt que dans la paillote de ces impies ! Mais la faiblesse eut raison d'elle. Mieux valait accoucher en toute sécurité, avec une sage-femme compétente.

Compétente, mais païenne ! Avec horreur, Emily constata que la hutte dans laquelle on l'installait se dressait à deux pas de l'*heiau* où elle distinguait le phallus triomphant sur son autel. Ce dernier était encadré par des prêtres en sarong et tunique qui attendaient en la regardant.

— Non !

Pua et sa fille l'aidèrent à s'allonger sur la natte recouverte de tissu en fibre. Pua parlait en hawaïen sur un ton apaisant tandis que Mahina caressait le front et les cheveux d'Emily.

— Tu es bien maintenant. Nous allons aider avec le bébé spécial. Lono va aider. Nous allons prier Lono.

— S'il vous plaît, non...

Elles lui donnèrent de l'eau et épongèrent son front trempé de sueur. Mahina resta à côté d'elle pendant que Pua se positionnait de manière à réceptionner le bébé. Emily entendit le battement des tambours, puis une mélodie entêtante, geignarde. Elle haletait, essayait de retenir le bébé, mais ce dernier poussait. La douleur la déchira. Elle n'avait plus la notion du temps. Le travail avait-il commencé depuis quelques minutes ou des heures ? L'univers se résumait à son tourment et à la douce voix de Mahina.

Qu'attendaient les deux prêtres à côté de l'autel ?

Après une éternité de lutte et d'épuisement, le bébé se présenta enfin.

— Tu as un fils ! s'écria Mahina pendant que Pua séparait mère et enfant.

— Donnez-le-moi, dit Emily dans un souffle, bras tendus.

Mais sans un mot Pua emporta le nouveau-né encore tout gluant et vagissant.

Emily hurla, pleura, retenue par Mahina qui lui affirmait, tout sourire, que Lono serait content de son présent. La jeune femme s'efforça alors d'apercevoir ce qui se passait par l'ouverture de la hutte.

Debout devant l'idole perverse, Pua tenait le nourrisson à bout de bras et l'offrait au ciel, pendant que les prêtres secouaient des gerbes de feuilles. La grande prêtresse posa ensuite le bébé sur l'autel, au centre d'un lit de fleurs, et elle leva les bras avant d'entonner une incantation, tandis que dans le village tout entier résonnaient tambours et chants païens.

Emily sanglotait, suppliant qu'on épargne son fils, quand Pua revint, le bébé dans les bras. Il était couvert de pétales. La *kahuna* s'agenouilla pour le poser sur le sein de sa mère. Elle caressa l'enfant, puis les cheveux de la jeune femme. Sourit.

— Bébé maintenant fils de Lono. Garçon beaucoup chance.

A la vue de ces bras et de ces jambes minuscules qui s'agitaient, de cette petite tête qui roulait de droite et de gauche, les pleurs d'Emily se transformèrent en larmes de joie. Une vague d'amour la submergea, comme elle n'en avait jamais ressenti. La paix et le bonheur l'envahirent.

Un mois après la naissance d'Edward Gideon, baptisé ainsi par Emily, de nouveaux missionnaires arrivèrent.

Les deux couples et leurs enfants furent cordialement accueillis par M. Clarkson qui les escorta, suivi d'une foule nombreuse, chez le chef Holokai et ses enfants. Les nouveaux venus furent questionnés puis gratifiés d'un fabuleux festin doublé d'un spectacle. On les mena ensuite par le village vers le lagon, où une nouvelle paillote avait été construite pour eux. Emily regardait tout cela depuis le seuil de sa maison, son fils dans les bras. Elle n'avait pas voulu assister au *luau* à cause de ce que Pua avait fait à son bébé.

Tandis que les deux familles se répartissaient les habitations - paillote ou maison en dur -, les indigènes ouvraient les caisses apportées par les missionnaires. Elles contenaient des centaines de bibles et de livres de prières, des ardoises, des tablettes en bois, du papier et des stylos.

Emily observait les nouveaux prédicateurs. Leurs voix et leur attitude trahissaient une grande énergie et une certaine excitation. C'était le même zèle qu'Isaac affichait quatre ans plus tôt. Ces hommes de conviction veilleraient à ce que les insulaires se convertissent au christianisme. Elle n'en doutait pas un instant.

Emily regardait son mari gravir le sentier en compagnie d'un jeune géologue originaire de Californie, August Tidyman. Ce dernier était venu à Hawaï pour étudier le Kilauea et cartographier les coulées de lave. Farrow l'escortait afin de lui montrer les couloirs les plus récents et ceux depuis longtemps disparus sous la végétation luxuriante. L'expert s'intéressait aussi aux souvenirs des autochtones concernant les éruptions.

Les deux hommes étaient suivis des fils d'Emily : Edward, six ans, et Peter, quatre ans. Chaque fois que MacKenzie rentrait au port, il se dépêchait de débarquer pour embrasser sa famille avant de retourner à son navire superviser le déchargement. Cette fois, les garçons l'avaient accompagné. Mais alors qu'Edward, tout excité, courait vers sa mère afin de lui annoncer qu'il serait capitaine, Peter pleurait.

— Il a détesté. Tout le monde ne peut pas avoir le pied marin, expliqua MacKenzie avant de s'éloigner vers le village indigène avec M. Tidyman et Edward.

Emily prit Peter dans les bras pour le consoler tout en suivant son mari du regard. Elle était heureuse que les voyages maritimes de MacKenzie aient changé de direction. Alors que ses autres navires continuaient à faire la liaison entre l'Alaska et la Chine, lui-même menait le Kestrel en Amérique du Sud et au Mexique. Les trajets étaient plus courts. Cette évolution avait été possible grâce à un événement vieux de trente ans.

A l'époque, le capitaine George Vancouver avait amené au roi Kamehameha I^{er} cinq vaches noires aux longues cornes. Le souverain avait immédiatement promulgué un kapu pour les protéger et les avait laissées aller à leur guise sur l'île, ce qui leur avait permis de se multiplier. Au point qu'elles constituaient dorénavant une nuisance et un danger, car elles piétinaient jardins et récoltes et terrifiaient les indigènes.

Un conseiller américain de la monarchie, John Palmer Parker, s'était

vu accorder deux acres de terre et la permission de disposer des vaches. Il avait ainsi développé un florissant commerce de viande, de suif et de cuir, que Farrow avait convenu de transporter jusqu'aux colonies espagnoles du Chili, du Pérou et d'Amérique centrale.

D'autres changements avaient eu lieu à Hawaï même - pour commencer, un nouveau roi. Lors de leur voyage à Londres six ans plus tôt, soit en 1824, le roi Kamehameha II et sa sœur-épouse, qu'Emily et Isaac avaient rencontrés, avaient visité l'abbaye de Westminster, l'opéra de Covent Garden et le théâtre royal de Drury Lane, mais ils avaient par ailleurs contracté la rougeole, dont ils étaient morts. Un de leurs fils, prénommé Kauikeaouli et âgé de onze ans, avait alors succédé au défunt souverain sous le nom de Kamehameha III. Le pouvoir politique reposait néanmoins entre les mains de sa sévère belle-mère et à nouveau régente, la reine Ka'ahumanu, qui avait aboli le système du *kapu* et embrassé la religion chrétienne.

En regardant autour d'elle leur petite colonie en plein développement, Emily constatait encore plus de transformations.

Les deux prêcheurs arrivés six ans plus tôt avaient fondé une communauté florissante. A présent que la langue hawaïenne possédait un alphabet standardisé, grâce aux efforts de missionnaires comme Isaac, la Bible et les livres de prières avaient été traduits dans la langue du cru et distribués aux indigènes pour leur édification.

Ces nouveaux missionnaires s'étaient montrés moins intransigeants qu'Isaac sur la question du baptême, préférant convertir les païens d'abord pour éveiller ensuite leur âme au Salut. De ce fait, l'office dominical était très suivi. Les Hawaïens baptisés - leur nombre croissait - aimaient faire partie de la « famille de Jésus » et ils avaient l'impression que leurs nouveaux prénoms - John, Mary, Joseph, Hannah - leur conféraient un statut plus élevé dans le village.

Emily elle-même avait joui d'une sorte de promotion sociale, car les nouveaux-arrivants étaient venus chercher aide, conseils et médiation auprès d'elle. Leur adaptation en avait été facilitée, ce que la jeune femme leur envoyait d'une certaine façon quand elle se remémorait sa propre installation. Mais elle se réjouissait avant tout d'avoir des voisines de la même origine qu'elle, dont les enfants pouvaient jouer avec les siens.

Autre changement qui l'occupait bien : la robe inspirée des illustrations des livres d'enfants du début du siècle connaissait un

succès grandissant, si bien qu'elle donnait dorénavant des cours hebdomadaires de couture à des femmes qui venaient parfois de très loin pour apprendre à tailler le patron. Cela ne plaisait apparemment pas à Pua, toujours adepte du dicton hawaïen selon lequel la nudité était la parure des dieux. Mais Emily ne perdait pas une occasion de rappeler que Dieu avait ordonné à Ses enfants de se couvrir.

Ces différences d'appréciation étaient à l'image de l'étrange relation qui s'était instaurée entre les deux femmes après la naissance d'Edward. Emily ne pouvait pardonner à Pua d'avoir placé son enfant sur un autel païen. Quant à la grande prêtresse, elle avait pris ses distances, comme si quelque chose avait mal tourné ou divergé de ses plans. Quoi ? Emily n'en savait rien, mais elle soupçonnait un lien avec Edward et l'idole indécente. Quand elles se rencontraient, leurs rapports étaient désormais empreints d'une politesse outrancière, et Emily regrettait le sourire chaleureux de Pua.

La jeune femme entra dans la maison et consola Peter en lui donnant du lait et des biscuits avant d'aller au petit salon préparer les pièces de tissu, le fil et les aiguilles du groupe de couture de l'après-midi. Elle s'arrêta en chemin pour contempler la vitrine Chippendale - arrivée de Boston dans une caisse pleine de paille - et ses « trésors » de la plage. Sa collection augmentait. Rien que la semaine passée, alors qu'elle se languissait de MacKenzie, elle avait emmené Edward et Peter au bord de la mer pour une chasse aux souvenirs. Ils avaient trouvé le flotteur d'un filet de pêcheur qu'ils avaient placé cérémonieusement dans la vitrine, avec les autres trouvailles. Emily leur avait alors dit : « Mes chers enfants, n'oubliez jamais d'où vous venez. Vous êtes peut-être nés dans ces îles, mais vos racines sont loin, en Nouvelle-Angleterre. Votre sang est de là-bas. Votre maison est là-bas. Ce flotteur a fait tout ce chemin depuis la terre de vos ancêtres pour nous rappeler que ceux qui sont restés à la maison pensent toujours à nous. »

Pointant les autres objets du doigt, elle avait ajouté : « Ce morceau de bois vient de Rose, votre grand-mère - ma mère. Cet éclat de verre provient de la bouteille de bière de votre grand-oncle - mon oncle. Ce coquillage nous a été envoyé par votre tante - ma sœur. »

Comme ses enfants récitaient «New Haven est notre vraie maison », elle avait fermé les yeux et songé : Oui, ces objets ont été spécialement choisis par ma famille ; ils ont pris la mer avec pour instruction de venir ici, à Hilo, par le cap Horn, pour que je les trouve.

Avec la collection se trouvaient les lettres des siens, notamment la missive de sa mère, arrivée quatre ans plus tôt : « Commander un beau

navire est un métier honorable, qui exige courage, intégrité et endurance. Nous sommes certains que MacKenzie Farrow est un homme bien. »

Tournant le dos à la vitrine, Emily disposa le matériel de couture et les brochures que le révérend Michaels lui avait imprimées avec sa petite presse, à Kona. Ces brochures donnaient les grandes lignes des desseins affectueux de Dieu pour Ses enfants. Tout comme Isaac Stone, les deux ministres présents à Hilo prêchaient le feu et le soufre. Ils pensaient que la peur était le meilleur moyen d'amener de nouvelles âmes à Dieu. Mais la foi d'Emily reposait sur l'amour. Les cours de couture étaient donc moins l'occasion de faire des vêtements que de délivrer un sermon plus positif.

Sachant le pouvoir que les Hawaïens attribuaient aux paroles prononcées à voix haute, elle voulait les convaincre de l'amour de Dieu pour eux, de la même façon qu'on les avait persuadés de l'existence de l'enfer. Elle leur parlait donc d'un Père céleste qui avait souci de Ses enfants, d'un fils qu'il avait envoyé sur terre pour qu'il meure à cause de leurs péchés et les sauve. Elle amenait ainsi son petit groupe d'ouailles à percevoir leur nouvelle foi sous un jour plus sympathique.

Si seulement elle pouvait convaincre Kekoa et Pua de ses bonnes intentions. Mais le frère et la sœur semblaient se retrancher davantage dans les traditions au fur et à mesure que les missionnaires gagnaient en influence après de leurs compatriotes.

Heureusement, Emily progressait avec Mahina, la fille de la grande prêtresse.

La jeune femme de vingt-deux ans était venue la voir en secret pour lui poser des questions. Ses amies et d'autres femmes du village lui avaient raconté combien le Dieu *haole* était vraiment comme un père désireux de prendre soin de ses enfants plutôt que de les punir. Mahina voulait savoir si c'était vrai et si, en priant ce père aimant, elle pourrait enrayer la maladie qui continuait à faire des ravages parmi son peuple.

Cet après-midi-là, Emily allait lui raconter, ainsi qu'aux autres, l'histoire de la crucifixion et la façon dont Jésus avait demandé à son Père céleste de pardonner aux soldats, alors même qu'ils le clouaient sur une croix. Elle pressentait que cela convertirait Mahina.

A quelques kilomètres d'Hilo, dans une crique secrète le long de la

côte rocailleuse, une grande pirogue dotée d'une voile et de vingt rameurs attendait la fille de la grande prêtresse. Ils devaient la conduire à Honolulu.

Pua et sa fille descendaient une sente à peine visible sur le flanc de la falaise. Une fois sur la petite plage, la mère se tourna vers sa fille. Cela lui fendait le cœur de l'envoyer au loin, mais elle n'avait pas le choix. Trop d'Hawaïens adoptaient la religion *haole*. Les traditions allaient disparaître si elle ne faisait rien. Quand elle avait dédié le fils de Mika Emily à Lono, elle avait cru que cela plairait aux dieux. Mais cela n'avait pas été le cas et, à présent, elle devait sauver sa fille.

Presque tous les villageois étaient désormais convertis. Certaines femmes avaient raccourci leur longue robe *haole* pour cultiver plus facilement les champs, ramasser le varech ou récolter les coquillages. Elles avaient surnommé ce vêtement *muumuu*, c'est-à-dire « coupé ». Les sermons dominicaux étaient en anglais et en hawaïen, tout comme les prières et les hymnes. Pua ne voyait pas cela d'un bon œil - un sermon *haole* en hawaïen avait plus d'impact sur les insulaires, qui prenaient plus à cœur ce que disait le prêcheur. A l'école aussi, très fréquentée, les cours de lecture, d'écriture et d'arithmétique étaient dispensés dorénavant dans les deux langues.

Pua avait constaté les changements progressifs chez les siens. Elle assistait également à leur chute démographique. Ils mouraient de maladies qui ne frappaient pas les *Haoles*. Il y avait peu de naissances. Elle envoyait donc Mahina dans un village voisin d'Honolulu, dans la vallée de Nu'uanu, encore peu contaminée par l'homme blanc. Puis elle prierait les dieux, ferait des sacrifices et userait de sa magie pour ramener son peuple dans la voie des Anciens.

— Les *Haoles* disent que nos traditions sont mauvaises. Ils disent qu'un frère ne peut plus épouser sa sœur ou la sœur son frère. Qu'une épouse ne peut plus avoir plusieurs maris ni un mari plusieurs épouses. Nos femmes ne peuvent plus nager vers les bateaux pour jouir de la compagnie des marins. On ne peut plus circoncire le *piko ma'i* de nos fils pour amplifier leur plaisir sexuel. Ni modeler le *kohe lepelepe* de nos bébés filles afin d'accroître leur jouissance quand elles seront femmes. Les *Haoles* disent que ces parties doivent rester cachées et qu'on ne doit pas les évoquer, même si elles sont sacrées pour nous. Ils ont rendu notre peuple honteux de ses traditions, des traditions de nos ancêtres et de nos dieux, dit-elle alors que Mahina commençait à pleurer. Les dieux de nos ancêtres veillent sur nous. N'oublie jamais les prières à Lono et les chants sacrés à Pele. Souviens-toi des jours et des fêtes divins. Continue à danser le *hula*, sinon, un jour, plus

personne ne s'en souviendra. Respecte les esprits où que tu marches. Souviens-toi que tu es une *ali'i*, tu es une descendante directe du grand roi Umi. *Aloha nui*, ma fille.

La grande prêtresse prit à son cou un collier de gingembre rouge et d'orchidées blanches pour le passer à celui de Mahina. Puis elle pria et psalmodia d'une voix forte et éplorée pendant que sa fille grimpait dans la pirogue et que les rameurs prenaient la cadence.

Elle resta sur la plage bien après que la pirogue eut disparu derrière l'horizon.

— Madame Farrow, vous avez fait ici un travail remarquable, constata le révérend Michaels avant de se moucher. Excusez-moi, mais je n'arrive pas à me débarrasser de ce rhume.

Il remit son mouchoir dans sa poche et reprit :

— Oui, vraiment superbe. Isaac serait fier de vous. Nous avons moins bien réussi à Kona, je le crains.

— J'ai prêché aux femmes par l'exemple, révérend.

Il avait le visage rouge et luisant. Avait-il de la fièvre ? Peut-être devait-elle lui proposer sa chambre d'amis jusqu'à ce qu'il soit en état de reprendre la route ?

— Leur ordonner de cesser leur danse traditionnelle ne suffit pas. Je trouve plus efficace de leur dire que Jésus ne veut pas du *hula*. Alors, ce sont les femmes elles-mêmes qui détruisent les pagnes et tous les attirails de ce carnaval. De la même façon que les hommes ont retiré toutes les idoles sculptées du village. En entendant parler de l'amour et de la compassion de Jésus, ils sont plus enclins à voir le côté offensant de leurs traditions.

Nouvel éternuement, qui appela à nouveau le mouchoir.

Le révérend Michaels était un homme corpulent, dont le ventre tendait le gilet. Il avait débarqué dans l'île une dizaine d'années plus tôt avec sa femme, Isaac et Emily, et il dirigeait désormais avec succès la mission de Kona. Le couple s'était adapté plus facilement qu'Emily. Alors qu'elle avait essayé de conserver la Nouvelle-Angleterre chez elle, jusqu'à servir de la viande de bœuf bouillie aux navets et au chou, le révérend avait adopté le régime hawaïen à base de patates douces, de porc, de bananes et de taro. Au point d'en devenir obèse.

Il n'en conservait pas moins une allure de gentleman. Assis dans le petit salon d'Emily, il était habillé à la dernière mode : redingote

noire, pantalon d'équitation et cravate étroite. Il portait aussi un large chapeau de paille à fond plat, plus adapté aux tropiques que les hauts-de-forme en peau de castor.

— Voilà une décennie très fructueuse pour nous tous, poursuivait-il. Les insulaires s'habillent décemment, ils n'enterrent plus d'enfants vivants et ne pratiquent plus de sacrifices humains. Ils assistent aux offices dominicaux et observent les commandements divins. Ils ne dansent plus le *hula*, ne pratiquent plus leur vieille sorcellerie. Beaucoup savent maintenant lire et écrire, en anglais comme en hawaïen. Je suis très fier de ce que mes frères et sœurs ont accompli ici.

— M. Clarkson voudrait nous faire croire que les anciens rites se pratiquent toujours, mais en cachette, dans la forêt.

— M. Clarkson est un ivrogne. On ne peut le prendre au sérieux.

— J'en conviens.

Mais Emily ne partageait pas pleinement l'immense satisfaction du révérend Michaels. Il restait des traditionnalistes qui refusaient Dieu. Emily regrettait en particulier de n'avoir pas pu convertir Mahina. Pour des raisons inconnues, on l'avait envoyée sur l'île d'O'ahu, où elle avait épousé le fils d'un *ali'i*. Ils avaient eu une petite fille, prénommée Leilani.

— Merci pour votre hospitalité, madame Farrow, dit le révérend Michaels en se levant, non sans souffler un dernier coup de trompe dans son mouchoir. Je dois rejoindre mon compagnon de route, August Tidyman, que vous connaissez déjà. Il est en train d'achever son relevé des coulées de lave. Dans quel but, cela me dépasse... Passez une bonne journée !

A l'ombre de son porche, Emily le regarda marcher d'un pas lourd jusqu'à son cheval. De son côté, le géologue sortait du village où, s'appuyant sur la tradition orale transmise de génération en génération, il avait interrogé les insulaires sur l'histoire de l'île et de l'archipel. Il semblait satisfait. Sa carte devait commencer à se remplir de lignes et de dates. Emily les salua de la main, puis ils s'éloignèrent sur leurs montures.

Son regard se porta ensuite vers les falaises qui surplombaient la colonie. Leurs pentes verdoyantes retenaient une brume propice aux arcs-en-ciel. Les années avaient passé, mais jamais Emily ne se lassait du spectacle. Dans le lagon tout proche, ses deux garçons, Edward,

sept ans, et Peter, cinq ans, jouaient avec les enfants des autres missionnaires.

Hilo croissait et prospérait. La bourgade commençait à prendre des allures de petite ville. On parlait de construire une église digne de ce nom, avec un clocher et des bancs. Le port comptait plus de quais et d'entrepôts. M. Clarkson connaissait la concurrence d'autres marchands. La vie est douce, songea Emily. Mais elle le serait encore plus si elle pouvait persuader MacKenzie de rester à la maison et de laisser d'autres capitaines commander ses huit navires. Il pourrait très bien gérer sa petite compagnie maritime depuis Hilo. Mais il ne pouvait résister à l'appel du large.

Faisant volte-face pour rentrer, elle aperçut par terre le mouchoir du révérend Michaels. Elle le prit et le jeta dans le panier à linge sale de la semaine.

Quelque chose la dérangeait.

Emily ouvrit les yeux et fixa le plafond dans l'obscurité. Elle avait mal à la gorge. Sa peau la brûlait. Et un battement étrange lui cassait les oreilles.

Quand elle s'assit, la pièce tournoya. Jamais elle n'avait eu aussi soif. Titubant jusqu'au meuble de toilette, elle versa de l'eau dans la cuvette, mit ses mains en coupe et but avidement avant de s'asperger le visage.

Elle se figea. Un étrange roulement de tonnerre passait sur la ville. La pluie ?

Elle alla à la fenêtre pour jeter un œil dehors. Sous le ciel étoilé, la baie obscure était d'un calme plat.

Le grondement n'en continuait pas moins. D'où venait-il ?

Prenant appui contre le mur, elle alla voir Edward et Peter, ses deux petits anges endormis, puis retourna dans sa chambre, mais il était impossible de dormir avec ce bruit. Pieds nus, elle descendit prudemment jusqu'à la porte d'entrée. Pourquoi avait-elle si chaud ? Soudain, elle se souvint : cela faisait deux jours qu'elle avait mal à la gorge et qu'elle toussait. Elle s'était alitée, pensant que cela irait mieux le lendemain.

Après avoir ouvert la porte en grand, elle savoura la fraîcheur de la nuit et de la brise qui soulevait sa chemise de nuit. Depuis le porche,

elle regarda autour d'elle. Plusieurs cottages étaient disséminés autour de la baie, toutes lumières éteintes. Les maisons des missionnaires étaient, elles aussi, noires et silencieuses. Tout le monde dormait.

Alors d'où venait le tonnerre ?

Titubant, inconsciente des graviers qui lui blessaient les pieds, Emily prit la direction du village plongé dans le noir. Pas âme qui vive. Les huttes des femmes étaient vides.

Où étaient-ils tous passés ?

A la lumière de la pleine lune, elle erra çà et là, la peau brûlante, le sang battant aux tempes, pour essayer de localiser l'origine du bruit.

Soudain, elle comprit. Cela venait de la forêt vierge.

Elle plongea sous la canopée. La bouche desséchée, en proie au vertige, elle avançait, déterminée à savoir pourquoi le tonnerre sortait de la jungle. Sa chemise de nuit s'accrochait aux buissons, ses longs cheveux aux branches. Des feuilles coupantes lui griffaient le visage. La forêt se faisait plus dense, jusqu'à cacher la lune. Mais le grondement devenait plus fort.

Elle touchait au but.

Tout à coup, une trouée. Une clairière, baignée de lune et de la lueur des étoiles. De la lumière des torches aussi.

Elle s'arrêta net, vacillante, la vision brouillée par la sueur. Elle ne distinguait rien. Le tonnerre martelait ses tempes douloureuses. Sa gorge la brûlait comme un fer rouge. La soif la consumait.

Puis elle vit...

Un cri lui échappa. Elle faillit s'évanouir.

Des démons. Des esprits malins. Les sbires de Satan. Les mots voletaient dans sa tête telles des chauves-souris hurlantes. Belzébuth. Lucifer. Asmodée. Azazel.

Sodome et Gomorrhe...

Des souvenirs défilaient à la vitesse de l'éclair dans son esprit fiévreux : l'idole obscène, Isaac sur son lit de mort, son bébé sur l'autel païen, l'enfant enterré vivant...

Des pensées longtemps enfouies refluaient, pourrissantes.

J'aurais pu prendre la mer avec MacKenzie. J'aurais pu accoster à des ports exotiques et découvrir le monde avec mon bien-aimé mari. Mais j'ai dû rester derrière à cause de vous ! J'ai souffert de la plus extrême solitude à cause de vous ! J'avais le mal du pays, le cœur broyé à cause de vous. Je voulais devenir votre amie. Je voulais que ce soit une aventure. Je voulais être courageuse. Mais par votre faute, je me suis sentie faible et lâche. Vous m'avez rappelé que je n'étais pas d'ici. Que je suis née et que j'ai été éduquée en Nouvelle-Angleterre. Pour tout cela, je vous déteste. Vous m'avez volé mon rêve et renvoyé mes défauts à la figure.

Emily rejeta la tête en arrière et hurla.

Hurla.

— Tout va bien, ma chère, disait une voix enjouée et familière.

Emily cligna des yeux. Le plafond était baigné de soleil. Tournant la tête, elle aperçut Cynthia Graham, arrivée sept ans plus tôt avec son mari, le révérend Keath Graham. Ils s'étaient installés dans la maison qu'Isaac avait construite. Cynthia se leva de sa chaise et s'approcha du lit.

— Comment vous sentez-vous ?

— Que s'est-il passé ?

— On vous a trouvée il y a trois jours, errant en lisière de la jungle, dit Mme Graham tout en posant une main sur le front d'Emily. La fièvre ne vous a pas laissé de répit depuis. Mme Milner et moi nous sommes relayées pour vous veiller. La fièvre a totalement disparu. Comment allez-vous ?

— J'ai faim, répondit Emily en essayant de s'asseoir.

Sa faiblesse l'étonnait. Et elle avait mal aux pieds.

— Je n'ai que des souvenirs confus. Je me suis réveillée en pleine nuit à cause du tonnerre qui venait de la forêt... Je ne me rappelle rien après, dit-elle en secouant la tête.

— Peu importe, très chère. Vous êtes en voie de guérison maintenant. Je vais vous apporter de la soupe. Vos garçons seront ravis d'apprendre que vous allez mieux. Ils se sont inquiétés pour leur maman.

Reposant la tête sur l'oreiller, Emily ferma les yeux et essaya de se rappeler ce qui s'était passé dans la forêt cette nuit-là. En vain.

Emily savourait le simple fait d'être assise sur le porche, sans rien d'autre à faire que tricoter et regarder jouer ses fils sur la pelouse. Elle se ressentait encore de sa récente épreuve. Le capitaine Hawthorne, qui avait suivi une formation en médecine, avait débarqué le lendemain du jour où la fièvre d'Emily était tombée. Venu lui rendre visite, il avait diagnostiqué a posteriori une forme particulièrement virulente de grippe. Les habitants de Kona aussi avaient été touchés. Il lui avait recommandé de se ménager quelques jours, et c'était ce qu'elle faisait, tout en espérant revoir bientôt MacKenzie.

Elle ne voulait pas revivre l'expérience d'être seule et malade avec deux jeunes enfants. Plus inquiétant encore, le sol tremblait depuis plusieurs jours et les gens disaient que le Kilauea se préparait à entrer en éruption.

— Bonjour !

Emily leva les yeux de son tricot et vit le révérend Keath Graham qui remontait le sentier. La quarantaine séduisante, il avait fait beaucoup de bien dans le secteur d'Hilo, aidant les insulaires à construire des paillotes plus robustes, leur apprenant à piéger le gibier, leur montrant comment améliorer leurs méthodes agricoles ancestrales. Robuste et énergique, il se faisait un nom dans l'archipel et on murmurait qu'il était en bonne position pour la présidence du bureau des missions.

— Bonjour, révérend.

— Je ne peux m'attarder, car je suis en route pour le port, dit-il en se découvrant. Mais je suis venu vous faire part de quelque chose d'alarmant au village indigène.

Emily coula un regard vers les paillotes. Pendant sa convalescence, personne ne lui avait apporté de nourriture ou de fleurs comme le voulait normalement la coutume. Ce qui l'avait surprise.

— Alarmant ?

— Les Hawaïens se meurent, et nous ne comprenons pas pourquoi.

— Ils se meurent ? Quels sont les symptômes ?

— Il n'y en a pas. C'est comme s'ils baissaient les bras. Ils gisent sur leur natte, en geignant, et refusent de s'alimenter ou de boire.

— Ce serait la grippe ?

— Non. Cela ne ressemble à rien de connu. Même la *kahuna lapa'au* ne peut les aider.

Une maladie que même Pua ne pouvait guérir?

— Bref, je me rends au port dans l'espoir que le capitaine Hawthorne sera encore à quai. Il saura peut-être de quoi il retourne. Dix villageois ont déjà rendu l'âme et beaucoup d'autres sont sur le point de succomber.

Elle le regarda se dépêcher vers le port et tourna son regard vers le village indigène. Quel était donc ce mal qui touchait les insulaires ? Peut-être devait-elle y aller et voir si elle pouvait...

Un cri lui échappa. Elle se leva d'un bond, projetant pelotes de laine et aiguilles à tricoter à travers le porche. Poings aux tempes, elle se balançait d'avant en arrière.

— Mon Dieu ! Dieu de miséricorde ! invoqua-t-elle.

Elle se rappelait. La course dans la forêt, la clairière, les images démoniaques et le rituel bestial.

En larmes, elle s'effondra sur sa chaise, le visage caché dans les mains, secouée par d'amers sanglots issus du plus profond de son âme.

Dieu tout-puissant, qu'ai-je fait ? Les Hawaïens se meurent sans que l'on sache pourquoi... Est-ce ma faute?

Emily s'abîma dans la prière, pleura encore, puis parvint à se calmer. Un froid envahissait son âme, une vague de remords et de culpabilité la submergeait, qui ne la quitteraient plus pour le restant de ses jours. Elle l'acceptait.

Elle savait ce qui s'était passé dans la forêt, cette terrible nuit, et elle ne pourrait jamais le révéler à quiconque. Même pas à MacKenzie. Elle jura devant Dieu de vivre avec ce qu'elle avait fait et de ne jamais en parler sa vie durant.

Tel serait son châtiment...

Mahina aurait aimé s'arrêter au village pour voir ses amies, mais sa mère lui avait demandé de venir de toute urgence d'Honolulu. Il n'était donc pas question de traîner.

Dans son message, Pua avait précisé le lieu du rendez-vous : au bout de l'ancien sentier de la jungle, là où se dressaient encore les ruines d'un vieil *heiau*. La grande prêtresse était déjà là.

Les deux femmes ne s'étaient pas vues depuis un an, mais Mahina remarqua sur-le-champ la tristesse de sa mère. Cela lui révéla toute la gravité de la situation. Elles s'étreignirent. Puis Pua lui dit de se dévêtir tandis qu'elle-même dénouait son pagne. Intriguée, Mahina retira son *muumu*.

Mère et fille s'enfoncèrent dans la forêt primitive, nues comme au premier jour en signe d'humilité devant Pele, la déesse du feu et des volcans. Les fleurs dans leurs cheveux et autour de leur cou étaient un signe de respect. Elles lui apportaient un cadeau.

Le pénis de Lono.

Toute la nuit, elles cheminèrent péniblement entre les ohia et les koa, sous une voûte de branches, de feuilles et de lianes, sur un sol rocailleux craché des siècles auparavant par le volcan et désormais couvert d'herbe, de fougères et de fleurs. L'air était saturé de soufre et de fumée. Cela faisait des jours que le Kilauea crachait de la lave, projetant des panaches de vapeur dans le ciel, secouant le sol et effrayant les populations. A Kona et Hilo, Blancs et indigènes confondus imploraient à voix haute le Tout-Puissant et Jésus-Christ de les sauver.

Mais une seule personne savait comment apaiser Pele : la grande prêtresse Pua, *ali'i*, noble Hawaïenne, et *kahuna lapa'au*, maîtresse des guérisons. Elle apportait une pierre sacrée. L'érection virile du dieu une fois placée dans le ventre de Pele calmerait la déesse et arrêterait tremblements de terre et flots de lave.

Mais en cette nuit solennelle, la pierre ne serait pas le seul sacrifice à Pele. Terrifiée, Mahina, beauté de vingt-trois ans, suivait sa mère en silence.

Elles arrivèrent enfin dans un endroit empli de fumée et de chaleur. Le sol tremblait, laissant échapper des fumerolles tourbillonnantes. La lave ne tarderait pas. Mahina crut un instant qu'elles étaient perdues, mais sa mère écarta un rideau de lianes qui dissimulait un ancien tunnel de lave.

Elle s'y engagea, la pierre-pénis dans les bras, pendant que sa fille attendait à l'air libre. Une fois la pierre calée contre une paroi, elle leva les bras, criant :

— O divine Pele, les *Haoles* disent qu'il n'est pas bon que les hommes donnent du plaisir aux femmes et les femmes aux hommes. Ils ont rendu mon peuple honteux de nos coutumes. Et maintenant, les gens meurent. Leur esprit ne peut combattre la maladie de l'homme blanc.

— O divine Pele, accepte ce présent venu de la lointaine Kahiki et épargne ton peuple qui t'aime. *E h'oi, e Pele, i ke kuahiwi, ua na ko lili... ko inaina...* Repars dans la montagne, ô Pele, ta rage, ta jalousie sont apaisées.

Elle attendit la réponse de la déesse.

Dehors, Mahina sentit de violentes secousses monter du sol, l'air se fit plus étouffant et sec. Sa terreur augmenta d'un cran. Les arbres allaient s'embraser d'un instant à l'autre. Et elle aussi. Si Pele envoyait une nouvelle secousse, sa mère finirait ensevelie dans la grotte. Elle s'y trouvait depuis trop longtemps.

Pua émergea enfin.

— Ma fille, les jours des *Kanakas* sont comptés. D'ici une centaine de lunes, les bébés seront arrachés à leurs mères. Les époux seront séparés. On retirera le frère à la sœur et la fille à son père. Ils traverseront l'océan et on ne les reverra jamais plus ! *Auwe !* Alors Pele détruira tout. Ce sera la fin des Hawaïens.

Prenant Mahina par les épaules, Pua pressa son nez de part et d'autre de celui de sa fille en guise de baiser.

— *Aloha*, murmura-t-elle avant de contempler le beau visage qu'elle tenait entre ses mains.

Les larmes jaillirent. Elle repensait au jour où les *Haoles* avaient amené leur dieu à Hawaï, onze ans plus tôt. Elle les avait accueillis. Elle leur avait donné son amour. Elle avait étreint Mika Emily comme une sœur. Mais à présent, son peuple mourait. Elle se détourna et remonta vers le flot de lave.

Mahina la suivit, inquiète de voir sa mère s'approcher trop près du sang de Pele, rougeoyant et zébré de jaune sous le ciel noir. L'air était irrespirable, d'une puanteur à soulever le cœur. La jeune Hawaïenne s'arrêta à distance respectueuse, à l'abri de la coulée qui avançait lentement vers Pua. Horrifiée, elle vit cette dernière s'immobiliser devant l'implacable écoulement. La grande prêtresse commença à chanter. Ecartant les bras, elle renvoya sa tête en arrière jusqu'à ce que sa longue chevelure noire batte au vent. Le regard perdu dans les

étoiles, elle chantait. Même lorsque la roche en fusion lui lécha les pieds puis monta à hauteur de mollet, elle ne recula pas, ne s'interrompit pas. Mahina apercevait la peau luisante de sueur de sa mère à la lueur de la lave.

Soudain, les cheveux de Pua s'enflammèrent, la transformant instantanément en torche vivante. Le chant vira à la plainte.

— *Auwe !* cria Mahina.

Elle pleurait, criait sa douleur aux étoiles. Tout à coup, elle fit volte-face et se précipita vers la grotte, les larmes aux yeux et la peur au ventre. Elle plongea à l'intérieur, comme si la lave pouvait l'attraper, alors même qu'elle s'écoulait à l'opposé du site sacré. A l'abri, Mahina sanglota dans ses mains, se frappa la tête contre la paroi de basalte, jusqu'à ce qu'une sensation, un pressentiment, l'interrompe.

Il était interdit de pénétrer davantage dans la cavité vaginale, mais elle ne pouvait résister au désir de savoir si Pele acceptait le cadeau sexuel. Elle voulait assister au plaisir de la divinité avec la virilité de Lono. La lumière de la lune entrait par des interstices, éclairant les murs de l'étroit passage. Elle vit le pénis de pierre et, plus loin, quelque chose d'autre. Qu'elle *ressentit*...

Elle se hasarda un peu plus avant, jusqu'à ce que ses yeux s'ajustent et distinguent une forme.

— *Auwe !* souffla-t-elle, portant les mains à sa bouche.

La jeune femme recula lentement, les yeux écarquillés de terreur. Elle avait porté son regard sur le *kapu* suprême. Pour cela, les dieux la foudroieraient. Elle ne devrait jamais en parler. A personne. Ne jamais décrire la chose *kapu* aperçue dans le ventre de Pele...

Tandis qu'elle entreprenait une bien triste descente vers Hilo, elle songea à la pierre de Lono, que son peuple avait conservée pendant des générations et qui lui avait assuré santé, fertilité et fécondité. Qu'allait-il advenir d'eux tous maintenant que la pierre sacrée était à jamais enterrée ?

DEUXIÈME PARTIE

Vallée de la Willamette
territoire de l'Oregon

1851

Anna courait à toutes jambes dans l'herbe, les mains crispées sur la poitrine.

— Maman ! Maman ! hurlait-elle.

Mais la cabane était trop loin. Sa mère ne pouvait pas l'entendre. Paniquée, Anna pressa encore l'allure.

La ferme des Barnett, située dans la vallée de la Willamette, territoire de l'Oregon, comptait une vaste étendue de champs, des corrals et une belle étable, sur fond de montagnes d'un bleu lavande. Agée de dix ans, Anna passait ses journées au bord du ruisseau tandis que sa mère passait les siennes à s'inquiéter de sa fille.

« Anna est une sauvageonne, se plaignait Rachel à son mari. A peine dehors, elle retire ses chaussures et sa charlotte pour courir comme une créature de la forêt. Elle a toujours la tête dans les nuages ! Oubliés la lessive, le repassage et la cuisine. Je ne peux même pas lui donner le potager à désherber car, dès que j'ai le dos tourné, son esprit vagabonde et la pousse vers la prairie. Mallory, il faut que tu lui mettes un peu de plomb dans la cervelle. Je n'en peux plus ! »

Mais M. Barnett n'eut jamais l'opportunité de le faire car, entendant l'appel du gain, il se ma vers l'or californien, comme la moitié des fermiers de la vallée. La mère d'Anna oscilla d'abord entre fureur et larmes avant de verser dans une peur constante.

C'était en 1849, deux ans plus tôt. Ils occupaient alors ces terres depuis six ans, après avoir suivi la piste de l'Oregon. Mis à part leur petit groupe, il n'y avait que des trappeurs français et des Indiens. Mais la mère d'Anna disait qu'il était temps que les missionnaires méthodistes arrivent.

Maman ! cria une nouvelle fois Anna en déboulant telle une furie dans la maison, si bien que sa mère faillit en lâcher son moule à gâteau.

— Grands dieux, Anna ! Qu'est-ce que je t'ai dit quand...

— Il est blessé, l'interrompit sa fille, mains tendues.

— Seigneur, soupira Rachel en voyant l'oiseau.

Bien évidemment, Anna était pieds nus et avait laissé sa charlotte quelque part.

— Je l'ai trouvé près du ruisseau, expliqua l'enfant, les joues baignées de larmes. Il a l'aile cassée. Il faut le soigner.

— Passe-le-moi, dit Rachel après avoir posé moule et cuillère sur la table de rondins.

Ouvrière dans le Massachusetts, Rachel avait connu des semaines de quatre-vingts heures, aux journées réglées à la minute près. Avec ses camarades, elle se réveillait à quatre heures du matin au son de la cloche de l'usine, pointait à cinq heures, prenait trente minutes de pause à sept heures, pour le petit déjeuner, et travaillait jusqu'à midi, où elle disposait d'une demi-heure pour déjeuner. L'usine fermait à sept heures du soir. Les ouvriers regagnaient alors les logements de l'entreprise. Cela six jours sur sept.

Le travail était rude. Elles étaient quatre-vingts par salle à travailler sur de gigantesques métiers à tisser bruyants et assourdissants. On étouffait, car les fenêtres étaient toujours fermées de peur d'abîmer les fils, très délicats. Pour le logement, il existait des pensions de famille à proximité des manufactures, mais l'on devait partager sa chambre, parfois jusqu'à six filles. C'était une vie fatigante et étriquée, à laquelle Rachel rêvait d'échapper.

Un jour, elle avait retenu l'attention de son contremaître, Mallory Barnett. Ils s'étaient courtisés, étaient tombés amoureux et s'étaient mutuellement confié leur secret espoir : quitter cette vie de fourmi. Tous deux avaient entendu parler des terres vierges de l'Ouest, dans l'Oregon et dans la province mexicaine de la Californie. Si certaines voix disaient que ces territoires appartenaient aux Indiens depuis des milliers d'années, d'autres, plus fortes, faisaient valoir qu'ils ne les exploitaient pas - aucune construction, pas de récoltes : ils revenaient donc à tout le monde. Les Barnett y avaient vu l'opportunité d'une vie nouvelle.

Ils possédaient trente acres, ce qui n'était pas assez pour Rachel. Elle lorgnait sur les propriétés voisines, vacantes, quand son mari se contentait de ce qu'ils avaient. Il avait cependant conscience qu'entrée

à l'usine à l'âge de neuf ans elle avait vécu treize années d'un dur labeur et d'une vie confinée qui lui avaient donné soif d'espace, si bien qu'il ne lui en voulait pas.

Une fois, Rachel avait dit à sa fille : « Nous, les jeunes, nous étions bobineuses : on "bobinait", c'est-à-dire qu'on prenait les bobines de fil pleines, sur la machine à filer, et on les remplaçait par des vides. On était payées deux dollars la semaine, pour quatorze heures de travail par jour. Je ne pense pas que mon besoin d'espace vienne des murs. Je pense que c'est une question de temps, et de liberté, ce qui est presque la même chose. Nous sommes venus dans l'Ouest pour que vous ne soyez pas esclaves des cloches, des horloges et des règles édictées par les autres. »

— Tu peux faire quelque chose ? demanda Anna, les yeux implorants et brillants de larmes.

Rachel soupira. D'où lui venait cette obsession de tout arranger ? Anna avait même un jour ramené à la maison un papillon tout tremblant, en espérant qu'ils pourraient faire quelque chose. L'insecte était simplement en train de mourir. C'était la nature. Elle avait essayé d'expliquer à sa fille qu'on ne pouvait pas guérir toutes les blessures, toutes les maladies. On devait parfois accepter et subir. Dieu décidait alors d'intervenir et de guérir. Dans le cas contraire, on mourait.

— Anna, on ne peut rien faire. Laisse faire la nature. Cet oiseau a été blessé pour qu'un autre animal puisse le manger. La loi du Seigneur est infallible. On ne peut pas s'en mêler.

— Mais quand M. Miller s'est cassé la jambe, papa l'a soigné. Et quand Mme Odum a eu la grippe, avec les autres femmes, tu lui as donné des médicaments, vous lui avez posé des cataplasmes, et elle a guéri.

— C'est vrai. Dieu juge bon de nous envoyer certaines épreuves et de nous apporter les solutions. Mais dans d'autres cas, je ne sais pas.

Rachel posa par terre le moineau frémissant et l'écrasa avec le talon de sa botte.

Anna poussa un grand cri.

— Tout va bien, dit Rachel en prenant l'oiseau par une aile pour le balancer loin dans les herbes. On ne pouvait rien faire. Nous avons juste mis fin à son calvaire. Parfois, tuer, c'est faire preuve de pitié. Du moins, quand il n'y a rien d'autre à faire. Maintenant, retourne au ruisseau récupérer tes affaires et dis une prière pour l'oiseau si tu

veux.

Une fois dehors, Anna se retourna, les larmes aux yeux, et aperçut sa mère qui secouait la tête.

Depuis son plus jeune âge, elle se savait différente des autres enfants. Pour commencer, elle n'était pas née dans une maison mais dans un chariot, en 1841. Sa mère aimait raconter que les Indiens tiraient sur eux des flèches pendant qu'elle accouchait. Et puis, faire le bien, c'était plus fort qu'elle. Lorsque son frère Eli avait eu la rougeole, elle l'avait veillé nuit et jour, lui appliquant une pommade contre les démangeaisons. Quand ça le soulageait, elle était heureuse. C'était comme ça : elle voulait juste que tout aille bien.

Papa comprenait. Il avait dit à sa mère : « Elle a juste le cœur tendre, Rachel. Laisse-la. »

Mais papa n'était pas là. Il était parti chercher de l'or dans un endroit appelé Sacramento. Donc il ne restait plus que sa mère, son petit frère Eli et elle. Le père écrivait, évoquant les épreuves et les filons décevants, le danger, le vol, les meurtres, la maladie. Après chaque lettre, la mère d'Anna pleurait des jours durant.

Il promettait de revenir une fois fortune faite. Et il trouvait bel et bien quelques pépites, dont il leur envoyait le dessin. « Nous achèterons la parcelle voisine, écrivait-il (Rachel leur lisait ses courriers après le dîner, quand ils s'asseyaient devant le feu, dans leur cabane). Nous nous achèterons une belle maison et nous aurons peut-être une fille de ferme pour nous aider à faire la lessive. J'embaucherai de la main-d'œuvre pour le bétail. La propriété sera tellement grandiose que les gens en parleront à des kilomètres à la ronde. »

En attendant, Rachel devait faire appel à l'aide des voisins pour les agnelages ou pour récolter le maïs. Le plus dur, c'était l'hiver. Il faisait froid dans la cabane en rondins, elle était pleine de courants d'air et le soir tombait vite.

Mais Anna avait trouvé sa place au soleil. Là où sa mère lui enjoignait toujours de ne pas aller, près du ruisseau. Impossible de résister. A croire que le gazouillis de l'eau l'appelait.

Anna possédait une magnifique chevelure bouclée. On aurait dit de la lave en fusion. Elle flamboyait sous le soleil si bien qu'on la repérait où qu'elle soit, courant nu-pieds dans la prairie ou bien assise sur son rocher préféré, érodé juste comme il fallait pour s'y caler. Depuis ce siège parfait, elle contemplait le ciel à travers les feuilles et les

branches, laissant son esprit s'envoler avec les faucons. Les pieds dans l'eau, elle sentait la chaleur du soleil transpercer sa robe. Quand l'orage approchait de la vallée, elle entendait le tonnerre et en percevait le roulement transmis par le rocher. Elle goûtait la pluie qui gonflait les eaux qui se précipitaient sur les galets. Danse glorieuse de la nature. Avec Anna Barnett, dix ans, au centre.

Elle rêvassait à ce qui pouvait bien se trouver de l'autre côté des montagnes. Où la rivière prenait-elle sa source ? A quoi ressemblaient les gens là-bas ? Elle lisait des livres de géographie, étudiait des cartes, mais ce n'étaient que des témoins muets et sans âme d'un monde bruyant et coloré qui l'appelait. Anna ne tenait pas en place, impatiente de grandir, de savoir, et de découvrir le monde.

Sa mère lui faisait l'école à partir d'ouvrages qu'elle avait achetés à un marchand ambulant. Anna apprenait donc son alphabet et les additions. Un jour, elle apprendrait aussi à écrire de façon fluide et gracieuse, comme une vraie dame, disait sa mère. Anna ne voyait pas l'intérêt d'être une dame quand on vivait à la ferme, mais sa mère se montrait très à cheval sur ces choses : elle s'assurait que sa fille ait toujours sur elle un mouchoir, dise « S'il vous plaît » et « Merci », et soit polie avec les étrangers.

Anna avait le cœur lourd. Il fallait enterrer le moineau mort. Mais alors qu'elle creusait un trou, des nuages noirs s'agglutinèrent au-dessus de la vallée à une vitesse alarmante. Quand un vent violent se leva, Anna entendit une voix d'homme. C'était celle de M. Turner, un fermier à deux propriétés de là : il s'était apparemment arrêté un instant à la cabane. Elle ramassa ses chaussures et sa charlotte pour courir vers la maison. Debout sur le seuil, sa mère avait quelque chose entre les mains.

Une lettre. C'est papa, il annonce qu'il rentre ! songea la fillette.

Sa mère pensait la même chose car elle souriait en fixant l'enveloppe. Dans son dernier courrier, Mallory Barnett disait qu'il en avait fini avec les mines d'or et qu'il avait hâte de retrouver son logis.

Anna n'en pouvait plus d'excitation. Cela faisait trois ans qu'elle ne l'avait pas vu. Elle se souvenait combien elle aimait l'odeur de son tabac, le son de son rire profond, sa chaleur quand il la prenait sur ses genoux et l'appelait «petit œuf».

Elle se rua dans la maison au moment où les premières gouttes de pluie commençaient à tomber. Rachel fit sciemment attendre ses

enfants, le temps de mettre la bouilloire sur le feu et d'attiser les braises dans l'âtre. Pour s'éclairer, elle employait de l'huile de baleine, un luxe qu'il ne fallait pas gaspiller - ils utilisaient tellement de choses avec parcimonie, parce qu'ils étaient de « pauvres fermiers ».

Ayant pris leur thé et les biscuits, Anna et Eli s'assirent bien au chaud près de la cheminée. Ils attendaient avec impatience des nouvelles de leur père.

La lampe à huile projetait comme un halo de lumière dans les cheveux de leur mère. Les gens des environs ne manquaient pas de remarquer combien la femme de Mallory était jolie. Comment avait-il pu la quitter ainsi ? Rachel leur disait qu'elle n'en avait cure, car il était parti pour elle et les enfants. Et quand il reviendrait, ils étendraient leur domaine et auraient plus d'espace que jamais.

Mais alors qu'elle lisait en silence, ses épaules s'affaissèrent.

— Nous devons rejoindre votre père à San Francisco, dit-elle d'une voix douce. Il a mis cette ferme en vente et envoyé un homme pour nous aider à tout charger dans un chariot pour nous emmener à Oregon City, où nous embarquerons sur un vapeur de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Rachel releva la tête pour regarder ses enfants. Dans ses yeux, Anna vit s'évanouir la lueur d'espoir et tous ses plans d'avenir.

— Les enfants, nous allons vivre en ville.

Baissant la tête, elle murmura une étrange prière : Mallory, je te promets que je ne serai jamais heureuse là-bas...

Ils arrivèrent à San Francisco après plusieurs semaines d'une vie à l'étroit, sur un bateau qui transportait principalement des fourrures à destination de la Chine. Pour Anna et Eli, c'était l'aventure. Ils avaient adoré la mer, les marins, mais leur mère avait passé le plus clair de son temps penchée sur le bastingage. Les retrouvailles avec Mallory Barnett furent épiques : des rires, des larmes, des embrassades sincères (bien que Rachel demeurât étrangement silencieuse et impassible). Barnett les avait couverts de cadeaux - beaucoup de choses qu'Anna n'avait jamais vues, comme du parfum, du tissu appelé « soie » et des chocolats venus de Hollande. Puis ils avaient pris une voiture couverte pour parcourir des mes boueuses flanquées d'immenses bâtisses de brique qui obligeaient Anna et Eli à se tordre le cou pour voir le ciel.

Leur nouvelle maison, que Barnett venait de finir, se dressait sur

En cours de route, il leur expliqua que la ruée vers l'or avait fait exploser la population de San Francisco. C'était comme si une nouvelle ville sortait de terre par magie. Quand il était arrivé elle était passée en un an de mille habitants à vingt-cinq mille. Les « Forty-Niners », comme ils s'appelaient eux-mêmes, dressaient leur tente ou construisaient des abris de toile sur les pentes de Telegraph, Russian et Nob Hills, ainsi que dans les dunes de sable près du port. Mais les camps de tentes avaient disparu. D'après les estimations officielles, San Francisco comptait cinquante mille habitants, dont huit mille femmes.

Beaucoup de familles habitaient dans des cottages de trois, quatre pièces, disséminés çà et là le long de mes crasseuses, mais les San-Franciscains aisés tels que le père d'Anna voulaient des maisons imposantes, dans des quartiers chic, afin de montrer qu'ils avaient de l'argent. Les riches choisissaient Rincon Hill car la colline était mieux exposée au soleil et à la chaleur que les quartiers au nord de Market Street. Elle jouissait de la vue sur la baie et se trouvait à l'écart de la ville proprement dite et de ses nuisances - saloons, salles de jeu et maisons closes (Anna et Eli n'avaient aucune idée de ce que c'était).

Ils passèrent devant des dizaines de grandes et confortables demeures entourées de pelouses et de jardins plantés d'arbres, séparées par des parcelles vides ou en chantier. Leur nouvelle résidence se situait sur Harrison Street, non loin du sommet de la colline et de Second Street.

Pendant tout le trajet, Rachel avait regardé devant elle. Elle était fatiguée, en colère, et déterminée à détester cette nouvelle vie. Elle haïssait déjà San Francisco - tout ce qu'elle en avait vu jusqu'à présent.

— Cette ville a été construite par l'homme, *pour* l'homme : des salles de jeu et des saloons, voyez-vous ça ! On tire dans les rues, en plus ! C'est une ville sans lois, inappropriée pour les femmes et les enfants. Et tu nous as fait venir ici, Mallory ! Tu l'auras sur la conscience. Nous étions heureux et en sécurité dans l'Oregon.

Mais lorsque la jolie calèche s'arrêta devant une maison à deux étages, avec balcons et vérandas, pièces de ferronnerie et toit pentu à flèches, avec une tourelle de guet comme dans un château, et que Barnett dit : « Nous y sommes ! », Rachel ouvrit des yeux ronds tandis que les enfants criaient de joie.

Mallory avait dit vrai pour la vue. On apercevait le port et sa forêt de mâts ; plus au nord, pas loin, se dressaient de hauts immeubles de brique et de pierre serrés les uns contre les autres, le quartier des affaires et des commerces. On voyait même jusqu'à une île appelée Alcatraz, dans la baie.

— Difficile d'imaginer qu'il y a tout juste quatre ans cet endroit n'était qu'un village en adobe où vivaient des Mexicains ! s'exclama Mallory alors que le vent menaçait d'emporter chapeau melon et charlottes. L'or est vraiment une drôle de chose...

Ils entrèrent et Anna remarqua tout de suite la stupéfaction de sa mère devant le luxe de la maison. Rachel n'en pinça pas moins les lèvres avant de dire :

— J'aurai besoin d'aide. Des bonnes, au moins.

— Nous aurons un cuisinier et un majordome, répondit Mallory avec un sourire plein de fierté.

Il avait réussi et il souhaitait se récompenser, ainsi que sa famille, pour le travail accompli et sa clairvoyance. Tout cela, c'était grâce aux bateaux.

Il avait fait fortune, mais la concurrence dans les mines d'or était rude, et la vie dure. Entendant parler d'opportunités sous d'autres cieux, il était venu à San Francisco en quête d'idées pour faire fructifier ses richesses. Elles s'étaient imposées d'elles-mêmes quand il avait vu la baie. Aussi loin que portait le regard, ce n'était que navires abandonnés qui obstruaient la circulation dans le chenal. Ils étaient si imbriqués qu'on ne voyait même plus l'eau. Arrivés de Chine, d'Australie, des îles Sandwich, transportant des marchandises périssables ou des objets d'artisanat, ils pourrissaient dans le port avec leur cargaison encore dans la cale parce que leurs capitaines et leurs équipages avaient sauté par-dessus bord pour se ruer vers les mines d'or.

Avec ses pépites, Barnett avait acheté les vaisseaux abandonnés, les avait enlevés, non sans avoir organisé l'acheminement de leurs cargaisons vers Sacramento : des chemises et des pantalons, des bottes et des chapeaux, des haches et des pelles, des lanternes et de la graisse de baleine, du sucre et du café, et le produit phare, de la liqueur. Ce qui n'était pas acheminé était entreposé dans un bâtiment pour la vente sur place. Il revendait les produits dix fois leur prix d'achat et la demande ne cessait de croître.

— Notre propre voiture et notre propre cheval, dit-il dans le salon fraîchement peint. Tout ce que ton cœur désire, ma très chère femme.

Rachel regarda les rideaux de velours, les murs tapissés de papier damassé, les fauteuils recouverts de satin, les lampes en cristal et la cheminée en marbre.

— Des bonnes, absolument, dit-elle en retirant sa charlotte. Et, bien sûr, une gouvernante pour les enfants. Maintenant que nous sommes riches, il va falloir faire attention aux apparences. Une nouvelle garde-robe pour

Anna et Eli, dès que possible. De nouvelles toilettes pour moi. J'enverrai chercher une couturière. La meilleure de San Francisco.

Anna était étonnée de voir avec quelle rapidité sa mère s'adaptait et oubliait sa promesse d'être malheureuse.

— Quant à la gouvernante, je n'accepterai qu'une dame de qualité, instruite et stylée. Dussé-je aller la chercher à Boston...

— Je pense que cela suffit pour aujourd'hui, ma chérie, dit Cosette à Anna. Il reste à peine assez de place pour nos paquets ! Et je ne parle pas du chien.

— Mais il a faim et il a l'air malade, répondit Anna. Je vais m'occuper de lui.

— Ta maman n'acceptera pas un animal errant.

— Nous verrons bien, répliqua Anna, le corniaud famélique sur les genoux.

Les deux compagnes se déplaçaient dans leur propre calèche, capote baissée. Cosette était la gouvernante française d'Anna depuis deux ans.

En un clin d'œil, Rachel s'était faite à sa nouvelle vie. Elle avait rhabillé tout le monde, complété la décoration de la maison et embauché le personnel adéquat, dont une gouvernante française. Leur parcelle n'était « pas plus grande qu'un biscuit » comme elle disait ? Qu'à cela ne tienne, ce qu'elle perdait en acres, elle le rattrapait en robes. Elle n'avait pas tardé à se lier avec les épouses d'autres riches entrepreneurs, formant avec elles un cercle très fermé et élitiste composé des familles les plus aisées de la ville. Rachel Barnett, ancienne femme de fermier, recevait lors de thés et de dîners élégants, elle invitait des écrivains et des poètes dans son « salon » pour des

conversations littéraires. Bref, elle s'était vite trouvée au cœur d'un monde ensorcelant auquel elle n'avait jamais osé rêver.

Mais alors que sa mère s'épanouissait d'une façon inespérée, Anna, une fois passée l'excitation du premier moment, regrettait amèrement la ferme, les animaux, la crique et le rocher. La nature n'avait pas sa place dans cette ville nouvelle, si violente et sans lois qu'une commission de vigilance avait été formée et que les pendaisons publiques étaient monnaie courante.

Pour Anna, même immense, leur maison était étouffante. Tout comme les rues aux trottoirs de bois et aux immeubles de brique, saturées de piétons et encombrées de chariots et de voitures. Mais le pire était encore les toilettes que sa mère l'obligeait à porter. Finies les robes de ferme en calicot. Impossible d'aller pieds nus et cheveux au vent. Rachel Barnett avait dorénavant en tête une nouvelle image de sa famille - une image qui devait correspondre à leur belle maison et à leur nouvelle fortune.

Alors, l'impatience avait repris possession d'Anna, qui mourait d'envie de voir ce qui se cachait derrière l'horizon.

Le cocher s'engageait à peine dans la rue qui montait doucement Rincon Hill quand le chien installé sur les genoux d'Anna jappa et sauta de la voiture pour dévaler la pente.

— Reviens ici ! Au pied ! appela la jeune fille.

— Il poursuit un chat... Non, non, ma chérie, tu ne peux pas courir après lui !

Mais Anna avait déjà demandé au cocher de s'arrêter et sauté à terre pour s'élancer derrière le chien, d'une façon qui n'avait rien de distingué.

Le chat bifurqua brusquement et avala une volée de marches menant à une grande bâtisse dressée entre deux parcelles vides. Le chien le serrait de près, suivi d'Anna et de Cosette, qui se demandait quel spectacle ils pouvaient bien donner.

Le félin trouva refuge sur le fronton d'une porte ouverte en haut de l'escalier, sans que cela décourage le roquet.

— Attends, fit Cosette en prenant Anna par le bras. Tu ne peux pas entrer.

— Pourquoi ?

— C'est un hôpital, ma chérie. Crois-moi, tu n'as pas envie de voir ça.

Ayant grandi entre les tipis des Indiens et les cabanes en rondins, Anna avait encore du mal à se faire à l'architecture urbaine. Elle observa la façade du bâtiment aux étroites fenêtres percées à intervalles réguliers sur deux niveaux. Sur le fronton était gravée l'inscription « Hôpital maritime ».

— Qu'est-ce qu'un hôpital ?

— C'est là où les pauvres se font soigner ou viennent mourir. Nous en avons un à La Nouvelle-Orléans.

Malgré les protestations de Cosette, Anna éprouvait une irrésistible envie d'entrer. La porte donnait sur un hall central ouvrant sur deux longues salles de part et d'autre. Sur des lits disposés en rangées, des hommes geignaient, criaient de douleur ou vomissaient dans des cuvettes. La puanteur était insoutenable. Cosette et Anna pressèrent leur manchon de fourrure sur leur nez.

— Chérie, partons.

Anna observait avec une sombre fascination un homme en redingote maculée de sang qui passait de lit en lit. Il s'arrêta devant un patient pour lui recouvrir le visage d'un drap. Derrière lui, une vieille femme voûtée aux vêtements tachés portait un seau dans lequel il jeta des bandages ensanglantés.

— Qui est-ce ? demanda Anna en les désignant.

— L'homme est docteur, et la femme, infirmière.

— Infirmière ? C'est-à-dire ?

— Ce sont des femmes qui ne peuvent trouver d'autre travail. C'est, comment dit-on ? la lie de la société. Quand personne ne les engage et qu'elles ont besoin d'argent, elles viennent ici passer la serpillière et nourrir les mourants. Elles se prostituent aussi, car elles ne sont pas bien payées. A La Nouvelle-Orléans, elles ne perçoivent aucun salaire. Elles se rémunèrent en prenant les affaires des patients amenés de la rue. Dont le sort n'est pas plus enviable.

— Leur famille ne s'occupe pas d'eux ?

— Ils n'ont pas de famille. Pas de maison.

Anna écarquilla les yeux. Voyons ! Il y avait toujours *quelqu'un*. Une mère, une épouse, une fille. Ils sont comme les oiseaux blessés ou les chiens errants, se dit-elle. Personne ne prend soin d'eux, sauf des étrangers.

Et des étrangers ivres ! remarqua-t-elle en voyant la vieille femme sortir une flasque de sous ses jupes, la déboucher, s'en octroyer une bonne lampée avant de s'essuyer la bouche du revers de la main et de remettre la flasque là où elle l'avait prise.

Anna était statufiée, malgré l'impatience de sa gouvernante qui la tirait par le bras. De l'autre côté du hall, une porte s'ouvrit sur deux brancardiers portant un matelot inconscient.

— Hé, là ! Y en a un autre !

Deux femmes, aussi pauvrement vêtues que leur vieille collègue, sortirent de la seconde salle.

— L'est tombé d'une vergue et s'est pas remis depuis.

Les infirmières se précipitèrent vers l'homme pour lui faire les poches et lui prendre ses chaussures.

— Cherchez pas, l'a rien, râla un des brancardiers. Bon, y a un lit de libre par là-bas.

Anna les regarda porter le blessé jusqu'à un lit qui, à l'évidence, venait d'être libéré puisque les draps étaient teintés de sang et chiffonnés. Les infirmières avaient disparu. Les brancardiers se retirèrent.

— Chérie, on ne doit pas nous voir ici. Partons. Il faudra penser à fumiger nos vêtements en rentrant !

— Mais ils ne peuvent pas le laisser comme ça !

— Viens. Ta maman doit se demander ce que nous faisons.

Anna la suivit avec réticence, très perturbée par le spectacle de ces hommes allongés dans leur crasse, appelant en vain à l'aide et mourant seuls.

Quel endroit horrible...

— Plus qu'un arrêt, ma chérie. Je dois encore aller à la pharmacie, dit

Cosette tandis qu'elles passaient leurs achats au cocher qui les attendait patiemment, stationné le long du trottoir.

Cosette et Anna, maintenant âgée de quinze ans, sortaient de la librairie Gleeson où l'adolescente avait acheté le roman de Nathaniel Hawthorne, *La Maison aux sept pignons*. San Francisco se remettant à peine d'une épidémie dévastatrice de choléra, c'était leur première excursion depuis des semaines. Elles étaient venues dans le quartier commerçant avec une liste d'emplettes, mais elles profitaient au maximum de cette sortie pour entrer dans les magasins et observer la foule. Peut-être iraient-elles prendre le thé au Claridge ? L'hôtel acceptait depuis peu les dames sans escorte à l'heure du déjeuner et du thé.

Pour ces courses à Montgomery Street, elles étaient accompagnées d'une bonne et d'un domestique qui portait les paquets et faisait office de garde du corps, la mise des deux jeunes femmes indiquant clairement leur statut social. Elles étaient habillées à la dernière mode : large crinoline, pèlerine et manchon assorti où enfouir leurs mains gantées, capote ornée de rubans et de fleurs assemblés sur un côté.

Rachel rappelait souvent sa chance à Anna et préparait déjà le bal de ses seize ans, âge auquel sa fille ferait son entrée dans le monde et rencontrerait les fils des meilleures familles de San Francisco. Anna allait faire un brillant mariage, disait-elle.

Sous le regard attentif de leur garde rapprochée, Anna et Cosette se frayaient un chemin parmi les hommes en redingote et haut-de-forme, les mineurs en pantalon de toile bleue à bretelles, les trappeurs et les négociants vêtus de vêtements de peau à franges, les marins, les cowboys et les marchands. Sur la chaussée, les chariots, les charrettes, les fiacres et les attelages étaient à touche-touche.

Allant d'un bon pas sur le trottoir de bois, elles se dirigeaient vers Schott's & Colby's, des apothicaires spécialisés en remèdes, drogues, parfums, savons de toilette, eaux minérales et ordonnances. Leur publicité dans les journaux annonçait : « Quinine, opium, morphine, salsepareille, huile de foie de morue, extraits de coloquinte, nombreux articles - Gros ou Détail. »

Anna adorait aller chez eux, elle n'aurait su dire pourquoi. C'était insaisissable, indicible, mais chaque fois qu'elle franchissait le seuil de l'officine et qu'elle voyait ces étagères emplies jusqu'au plafond de bocaux, de flacons, de boîtes et de livres, une forte émotion l'envahissait. Comme une douce chaleur. Si on l'avait pressée, elle

aurait dit : « C'est une bonne chose. Voilà tout. Être au milieu de ces remèdes merveilleux sonne juste. C'est un lieu d'espoir. Le seul fait de venir ici diminue un peu la douleur et la maladie. »

Elles venaient pour Cosette, qui souffrait de crampes menstruelles et cherchait un remède. Elle avait consulté trois médecins différents : le premier lui avait dit d'arrêter les romans d'amour, le deuxième de ne pas trop se parfumer, et le troisième lui avait fermement ordonné de se trouver un mari et d'avoir un enfant aussi vite que possible.

— Le souci, c'est que les hommes ne peuvent pas comprendre les problèmes féminins et donc ne peuvent pas nous aider, dit Cosette alors qu'elles faisaient la queue.

— Mais une femme docteur le pourrait, non ?

— Peut-être, mais ça n'existe pas.

— Pourquoi donc ?

— Ils n'autorisent pas les femmes à être médecins, commenta Cosette en haussant les épaules.

Se disant que c'était injuste, étant donné ce qu'y gagneraient les patientes, et se demandant qui étaient ces « ils » qui édictaient pareilles règles, Anna tendait la main vers un grand bocal de bâtons à la menthe quand la porte tinta et une créature extraordinaire fit son entrée. La jeune fille en resta bouche bée.

— On ne fixe pas les gens comme ça, c'est impoli, lui souffla Cosette.

Mais Anna ne pouvait s'en empêcher. La femme qui venait d'entrer portait une robe fluide prise à la taille par une cordelette d'où pendait un curieux collier de perles. Son visage était encadré d'une pièce de tissu blanc recouvert d'un voile noir. On aurait dit la mère de Jésus dans la *Bible illustrée pour les enfants de Hingham*.

— C'est une comédienne ? demanda Anna, tout en s'interrogeant sur le type de pièce pouvant mettre en scène une dame habillée de plusieurs couches de tissu noir, la tête prise dans un accessoire rigide et amidonné - une cornette ?

— C'est une religieuse. Il y en a aussi à La Nouvelle-Orléans.

Cosette Renaud venait d'une bonne famille d'ascendance française. Quand la fièvre de l'or avait saisi son mari, elle l'avait accompagné

jusqu'à la baie de San Francisco. Mais ils n'étaient pas arrivés depuis longtemps qu'il était tombé d'un chariot et en était mort. Livrée à elle-même, sans soutien, mais n'en étant pas moins dame de qualité, elle ne pouvait, comme les autres veuves, prendre un emploi de cuisinière, de blanchisseuse ou se prostituer. Avec le peu d'or trouvé par Pierre, elle paya son voyage sur un vapeur qui descendait l'American River en direction de

San Francisco. Parvenue à destination, elle comprit vite qu'aucun hôtel ne donnerait de chambre à une femme sans chaperon. Elle prit donc un fiacre et demanda l'église catholique la plus proche.

Devant sa situation désespérée, le père Riley lui trouva un logement dans la journée chez des catholiques qui acceptèrent avec joie les pépites contre le gîte et le couvert. Cosette fit paraître des annonces dans les nombreux journaux de la ville afin de proposer ses services en tant que gouvernante. Avec tous ces nouveaux riches désireux d'ajouter aux autres symboles de leur réussite une « vraie gouvernante française », elle reçut en quelques jours plus d'offres qu'elle ne pouvait en honorer. Cosette apprécia la grande maison de Rincon Hill et avoua plus tard à Anna qu'elle avait ressenti une tendresse immédiate pour Eli et elle. Elle avait donc accepté le poste.

En cinq ans, Anna avait beaucoup appris auprès de la très raffinée Cosette, mais en ce jour elle recevait encore une leçon de choses : il existait des femmes qui rejoignaient des communautés religieuses pour dédier leur vie à l'Eglise.

— Ces nonnes confectionnent des habits de messe, des nappes d'autel, des hosties. La plupart vivent cloîtrées et ne sortent jamais, expliqua Cosette devant le froncement de sourcils d'Anna. On les voit donc rarement, même à La Nouvelle-Orléans, qui est pourtant une ville très catholique. La religieuse que tu dévisages sans vergogne appartient à une congrégation qui se consacre aux malades. Avec ses sœurs, elle visite les hôpitaux et les maisons particulières pour assister les malades et les mourants.

— Elle va dans les hôpitaux ? Mais elle a l'air si respectable, s'étonna Anna, pétrifiée par cette révélation.

— C'est exactement pourquoi elle y va. Parce que ces malades-là ont plus besoin de son aide que les autres. Tu as toi-même constaté que les infirmières ne servaient à rien.

La religieuse, qui portait une sacoche de cuir noir, tendit une liste à

l'un des laborantins. Anna l'entendit demander si l'arsenic était arrivé. Captivée, elle observa la valse des produits qui passaient des rayonnages au comptoir pour terminer dans la trousse. Elle regarda la religieuse payer, l'entendit remercier l'assistant d'une voix douce et ne la quitta pas des yeux lorsqu'elle se dirigea vers la sortie. Sa curiosité était piquée au vif. Elle voulait en savoir plus.

— Suivons-la ! s'exclama-t-elle avant de se précipiter dehors, toutes bonnes manières oubliées.

Leur voiture attendait, ainsi que la bonne et le valet. Anna aperçut plus bas dans la rue la silhouette sombre aux voiles tourbillonnants qui grimpait dans une petite carriole avant de prendre les rênes et de partir.

— Mademoiselle Anna ! haletait Cosette, une main sur son chapeau, l'autre chiffonnant sa liste de courses.

— Vite, répondit Anna en montant dans le landau.

Le regard rivé sur l'attelage de la religieuse qui se faufilait dans le trafic comme un vrai coursier - quel courage ! -, elle ne prêtait pas attention aux regards interloqués des domestiques ni aux protestations de sa gouvernante.

A la suite de la carriole, ils tournèrent au coin de California Street dans un bruit assourdissant de roues, dû au nouveau revêtement dont la ville commençait à se doter pour éviter les borborygmes les jours de pluie.

— Nous tournons le dos à la maison, fit valoir Cosette.

Mais Anna ne lâchait pas sa proie.

Après avoir bifurqué dans Stockton, la religieuse s'était arrêtée devant un immense bâtiment de pierre aux nombreuses fenêtres.

— Mon Dieu ! s'écria Anna, reconnaissant l'horrible hôpital maritime.

Sauf que l'inscription annonçait dorénavant « Hôpital de la Charité ».

— S'il vous plaît, arrêtez-vous là, dit-elle au cocher tout en regardant la sœur descendre de voiture et passer les imposantes portes avec sa sacoche noire.

A droite de l'entrée se dressait la statue d'une dame aux vêtements

identiques à ceux de la religieuse. Anna se demanda de qui il s'agissait. Elle n'était pas là trois ans plus tôt.

Le cocher s'étira et s'affala sur son siège. Dans l'expectative, la bonne et le valet regardaient leur jeune maîtresse.

— Nous devrions y aller, dit Cosette. Votre mère nous attend et je dois retourner chez l'apothicaire pour mes médicaments.

— Désolée, Cosette, répondit Anna, sincèrement contrite et consciente d'avoir agi en égoïste. Nous n'allons pas tarder, mais d'abord, je veux jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— *Sacrebleu !*

— Ça a changé, Cosette. Je veux voir en quoi. Ça ne prendra qu'un instant.

Elle descendit de voiture, Cosette à sa suite. Toutes deux franchirent le seuil et se retrouvèrent dans le hall familial. Tout avait changé. L'odeur était moins prégnante. Les deux hommes barbus en redingote et haut-de-forme qui discutaient d'un air sérieux de choses médicales étaient d'une propreté irréprochable. Sur les murs, des peintures représentaient saint Pierre et saint Paul, lui dit Cosette. Les aides-soignants en tablier de caoutchouc et gants transportaient des seaux et des couvertures.

— Partons, souffla Cosette tout en prenant Anna par le bras.

Celle-ci lui échappa pour entrer dans la salle des malades. Comme la dernière fois, il y faisait sombre. Des rideaux obstruaient les fenêtres. Le seul éclairage provenait des lampes à huile brûlant à côté de chaque lit, désormais surplombé d'un crucifix. En revanche, les patients dormaient maintenant dans des draps propres et on prenait enfin soin d'eux. Les soignants vidaient les pots de chambre, poussaient des chariots chargés de produits et apportaient les repas des malades sur des plateaux. Silhouettes silencieuses, des sœurs en robe noire vaquaient à leur dur labeur, se penchant sur les souffrants comme si elles cueillaient des roses, leur voile et les plis de leur habit battant comme ceux des esprits d'un autre monde.

Anna ne savait pas prendre le pouls, mesurer une fièvre ni aucune autre des techniques appliquées par ces religieuses, mais elle était ensorcelée, envahie par une étrange et merveilleuse joie, inexplicable. Là où Cosette ne voyait qu'horreur, son cœur lui soufflait que cet endroit était extraordinaire.

Dans le lit le plus proche, un garçon d'environ dix ans respirait avec peine, le visage couvert de sueur, les joues rouges, les yeux cernés de noir enfoncés dans leurs orbites. Ses bras sur les draps évoquaient deux brindilles.

Au grand dam de Cosette, Anna s'approcha.

— Bonjour, dit-elle, souriante, au garçon brûlant de fièvre.

Leurs regards se croisèrent. Ils s'étudièrent pendant un long moment avant qu'il n'entrouvre ses lèvres craquelées.

— De l'eau, s'il vous plaît, murmura-t-il.

Sur la table de chevet se trouvaient une carafe et un verre. Anna le remplit puis glissa un bras sous l'oreiller du jeune malade pour lui soutenir la tête et l'aider à avaler quelques gorgées.

— Merci, fit-il en fermant les yeux.

Anna se figea, le temps de sentir quelque chose de doux et de délicat battre dans sa poitrine. Une bouffée de tendresse l'envahit. De la compassion aussi. Ce garçon était aussi frêle et sans défense qu'un moineau. Emue, elle laissa couler ses larmes, qui tombèrent pour certaines sur le visage de l'enfant.

Tu es là parce que tu n'as pas de maman, pensait-elle. Quand tu étais tout petit, je suis sûre qu'elle t'embrassait sur la joue et te disait que tu étais son petit garçon. Que lui est-il arrivé ? Est-elle morte ? Et toi, de quoi souffres-tu ? On dirait un oisillon tombé du nid. Tu n'as que la peau sur les os. Mais ne t'inquiète pas. Ne t'inquiète pas. Ces gentilles sœurs aux mains douces et au sourire angélique vont prendre soin de toi.

C'est à cet instant précis qu'Anna comprit : elle qui ramenait oiseaux blessés et chiens errants à la maison, elle venait de trouver sa place.

Cosette lui prit le bras, car une religieuse approchait, l'air réprobateur, un balai à la main comme pour les chasser. Anna se laissa emmener sans protester. Elle reviendrait.

— Ma chérie, ta mère ne donnera jamais son accord, disait Cosette alors qu'elles remontaient l'étroite allée pavée de brique du cottage blanc qui faisait face à l'hôpital.

Un modeste panneau indiquait le couvent des sœurs de la Charité. Sur une plaque de cuivre, à côté de la sonnette, on pouvait lire : « La Charité pour les nécessiteux ».

— Tu as tout juste quinze ans, et elle parle déjà de commander ton trousseau de mariage à Paris. Cela va la mettre dans tous ses états. Les religieuses ne se marient pas et n'ont pas d'enfants. Elles prennent le voile à vie. Une fois qu'elles prononcent leurs vœux, elles ne peuvent plus renoncer.

— Cosette, tu me l'as déjà dit.

Une jeune fille à peine plus âgée qu'Anna leur ouvrit. Comme les sœurs, elle portait un habit de serge noire, mais plus court, et son voile, plus modeste, était blanc, sans coiffe.

— Nous avons rendez-vous avec la mère supérieure, annonça Anna.

Elle avait passé une semaine à argumenter avec Cosette et à la cajoler pour la convaincre de l'aider à se renseigner sur l'ordre hospitalier. Malgré ses réticences, la gouvernante avait fini par céder et entrepris les démarches nécessaires. D'où leur présence sur ce seuil.

On leur fit traverser une longue entrée qui fleurait bon la cire d'abeille, le suif, la lessive et le désinfectant, le pain chaud, le linge en cours de repassage - autant d'odeurs indiquant un labeur quotidien.

A leur grande surprise étant donné l'extérieur quelconque et discret de la maison, elles arrivèrent dans un petit salon joliment décoré. Les murs lambrissés étaient couverts de rayonnages emplis de livres. Au-dessus de la cheminée était accroché le portrait d'une jeune nonne au milieu de fleurs, un livre de prières dans une main, ouvert sur une

page baignée de lumière. Dans l'autre, elle tenait une petite fleur. Son habit tombait si gracieusement que l'on aurait dit une cascade.

— Je vois que vous appréciez notre nouvelle acquisition, dit une voix derrière elles.

Une femme replette d'âge mûr était entrée. Elle portait l'habit noir et la coiffe blanche empesée de la congrégation. Quand elle marchait, le rosaire pendu à sa ceinture cliquetait. Elle vint vers elles, main tendue.

— Je suis mère Matilda. Bienvenue chez nous.

La poignée de main était ferme, les yeux pétillaient d'intelligence et d'humour.

— Elle est très belle. Qui est-ce ? demanda Anna en désignant le portrait.

— Un homme dont nous avons soigné la fille atteinte du choléra nous a offert cette toile, en signe de gratitude. Il a demandé à un artiste de capter l'essence même de notre ordre.

La mère supérieure prit place derrière le bureau. Au-dessus d'elle, sur le mur, un ouvrage au point de croix reprenait une citation de saint Benoît : « Il faut avant tout et par-dessus tout prendre soin des malades. »

— Je suppose que vous avez des questions sur notre ordre ? s'enquit mère Matilda après les avoir invitées à prendre place sur des chaises à dos droit.

— Je veux vous rejoindre, révérende mère ! s'exclama Anna, coupant la parole à Cosette.

— Je vois, fit mère Matilda en joignant les mains sur le bureau. Avez-vous la vocation ?

— La quoi ?

— Avez-vous entendu l'appel de Dieu ?

— Oui. Il m'a appelée quand j'avais dix ans.

Tout en affirmant cela, Anna prit conscience que c'était la réalité. Comment expliquer autrement cet élan qui la poussait hors de la cabane vers la Création ? La Bible ne disait-elle pas quelque part que

Dieu prenait soin des moineaux ?

— J'ai tellement envie de m'occuper des autres, révérende mère. J'adorerais travailler dans vos hôpitaux et soulager la souffrance des malades.

— Vous savez certainement que nos sœurs apportent des soins d'une qualité supérieure à ceux des infirmières ordinaires, souvent des femmes de petite vertu portées sur la bouteille. Par ailleurs, les hôpitaux publics sont des endroits effroyables.

— Je sais, mère, répondit Anna en oubliant, dans son excitation, de l'appeler par son titre. Il y a trois ans de cela, je suis entrée dans l'Hôpital maritime. C'était horrible ! Mais quand j'y suis retournée, l'autre jour, tout avait changé.

— Vous avez remarqué cela ? s'étonna la révérende mère. Quand nous sommes arrivées, il y a cinq ans, notre petite communauté se cantonnait aux visites à domicile. Mais nous avons vite constaté dans quel besoin se trouvait l'hôpital et avons conclu un accord avec le comté afin d'en assurer l'administration. Il y a eu quelques changements, en effet. Notre ordre a été fondé il y a cinq siècles en Angleterre. A la suite de la dissolution des monastères pendant la Réforme, nous avons dû fuir pour d'autres pays, où nous avons continué à nous développer. Notre fondatrice a écrit deux livres de médecine, désormais célèbres, *Herbarius et Causae et Curae*. Elle a aussi eu des visions du Christ et des saints...

La conversation basculant vers la religion, l'attention d'Anna s'égara. Elle pensait aux deux ouvrages médicaux mentionnés par mère Matilda. Quelle sagesse fantastique ils devaient contenir ! On lui permettrait peut-être de les lire.

— Mademoiselle Barnett, j'applaudis votre désintéressement, dit mère Matilda qui observait la jeune fille d'un air scrutateur, relevant sa mise soignée, l'opulente chevelure cuivrée retenue dans de longues nattes. Je dois néanmoins vous avertir que cette voie demande des sacrifices. Vous devez vous préparer à abandonner les choses de ce monde. Ici, la paresse n'existe pas. Les sœurs passent beaucoup de temps dans le jardin des plantes médicinales ou à préparer des onguents. Pensez-vous être à la hauteur ?

— Là où nous vivions, il n'y avait pas de docteur. Les femmes de fermiers partageaient leurs remèdes maison. Nous faisons nous-mêmes notre sirop contre la toux en écrasant des oignons dans du

sucré. On utilisait de la poudre de revolver diluée dans de l'eau pour évacuer les poussières dans les yeux. Le jus d'oignon mélangé à des feuilles de tabac tièdes guérit les otites. Et les deux ingrédients de base pour soigner le mal de poitrine sont la graisse d'oie et la térébenthine. J'adorerais travailler dans votre jardin médicinal.

La mère supérieure se donna le temps de la réflexion en réarrangeant sur son bureau des papiers déjà triés.

— Mademoiselle Barnett, cette maison fonctionne en totale autarcie. Nous ne dépendons d'aucun apport extérieur, et nous faisons plus que travailler dans un jardin.

— Révérende mère, ma famille n'a pas toujours été riche. J'ai grandi dans une ferme, loin de toutes les boutiques à la mode de San Francisco. Nous fabriquons notre propre savon à partir de graisse animale et de soude. La teinture pour nos vêtements, nous la faisons avec des plantes et des écorces. La confiture, nous la préparons à base de carottes et de sirop de sucre. Il n'y a rien dans cette maison que je ne puisse faire. Vous pensez avoir devant vous une jeune citadine choyée mais je suis une fille de la campagne, née et élevée au grand air.

— Très bien, dit mère Matilda dans un sourire. Le travail ne vous fait pas peur. Mais entrer dans notre ordre demande plus que de relever ses manches. Il faut sacrifier ce dont vous jouiriez dans le monde extérieur. Par exemple, nous prononçons toutes le vœu de chasteté. Savez-vous ce que cela implique ?

Anna hésita. Cela voulait dire tourner le dos à la maternité, mais l'œuvre de cette communauté était un appel encore plus fort.

— Je suis prête à ces sacrifices, dit-elle.

— Encore une chose, Anna. Pour rejoindre notre congrégation, vous devez vous convertir au catholicisme.

— Avec joie.

C'était facile : elle croyait en Dieu et en Jésus. Elle connaissait le Nouveau Testament et avait assisté aux offices des missionnaires méthodistes venus convertir les Indiens.

— Avant de prendre votre décision, je voudrais que vous soyez présente à la messe du dimanche.

— Je l'y emmènerai, dit Cosette, stimulée par l'objectif d'Anna et par le souvenir de son propre attachement au catholicisme, qu'elle considérait comme la plus belle foi au monde.

— Dans le cas où vous seriez admise dans notre maison, il y aura trois années d'études intensives. Vous suivrez des cours de catéchisme, mais apprendrez aussi l'histoire de l'Eglise, vous devrez lire la vie des saints et des martyrs, les philosophes et les théologiens comme saint Augustin et saint Jérôme. A côté de cela, vous devrez étudier les mathématiques, la chimie, l'anatomie et la physiologie. Et tout cela s'ajoutera aux tâches quotidiennes du couvent : la cuisine, le ménage, la lessive et la couture. Une fois formée, vous accompagnerez vos sœurs dans leurs visites aux malades. Etes-vous prête pour un tel programme, ma fille ?

— Absolument, ma mère ! Je le suis.

— Je veux que vous preniez quelques jours de réflexion, reprit mère Matilda en inclinant la tête. Vous allez renoncer à un mari, à des enfants. La communauté deviendra votre seule famille.

— Ça me paraît être une merveilleuse famille.

— Il me faudra une autorisation signée de vos deux parents. Une fois ce détail réglé, nous vous accepterons parmi nous et votre instruction pourra commencer.

— Tu feras comme moi, dit Cosette tandis qu'elles montaient les marches de l'église au milieu d'une foule hétérogène mêlant riches et pauvres, Mexicains et Blancs. Tu sais déjà faire le signe de croix. Il faudra s'agenouiller, se lever, répondre au prêtre.

Les parents d'Anna n'étaient pas des pratiquants assidus. Dans l'Oregon, ils allaient à l'église méthodiste pour rencontrer des gens plus que pour nourrir leur foi. A San Francisco, ils se rendaient parfois au temple luthérien de California Street. Ils n'avaient donc pas d'objection à ce qu'Anna accompagne sa gouvernante à un office catholique, par « curiosité » - ce qui était vrai. Anna avait juste omis de leur parler de son intention d'entrer dans une communauté religieuse.

Elle répéta exactement les gestes de Cosette et de l'assemblée, mais resta sur le banc quand sa gouvernante alla communier. Anna ne comprenait rien au latin, mais cette langue avait des accents exotiques et mystérieux. Elle aimait l'encens et la profusion de fleurs. Le son cristallin des clochettes de l'autel. Les rayons du soleil colorés par les

hauts vitraux. Le catholicisme faisait appel aux sens, enchantant l'ouïe, la vue et l'odorat.

Du haut de ses quinze ans, Anna sourit. Je vais beaucoup aimer être catholique, se dit-elle.

Il pleuvait. C'était une journée morne et froide jusqu'à ce que M. Barnett fasse irruption dans la maison, appelant les siens d'une voix enthousiaste signifiant qu'il avait quelque chose de spécial pour eux. « Généreux jusqu'à l'absurde », disait toujours Rachel à propos de son mari.

— Attendez de voir ce que j'ai rapporté pour mes petites femmes chéries ! dit-il en surgissant dans le petit salon où Anna et sa mère se tenaient en silence.

Contrairement à son habitude, son épouse ne se leva pas et sa fille ne le salua pas. Mais tout à sa joie, il ne remarqua rien.

— Amenez-le ici, les enfants ! cria-t-il par-dessus son épaule.

Le sourire qui illuminait son visage semblait gravé dans le marbre. Deux hommes déposèrent une énorme malle sur le tapis du petit salon et se découvrirent poliment avant de repartir.

— J'étais sur le quai. Le capitaine était pressé de rentrer à Vancouver et il me l'a faite à moitié prix. Je l'ai eue pour une bouchée de pain ! dit-il en ouvrant le couvercle d'un geste théâtral. Alors ? Qu'en dites-vous ?

Il sortit un tissu chatoyant parcouru de reflets émeraude.

— Ça vient directement de Chine ! Leur plus belle soie ! Vous avez vu ce jaune et ce rouge ? Et celle qui est brodée ? Pensez un peu aux magnifiques robes que vous allez pouvoir en tirer. Vous allez faire l'envie de toutes les femmes de Californie !

Il s'arrêta net. Son sourire s'évanouit.

— Qu'y a-t-il ? Je pensais que ça vous ferait plaisir et que vous danseriez sur place ! Je n'ai même pas droit à un sourire ?

— Anna a quelque chose à te dire, Mallory, annonça Rachel, les mains crispées sur les genoux. Tu ferais mieux de t'asseoir.

Il remarqua enfin la pâleur et le dos raide de sa femme.

— Mon Dieu, Anna, tout va bien? Tu es malade? dit-il, se précipitant vers sa fille.

— Non, papa. J'ai une nouvelle à t'annoncer.

— Une nouvelle ? Quelle nouvelle ?

Les sourcils soudain froncés, il attendit la réponse.

La nervosité d'Anna augmenta d'un cran. Elle ne voulait pas blesser ses parents. Sa mère ne souhaitait que le bien de ses enfants et son père travaillait dur pour leur offrir la meilleure vie possible. Elle se doutait bien qu'ils n'approuveraient pas sa décision, mais dans sa naïveté et la joie de sa prise de conscience elle n'avait pas anticipé la réaction violente de sa mère. Son père réagirait-il mieux ?

Comme elle hésitait, Rachel éclata :

— Notre fille veut devenir catholique !

— Catholique, répéta-t-il en plissant le nez. Comme ces gens de Saint Urban ? Ce sont surtout des Mexicains et des Irlandais, non ?

— Elle veut être bonne sœur !

— Tu veux dire, comme ces femmes qui portaient de longues tuniques à Boston ? s'étonna-t-il, de plus en plus perplexe. Pourquoi Anna voudrait-elle les rejoindre ?

— Parce qu'il y a un ordre hospitalier en ville, qui officie à l'hôpital de la Charité, dit-elle d'une voix étranglée, comme si elle annonçait la pire des nouvelles. Ta fille... veut devenir infirmière.

Le froncement de sourcils s'accrut avant de faire place à la stupéfaction.

— Mais de quoi parlez-vous ? Quelle religieuse ? Quelle infirmière ? Notre Anna va épouser le meilleur parti de la ville. J'en ai discuté avec Harry Connor, qui possède des ferronneries et une fortune bien plus grande que la mienne. Nous étions d'accord pour dire que son Richard et notre Anna feraient un couple parfait le moment venu...

Il agita la main comme pour chasser un moucheron et se retourna vers la malle.

— Regardez ce tissu blanc, là. Ne me dites pas qu'il ne conviendrait pas pour une robe de mariée...

— Papa, je veux entrer chez les sœurs de la Charité. Je veux faire quelque chose d'important de ma vie.

Les poings sur les hanches, sa chaîne de montre en or étincelant à la lueur du feu, il se tourna vers elle.

— Ecoute-moi bien, ma toute petite : tu peux oublier ça sur-le-champ. Marie-toi et donne-moi des petits-enfants. Il n'y a rien de plus important dans la vie d'une femme.

— Père, je veux soigner les malades, dit-elle en se levant de son fauteuil.

— Les infirmières sont à peine plus recommandables que des prostituées ! C'est un métier pour désespérées. Aucune femme honnête...

— Les sœurs de la Charité sont tout à fait respectables, père.

— Je suis déjà entré dans un hôpital : il n'y a pas pire endroit sur terre !

— Mais le leur est différent.

Son père était roux, de la racine des cheveux jusqu'à la pointe des bacchantes en passant par les cils. Debout devant le feu, on aurait dit un elfe tout droit sorti d'un livre d'images. Un elfe corpulent qui aurait pu être assis sur un champignon vénéneux. Jovial de nature, il comptait beaucoup d'amis. Il possédait en effet cette qualité étonnante de s'entendre avec ses interlocuteurs sans pour autant abandonner son propre point de vue. Cela le rendait très sympathique. Il œuvrait dur et s'il s'arrêtait parfois dans les saloons et les maisons de jeu, personne ne l'en blâmait (même si, parfois, Anna entendait sa mère sangloter quand il rentrait à la maison imprégné de parfum). D'aussi loin qu'elle s'en souvenait, il l'avait toujours surnommée « petit œuf ». Quand ils étaient dans l'Oregon, il marchait dans les hautes herbes où elle jouait, s'arrêtait, mains sur les hanches, et s'exclamait : « Qu'est-ce que c'est ? Un oiseau a pondu une espèce d'œuf dans mon pré ? » Il la chargeait sur son épaule et la ramenait à la maison tout en appelant : « Rachel ! J'ai trouvé un très gros œuf pour notre dîner ! » Et Anna riait, riait.

Elle aurait tellement voulu qu'il l'appelle « petit œuf » en cette minute. Qu'il détende ses sourcils roux, fasse semblant de réfléchir à cette idée d'infirmière et dise : « Petit œuf, si c'est vraiment ce que tu veux, alors c'est bon. »

Au lieu de quoi, son regard se fit distant, comme s'il se retranchait en lui-même, lui, ce gentleman extraverti qui payait des bières à des étrangers, tendait des pépites aux mendiants, aimait sa fille de toutes ses forces et vouait toute son énergie à être riche, non pour son propre confort mais pour elle, son petit œuf, sa précieuse fille trouvée dans les herbes dorées de l'Oregon.

Rien n'aurait pu préparer Anna à la douleur qu'elle perçut dans son regard, son incrédulité devant pareille trahison. Debout au milieu du petit salon, il avait l'air d'un vieil homme impuissant. Subitement, il fit volte-face et quitta la pièce en écartant la malle d'un coup de pied, comme si elle avait fait de lui le plus grand imbécile de la terre.

Pendant une semaine, un silence oppressant pesa sur la maison. Barnett partait à l'aube et rentrait bien après la nuit. Anna trouva finalement le courage de l'affronter alors qu'il étudiait des registres dans son bureau. Au son étouffé de la pluie contre la vitre répondaient la chaleur du feu dans la cheminée et la douce lumière des lampes allumées. Mais la maisonnée ne respirait pas le bonheur. La joie d'Anna avait tout ruiné.

— Père, dit-elle, j'ai en moi le besoin de prendre soin des autres. Je ne peux pas m'en empêcher ni m'en défaire. J'ai bien essayé, mais ce désir ne cesse de grandir.

— Tu peux prendre soin d'un mari et de tes enfants, répliqua-t-il sans lever les yeux de ses comptes.

— Ce n'est pas assez.

Il finit par la regarder. La douleur était toujours là, aussi intense. Elle avait plus que jamais envie qu'il l'appelle « petit œuf. »

— Quand tu étais enfant, tu ramenaïs toujours à la maison des oiseaux blessés. Tu pleurais toutes les larmes de ton corps quand un veau mourait. Tu as été inconsolable quand toutes nos poules sont mortes de maladie. Je te répétais pourtant qu'une fermière ne pouvait s'attacher à son dîner, dit-il en secouant la tête.

De gros et douloureux sanglots secouèrent Anna, frustrée de ne pouvoir trouver les mots, de ne pouvoir peindre ou composer la symphonie qui lui ferait comprendre ce qu'elle éprouvait.

— Tu veux abandonner le flirt, l'amour et la maternité pour être chaste, pauvre et suivre tellement de règles contre nature, soupira-t-il avec tristesse, comme si son âme le quittait.

— C'est le prix à payer, répondit Anna, en larmes, car, au fond de son cœur, elle ne voulait pas renoncer à tout, elle aspirait à une vie normale, elle voulait des enfants - mais elle désirait aussi être infirmière. Un prix que je suis prête à payer, ajouta-t-elle d'une voix brisée.

La douleur du regard paternel se transforma en déception. C'était pire que la colère. Il secoua la tête et retourna à ses chiffres.

Au fil des semaines, le sentiment de plénitude ressenti par Anna à l'hôpital fit place à un vide croissant, froid et insupportable. Rachel la sortait dans les parcs ou au bord de la mer. Barnett la couvrait de robes, de chapeaux. En vain. Elle soupirait après l'Oregon, après le couvent. Elle avait beau essayer de les oublier et de se conformer aux désirs de ses parents, elle n'y parvenait pas.

Sa mère l'emmena consulter des médecins. L'un diagnostiqua de la mélancolie. L'autre dit que c'était de l'hystérie. Tous deux incriminaient son utérus et prescrivirent des pilules et des potions. Rachel la houspillait. Pleurait. Ne cessait de lui demander « Pourquoi ? ». Elle tenta même la culpabilité: « Peu importe que j'aie tant souffert pour te mettre au monde dans un chariot, en plein territoire indien ? Vingt-cinq heures de travail ! J'ai souffert le martyr : mes chairs se déchiraient, je perdais mon sang. J'ai cru mourir ! Peu importe que ton père ait cru me perdre ce jour-là ? Il ne savait pas quoi faire, jusqu'à ce que tu arrives, hurlante, toute mouillée, froide et aussi impuissante que lui. Bien qu'épuisée, je me suis assise et je t'ai donné le sein. Je saignais encore, j'avais mal, mais nous avons vite repris la route, car nous devions nous éloigner des Indiens. Peu importe la torture et l'enfer par lesquels je suis passée pour construire une vie autre que la manufacture de textile, une vie meilleure pour mes enfants ? »

Mais au bout du compte, elle en fut réduite à dire :

— Mallory, elle a toujours été différente. Tu le sais bien. Petite, elle était sauvage, aujourd'hui, c'est une jeune fille déterminée. Mais je n'en dors plus. Nous ne pouvons pas continuer ainsi. Laissons-la entrer dans son couvent. De toute façon, ça n'ira pas en s'améliorant et nous devons penser à Eli. L'état mental de sa sœur l'affecte, or il devient un garçon tellement bien. Laissons-la y aller. On verra bien si elle apprécie de vivre comme une ouvrière, coincée avec d'autres filles, vivant au rythme des cloches, des coups de sifflet et des règles d'autrui, ajouta Rachel avec amertume. Elle reviendra en courant à la maison avant d'avoir prononcé ses vœux définitifs.

Mais Barnett se montra inflexible :

— Ma fille ne sera pas infirmière. Point final.

Et puis, un jour, Barnett rentra à la maison transfiguré.

Debout devant la cheminée du petit salon, il appela Rachel et Anna.

— Ce matin, j'étais au port pour inspecter un chargement d'oranges et de café en provenance des îles Sandwich quand une énorme caisse est tombée d'une voiture sur un homme, lui écrasant la jambe. On ne pouvait pas le conduire chez lui, car il venait d'arriver à San Francisco et n'avait pas d'adresse. Il n'avait que son nom : Barbey Northcote. Nous l'avons alors chargé sur une carriole et conduit à l'hôpital de Stockton Street, celui de la Charité. Là, nous lui avons dit adieu, car nous savions qu'il était condamné. Mais il avait tellement peur qu'il ne me lâchait plus la main et il m'a supplié de rester avec lui jusqu'à la fin. Ce que j'ai fait. Un docteur est venu l'examiner. Il a dit qu'il était spécialiste des os et il a entrepris de nettoyer la plaie sur-le-champ. Il a découpé la peau et les chairs abîmées, réduit la fracture et posé une attelle. Après ça, Northcote a été emmené dans une salle et mis au lit. Comme je savais que la fin était proche, je lui ai demandé s'il fallait prévenir quelqu'un. Mais avant qu'il puisse répondre, une de ces religieuses habillées de noir avec un tablier blanc s'est approchée et m'a dit qu'il avait besoin de repos. Sa tenue était impeccable. Elle parlait d'une voix douce, était jeune et jolie, encore que sa coiffe lui tirait un peu les traits. Ses mains voletaient partout, passant de l'oreiller aux couvertures de Northcote. Elle a dit qu'elle lui administrerait de la morphine et veillerait à ce que la gangrène ne s'installe pas. Puis elle m'a invité à repasser demain, car il aurait certainement envie de voir ses amis. Autour de moi, la salle était tranquille, les malades donnaient. Ça ne sentait pas mauvais. Ces femmes remarquables, ces religieuses, vaquaient en silence comme des anges descendus du ciel... Ne me demandez pas pourquoi, mais je suis certain que Barney Northcote va se remettre. Ce que j'ai vu n'est pas loin du miracle.

Il s'interrompt pour se tamponner les yeux avec son mouchoir.

— Quel homme ne serait pas fier de voir sa fille se consacrer à une cause si noble et si altruiste ? Petit œuf, tu as ma bénédiction. Tu peux rejoindre les sœurs.

Anna avait seize ans quand elle fut confirmée dans la foi catholique, après un an d'instruction religieuse auprès d'une enseignante laïque,

Mme Sanchez. Une fois par semaine, elle s'était rendue chez cette dame avec d'autres catéchumènes pour apprendre le catéchisme, la liste des péchés et des sacrements, la liturgie de la messe. Durant ce temps, le père Riley l'avait baptisée, avait entendu sa première confession et lui avait donné la communion pour la première fois. Quand l'évêque tapota la joue d'Anna le jour de la confirmation, ce bon père rayonnait de fierté.

A cette occasion, Mallory fit un don généreux à l'Eglise et donna une superbe fête, se vantant auprès de tout le monde d'avoir pour fille une future « sainte ».

Quant à Rachel, elle s'était depuis longtemps résignée à perdre son enfant, comme elle disait. Elle s'y était d'autant mieux résignée qu'elle avait eu une autre fille dans l'intervalle. Entre Eli et la petite Helen, elle avait donc quand même sa famille idéale.

Mais elle n'en resta pas moins à la maison le jour où Barnett conduisit Anna au couvent. La jeune fille y resterait trois ans en tant que postulante puis novice, avant de prononcer ses vœux définitifs.

Barnett embrassa Anna sur le front et la laissa sonner pour qu'on la laisse entrer. Elle pleurait de joie et de tristesse mêlées, car elle avait trouvé sa place dans le monde, mais elle quittait l'enfance et ce même monde.

Deux autres jeunes filles, Alice et Louisa, faisaient la même démarche qu'elle. Toutes trois furent prises en charge par sœur Agnès, âgée d'une quarantaine d'années. Elle les escorta jusqu'au dortoir des postulantes, une chambre à six lits de fer séparés par des rideaux accrochés au plafond.

Le quotidien d'Anna était plus que jamais régi par les règles et confiné entre quatre murs. Mais le manque de liberté personnelle ne lui pesait pas : c'était le prix à payer pour une vie qui lui correspondait depuis la naissance. Au lieu de s'irriter de l'habit, du voile, des lourds souliers et des bas trop serrés, elle voyait en eux le signe de la grande vocation qu'elle allait bientôt épouser.

Elle faisait de son mieux pour imiter les autres, Louisa et Alice, les novices présentes depuis déjà un an et les sœurs consacrées. Elles chantaient si sereinement dans la chapelle, s'asseyaient tellement droit pour méditer, s'agenouillaient sans impatience, alors qu'elle était incapable de se concentrer sur l'office. Ses pensées se tournaient vers les prochains cours, les visites à l'hôpital où elle servait la soupe et le

pain. Pendant que les autres chantaient le «Je vous salue, Marie », elle songeait au jour où elle recevrait sa propre trousse médicale et commencerait à réellement soigner les malades.

Anna avait découvert que la congrégation ne faisait pas payer ses services. Les sœurs faisaient vœu de pauvreté. Elles dépendaient donc de la générosité d'autrui pour effectuer leur mission. Le simple cottage qui servait de couvent, agrandi d'une chapelle, d'un dortoir, d'une cuisine, d'une salle à manger, d'un petit salon et d'une salle de cours, avait été donné par un riche San-Franciscain, propriétaire de vignobles à Napa et Sonoma. Des épiciers catholiques, souvent des Mexicains restés après la perte de la Californie par le Mexique, offraient la nourriture. La communauté s'occupait de sa lessive et cousait ses vêtements, mais le tissu venait de chez Weston & Sons, autre commerce catholique. Quand, parfois, les sœurs devaient sortir, elles pouvaient compter sur une carriole prêtée par une écurie de louage de Sansome.

Anna avait découvert que la communauté catholique de San Francisco était relativement importante. Cela tenait à l'ancienneté de la présence catholique en Californie. Arrivée avec les explorateurs et les marchands espagnols, elle s'était beaucoup développée grâce aux vingt et une missions franciscaines fondées au XVIII^e siècle en vue de convertir les Indiens de la côte.

Anna s'était liée d'amitié avec Louisa et l'aidait à faire ses devoirs. La jeune fille lui avait raconté que sa mère l'avait laissée tomber par terre quand elle était petite et que cela expliquait peut-être sa lenteur et ses difficultés d'apprentissage. Elle s'inquiétait en permanence de son aptitude à prononcer ses vœux définitifs. Anna la rassurait en lui disant qu'elle ferait une religieuse formidable.

Le soir, Louisa s'asseyait sur le lit d'Anna pour partager un moment d'amitié. Sa famille n'était pas riche. Son père buvait son salaire et sa mère cousait des linéuls pour une entreprise de pompes funèbres. A la maison, elles étaient six filles et pas un seul garçon. « L'une de vous doit entrer dans les ordres, avait un jour décrété son père dans un moment de sobriété. Peu importe laquelle. On tire ça à pile ou face. » Le sort avait choisi la tranquille Louisa, qui ne se plaignait jamais et ne se soucierait pas de l'endroit où elle irait du moment qu'on serait gentil avec elle.

Au cours de sa première année parmi les sœurs, Anna remarqua le respect très particulier auquel elles avaient droit. Les gens, surtout les catholiques, se montraient courtois devant leur habit qu'ils

contemplaient avec une sorte d'admiration mêlée d'effroi. Si leur bouche prononçait « Bon après-midi, ma sœur », leur regard disait « Vous n'êtes pas normale. Vous travaillez directement pour Dieu. Vous avez des pouvoirs cachés ».

Les trois postulantes étaient assises à leur table avec un encrier et du papier, prêtes à noter.

— La première chose à faire quand vous entrez dans la chambre d'un patient, commença sœur Agnès, debout devant le tableau noir, c'est de vérifier que les fenêtres sont bien fermées et les rideaux tirés. On ne doit pas laisser entrer l'air ou le soleil : les malades ont besoin d'obscurité et d'une atmosphère statique. A présent, regardez bien, mes enfants, voici comment l'on vérifie que quelqu'un a de la fièvre ou une baisse subite de température. Vous posez le dos de la main sur votre joue - pas sur votre front, Louisa, puisque, une fois consacrée, vous aurez votre toque ; sur la joue. Cela vous donne la température normale. Ensuite, vous posez le dos de la main sur la joue du malade afin de déterminer si sa peau est plus chaude ou plus froide que la vôtre. Cela vient avec de la pratique.

Elles passèrent plusieurs minutes à essayer entre elles avant que sœur Agnès ne reprenne :

— Parfois, quand aucun docteur n'est disponible, on nous appelle pour suturer une plaie. Vous n'avez besoin d'aucun entraînement en la matière puisque vos mères vous ont appris à coudre. Cela vous donne un avantage par rapport aux étudiants en médecine qui, eux, passent des heures à s'entraîner.

Gloussement de Louisa. Anna la fit taire d'un regard.

— Lorsque vous vous apprêtez à quitter la chambre d'un patient et que vous lui laissez des médications, veillez à bien lui montrer comment les prendre. Beaucoup de nos malades sont pauvres et incultes, pour ne pas dire simples d'esprit. Une fois, j'avais laissé un flacon de sirop à un homme avec comme instruction d'en prendre une cuillerée trois fois par jour. Quand je suis repassée le voir, le flacon était toujours plein : il n'avait pas réussi à y introduire la cuiller !

Une fois stagiaires à l'hôpital, les trois postulantes passèrent de la théorie à la pratique. Elles commencèrent par la lingerie, où l'on faisait bouillir les draps pour tuer la vermine. Elles lavèrent ensuite les sols à la soude, vidèrent les pots de chambre, veillèrent à maintenir les bandages propres et le phénol à niveau, servirent aux malades des

repas sains et reconstituants, prièrent avec eux. Bientôt, on les autorisa à prodiguer des soins. Elles eurent leurs propres patients. Elles prenaient le pouls, écoutaient la respiration, vérifiaient le teint, l'aspect des blessures, administraient de la morphine, assistaient les médecins dans leurs visites et enfin regardaient leurs patients repartir vaillants par la grande porte ou ressortir dans un linceul par l'arrière.

Chaque soir, Anna rejoignait son lit de fer avec un sentiment d'intense satisfaction à l'idée du travail accompli dans la journée. Les sœurs et elle démontraient au monde extérieur combien le métier d'infirmière pouvait être civilisé. Elle avait devant elle une vie de prière, de fraternité, de bénédictions et, surtout, de patients guéris et reconnaissants.

— La mère supérieure veut te voir.

Surprise, Anna leva le nez des draps qu'elle était en train de plier.

— Moi ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas, mon enfant, dit sœur Bethany. On m'a juste demandé d'aller te chercher.

Une convocation chez mère Matilda ? Cela rimait généralement avec « réprimande ». Comme elle approchait du bureau, Anna s'essuya les mains sur sa robe. Elle avait dix-sept ans, était passée novice, mais n'avait pas encore appris à se détendre en présence de la supérieure. Elle frappa.

— Entrez.

— La grâce du Seigneur soit sur vous, révérende mère, dit Anna selon la formule de salutation en vigueur au couvent. Vous vouliez me voir ?

— Oui, ma fille. Le moment est venu de votre première visite à domicile.

— Pardon ?

Anna fixa la religieuse avec incrédulité avant de se reprendre :

— Oh ! Merci, révérende mère !

— Vous accompagnerez sœur Agnès.

— Puis-je y aller avec sœur Margaret ? demanda Anna

instantanément.

Elle n'aimait pas sœur Agnès. Celle-ci ne souriait jamais et agissait comme si elle était plus proche de Dieu que n'importe qui. Mais il n'était pas question de discuter les décisions de mère Matilda.

— Pardonnez-moi, se reprit-elle. J'irai avec sœur Agnès, bien sûr.

— Ce sera tout, mon enfant. Que la grâce du Seigneur soit sur vous.

Une heure plus tard, elle cheminait en silence auprès de son enseignante dans les rues animées de San Francisco. Ignorant les regards et les commentaires, elles s'arrêtèrent dans Kearny Street devant une petite maison en bois, où elles entrèrent sans s'annoncer car sœur Agnès connaissait les lieux.

Devant elles, un escalier menait directement à l'étage. De part et d'autre de l'entrée s'ouvraient d'autres pièces, dont un petit salon où s'ébattait un couple nu sur un canapé. La femme se tenait sur le dos, jambes en l'air, tandis que l'homme allongé sur elle impulsait un mouvement d'avant en arrière. Ses fesses blanches et rebondies marquaient le rythme.

Anna se figea, mais sœur Agnès demeura imperturbable. La tirant par la manche, elle lui indiqua l'escalier qu'elles gravirent au son d'un rapport sexuel endiablé. Le bruit les suivit jusque dans une chambre faiblement éclairée où une vieille dame reposait. Elle sourit à la vue des religieuses.

Spectatrice pour cette première fois, Anna regarda sœur Agnès prendre le pouls, vérifier le blanc de l'œil, la langue, le teint, écarter ensuite les couvertures pour relever la chemise de nuit et inspecter discrètement les fesses marquées de trois plaies en cours de cicatrisation.

— Votre fille vous retourne-t-elle quatre fois par jour comme je l'ai recommandé ? demanda la religieuse d'une voix douce qu'Anna ne lui aurait jamais soupçonnée.

— Oui, ma sœur. Elle suit vos instructions à la lettre.

Et même un peu plus, songea Anna, qui percevait les grognements montant du rez-de-chaussée.

Pendant que son aînée appliquait de la crème et faisait prendre ses médicaments à la malade, elle jeta un coup d'œil à la pièce. A en juger

le mobilier hétéroclite et sans charme, le tapis usé et les rideaux troués, la famille ne roulait pas sur l'or. De fait, si la congrégation soignait parfois de riches patients, elle se consacrait avant tout aux pauvres et aux sans-abri. Ils étaient tous catholiques, non qu'il y ait discrimination dans la charité des sœurs, mais les protestants répugnaient à faire appel à leurs services.

Dans le miroir accroché au-dessus de la commode, Anna aperçut son reflet : voile blanc de novice, un peu plus long que celui des postulantes, courte pèlerine noire sur les épaules, robe noire et corsage de « jour », pas de jupons ni d'armature de crinoline, si bien que la silhouette était aussi droite qu'une flèche. Cela se rapprochait de plus en plus de l'habit des sœurs. Anna aimait ce qu'elle voyait.

Elle rejoignit sœur Agnès pour prier avec la vieille dame, dont le lit était surplombé d'un grand crucifix. Enfin, la religieuse aspergea le front de la malade d'eau bénite avant de la bénir. Quand elles redescendirent, le petit salon était vide. Anna s'interrogea sur le couple : qui étaient-ils ? Où avaient-ils disparu ? Elle avait l'impression que ces visites à domicile allaient lui plaire. Entrer dans l'intimité des gens, découvrir leur façon de vivre et peut-être leurs secrets : ça lui rappelait son enfance, quand elle se demandait ce qu'il y avait derrière l'horizon et à quoi ressemblaient les hommes des autres contrées.

Elle essaya de ne pas repenser à la scène du canapé. Voilà bien une chose de la vie qu'elle ne connaîtrait jamais ! Elle avait parfois hâte de prononcer ses vœux, car, une fois consacrée, les pensées chamelles ne lui traverseraient plus l'esprit.

Lorsque le grand jour arriva, seules Anna et Louisa prononcèrent leurs vœux définitifs. La troisième novice était tombée amoureuse d'un jeune charpentier qui travaillait pour les sœurs et s'était enfuie avec lui pour l'épouser.

Mallory et Rachel Barnett étaient présents, accompagnés de la petite Helen et d'Eli, devenu un grand et beau jeune homme. Cosette était là elle aussi. La cérémonie avait lieu à Saint Urban au lieu de la chapelle du couvent car sept postulantes prononçaient également leurs vœux de noviciat. L'assistance était donc bien plus nombreuse que d'habitude.

Anna et Louisa chantèrent, un cierge à la main. Elles portaient un voile de mariée sur lequel était fixée une couronne d'épines, car l'épouse du Christ devait ressembler à son époux et accueillir les

souffrances que le Seigneur lui demanderait de supporter. Les piqûres d'épine reçues en ce jour de joie n'étaient qu'un avant-goût des sacrifices qui seraient demandés par le Seigneur dans les années à venir. Mère Matilda leur assurait qu'une fois toutes les épines tombées, il ne restait que l'auréole.

A chacune des deux jeunes filles agenouillées devant lui, l'évêque demanda :

— Ma fille, maintenant que s'achève le temps requis par votre congrégation pour votre profession de foi, quel est votre désir?

— Je demande à faire profession de foi éternelle à cette communauté de sœurs, pour la gloire de Dieu et le service de l'Eglise.

Trempant son pouce dans le saint chrême, le prélat traça le signe de la croix sur leurs fronts pour les bénir.

— Que Dieu qui a commencé en vous Son travail l'amène à son plein accomplissement devant le corps du Christ.

Elles reçurent leurs nouveaux noms : Theresa pour Anna et Veronica pour Louisa. On les emmena à la sacristie, où la mère supérieure et sœur Agnès leur coupèrent les cheveux avec de lourdes cisailles. Anna regarda ses boucles cuivrées dégringoler comme des fleurs coupées dans un panier par terre : un petit prix à payer pour sa nouvelle et fantastique vie.

Mère Matilda leur enfila ensuite un bonnet ajusté, noua leur guimpe empesée et arrangea leur toque blanche ainsi que le voile noir qui les empêcherait de regarder sur les côtés. Elles devaient regarder, droit devant elles, le chemin choisi.

Elles revinrent s'agenouiller devant l'autel, avant de s'allonger, face contre terre en signe d'humilité, bras écartés de manière à former une croix de leur corps.

Pour Anna, c'était le plus beau jour de sa vie. Le plus heureux depuis qu'ils avaient quitté leur ferme chérie neuf ans plus tôt. Enfin ! Elle se trouvait là où elle devait être.

Le père Halloran avait des cheveux couleur carotte, une peau pâle parsemée de taches de rousseur, une silhouette dégingandée et un regard bienveillant. Mais cette gentillesse se cachait sous un verbe acerbe qui pénétrait en profondeur le cœur de toutes les sœurs, novices et postulantes de la congrégation, laquelle comptait

dorénavant presque vingt membres car l'ordre se développait rapidement.

En charge d'une paroisse à Honolulu, dans les îles Sandwich, le jeune prêtre évoquait les terribles désastres qui s'étaient abattus sur les autochtones :

—La première épidémie de variole a dévasté Hawaï il y a sept ans. Elle a emporté un sixième de la population en un an ! Le roi Kamehameha IV et la reine Emma sont très inquiets du déclin démographique de leur peuple. Le souverain lui-même a dit : «Nous devons éradiquer la main destructrice qui décime notre nation. »

Abasourdies, les sœurs l'écoutaient parler de ces « infortunés païens » du Pacifique qui souffraient terriblement de leur ignorance et de la maladie. Elles se désolèrent à l'évocation de la récente épidémie de rougeole qui avait tué dix mille insulaires.

—Sur place, les néo-missionnaires protestants sont très actifs et les quelques catholiques - français de surcroît - ne suffisent pas à la tâche. Ils ont besoin d'aide. Qui, parmi vous, serait prête à braver les épreuves pour secourir ces malheureux ?

A cet appel, Anna et ses sœurs se levèrent comme un seul homme. Aucune ne savait où se trouvaient les îles Sandwich ni à quoi il fallait s'attendre. Le père avait simplement mentionné la décadence et la dépravation qui régnaient chez les locaux à l'arrivée des hommes blancs. Il y avait urgence à sauver ces pauvres gens.

Six d'entre elles furent choisies. Mère Matilda les avertit de ne pas attendre de subsides de l'Eglise ou de leur maison mère. Elles pourraient toujours prier pour recevoir des dons généreux, mais ne devraient compter que sur elles-mêmes pour leur subsistance et l'accomplissement de leur mission. Elles partiraient dans une semaine, sous le patronage du père Halloran.

Pour Anna, désormais sœur Theresa, le rêve allait devenir réalité.

Le 29 avril 1860, elle montait avec ses compagnes à bord du *Syren*, un trois-mâts réputé pour sa rapidité.

Cosette et sa famille étaient venues lui dire adieu.

Pendant que l'on chargeait dans les cales les malles remplies de bibles, de catéchismes, de rosaires, de bougies, d'hosties, de matériel médical et d'une statue de Notre-Dame-du-Bon-Secours soigneusement

empaquetée, Mallory Barnett donna à sa fille une montre à épingler à son habit.

— J'ai demandé à la mère supérieure ce que je pouvais t'offrir et elle m'a conseillé de te donner quelque chose d'utile.

C'était le moment de la dernière étreinte. Il la serra à lui couper le souffle. Cramponnée à lui, Anna absorbait sa force et plus encore quand le torse paternel vibra au son de la voix chérie :

— Prends soin de toi, petit œuf. Je suis très, très fier.

Quand elle avait commencé son stage à l'hôpital, elle avait cherché à prendre des nouvelles de Barney Northcote, l'homme à la jambe écrasée, et n'avait pas trouvé trace de lui, puis sœur Agnès lui avait confirmé qu'il n'y avait pas de spécialiste des os dans l'établissement. Son père avait tout inventé pour mettre fin, sans perdre la face, à l'impasse dans laquelle la famille se trouvait. Son amour pour elle et son désir d'accéder à tous ses souhaits avaient fini par le persuader que le vœu de chasteté, de pauvreté, d'obéissance et de service aux malades la rendrait plus heureuse que d'être couverte de rubis et d'émeraudes. Il ne la verrait jamais en robe de bal ni être courtisée par des jeunes gens, il ne la mènerait jamais à l'autel et ne bercerait pas le premier-né de son aînée. Il avait renoncé à son rêve, l'avait sacrifié, pour son bonheur à elle. A sa façon, il lui avait fait le plus beau des cadeaux.

Rachel, elle, pleurait tout en babillant :

—Je suis contente que tu ailles sous les tropiques, que tu échappes finalement à une « vie d'usine ». Ces îles ont l'air enchantées. Je prie pour que tu aies le temps d'en profiter un peu.

—Comment vas-tu faire, ma chérie ? J'ai entendu dire que les îles Sandwich étaient paradisiaques : palmiers, lagons bleus, soleil permanent. Cela doit être difficile d'observer ses vœux dans pareil endroit ! renchérit Cosette pour la taquiner.

— Il n'y aura pas de tentations dans les îles, dit Anna avec un sourire. Et puis, quoi de plus facile que de respecter ses vœux quand on est au paradis ?

Ils s'embrassèrent tous une dernière fois, mêlèrent leurs larmes et dirent aussi adieu à Cosette, qui de son côté repartait pour La Nouvelle-Orléans.

Anna rejoignit ses consœurs pour recevoir la bénédiction du père Riley et prier une ultime fois avec mère Matilda. Leur nouvelle mère supérieure serait dorénavant sœur Agnès, devenue « mère Agnès » à compter de ce jour.

Alors qu'elle franchissait la passerelle d'embarquement à la suite de ses compagnes, Anna sentit le soleil du Pacifique traverser son habit noir, réchauffer sa peau, ses os et jusqu'à son âme. Le *Syren* l'emportait vers sa destinée.

TROISIEME PARTIE

Honolulu, O'ahu

1860

— A Pearl Harbor, il y a une île qui s'appelle Moku'ume'ume, c'est-à-dire « l'île des jeux sexuels », racontait M. Marks au petit groupe qui contemplait l'animation du port. Avant l'arrivée de l'homme blanc, quand un couple avait du mal à concevoir un enfant, il se rendait sur cette île et s'asseyait autour d'un feu avec d'autres couples dans le même cas. Un *kahuna* sélectionnait au hasard un homme et une femme - non mariés, notez bien - et les envoyait batifoler dans les buissons. Si la femme tombait enceinte, le bébé était considéré comme celui de son « mari ». Si rien n'arrivait, le couple retournait sur l'île et recommençait. Plutôt sympathique comme solution, pas vrai, mon père ?

Le père Halloran marmonna une réponse que personne n'entendit. Sœur Theresa, elle, essaya de ne pas se représenter cette île licencieuse. Ses oreilles et celles de ses sœurs tintaient déjà trop des nombreuses histoires salaces entendues sur les Hawaïens. Correspondant de presse, M. Marks connaissait bien l'archipel et ne manquait pas de régaler son auditoire de récits certes colorés, mais parfois choquants. Or les manœuvres d'approche du *Syren* semblaient l'inspirer.

— Avant, quand un navire arrivait dans les îles, les vierges se dénudaient et le rejoignaient à la nage pour prendre leur plaisir avec les marins. Les missionnaires protestants ont mis fin à tout ça.

Sœur Theresa préféra s'éloigner et rejoindre ses compagnes accoudées au bastingage pour contempler leur nouveau pays.

Depuis qu'on avait annoncé, ce matin-là, que la terre était en vue, elles étaient sur le pont à regarder les montagnes grandir à l'horizon. Les yeux de sœur Theresa s'étaient écarquillés à la vue de ces sommets vert émeraude nimbés de brume et d'arcs-en-ciel, cette côte frangée de palmiers ployant sous la brise et ce ciel bleu turquoise infini où moutonnaient les nuages blancs. Quel panorama !

« Honolulu ! » avait crié le capitaine.

En cet instant, elles distinguaient des paillotes entre les palmiers et les bananiers, des clochers d'églises et quelques toits gris dépassant des arbres. Il y avait des bateaux partout, certains à l'ancre, d'autres toutes voiles dehors. D'imposantes constructions s'agglutinaient au bord de l'eau : entrepôts, capitainerie. Des drapeaux de tous les pays flottaient sur les toits ou en haut des mâts, fanion américain en tête. Il était étrange d'arriver dans un lieu si lointain et si nouveau pour retrouver la bannière étoilée.

Au-delà du front de mer, le long de rues sales, se déployaient des bâtiments de pierre blanche à deux ou trois étages, de petites églises aux flèches élancées, des maisons particulières, certaines modestes, d'autres immenses. La colonie d'Honolulu était en pleine expansion et gagnait sur la plaine d'un vert luxuriant qui s'étirait en un gracieux arc de cercle jusqu'au pied des montagnes.

Il faisait chaud. Malgré son chapeau à large bord, le père Halloran transpirait à grosses gouttes dans sa soutane noire serrée au cou par un col blanc amidonné. Les sœurs n'étaient pas mieux loties avec leurs habits sombres et leurs coiffes ajustées. Sœur Theresa tourna la tête de droite et de gauche en quête d'un souffle de vent salvateur. Ce faisant, elle aperçut au loin des hommes glissant sur l'eau. Elle cligna des yeux, plissa les paupières. Ils se tenaient bel et bien debout sur la crête des vagues, chevauchant les flots comme d'antiques dieux marins jaillis de l'océan. Elle se souvint soudain de cette tradition hawaïenne mentionnée par le père Halloran, et que les protestants n'avaient pu éradiquer : le surf.

Le *Syren* entra dans un étroit chenal. Depuis le pont, les passagers avaient une vue plongeante sur la forêt de corail qui poussait à fleur d'eau. Les poissons entraient et sortaient en toute sérénité du récif hérissé. Des pirogues approchaient à toute allure, maniées avec une dextérité étonnante par des rameurs qui criaient « *Aloha !* » en guise de bienvenue. Sur le quai, un orchestre jouait le « *God Save the Queen* » aux nouveaux arrivants, bien qu'ils fussent américains, tandis qu'une foule bigarrée acclamait le navire remorqué par deux petits bateaux à aubes aux cheminées fumantes.

Ils se faufilaient avec aisance entre les nombreux navires déjà au mouillage, depuis les goélettes jusqu'aux baleiniers en passant par les canots et les barques. Les hommes d'équipage lancèrent les cordages aux docks pour qu'ils amarrent le *Syren*.

Le père Halloran rassembla ses ouailles autour de lui pour une prière d'action de grâce. Toutes les six s'agenouillèrent, tête baissée, pour

recevoir la bénédiction et remercier le Seigneur d'être arrivées à bon port.

A peine s'étaient-elles relevées que des jeunes filles à la peau sombre et aux amples robes arc-en-ciel apparurent sur le pont. Semblables à un essaim, elles se dispersèrent entre les passagers pour leur offrir des colliers de fleurs et leur souhaiter la bienvenue.

— Mes sœurs, restons groupées, dit mère Agnès en frappant dans ses mains. Nous nous trouvons à présent sur une terre inconnue, semée d'embûches et de périls. Souvenez-vous des avertissements du père Halloran : nous devons traverser un quartier peu sûr pour rejoindre notre couvent.

Elle faisait allusion aux nombreux saloons et débits de boisson qui bordaient les rues proches du port. Honolulu connaissait un important trafic maritime et, certains jours, jusqu'à quatre mille matelots pouvaient descendre à terre pour se détendre.

Sœur Theresa avait hâte de débarquer après tant de semaines passées à bord, à tanguer, à lutter contre le mal de mer ou la crainte d'être emportée par les flots. Elle saisit sa sacoche noire, alla au bastingage et fixa avec envie la passerelle. Elle aurait dû attendre les autres, mais l'appel de la terre ferme était irrésistible. Relevant son habit, elle s'engagea avec précaution sur la planche de bois avant de se précipiter vers le quai, son voile gonflé par le vent.

Quand son pied toucha terre, elle ferma les yeux et remercia le ciel. Elle pria également pour ne plus avoir à entreprendre de voyage en bateau à voile.

Un bruit de tonnerre la tira de ses prières. Une caisse volumineuse que l'on déchargeait d'un brigantin venait de s'écraser sur le quai. Les débardeurs criaient et s'accusaient mutuellement tandis que les passants se contentaient de contourner l'obstacle ou commentaient la scène par petits groupes. Devant un bureau à l'enseigne révélatrice, « Négociants en baleine, saindoux et huile », deux hommes semblaient engagés dans une dispute amicale.

— Je te le dis, Farrow, tu fais une grossière erreur en laissant filer ça ! disait le petit gros tout en agitant un doigt sous le nez de son interlocuteur.

— L'huile de baleine sera bientôt dépassée. Je serais idiot d'en charger sur mes navires, répliqua ledit Farrow, sorte de géant à côté du négociant.

A cet instant sœur Theresa sentit que son voile s'était pris dans quelque chose. Elle fit volte-face et tomba nez à nez avec une brute qui serrait un pan de sa coiffe dans son poing énorme.

A son grand désarroi, il se rapprocha, l'air mauvais. Il avait les yeux injectés de sang et empestait le rhum.

— T'es quoi, toi ? grogna-t-il.

La surprise empêcha la jeune femme de répondre.

— Bon Dieu, cracha un comparse édenté, tout aussi sale, négligé et ivre. On dirait que son gruau aurait besoin d'être remué. J'ai justement la cuiller qu'y faut !

Ils éclatèrent de rire. Le premier tira à nouveau sur son voile, prenant davantage de tissu dans ses doigts, comme s'il remontait un poisson au bout d'une ligne.

— Tu dois donner du fil à retordre, toi. Rien qu'enlever l'emballage sera amusant. Qu'est-ce que tu crois qu'elle porte là-dessous, Frank?

— S'il vous plaît, laissez-moi partir, dit-elle enfin en essayant de reculer.

Un nouveau larron se joignit alors à eux, pantalon et maillot rayé de matelot sous une veste en loques, comme les deux autres. Tous les trois suintaient l'alcool. Ils se rapprochaient dangereusement, tandis qu'autour d'eux la foule passait, indifférente, pressée de vaquer à ses affaires.

— S'il vous plaît...

Elle essaya d'appeler, mais le souffle lui manqua. Où était le père Halloran ? Où étaient ses sœurs ?

— Dans quoi t'as la tête prise ? dit le troisième fripon en l'examinant de tout près. Une fois, j'ai vu une momie égyptienne. C'est ça que t'es?

Mais avant qu'il ait pu poser la main sur elle, une canne surgie de nulle part s'abattit sur son bras. L'homme cria et fit un bond en arrière.

— Regagnez votre navire, dit l'inconnu d'un ton sans réplique. Vous mettez la pagaille sur le quai.

Deux des marins tournèrent les talons sans demander leur reste tandis

que le premier baissait piteusement la tête.

— A vos ordres, cap'taine Farrow. Désolé, cap'taine Farrow, marmonna-t-il avant de s'éloigner en traînant les pieds.

— Merci, monsieur, parvint à dire sœur Theresa, tout en essayant de reprendre son souffle et de réajuster sa coiffe.

Il lui jeta un coup d'œil réprobateur avant de l'étudier avec curiosité de la tête aux pieds, ses yeux s'attardant sur la sacoche noire puis le rosaire accroché à sa taille.

— Ce n'est pas un endroit pour une femme seule. Vous devriez être escortée.

Elle pointa le doigt vers le pont où le père Halloran faisait ses adieux au commandant du *Syren*. Quand elle prit conscience que son mouvement avait dénudé son poignet, elle s'empressa de baisser le bras et de saisir à deux mains la poignée de sa trousse afin de cacher sa peau dans ses manches.

— Oh ! Je vois, dit l'étranger.

Bel homme, il devait avoir dans la trentaine et portait bien le pantalon blanc et la redingote de lin, ouverte sur un gilet de soie vert clair et une chemise blanche. Son chapeau de paille à larges bords arborait un ruban assorti au gilet. Sœur Theresa se figea un instant sous son regard perçant. A l'ombre du chapeau, les yeux sombres paraissaient encore plus enchâssés dans leurs orbites. Soudain, il se retourna et repartit à grandes enjambées vers le négociant en baleine. Pendant un moment encore, elle ne put détacher son regard des larges épaules et du dos bien droit.

— Nous pouvons y aller ! s'exclama le père Halloran, qui dévalait la passerelle. Sœur Theresa, j'ai vu ce qui s'est passé. Vous n'auriez pas dû descendre toute seule.

Et, suivant son regard, il ajouta :

— Bien que protestant, le capitaine Farrow est un homme de valeur. La vie n'a pas été tendre pour sa famille. Sa mère a été l'une des premières missionnaires à poser le pied sur ces îles. Emily Farrow. Vous entendrez parler d'elle. On dit qu'elle est devenue subitement folle il y a trente ans de ça, et personne ne sait pourquoi. Quant au fils de Farrow, il est malingre, mais les médecins ne parviennent pas à cerner ce qui ne va pas... Ah! Nos bagages sont chargés. Allons au

couvent, qu'en dites-vous ?

Sur ce, il prit la direction de la ville suivi de son petit groupe de sœurs, en rangs par deux. Une charrette tirée par une mule fermait la marche. Ils devaient former une bien étrange procession pour attirer ainsi les regards des marins, des dockers, des porteurs, des employés du port, des voyageurs et des promeneurs qui se trouvaient sur le quai.

Ils passèrent devant deux bâtiments surélevés aux larges baies vitrées. De nombreux panneaux proclamaient: « Folsom, fournitures pour armateurs », « Geary & Sons, Maîtres-voiliers », « Térébenthine, goudron et bitume au meilleur prix »... Autant de négociants exerçant des commerces lucratifs.

Parallèlement au front de mer s'étendait Fort Street, bordée de trottoirs en bois, de marquises et, à la grande surprise de sœur Theresa, de becs de gaz.

— Ce que vous voyez, expliqua le père Halloran d'une voix de stentor, est la preuve que le Seigneur agit dans ces îles ! Il y a quarante ans à peine, ces collines, ces plaines et ces vallées étaient occupées par des sauvages nus et ignorants, adeptes des sacrifices humains. Regardez aujourd'hui ! Là où l'on vénérât autrefois des idoles se dressent six églises ! Dans l'île voisine d'Hawaï, où le capitaine Cook succomba sous les coups des insulaires voilà quatre-vingts ans, les autochtones assistent désormais à l'office !

Ici aussi, l'on se retournait sur leur passage : des dames vêtues à la dernière mode, des messieurs en redingote et haut-de-forme, des matelots dans leurs uniformes nationaux, des Hawaïennes en *muumuu* et leurs semblables habillés de bric et de broc - probablement des vêtements de récupération, supposa sœur Theresa.

— Quatre congrégations protestantes occupent le terrain sur l'archipel, continuait le père. Leurs membres et leur clergé dirigeraient, dit-on, le gouvernement hawaïen. Ils font aussi partie du corps législatif et du conseil du roi, lequel consacre beaucoup de temps à traduire le livre de la prière commune. Inutile de vous dire que le puritanisme de la Nouvelle-Angleterre est très influent ici. Nous avons donc une tâche à notre mesure, mes sœurs : défendre la foi catholique, la faire prospérer et gagner en influence de manière significative.

Elles s'y étaient préparées. Pendant le voyage, elles s'étaient

familiarisées avec le catéchisme en hawaïen. L'objectif était que tous les autochtones parlent l'anglais, éradiquant ainsi à terme leur langue (l'hawaïen était interdit à l'école), mais beaucoup d'entre eux le maîtrisaient encore mal. Voilà pourquoi elles avaient fait l'effort d'apprendre le « Notre Père » dans la langue locale.

Leur petit groupe approchait de la cathédrale Notre-Dame-de-la-Paix, joli édifice en pierre blanche consacré dix-sept ans plus tôt. Non loin de là se dressait un petit bâtiment de bois, la chancellerie, siège administratif de l'évêché d'Honolulu, contre lequel se tenait le presbytère, à la fois bureau et résidence du recteur et des prêtres qui officiaient à la cathédrale. Ils arrivèrent enfin au couvent et à l'école mitoyenne, fondés un an plus tôt par dix religieuses françaises.

— Les sœurs du Sacré-Cœur ont créé ce pensionnat et l'école, mais c'est un ordre enseignant qui sort rarement dans le monde, leur expliqua le père Halloran. Alors que vous, mes sœurs, irez au contact de la population pour délivrer soins et assistance spirituelle à ceux qui restent confinés chez eux.

Par les fenêtres ouvertes s'élevaient des voix. Les filles chantaient sous la conduite de leur professeur. Sœur Theresa se demanda à quoi ressemblait la vie de ces Françaises. Quelles étaient leurs coutumes ? Elles arrivaient de si loin et avaient dû faire un voyage long de plusieurs mois...

— Grâce à de généreux donateurs locaux, le diocèse a pu acheter cette pension de famille, dit le père en s'arrêtant devant une maison dotée d'un porche et d'une galerie à l'étage. Elle vous servira de couvent le temps d'aménager un bâtiment à vocation plus permanente.

La gardienne, Mme Jackson, les accueillit. En dépit de son nom très américain, elle était moitié mexicaine, moitié hawaïenne. Son patronyme lui venait de son mari, un aventurier parti dix ans plus tôt chercher de l'or en Californie. Il n'avait plus donné de nouvelles depuis.

Les chambres se trouvaient à l'étage. Chacune comprenait trois lits en fer, séparés par des rideaux, trois tables de chevet, trois crucifix au mur, un broc et une bassine, des serviettes. Le minuscule bureau de mère Agnès, la cuisine et la salle commune où elles priaient, chanteraient, coudraient et liraient les écritures occupaient le rez-de-chaussée.

Mme Jackson assurait le ménage et les repas. Une fois par semaine,

deux jeunes filles venaient aider à la lessive, à l'empesage et au repassage. Si la communauté disposait d'une petite somme pour acheter de la nourriture et quelques produits de première nécessité, les sœurs devraient planter sans tarder un jardin de plantes médicinales. La véranda qui s'étendait à l'arrière de la maison leur servirait de laboratoire une fois isolée du soleil et de la pluie par des treillages amovibles. Elle disposait déjà de tables et de lampes à huile.

Après un dîner de côtelettes de porc, pommes de terre et salade, elles défirent leurs bagages puis se retrouvèrent pour prier et chanter. Chacune se retira ensuite pour sa première nuit sous le ciel d'Hawaï.

Sœur Theresa savourait d'être allongée dans un lit qui ne tanguait pas. Le silence était une bénédiction. Finis le bruit des vagues contre la coque, le claquement des voiles, les grincements et les craquements incessants du navire, la peur de l'océan insondable sous la quille.

Elle avait mal partout, n'avait jamais ressenti pareil épuisement, mais à dix-neuf ans elle vivait une grande aventure, qui lui donnait l'impression d'être mature, expérimentée et pleine de sagesse. Elle pensait à ses parents et à sa famille. Si seulement ils pouvaient la voir en ce moment, à la veille de vivre une glorieuse vocation. Et Cosette, qui devait être arrivée à La Nouvelle-Orléans ? Et les sœurs de San Francisco ?

Devant elle se profilait un avenir brillant d'espoir et de promesses, sur une terre fantastique ! Son âme montait jusqu'aux étoiles. Son cœur embrassait le cosmos avec une joie nouvelle. Le lendemain et tous les autres jours allaient être extraordinaires. Elle avait hâte de commencer !

Mais alors qu'elle glissait dans le sommeil, sa joie se dissipa à la vision d'un étranger au regard sombre et perçant. Il l'avait regardée avec... Quoi? Etonnement? Réprobation ?

Pourquoi venait-il hanter ses pensées à cette heure-là ? Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à le chasser de son esprit.

« Ce n'est pas un endroit pour une femme seule », avait-il dit. Quel endroit ? Le quai ? Honolulu? Hawaï ? Et quel était le danger?

Elle finit par s'endormir, mais dans ses rêves elle se retrouvait sur le quai en train d'interpeller son séduisant sauveur pour lui demander : « Dites-moi en quoi consiste ce danger, capitaine Farrow. »

— C'est la demeure du capitaine Farrow, indiqua le père Halloran tandis qu'ils attendaient à l'angle de King Street le passage du défilé royal. Les natifs l'appellent Ka Haie Pallo. Ils n'arrivent pas à prononcer « Farrow » alors ils disent Kapena Pallo.

Kamehameha IV et sa suite parurent enfin, obligeant les piétons et le trafic à s'arrêter. Sœur Theresa était fascinée par le mélange des genres qu'offrait la monarchie. Bien que très typés, avec leur peau cuivrée, leur visage rond de Polynésiens et leurs épais cheveux bouclés, les monarques n'en affichaient pas moins tous les symboles du mode de vie à l'européenne. Du haut de ses vingt-six ans, le souverain se déplaçait en calèche. Il avait une barbe clairsemée, un uniforme militaire couvert de médailles et un casque orné d'un panache. A ses côtés, la belle et très populaire reine Emma portait une robe de soie bleue et les cheveux relevés sous une charlotte, comme les plus riches San-Franciscaines.

Le couple royal était tellement épris de culture britannique qu'il avait appelé son fils de deux ans Prince Albert.

Se détournant du spectacle, sœur Theresa porta son regard vers la demeure qu'avait désignée le père. Entourée de pelouses agréablement ombragées par de splendides tamarins, cette maison d'angle peinte en blanc et surmontée d'un haut toit rouge comptait un étage et de profondes galeries. C'était à l'évidence le domicile d'une famille très aisée.

— Les Farrow sont ici depuis quarante ans. Ils possèdent des parts dans presque toutes les entreprises de l'île. Leur fortune provient à l'origine du commerce du bois de santal, qu'ils transportaient jusqu'en Chine avec leur propre flotte. Je ne serais d'ailleurs pas surpris si on m'annonçait que nous avons voyagé sur un de leurs navires. Le capitaine siège à l'assemblée législative, reprit le père Halloran.

Theresa avait appris que le régime hawaïen était une monarchie héréditaire et constitutionnelle, qui comptait deux Chambres, l'une

rassemblant les nobles et l'autre les représentants du peuple. Il existait aussi un gouvernement, un ministre de la Justice, un président de la Cour suprême, des juges locaux et de district sur les îles principales, ainsi que des shérifs et des policiers municipaux. La plupart des postes à haute responsabilité étaient tenus par des Américains ou des Anglais, tous protestants et très influents auprès de la monarchie.

Tournée vers la maison des Farrow, sœur Theresa se demanda si elle en apercevrait le propriétaire. Elle ne l'avait plus revu depuis son arrivée, trois mois plus tôt, mais elle en avait beaucoup entendu parler et avait suivi ses activités politiques dans les journaux. Le dessinateur de l'*Honolulu Star* rendait très bien la séduction de ses traits.

— Ils sont deux frères, continuait le père Halloran tandis que passaient fièrement devant eux des cavaliers hawaïens en uniformes militaires. Peter possède un ranch dans le nord-est de l'île, à Waialua. C'est là qu'habite leur mère, Emily. Elle est arrivée sur cette île en 1820. On dit que Peter la tient enfermée en permanence.

Malgré ses sermons condamnant les ragots, le bon père ne se privait pas d'en colporter.

— Edward, lui, vit en ville. Il dirige leur flotte depuis Honolulu. Il naviguait autrefois, mais plus maintenant. Il n'empêche que, tous les jours, vous le verrez sur sa terrasse à l'étage, l'œil collé à la longue-vue tournée vers le large.

Devant la maison, un enfant reposait sur une chaise longue en osier, une couverture sur le corps en dépit de la chaleur. Agé d'environ dix ans, il avait la peau olivâtre et arborait une tignasse noire. Il aurait pu être italien ou peut-être portugais. Près de lui, une jeune femme assise sur une chaise lui faisait la lecture.

— Quel bel enfant. Dépend-il de la maisonnée du capitaine ?

— C'est son fils, Jamie. Il est *hapa haole* métis. L'épouse de Farrow était hawaïenne, précisa le père devant la surprise de sœur Theresa.

— « Etait » ?

— Elle est morte il y a quelques années.

— Et l'enfant ? De quoi souffre-t-il ?

— Je l'ai toujours connu malade. Mais il me semble que son état s'est aggravé dernièrement. Aucun des médecins locaux n'arrive à expliquer

ce qu'il a. Peut-être le nouveau docteur anglais le découvrira-t-il. Il est arrivé peu de temps avant nous.

L'enfant disposait apparemment aussi d'une gouvernante à en juger par la mise et la posture de la lectrice. Agée d'une vingtaine d'années, elle portait une robe grise et un petit bonnet de dentelle.

L'attention de sœur Theresa se reporta sur leur mission du jour. Elle accompagnait le père Halloran dans une famille dont le patriarche était malade.

Les trois derniers mois n'avaient pas été faciles pour Theresa et ses sœurs. Hawaï traversait une grave crise économique. L'argent se faisait rare. Or elles n'avaient pas encore trouvé le moyen de générer un revenu régulier. Leurs voisines, les sœurs françaises, les aidaient un peu avec leurs maigres ressources, car elles faisaient payer la scolarité de leurs élèves, mais le but n'était pas de dépendre de leur charité.

Leur petite communauté comptait sur sa crème aux œufs. Mère Agnès avait en effet convaincu l'un des paroissiens de leur faire don d'une vache laitière. Avec les quelques œufs qu'elles parvenaient à négocier de haute lutte au marché, elles confectionnaient cette douceur qui avait fait leur renommée à San Francisco. Après un avis passé en chaire par le père Halloran, l'assemblée dominicale avait vite pris l'habitude d'en acheter à la sortie de la messe. Ce n'était pas beaucoup, mais c'était un début.

Quant à leur mission médicale, le père avait informé la communauté catholique de leur arrivée et des soins qu'elles pouvaient prodiguer à domicile. Il suffisait d'envoyer un mot à mère Agnès au couvent. Mais aucun ne leur était parvenu. D'après le père, c'était parce que les Hawaïens se méfiaient de la médecine occidentale et que les Européens préféraient être suivis par un docteur.

Alors que gardes montés et calèches royales continuaient à défiler, sœur Theresa tentait de dompter son impatience. Pas envers cette démonstration officielle interminable, mais plutôt envers l'indifférence affichée par les gens de tous bords vis-à-vis de sa communauté et de ses missions.

Nous sommes censées être invisibles et pourtant nous faire voir. Nous ne devons pas attirer l'attention sur nous-mêmes mais sur notre travail. Comment faire ?

Elle en était venue à penser qu'il serait bon d'accompagner le père Halloran dans ses tournées paroissiales afin de faire connaître leur

ordre. Voilà pourquoi elle se trouvait là. C'était sa première sortie-test.

— Quelle bêtise, n'est-ce pas, mon père ? s'écria un monsieur en s'approchant d'eux. Suspendre toute l'activité économique pour une sortie en calèche ! Et toute neuve en plus pour celle de la reine, alors que c'est la crise !

L'homme s'exprimait avec un accent anglais. Sans doute l'un des riches étrangers d'Honolulu. Comme la conversation prenait un tour plus politique, sœur Theresa préféra les laisser discuter et reporta son attention vers le garçon allongé sous sa couverture. La gouvernante rentrait dans la maison. Pourquoi ne pas aborder l'enfant ?

— Bonjour, dit-elle en traversant la pelouse. Je m'appelle sœur Theresa. Et toi ?

Le garçon écarquilla les yeux à sa vue.

— Jamie, répondit-il avec un filet de voix et une grimace de douleur.

— Tu te sens mal, Jamie ?

— Le docteur Edgware dit que j'ai l'estomac qui brûle.

— Oh, oh. Ça doit être très désagréable. Je peux mettre la main sur ton front ?

Il avait la peau sèche et froide. Theresa réfléchit.

— Est-ce que tu vomis ?

Il acquiesça.

— Quand ?

— Après avoir mangé.

— Mais que faites-vous ? s'écria la gouvernante, qui revenait avec un verre de lait et un morceau de fromage sur un plateau.

Cette femme était sur la défensive, le regard hostile. Elle protégeait son territoire. Cosette avait fait de même à San Francisco.

— J'essayais simplement de comprendre son mal et de voir si je pouvais aider.

— Nous n'avons pas besoin de vous, fut la réponse, jetée sur un ton

méprisant.

En trois mois à Honolulu, sœur Theresa avait pu mesurer l'ampleur des préjugés anticatholiques nourris par la communauté protestante. Vingt-neuf ans plus tôt, les congrégations venues de Nouvelle-Angleterre avaient persuadé les monarques d'expulser les catholiques de l'archipel. En 1839, la France, championne de la cause catholique, avait envoyé un navire de guerre afin d'obtenir réparation et la promesse de ne jamais plus insulter l'Eglise. Craignant une attaque, le roi Kamehameha III avait alors promulgué l'édit de Tolérance assurant la liberté de culte à cette confession. Vingt ans plus tard, les protestants ne s'en étaient toujours pas remis.

Sœur Theresa leur dit au revoir et s'éloigna, non sans jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. La jeune gouvernante essayait d'amadouer Jamie pour qu'il boive son lait.

Le défilé royal avait pris fin et la rue retournait à son animation habituelle. Theresa adorait se promener dans Honolulu. Il n'y avait pas de macadam, mais la chaussée n'en paraissait pas moins damée grâce à la composition spécifique des sols : une base de corail remonté du fond des mers, recouverte d'une légère couche de scories et de basalte crachés voilà des millénaires par le volcan désormais éteint.

Maisons et boutiques offraient à l'œil une agréable variété. Au lieu des constructions en brique de San Francisco, les commerces avaient utilisé des blocs de corail blanc extraits des barrières en mer. Les demeures particulières, toutes différentes, étaient bien plus spacieuses, leurs silhouettes nettes et blanches dressées au milieu de grands jardins plantés de tamarins et de manguiers.

Parfois, on apercevait une paillote au milieu d'un champ. Ces habitations étaient faites de gerbes d'herbes étroitement liées entre elles sur le modèle des cottages les plus modestes, mais étaient de couleur grise, et le toit était plus haut et plus pentu. Autour poussaient des carrés de cultures dont les familles vendaient la récolte au marché. A Honolulu, il n'était pas nécessaire d'aller très loin pour faire ses courses : chaque trottoir avait ses petits étals.

A tous les coins de rue, on trouvait aussi des indigènes, assis sur leurs talons, en train de surveiller la cuve de *poi*. Cette spécialité incontournable s'obtenait à partir de racine de taro, réduite en purée puis fermentée jusqu'à ce qu'elle devienne nectar. Le client payait sa dégustation, trempait directement son doigt dans l'épaisse préparation, le remuait plusieurs fois avant de l'enfourner dans sa

bouche pour ne pas en perdre une goutte. Après l'avoir bien léché, il recommençait l'opération encore et encore pendant que d'autres amateurs faisaient de même. Tout le monde piochait dans la même cuve.

Le jour où Theresa goûterait, elle s'assurerait que ce soit dans des conditions plus hygiéniques. Les autochtones n'en chantaient pas moins les vertus nutritives, voire curatives, du mets. Mais dans l'immédiat, la question ne se posait pas car elle n'avait pas d'argent. Et quel argent !

Ici, la seule monnaie de papier était constituée de bons du Trésor aux montants phénoménaux - très peu pratiques. Les pièces en circulation étaient principalement américaines, même si l'on trouvait aussi de la monnaie mexicaine, des couronnes et des shillings anglais, ainsi que des pièces de cinq francs. La plus petite devise était la pièce de dix *cents*, si bien qu'il fallait acheter les produits d'un penny comme l'encre, les crayons, le fil, les timbres par lots afin d'atteindre cette somme.

En plus du *poi* et du poisson frais, les Hawaïens vendaient des bananes, des fraises, des mangues et des goyaves. Les pommes venaient de l'Oregon. Theresa évitait de mordre dedans tant elles lui donnaient le mal du pays.

Elle n'avait fait part de ce sentiment à personne, car cela concernait moins l'envie de revoir sa terre natale que la liberté qu'elle y avait connue enfant quand elle courait partout.

Dans la communauté de San Francisco, il avait été facile de mettre de côté ses souvenirs et ses aspirations. Mais ici, les torrents coulaient dans des vallées profondément encaissées et le vent sifflait comme dans la vallée de Willamette, faisant croire à la petite Anna qu'en levant les bras elle s'envolerait.

Anna n'existait plus. Elle avait fait place à sœur Theresa, qui jamais en public ne devait retirer ses chaussettes et ses chaussures, ni ôter la coiffe empesée, le bandeau, la guimpe et le lourd voile qui l'empêchaient de trop tourner la tête. Même ses mains devaient rester cachées dans leurs manches, loin de la caresse du soleil.

— Nous y sommes presque, annonça le père Halloran.

Ils avaient quitté le centre-ville et suivaient une route poussiéreuse ombragée d'arbres au dense feuillage : arbres parasols, bambous, manguiers, noyers des Moluques, cocotiers - toutes les variétés des

mers du Sud. L'air embaumait le gardénia, la rose et le lis. Passiflores et bougainvilliers grimpaient le long des porches. De la plus humble à la plus imposante des maisons, balustrades et treilles étaient envahies par de luxuriantes plantes grimpantes.

Comme ils approchaient de leur destination, le père Halloran lui désigna un ensemble de paillotes, à peine visibles au milieu des cultures en pleine croissance. Ces habitations semblaient grandes, bien bâties. Presque monumentales.

— Ce village est dirigé par un vieux chef appelé Kekoa. Il refuse d'avoir à faire avec les chrétiens et les Occidentaux en général. C'est un ancien guerrier, puissant, qui a encore une certaine emprise sur une grande partie des insulaires contestataires. Aucun moyen de corruption ou de persuasion n'a convaincu le vieux gredin d'apprendre à lire, de porter des vêtements dignes de ce nom et d'assister aux offices religieux comme tous les autres indigènes éclairés ! Il y a quarante ans, alors que certains de ses contemporains adoptaient avec empressement nos usages et que des princes ou des princesses hawaïens épousaient des Anglais, lui a fermement refusé l'assimilation. Il administre sa vallée de concert avec sa nièce, Mahina, la fille d'une légendaire *kahuna*, appelée Pua, mystérieusement disparue il y a longtemps. Bref, chez eux, vous ne trouverez pas de crinolines ni de chapeaux hauts de forme !

Ils abandonnèrent la route principale pour s'engager sur un sentier étroit et boueux menant à une hutte solitaire. Ses habitants allaient rarement à la messe, mais le père Halloran se faisait un devoir de venir prier avec eux et de leur apporter la communion. Ce jour-là, il voulait prendre des nouvelles du grand-père malade.

— De quoi souffre-t-il ?

— Le vieux Michael ne l'admettra jamais, mais il a une longue pratique des spiritueux, dit le père en se découvrant pour éponger la sueur de son front. Vous savez qu'il est interdit de distiller dans ces îles et que tout étranger pris en train de donner de l'alcool à un indigène paie une lourde amende. Cela n'empêche pas les autochtones d'élaborer un alcool très fort à partir de racines de ti. Je suis désolée d'avoir à le reconnaître, mais en dépit des effets désastreux de la boisson sous les tropiques, les gens ici boivent sec, surtout les marins. On n' imagine pas le nombre des morts dues à l'alcool. Je crains que vos sœurs et vous-même ne soyez vite confrontées à ces cas.

Il remit son chapeau avant de poursuivre :

— Encore une chose, ma sœur. Je dois vous prévenir que cette maison étant sans fenêtres, l'air y sera irrespirable. D'autant plus que, pour tenir à distance les mauvais esprits, les Hawaïens urinent dans les coins, autour du malade, et vont parfois jusqu'à le laver dans leur pisse.

Pour atteindre la hutte, ils devaient traverser un champ fangeux. Theresa dut relever ses robes afin de ne pas emporter de boue à l'intérieur. Comme elle entra dans la paillote, elle vit combien sa délicatesse était vaine.

Le sol était dégoûtant, l'air nauséabond. Le linge pendait partout, la vaisselle s'empilait sur une étagère en bois, des sandales s'entassaient à côté de la porte, des couvertures formaient une pile tandis que racines de taro, oignons, épis de maïs et poisson séché attendaient dans des cageots.

Le père Halloran présenta Theresa aux membres de la famille, assis par terre dans une semi-obscurité avec laquelle ils se confondaient presque. Il les lui désigna ensuite par leurs noms :

— Miriam, la petite-fille. Jonathan, son mari, dont voici Samuel, le frère. Et Lucy, une petite sœur.

— Puis-je voir Michael, mon père ?

— S'il est d'accord, car il ne se laisse pas approcher par les docteurs.

S'agenouillant à côté du vieil homme allongé sur une natte, elle étudia le visage sillonné de rides, la chevelure blanche. Il avait les yeux fermés et respirait mal. Elle prit son stéthoscope dans sa sacoche. Il s'agissait encore du traditionnel tube en bois ressemblant à une trompette. Elle plaça l'embout élargi contre le torse du vieillard et écouta sous les regards attentifs de la famille.

— Il a une congestion pulmonaire. Depuis combien de temps est-il dans cet état ?

— Des semaines.

— Sur le dos ? Pourrait-on le tourner sur le côté, s'il vous plaît ?

Le père demanda à la famille de le faire rouler sur le flanc. Sidérée, Theresa découvrit trois escarres purulentes sur les fesses, dont l'une si profonde qu'on voyait l'os du coccyx.

— Ce pauvre homme doit être régulièrement bougé sinon les plaies vont empirer. Il risque plus de mourir d'infection que de maladie pulmonaire. Mon père, pouvez-vous leur expliquer qu'il faut le faire basculer toutes les six ou huit heures ?

— Ils parlent anglais et vous comprennent. Mais ils n'ont pas la même notion du temps que nous. Vous ne trouverez pas d'horloge ici.

Theresa réfléchit un instant puis s'adressa à Miriam :

— Le matin, tournez votre grand-père vers le soleil levant. A midi, mettez-le sur le dos pour qu'il regarde le soleil au zénith à travers le toit. Au soleil couchant, basculez-le dans sa direction, alors qu'il disparaît dans l'océan. Il devra passer la nuit sur ce côté. Il faudra trouver un moyen de le caler pour qu'il ne retombe pas sur le dos.

Tout sourire, la jeune femme lui répondit dans un anglais incompréhensible.

— Leur façon de parler n'est pas évidente au début. Vous vous y ferez, dit le père Halloran. Elle a prononcé « Kika Keleka », c'est-à-dire « sœur Theresa », et confirmé qu'ils coucheraient le cochon préféré de leur grand-père contre lui, de manière à le maintenir.

Tous deux prièrent avec la famille pour le malade avant de se lever pour partir.

— Je reviendrai demain avec un onguent pour ses blessures, et un médicament à base de camphre et d'eucalyptus pour ses bronches, dit Theresa à Miriam.

Sur le chemin de retour, son esprit passa du traitement le plus approprié pour le vieil homme au jeune Jamie Farrow rencontré ce matin-là. Que pouvait-on faire pour lui ?

— Sœur Theresa, que diable avez-vous fait hier ? demandait mère Agnès, visiblement troublée.

La jeune femme leva les yeux de son jardinage avant de lui répondre :

— Rien d'autre que ce que je vous ai raconté, révérende mère. J'ai accompagné le père Halloran chez des *Kanakas*.

— Eh bien, visiblement, cela a déclenché quelque chose. Venez voir.

Une foule attendait devant la maison : des vieillards avec des

béquilles, des jeunes hommes avec des pansements sales sur les jambes et les bras, des mères avec leur bébé, des enfants qui pleuraient. Les femmes étaient en *muumuu* tandis que les hommes portaient des pantalons et des chemises dépareillés. Certains étaient coiffés de chapeaux qui avaient connu des jours meilleurs.

Le père Halloran essayait d'obtenir le silence et un peu d'ordre. Dans la rue, les passants s'arrêtaient pour jouir du spectacle. Theresa surprit le commentaire d'un marin à son camarade :

— Qu'est-ce que tu crois que les sœurs distribuent gratuitement ?

Sœur Veronica apporta sur le porche un registre vierge, un crayon et de l'encre, afin de noter les noms et les adresses sous la dictée du père Halloran. Elle relevait également les maux et les blessures pour que mère Agnès puisse ensuite organiser les visites à domicile.

Remarquant une mère éplorée qui tenait un bébé amorphe dans ses bras, Theresa alla chercher du lait à l'intérieur. Mais quand elle en offrit à l'enfant, la femme secoua la tête et recula comme s'il s'agissait de poison. Theresa repensa alors au marché hawaïen où la communauté se fournissait en fruits et légumes. On n'y trouvait pas de laitages. Aucun insulaire ne venait jamais chez M. Van Dusen, le fromager hollandais de Merchant Street chez qui elles achetaient du cheddar. Quant à leur crème aux œufs, les paroissiens indigènes n'y touchaient pas.

Elle entrevit soudain une solution au problème qui la tracassait.

Le lendemain, mère Agnès répartit les visites. Theresa devait retourner chez le vieil homme, accompagnée de sœur Veronica. En passant devant la demeure des Farrow, elle aperçut le jeune garçon au même endroit, avec sa gouvernante. Après avoir prévenu sa compagne qu'elle ne serait pas longue, elle traversa la pelouse pour s'agenouiller à côté de la chaise longue.

— Bonjour. Tu te souviens de moi ?

— C'est trop fort ! s'exclama la gouvernante. Attendez un peu !

Elle se précipita vers la maison.

— Comment te sens-tu ? reprit Theresa, tout en prenant le pouls de Jamie.

— J'ai mal au ventre.

— Tu veux bien que je regarde ça de plus près?

Elle lui retira sa couverture. Il portait une chemise de lin rentrée dans un short en tweed. Elle entreprit de l'ausculter. L'examen provoqua immédiatement des flatulences. Les gargouillis étaient parfaitement audibles sans avoir recours à un stéthoscope.

— Que faites-vous donc ?

Le capitaine Farrow arrivait à grandes enjambées, l'air furieux sous son chapeau à large bord. Il n'avait même pas eu le temps d'enfiler une veste et ses manches de chemise étaient retroussées.

— Je m'appelle sœur Theresa. Nous nous sommes croisés il y a trois mois et...

— Je sais qui vous êtes. Que faites-vous à mon fils ? Sa gouvernante me dit que vous l'avez importuné, hier.

Ladite personne semblait très contente d'elle-même.

—Monsieur Farrow, ce que votre docteur appelle des brûlures d'estomac est en fait une intolérance aux produits laitiers. Votre fils en présente tous les symptômes. J'ai cru comprendre qu'il était à moitié hawaïen. Or les insulaires ont une véritable aversion pour le lait. Je crois que si vous...

— Voyez, monsieur ! l'interrompt la gouvernante qui désignait sœur Veronica, venue rejoindre sa consœur. Vous allez devoir mettre une clôture pour tenir ces gens-là à distance.

— Il n'y aura pas de clôture, mademoiselle Carter, répliqua Farrow avant de s'adresser à Theresa: Je vous serais reconnaissant à toutes les deux de bien vouloir quitter ma propriété et de ne plus importuner ma famille. Sinon, je serai contraint d'en référer à l'évêque.

C'était l'heure de détente de la communauté, entre le dîner et les compiles, avant que ne commence la règle du silence nocturne. Mme Jackson finissait de ranger la cuisine. Sœur Margaret et sœur Catherine cousaient, sœur Veronica pilait des feuilles de camomille et sœur Frances lisait en silence la *Vie des saints* par le père Butler. Assise à un petit bureau, Theresa consignait dans son journal les événements de la journée, c'est-à-dire les trois visites à domicile qu'elles avaient faites. Elle notait ses observations, le diagnostic, la progression attendue et le résultat espéré.

Un bruit de pas bien scandés la tira de son travail. Mère Agnès approchait.

— Sœur Theresa, quelqu'un vous demande. Un monsieur.

Le ton était plus que réprobateur. Interloquée, Theresa se rendit dans leur petite entrée. On suffoquait malgré la porte ouverte sur la nuit. Le capitaine Farrow attendait sur le seuil.

Sa haute stature, son charisme viril semblaient occuper tout l'espace. En dépit de sa redingote de lin et de son pantalon blanc rentré dans des bottes de cuir, il la faisait penser à un de ces envahisseurs barbares qui pillaient les couvents au Moyen Âge.

Quand il retira son chapeau, elle découvrit d'épais cheveux ondulés, un front haut et des sourcils bien dessinés. Mais les yeux demeuraient inchangés. Que ce soit à la lumière du jour ou d'une lampe à huile, ils étaient toujours aussi noirs et profondément enchâssés.

Il lui tendit une carte de visite.

— Je voulais m'excuser pour mon comportement, dit-il d'une belle voix de baryton. Après votre départ, j'ai repensé à votre conseil. Jamie a mal depuis toujours, mais cela a empiré depuis que le nouveau médecin a prescrit un régime riche en produits laitiers.

Il s'éclaircit la gorge. Theresa prit conscience de son malaise. Peut-être n'avait-il pas l'habitude de présenter ses excuses, de parler à des catholiques ou encore de se tenir sur le seuil d'une maison où les hommes étaient interdits ?

— J'ai demandé à Mlle Carter de supprimer le lait, le beurre et le fromage des repas de Jamie et de les remplacer par du jus de fruits. En quelques heures, il allait déjà mieux. Les douleurs à l'estomac avaient disparu et il avait retrouvé l'appétit. Il semblerait que vous ayez vu juste, ma sœur. J'aurais dû y penser moi-même, étant donné la connaissance que j'ai de la culture locale. Mais j'ai toujours pensé à mon fils comme à un Farrow, et les Farrow ont toujours été de grands consommateurs de fromage, de crème aux œufs et de laitages. À l'avenir, je n'oublierai pas qu'il est à moitié hawaïen.

Il porta la main à sa poche, où des pièces tintèrent.

— Ma sœur, j'aimerais vous payer...

— Nous ne prenons pas de gages. En revanche, vous pouvez faire un

don à notre fonds de charité.

— Je prends la suite, dit soudain mère Agnès, surgie de nulle part. Sœur Theresa, si vous voulez bien rentrer ?

Theresa s'exécuta. Quand elle passa devant la révérende mère, celle-ci lui arracha la carte de visite des mains et tendit sans un mot la boîte à aumônes au capitaine, qui y glissa trois pièces en or.

— Merci, dit-elle d'un ton vif. Bonne soirée, monsieur. Que Dieu vous bénisse.

Et elle lui ferma la porte au nez.

— Que la Grâce du Seigneur soit sur vous, révérende mère. Puis-je accompagner sœur Theresa dans ses visites aujourd'hui ?

Mère Agnès leva à peine les yeux de l'inventaire des réserves qu'elle faisait avec une sœur Catherine dans ses petits souliers : voilà que l'on manquait à nouveau de saindoux !

— J'ai fini de repasser le linge, ajouta sœur Veronica depuis la porte.

— Il est convenu que sœur Margaret aille avec Theresa, finit par répondre la mère supérieure, un brin agacée.

— Mais elle est indisposée...

— Oh, je vois. Très bien. La Grâce du Seigneur soit avec vous.

Mère Agnès avait d'autres soucis en tête : à quel usage consacrer le reste du saindoux ? En garderaient-elles pour leurs onguents et leurs baumes si recherchés ou bien pour améliorer leur ordinaire en y faisant cuire les pommes de terre ? Elle n'en pensa pas moins à rappeler sœur Veronica :

— Il serait bon de mentionner aujourd'hui à vos patients que les dons sont les bienvenus.

Sœur Veronica prépara sa sacoche noire avec beaucoup de soin, vérifiant par trois fois si tout y était. Elle savait qu'elle était un peu lente. Sa famille n'avait pas voulu d'elle, mais elle était heureuse. Il y avait les sœurs. Elles étaient toujours prêtes à l'aider dans ses tâches, surtout sœur Theresa.

— Prête, ma sœur ?

Theresa l'appelait depuis le petit salon. Elle se dépêcha et deux secondes plus tard elles sortaient sous un soleil écrasant.

— Avez-vous remarqué que ces îles ne se limitent pas aux cascades,

aux arcs-en-ciel, à la brume éternelle ou au surf? déclara Theresa.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh, bien, qu'au-delà du ciel bleu, de la pluie tiède et des fleurs extraordinaires, d'autres forces sont à l'œuvre. Les insulaires ne se sont jamais considérés comme les propriétaires de la terre, des animaux, des mers ou des poissons. Ils pensent faire partie d'un tout ordonné par les dieux dans la nuit des temps. Ce qui m'amène à me demander s'il n'existe pas des forces invisibles toujours agissantes malgré l'arrivée des Blancs avec leurs fusils, leur imprimerie et leurs routes goudronnées.

— On murmure que les anciennes traditions seraient toujours en vigueur. Le *hula*, par exemple. Je ne l'ai pas vu danser, mais j'ai entendu dire que c'était lascif et obscène, pire que toutes les abominations commises par les Cananéens décrites dans la Bible. Les gens se rassembleraient dans les fermes isolées de districts reculés, pour danser, vénérer les anciens dieux et s'adonner à des pratiques indicibles.

Theresa soupira. Sa sœur en Dieu ne comprenait pas. Depuis cinq mois qu'elle était là, elle avait ressenti autour d'elle comme un enchantement, mais n'avait pu le formuler à personne. Sa communauté ou le père Halloran pourraient se méprendre, prendre cela pour un blasphème et la punir en lui donnant dix rosaires à réciter.

— Que se passe-t-il là-bas? s'étonna sœur Veronica à la vue de la foule assemblée près de la résidence royale.

— Il y a peut-être un concert.

En bordure des pelouses se dressait en effet un kiosque à musique où se produisait, chaque dimanche après-midi, l'orchestre royal dirigé par un talentueux Prussien venu de Weimar. Le précédent souverain, Kamehameha III, voulant imiter les cours d'Europe, avait constitué ce qui ressemblait à une « fanfare royale » pour jouer des marches militaires et divertir les dignitaires européens en visite. En fait, dans leurs beaux uniformes blancs aux boutons brillants, coiffés de hauts chapeaux à plumets, n'étaient leurs traits typiquement polynésiens, les musiciens évoquaient n'importe quelle fanfare municipale américaine.

Toutefois, il ne s'agissait pas de musique, car en s'approchant elles virent des festons et des drapeaux rouge, blanc et bleu. Une voix impérieuse s'adressait à une foule silencieuse composée

principalement d'Occidentaux. Les insulaires étaient rares. Les femmes encore plus.

Sœur Theresa eut la surprise d'apercevoir le capitaine Edward Farrow debout sur une caisse, son beau visage en partie caché dans l'ombre de son chapeau. Ses gestes et sa voix captivaient littéralement l'auditoire.

— Nous sommes isolés ! Nous sommes vulnérables ! A la merci du reste du monde ! Il est primordial de créer des liens étroits avec une métropole. Il nous faut des alliés. Et des alliés puissants. L'Amérique est la plus proche. Contrairement à l'Angleterre ou à la France, elle pourrait venir rapidement à notre secours en cas de besoin...

— Tu veux l'annexion d'Hawaï à l'Amérique !? lança une voix mécontente.

— Non, pas l'annexion ! L'alliance, entre ce royaume et cette république. Hawaï doit rester indépendante. Je ne recherche pas des maîtres, je recherche des amis. Une relation forte et efficace. Un allié qui ne peut venir rapidement à notre aide n'est d'aucune utilité.

Sœur Theresa s'intéressait moins au discours qu'au tribun. Elle repensait au rituel journalier du capitaine que l'on pouvait voir tous les jours à midi sur sa terrasse en train de contempler l'horizon avec sa longue-vue. Il était toujours seul. A quoi pensait-il dans ces moments-là ? Qu'espérait-il voir ? Ou alors était-ce juste un moyen de voguer, ne fut-ce qu'en esprit, sur son océan bien-aimé ?

Revenant à la réalité, elle constata qu'il était un orateur-né. Sa diction était parfaite, sa rhétorique, dramatique. Dans sa bouche, chaque mot prenait un relief nouveau, l'idée la plus banale devenait novatrice.

Comme il balayait l'assemblée du regard, il la vit et s'interrompit le temps de lui faire un petit signe de la main. Elle se retourna pour voir à qui il s'adressait. Personne. Quand leurs regards se croisèrent à nouveau, il lui sourit discrètement et reprit le fil de son discours.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? demanda sœur Veronica.

— Aucune idée. Peut-être veut-il me parler. Attendons quelques instants.

Derrière le capitaine s'étendaient les vertes pelouses du palais royal ou *Hale Ali'i*, « la maison du chef ». C'était le plus grand bâtiment de la ville. L'ensemble ressemblait à une demeure patricienne américaine, mais ne comprenait en fait que des pièces de réception - salle du

trône, salon et salle à manger d'Etat, comme tout *Hale Ali'i* digne de ce nom. De fait, le jeune roi habitait des paillotes construites sur le terrain de la résidence royale.

Farrow avait terminé son discours. A peine descendu de sa boîte à savon, il fut assailli par des sympathisants, pour la plupart des négociants et des industriels à en juger par leur mise soignée, leur bedaine épanouie et le cigare en bâton de chaise qui ne les quittait pas. Ils lui tapaient dans le dos et s'exclamaient :

— Beau discours, Farrow ! Nous aimons votre énergie et votre vision des choses.

Le capitaine fendait la foule avec difficulté, sans cesse arrêté pour convenir d'un rendez-vous, rencontrer telle et telle faction, promettre de « réfléchir à ce sujet », serrer des mains. Il parvint finalement à rejoindre les deux religieuses.

—Merci de m'avoir attendu, ma sœur. Je sais combien votre temps est précieux. Je voulais savoir si vous pourriez ausculter Jamie aujourd'hui. Il ne va pas très bien.

— Est-ce son intolérance au lait ?

— Il n'en a plus bu une goutte depuis votre intervention tout à fait pertinente. Non. C'est quelque chose de plus insidieux.

— Je le verrai avec plaisir.

Ces dernières semaines, elle n'avait fait que l'apercevoir en passant, allongé dans sa chaise longue sous la surveillante de sa gouvernante.

— Petit, il était robuste et plein de vie. Il ne tenait pas en place. Toujours à grimper et à courir partout. Mais il y a quatre ans, il a commencé à perdre du poids, à devenir amorphe. Il n'avait plus d'appétit. Nous avons consulté tous les médecins d'Honolulu, mais aucun n'a pu identifier son mal. Depuis ce matin, il refuse de quitter son lit. Il est complètement apathique. Ça m'inquiète.

— Le docteur Edgeware n'a aucune idée de ce que cela pourrait être ? s'enquit Theresa, qui connaissait maintenant l'excellente réputation de ce médecin.

— Il est parti à Hilo pour plusieurs semaines.

Les deux religieuses l'accompagnèrent donc chez lui, mais une fois

arrivés Theresa suggéra à sa consœur de se rendre au domicile du premier patient qu'elles devaient normalement visiter.

— Je ne serai pas longue à vous rejoindre.

Pendant que sœur Veronica s'éloignait, le capitaine fit entrer Theresa. S'était la première fois qu'elle franchissait le seuil de sa maison. Un vestibule desservait des pièces ouvertes de part et d'autre de l'entrée et de l'escalier menant à l'étage. Le parquet était astiqué avec soin, un lustre en cristal pendait du plafond. Cela lui rappelait les demeures de San Francisco où ses parents l'emmenaient pour de grandes fêtes.

Si ce n'était qu'ici les pièces étaient remplies de curiosités en tout genre : des cabinets chinois laqués de noir, des lanternes chinoises rouges, des statues de dieux asiatiques en jade vert et rose, des peaux de tigre, des têtes de lion ou d'antilope accrochées aux murs. Elle ne put s'empêcher d'approcher du totem dressé au pied de l'escalier. Il se composait de quatre personnages ailés, chacun monté sur la tête de l'autre, le plus haut coiffé d'un chapeau conique. Ils avaient des yeux exorbités et une bouche en forme de bec qui dévoilait leurs dents dans une grimace féroce.

— C'est tlingit. Ça vient d'Alaska, dit Farrow.

— J'avais dix ans et je vivais dans l'Oregon quand mon père nous a fait venir à San Francisco. Nous avons descendu le fleuve Willamette jusqu'à la côte pour embarquer sur un plus grand bateau. Dans le port, il y avait deux totems comme celui-là, plus simples et plus petits. Ils avaient été sculptés par des Indiens Chinooks, mais personne ne connaissait leur signification. Je les trouve magnifiques...

— Malheureusement, ils se font rares avec les missionnaires qui convertissent les Indiens du Nord-Ouest et les persuadent de ne plus sculpter ces effigies, voire de les détruire. Celui-ci vaudra un jour son pesant d'or. Je le donnerais bien à un musée s'il ne s'agissait pas d'un souvenir de mon dernier voyage. Quand je suis revenu à Hawaï, mon père était mort et j'ai dû reprendre ses affaires. Ce totem me rappelle mes jours heureux en mer.

Comme ils s'engageaient dans l'escalier, Theresa entrevit un portrait au-dessus de la cheminée d'une des pièces. Une jeune femme, habillée à la dernière mode, posait avec un garçon d'environ cinq ans. Elle était d'une beauté à couper le souffle avec sa peau brune, ses yeux de biche et sa chevelure ondulée d'un noir de jais. Ce mélange d'exotisme et de standards occidentaux attirait le regard et prêtait au fantasme.

— C'est Leilani, ma défunte femme.

A l'évidence, le garçon à ses côtés était Jamie. Il avait des yeux magnifiques, grands ouverts sur le monde, avec un léger renflement de la paupière inférieure qui lui donnait l'air mélancolique - tout comme sa mère. Theresa fit part de ses constatations au capitaine.

— Dans ces îles, la sage-femme façonne l'enfant à la naissance. Dès qu'il est venu au monde, elle appuie au coin des yeux et à certains endroits pour modeler le bébé selon les critères de beauté hawaïens, répondit le capitaine qui contemplait lui aussi le portrait.

Il poussa un soupir.

— Jamie est né au mois de *Welo* pendant la lune *Kupau*, c'est-à-dire la saison des marées basses et des alizés. C'est censé lui donner tua caractère doux et facile, reprit-il avant de se tourner, l'air inquiet, vers Theresa. Je vous mène à lui.

A l'étage, une porte ouverte révélait l'intérieur de la chambre à coucher du garçon. Il gisait tout habillé sur son lit, sa gouvernante dans un fauteuil à son chevet.

— Mademoiselle Carter, j'ai demandé à sœur Theresa de venir jeter un oeil à Jamie.

— Certainement, monsieur, dit l'employée en se levant avec raideur, mains jointes à hauteur de la taille.

Alors même qu'elle était plus petite, elle semblait regarder Theresa de haut. Celle-ci se demanda ce qu'elle avait bien pu faire pour l'offenser. Mais elle n'était pas là pour spéculer.

Elle écouta le cœur de Jamie, qui battait comme les ailes d'un oiseau affolé, posa la main sur sa peau et constata qu'elle était froide et sèche, examina sa langue qu'elle trouva pâle et le blanc de ses yeux, à l'aspect vitreux. Elle lui posa quelques questions et lui demanda enfin de lui serrer la main aussi fort qu'il le pouvait. Il en avait à peine l'énergie. Mais il remarqua l'alliance à son annulaire.

— Vous êtes mariée ?

— Oui.

— Où est votre mari ?

— Au ciel.

— Alors vous êtes veuve, comme grand-mère Emily?

Avant qu'elle puisse répondre, une femme d'âge mûr fit irruption dans la pièce pour annoncer des visiteurs. Sa ressemblance avec Mlle Carter était si frappante qu'elles ne pouvaient être que mère et fille. S'excusant auprès de Theresa, Farrow suivit l'intendante, la laissant seule avec Jamie et la gouvernante.

Mlle Carter se rassit, l'air toujours méfiante. C'était pourtant une jeune femme séduisante avec son visage en forme de cœur, encadré par des anglaises auburn. Bien que grise, sa crinoline était à la dernière mode et le corset soulignait une silhouette élancée. Theresa se demanda pourquoi elle n'était pas mariée.

Reprenant son auscultation, elle demanda à l'enfant s'il donnait bien, ce qu'il mangeait, quels étaient ses bons et ses mauvais jours. Son beau visage rond aux yeux si expressifs, ses lèvres charnues et sa peau olivâtre donnaient une idée de l'homme séduisant qu'il deviendrait un jour. Mais pour l'heure, ils devaient trouver ce qui le rongait.

Soudain, une idée traversa l'esprit de Theresa.

— Mademoiselle Carter, puis-je vous voir en privé, s'il vous plaît?

Sourcils froncés, la jeune femme se leva et suivit la religieuse hors de portée de voix de l'enfant, près de la porte-fenêtre laissée ouverte pour donner un peu de fraîcheur.

— Mademoiselle Carter, quand Mme Farrow est-elle morte ?

La gouvernante se raidit et pinça les lèvres, ce qui la vieillit terriblement.

— Ce n'est pas quelque chose dont nous discutons dans cette maison.

— Je me demandais si l'état de Jamie n'avait pas un lien avec le chagrin dû à la perte de sa mère.

— C'est vous l'experte, répliqua Mlle Carter, le menton relevé.

— Je ne fais que me renseigner...

— C'est l'heure de son en-cas, je reviens tout de suite, reprit l'autre, qui recula brusquement pour éviter tout contact avec le voile de Theresa, soulevé par le vent.

Theresa resta seule près de la fenêtre, à s'interroger sur les raisons d'une telle hostilité. De là, ses pensées se tournèrent à nouveau vers Jamie. Elle débattait du traitement à suivre quand une voix jeune l'interpella :

— Qui êtes-vous ?

Un garçon d'une dizaine d'années venait d'entrer dans la chambre. Il portait un canotier et un pantalon de tweed roulé jusqu'aux genoux.

— Reese ! Tu es venu ! s'exclama Jamie, en appui sur ses coudes.

Surveillant Theresa du coin de l'œil, le visiteur s'approcha du lit.

— Salut, Jamie. Comment ça va ?

— Pas trop mal. Sœur Theresa, voici mon cousin Reese.

— Enchantée, fit-elle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le garçon en désignant son voile.

— Mon habit de religieuse.

— Ça fait mal ?

Il voulait sans doute parler de la coiffe et de la guimpe. Elle secoua la tête. Se désintéressant d'elle, le garçon reporta son attention sur Jamie.

— Quand viens-tu au ranch ? Il y a six nouveaux poulains et la rivière fait au moins cent mètres de fond !

Theresa observait les deux cousins. Ils ne se ressemblaient pas. Sans doute parce que Reese n'avait pas de sang hawaïen.

— Ce n'est pas toi qui décides, Edward !

L'exclamation la surprit.

— Aïe ! C'est reparti, dit Reese. J'aimerais tellement qu'ils arrêtent de se disputer.

Theresa se rapprocha de la terrasse. Deux hommes s'éloignaient à l'arrière de la maison. L'un était le capitaine Farrow. L'autre, plus petit et corpulent, s'aidait d'une canne pour marcher. Il s'agissait sans doute de Peter Farrow, dont on disait qu'il possédait une centaine de têtes de

bétail dans son ranch de Waialua. Le vent portait leur conversation jusqu'à elle.

— Je ne veux plus en parler ! criait Peter. C'était ta femme ! Si tu souhaites commémorer son anniversaire, fais-le, mais sans moi.

— Pour l'amour de Dieu, Peter ! Pourquoi toujours « elle », « elle » ? Ne peux-tu au moins en sa mémoire l'appeler par son nom ? Leilani.

Comme son frère refusait de répondre, le capitaine jeta un coup d'œil vers la maison.

— Où est mère ? Je croyais que tu devais l'amener pour voir Jamie.

— Ne me demande pas comment, mais elle a réussi à sortir la nuit dernière et je l'ai trouvée errant sur la plage en chemise de nuit. Elle s'est réveillée ce matin avec une bronchite si bien que je n'ai pas voulu qu'elle fasse le voyage, malgré ses protestations.

Farrow se découvrit pour se passer la main dans les cheveux puis remit son chapeau.

— Elle allait si bien. Que s'est-il passé ?

— Aucune idée. La dernière crise remonte à des mois. Il y a des périodes calmes, puis cette rage soudaine... Edward, nous ne pouvons plus nous en occuper. Charlotte est enceinte et elle ne veut pas la savoir dans le voisinage du bébé. Elle doit venir vivre ici, avec vous, dit Peter en prenant son frère par le bras.

— Charlotte, enceinte ? Encore ? Mais vous êtes fous !

— Edward, contrairement à toi, je refuse de laisser la peur diriger ma vie.

— C'est un pari insensé, mon frère !

— Ça ne t'a pas empêché d'avoir un fils.

— Une décision que je regrette aujourd'hui, crois-moi !

A ces mots surprenants, Theresa coula un regard vers Jamie. Il était engagé dans une discussion enflammée avec Reese. S'il n'avait pas entendu cette fois-ci, était-il néanmoins au courant ? *Comment un père pouvait-il regretter d'avoir un fils ? Cela expliquait-il le mal de l'enfant ?*

— Edward, Charlotte a menacé de ne pas quitter le lit de toute sa

grossesse si mère restait chez nous.

Peter se retourna et claudiqua vers la véranda. Mettant sa main en porte-voix, il appela son fils :

— Reese ! Descends, mon bonhomme ! Nous partons !

— La vache ! dit le garçon. Je dois y aller. J'espère que tu vas te rétablir vite et venir nous voir au ranch.

Après son départ, Theresa revint vers le lit. Jamie avait fermé les yeux. Le cœur de la jeune femme se serra à sa vue. Un enfant de dix ans était fait pour grimper aux arbres et chasser le lapin. La main sur le front de l'enfant, elle se fit la promesse solennelle de le guérir de cette mystérieuse torpeur.

Alors qu'elle ramassait sa sacoche, un pas lourd se fit entendre dans l'escalier. S'attendant à voir le capitaine Farrow, Theresa resta sans voix devant l'apparition qui passait la porte. C'était la femme la plus imposante qu'elle ait jamais vue, tant en taille qu'en largeur. Couverte de la tête aux pieds d'un *muumuu* jaune chatoyant, elle avait une peau sombre et de longs cheveux crépus qui lui faisaient comme une crinière. Elle ignore la jeune femme pour se précipiter vers le garçon.

— Il dort, dit Theresa, pensant s'adresser à une servante puisqu'elle était hawaïenne et parlait dans son dialecte.

Mais à sa grande surprise Jamie ouvrit les yeux et sourit dans la seconde.

— Tutu ! s'exclama-t-il.

Il disparut entre les énormes bras de la femme qui le serrait sur son cœur.

— Mon petit Pinau ! disait-elle en le berçant.

— Voici sœur Theresa. Elle est venue pour m'aider. Sœur Theresa, voici ma *Kapuna-wahine* : Tutu Mahina, ma grand-mère.

Reposant doucement son petit-fils sur le lit, la géante se tourna vers Theresa. Elle semblait emplir la pièce non seulement de sa stature mais de sa présence.

— Vous aidez mon petit Pinau ? demanda-t-elle d'une voix douce et mélodieuse. Il y a trois, quatre ans, il courait, vite comme un *pinau* -

une libellule. Ici, là, impossible à attraper ! Mais aujourd'hui, mon pauvre petit *pinau* ! Il est malade. Le fils de ma fille...

Ainsi, c'est la belle-mère de Farrow ! réalisa Theresa.

La femme lui redemanda son nom, s'en imprégnant jusqu'à ce qu'elle s'écrie triomphalement :

— Kika Keleka !

L'habit de Theresa lui donna encore plus de fil à retordre. Un vêtement bien mystérieux, qu'elle entreprit d'étudier sans complexe, soulevant le voile, tirant sur la coiffe, jouant avec le scapulaire et la robe. Le rosaire, en particulier, attira son attention.

— Ah ! Tu crois Kirito ? dit-elle en scrutant le crucifix.

— Oui, je crois en Jésus-Christ.

— Tu crois Akua ?

— Oui, je crois en Dieu.

— Pas comme Kapena Pallo, commenta Mahina en fronçant les sourcils.

— En effet. Le capitaine Farrow et moi sommes un peu différents, mais chrétiens tout de même.

— Ah ! s'écria son interlocutrice avant de l'étreindre de ses gros bras. *Aloha ! Aloha.*

Prise par surprise, Theresa fut comme ensevelie dans une étreinte généreuse, débordante de chair, dont elle ressentait la chaleur à travers le coton de ses robes. Mahina répétait « *Aloha* » à la façon d'une berceuse, insistant sur la deuxième syllabe en baissant d'un ton, comme pour une chanson. C'était un plaisir à entendre et un baume pour le cœur, car le souffle qui prononçait ce mot offrait plus qu'un accueil. De l'amour.

— Mon petit Pinau est très malade à cause des mauvais esprits dans son sang. Il faut chasser les démons. Père et oncle se battent, dit-elle en joignant le geste à la parole. Oncle tombe dans l'escalier. Il casse la jambe. *Auwe !* Mauvais sang, Kika Keleka. Ils ont besoin de *ho'oponopono* mais ne font pas.

Theresa n'avait aucune idée de ce que pouvait être un *ho'oponopono*,

en revanche, elle connaissait la superstition locale voulant que le malheur dans une maison provoque la maladie. Elle avait aussi remarqué que Mahina se grattait le haut du bras depuis un moment et lui demanda donc de relever la manche de sa robe. Mahina s'exécuta, révélant un violent urticaire qui s'étendait du coude à l'épaule par larges plaques enflées, parfois purulentes aux endroits où elle s'était grattée jusqu'au sang.

Theresa offrit alors de la soigner. Quoique sceptique, la grand-mère de Jamie accepta et se retrouva assise dans le fauteuil, manche roulée, à attendre le traitement.

Dans leur jardin de plantes médicinales, les sœurs faisaient pousser de l'échinacée, mauve et jaune, dont elles tiraient des extraits, des teintures et des onguents. Cette plante servait de remède à une myriade de maux, si bien qu'elles en avaient toujours une réserve dans leur trousse. Sortant le pot de crème de sa sacoche, Theresa en appliqua sur les plaques avant de recouvrir le tout d'un bandage, à conserver au sec pendant sept jours.

— Je réexaminerai les boutons d'ici une semaine, ajouta-t-elle. Ce doit être une allergie. Certains produits introduits dans ces îles par les Européens ne conviennent pas au sang hawaïen. Peut-être quelque chose que vous avez mangé ?

Mais Mahina secoua la tête.

— Il y a une malédiction sur moi.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Mahina laissa errer son regard sur l'habit de Theresa avant de se focaliser sur le rosaire. La jeune religieuse sentit qu'elle avait pris une décision. Après l'avoir évaluée, cette femme la jugeait digne de recevoir une confidence. Et de fait :

— Voilà longtemps, quand j'étais jeune, j'allais avec ma mère au ventre de Pele. C'est *kapu* entrer. Ma mère disait moi rester dehors. Mais j'allais dedans. La déesse Pele prenait ma mère, et moi j'entrais dans le ventre de Pele.

Elle s'interrompit, ses grands yeux noirs tournés vers la chambre de Jamie plutôt que vers Theresa. Elle reprit :

— J'allais à l'intérieur et Pele punit moi. Kika Keleka, comment arrêter la malédiction ? J'essaie *ho'oponopono* mais c'est pas marcher.

— Comment se manifeste cette malédiction ?

— Mahina ne sait pas ! Voilà longtemps, Pele maudit moi, alors j'attendais punition des dieux. Mais ils attendent. Je ne sais pas pourquoi.

Elle se leva et alla se pencher sur son petit-fils endormi.

— Mon pauvre petit Pinau. Peut-être c'est la malédiction. Les dieux font Jamie malade à cause de Mahina.

Jetant un coup d'œil à sa montre, Theresa s'aperçut qu'elle s'était beaucoup trop attardée. Il était temps de rejoindre sœur Veronica. Elle laissa donc Mahina avec son petit-fils et partit à la recherche de Farrow pour prendre congé. Elle le trouva dans la serre, à l'arrière de la maison, en train de regarder le jardin d'un air hargneux.

Theresa se racla la gorge pour attirer son attention. Quand leurs regards se croisèrent, elle vit une sombre mélancolie dans ses yeux. Il avait le regard de quelqu'un de perdu. Décidément, une étrange tristesse semblait peser sur cette maison et ses habitants. C'était comme si un secret les retenait prisonniers. La maladie de Jamie ne provenait pas seulement d'une souffrance physique, elle en était sûre. Cette famille avait l'âme hantée.

Avant même qu'elle puisse faire le point sur l'état de Jamie, Mlle Carter entra par une porte de côté, portant un plateau chargé d'une tasse et d'une assiette. Elle s'arrêta net à la vue de Theresa, une expression d'ennui traversant fugitivement ses traits.

— Votre en-cas, monsieur.

Il lui montra une table de la main.

Le regard qu'elle jeta à Theresa une fois le plateau posé en dit plus long qu'un discours : Mlle Carter ne se montrait pas possessive envers le garçon, mais envers le *père*.

— Quelles sont les nouvelles de Jamie, ma sœur ?

— Je pense qu'il souffre d'anémie.

— Les autres docteurs ont aussi dit ça. Nous avons essayé différents tonifiants, mais rien n'a marché, dit-il en se tordant les mains. J'aime mon fils plus que tout. Quand j'ai perdu sa mère, le chagrin m'a presque rendu fou. Je ne peux pas perdre Jamie, ma sœur, je ne peux

pas !

Cette soudaine explosion d'émotions déconcerta quelque peu Theresa, qui n'en resta pas moins concentrée sur leur sujet :

— Il lui faudrait du fer. Demandez à la cuisinière de préparer un bouillon en mettant un clou rouillé dans la casserole. Laissez mijoter une heure puis retirez le clou et laissez refroidir avant de le servir à Jamie. Faites-le aussi longtemps que nécessaire. Si ça ne donne rien, mes sœurs et moi-même préparons de nombreux tonifiants.

Le capitaine la récompensa par un de ses longs regards pensifs.

— Vous êtes très jeune, finit-il par dire.

Le changement de sujet la surprit.

— Mes remèdes sont anciens et ont fait leur preuve, répondit-elle dans un sourire, qu'il lui retourna.

Cela le rendit encore plus beau. Le cœur de Theresa manqua un battement.

— Passez une bonne journée, capitaine.

Il regarda s'éloigner son étrange silhouette noir et blanc. Elle était très jolie avec son visage ovale, son petit nez et sa bouche délicate, ses grands yeux noisette si chaleureux. Il ne pouvait pas voir ses cheveux, mais puisque ses sourcils tiraient vers le cuivré, il imaginait bien des boucles rousses et folles sous le voile. Elle était très féminine en dépit de l'habit religieux qui la cachait tout entière. Quand elle les sortait de ses manches, ses mains étaient semblables à deux colombes prenant leur envol, pâles et fines, tandis qu'elles se tendaient vers les flacons et les bandages. Leur toucher devait ressembler à une caresse quand elle appliquait du baume.

— Capitaine Farrow, dit l'intendante en entrant. Jamie vous demande.

Il grimpait l'escalier quand il s'arrêta net, submergé d'émotions. Cette journée qui avait si bien commencé s'assombrissait brusquement entre la visite de Peter, leur dispute, la rechute de leur mère, la grossesse de Charlotte...

Il agrippa la balustrade pour essayer de reprendre ses esprits. Il devait agir de manière rationnelle, comme s'il était dans les bureaux de la compagnie ou à l'assemblée législative. Mais c'en était trop. Le garçon

dans ce lit là-haut...

Le fils qu'il n'aurait jamais dû laisser venir au monde. Le fils qui le terrifiait.

Edward Farrow, fils d'un capitaine au long cours et d'une missionnaire, ne pouvait regarder en face ce qui reposait dans cette chambre. Avec un soupir saccadé, il fit demi-tour et descendit les marches.

En périphérie de la ville, sur la route de la Nu'uanu Valley, se dressait une maison au toit de tôle pentu et au porche envahi par les bougainvilliers. Elle abritait une Irlandaise, Mme McCleary, ainsi que ses cinq « filles adoptives ».

Mme McCleary avait la réputation d'accueillir les voyageurs, mais seulement les messieurs de qualité, propres et polis. Elle leur servait du sherry et du vin de Bordeaux dans son petit salon, pendant que le videur et homme à tout faire, un Irlandais comme elle mais sans lien de famille, jouait du piano. Ses cinq « filles adoptives » - de jeunes Hawaïennes - divertissaient les invités par leur « conversation ». Ces discussions avaient lieu dans de petites chambres, derrière des portes closes.

Lorsque le docteur Simon Edgeware eut fini avec ce qu'il appelait ses « sales affaires » derrière l'une de ces portes, il passa dans une autre pièce pour se glisser dans le bain chaud qui l'attendait.

Mme McCleary pratiquait des tarifs élevés, non pour les services qu'elle pourvoyait, mais pour son silence. Arrivé de Londres deux ans plus tôt, le docteur avait des ambitions politiques, et savait pouvoir compter sur sa discrétion. En outre, elle lui faisait toujours couler un bain, ce qu'il appréciait. Très pointilleux, il tenait beaucoup à pouvoir se savonner énergiquement avant de reprendre le chemin de sa chambre à l'American Hotel.

Une fois séché, il s'habilla avec soin. Il avait une silhouette allongée et osseuse, à laquelle venait s'ajouter un long nez au milieu d'un visage étroit. Des cheveux et des favoris en broussaille prématurément blanchis lui donnaient l'air plus âgé que sa quarantaine. Ses yeux d'un bleu glacé et sa peau pâle, qui évoquaient un fantôme pour les Hawaïens, achevaient de lui donner l'allure d'un parfait *Haole*.

Simon Edgeware ne venait pas chez ces filles pour le plaisir, mais par *nécessité*. Méprisant les pulsions chamelles, il essayait pendant des mois de contenir les siennes jusqu'à ce qu'il y cède et débarque chez

Mme McCleary au milieu de la nuit.

Tout en nouant sa cravate au son de « La ballade d'Annie Lisle » qui montait du salon, il songeait que les femmes ne pouvaient aller contre leur nature. Elles étaient soumises à leur ventre et n'avaient donc pas le choix de leurs actions. Mais un homme, supérieur à elles, rationnel et éduqué, aurait dû être capable de s'élever au-dessus sa nature primitive, non ? Pourtant, chaque fois qu'il quittait la maison de Mme McCleary, il se jurait de ne jamais y remettre les pieds, et à chaque fois le besoin le submergeait jusqu'à ressembler à un cancer dont on devait se débarrasser. Le soulagement trouvé en ces lieux lui rappelait l'incision d'un furoncle : on en était réduit à espérer que le pus ne remonterait pas.

Assise sur le porche, Mme McCleary ressemblait à une araignée au centre de sa toile. Il la paya puis enfourcha sa jument pour rentrer à l'hôtel. L'aube pointait à l'horizon. Une fois changé et son petit déjeuner avalé, un chocolat chaud et des toasts, il irait à pied au palais royal, où il avait rendez-vous.

La chambre du Conseil était au cœur de l'immense *Hale Ali'i*, dessiné par un architecte allemand dans le but de le faire ressembler aux palais d'Europe, d'où les lustres en cristal, les sols en marbre, les colonnes doriques, l'élégant mobilier capitonné de satin et de riches soieries. Les murs étaient ornés de portraits grandeur nature de différents monarques européens, offerts au souverain hawaïen comme symbole de la haute estime existant entre monarques du monde entier, supposa Edgeware. Kamehameha IV et la reine Emma avaient dû, eux aussi, envoyer leurs portraits aux dirigeants occidentaux. Mais ces derniers les exhibaient-ils ? C'était une autre affaire. De part et d'autre de cette pièce s'ouvraient la salle des audiences, où le roi officiait quotidiennement, et une immense bibliothèque, à l'atmosphère plus intime.

On l'y escorta cérémonieusement. Là, il retrouva des hommes avec qui il avait noué ces derniers temps quelques contacts - des négociants ou des juristes américains et anglais, qui avaient gravi les marches du gouvernement jusqu'à atteindre l'oreille du roi. Il fut donc accueilli par le ministre des Affaires étrangères, le ministre de la Police, celui des Finances et celui de l'Education - bref, le conseil privé du roi, dont Simon Edgeware espérait bien faire prochainement partie.

Il se présentait en effet avec une proposition, « dans l'intérêt des Hawaïens », dirait-il au roi. Il leur fallait un ministre de la Santé : lui.

Le souverain et son conseil étaient assis sur des fauteuils en tissu broché, une tasse de thé à la main, appréciant le soleil matinal qui entrait par les fenêtres.

Avec sa redingote qui lui tombait aux genoux et son gilet blanc assorti à sa chemise, Kamehameha IV avait tout du gentilhomme parisien ou berlinois, n'était son visage cuivré en forme de losange, ses yeux ronds et sa bouche féminine. On le disait très beau, mais Edgeware n'était pas de cet avis. Il parlait aussi très bien anglais, avec un léger accent américain témoignant de son enfance passée sous la tutelle des missionnaires calvinistes. Une fois au pouvoir, il avait néanmoins préféré cultiver les relations avec la France et la Grande-Bretagne. D'après la rumeur, il excellait au cricket et adorait jouer de la flûte, du piano, la comédie. Il aimait également chanter. Plus ouvert sur le monde que ses prédécesseurs, il avait voyagé aux Etats-Unis et en Europe, rencontré de nombreux chefs d'Etat.

Edgeware s'inclina, dissimulant le mépris que lui inspirait cet homme primitif qui se croyait l'égal des souverains européens. Tu crois qu'ils te respectent, se dit-il, mais je parierais qu'ils t'ont regardé comme une curiosité quand tu leur as rendu visite dans leurs immenses palais. Les aristocrates sont juste venus jeter un coup d'œil aux singes déguisés en costumes de cour. Car c'est ainsi qu'ils te considéraient, Majesté : comme une bête de foire voyageant dans un cirque et que personne ne prenait au sérieux. Il y a soixante ans, tu te serais promené nu. Et tu as l'audace de te croire l'égal de rois dont la lignée remonte aux puissants Césars !

— Merci de m'avoir accordé cette audience, Votre Majesté, dit-il avec l'accent de la sincérité, tout en poursuivant intérieurement son réquisitoire grinçant.

Tu ne t'en doutes pas, mais ces Blancs qui cultivent ton « amitié » t'appellent « négro » ou « moricaud » dans ton dos. Tout ce qu'ils veulent, ce sont les infinies richesses de ta terre et sa position stratégique dans le Pacifique. Ils ne sont pas venus t'apporter leur soutien mais te voler. Et quand ils - nous - auront tout pris, tu ne comprendras pas ton malheur !

Edgeware savait qu'il ne fallait pas pour autant sous-estimer le jeune roi. Ce dernier avait parfaitement conscience des visées étrangères sur son royaume.

Prenant place avec le conseil, le docteur accepta la tasse de thé que lui tendait un majordome en livrée jaune et gants blancs. Il sourit

intérieurement. Cette audience avait exigé des mois d'approche, de flatteries, de conseils médicaux gratuits et de mondanités dans le petit cercle restreint de la haute société d'Honolulu. C'était la première étape de son ascension fulgurante vers le pouvoir.

Lui-même avait grandi dans un petit village, sous l'autorité d'une mère dominatrice et aigrie. La seule personne instruite du secteur était le docteur. A des kilomètres alentours, les gens dépendaient de lui. Les hommes se découvraient sur son passage. Quand il entrait dans une maison, les femmes se taisaient et filaient doux. Ses conseils étaient paroles d'Évangile. Il aurait pu dire que le ciel était rouge, personne ne l'aurait contredit. Edgeware avait douze ans quand il avait constaté cet état de chose et décidé qu'il serait médecin.

Avec l'aide d'un praticien local qui l'avait pris comme apprenti, il travailla dur et réussit à intégrer une faculté de médecine à Londres. Entre-temps, il avait découvert qu'il n'aimait pas les sciences et encore moins les gens malades. Un problème quand on était docteur. S'il se délectait du pouvoir, il détestait les devoirs qui allaient de pair. Il chercha donc un moyen de gagner en responsabilités et en statut social, sans avoir à subir les aspects déplaisants du métier. Un poste administratif dans un hôpital, peut-être ? L'obstacle résidait dans le système de castes anglais : le fils d'une couturière avait peu de chance d'occuper un poste juteux puisque ces derniers se transmettaient de manière héréditaire. Impossible de gravir l'échelle sociale dans ces conditions.

Il avait donc tourné son regard de l'autre côté de l'Atlantique, où l'égalité des chances semblait prévaloir. Il avait aussi entendu parler des opportunités qu'offraient les îles du Pacifique. Là-bas, un moins que rien devenait quelqu'un à la force du poignet. Coquins et mécontents se faisaient des ponts d'or et un nom.

La nuit de son départ de Southampton, un messager de son village natal était venu le trouver pour lui annoncer le décès de sa mère. « Bon débarras », avait-il dit. Il était parti sans se retourner.

Après quelques mois à Honolulu, il avait compris qu'il atteindrait le pouvoir par l'intermédiaire de ses patients, surtout les plus fortunés, enfants des premiers missionnaires et qui avaient l'oreille du roi, comme les Farrow, sorte de princes dans leur genre.

— Edgeware, exposez donc à Sa Majesté la proposition dont vous m'avez parlé l'autre jour. Je pense qu'elle mérite d'être entendue, dit le ministre des Finances, bonhomme pompeux, justement fils d'un des

missionnaires arrivés trente ans plus tôt.

Les riches protestants de la ville faisaient pression sur le souverain pour qu'il prenne des mesures concernant le sordide quartier des plaisirs, près du port. Tous les efforts entrepris pour fermer les maisons closes avaient échoué. Autant essayer de vider l'océan à la petite cuiller : quand les autorités en fermaient une, deux nouvelles ouvraient aussitôt.

— Majesté, nous savons tous qu'il est nécessaire d'agir contre la prostitution rampante qui sévit à Honolulu. Il faut l'éradiquer, et je pense détenir la solution : au lieu de la rendre illégale sur la base de principes moraux, pourquoi ne pas le faire pour des raisons de santé publique ? Majesté, nous courons le risque d'une épidémie vénérienne.

N'est-il déjà pas assez dramatique que la population insulaire décroisse à cause de la rougeole et de la grippe ? Devons-nous laisser une autre maladie de Blanc accroître ces chiffres macabres ? Si Votre Majesté créait un ministère de la Santé publique, par exemple, peut-être aurait-il assez de légitimité pour fermer ces établissements une fois pour toutes ?

Et ainsi faire d'une pierre deux coups, songea-t-il avec satisfaction, car plus de tentation, plus d'exutoire à ses instincts primaires. Il pourrait ainsi mieux les contrôler.

— Attends, lui murmura doucement Mahina à l'oreille.

Elle caressa les muscles de son dos, les épaisses boucles de ses cheveux, les globes fermes de ses fesses. Ils faisaient l'amour depuis des heures. Mahina l'avait mené plusieurs fois au bord de la jouissance, s'arrêtant toujours à la dernière seconde afin de laisser la marée refluer puis revenir, en frôlant, effleurant, pinçant. Elle avait goûté à chaque perle de sa sueur. Il avait promené son souffle chaud sur chaque centimètre de sa peau nue.

Agé de vingt ans, il avait l'impatience de la jeunesse et il appartenait à Mahina, de près de trente-cinq ans son aînée, de l'initier aux subtilités de l'amour - une tradition que son peuple avait savourée pendant des générations. C'était ce que les dieux avaient voulu entre hommes et femmes.

Il était temps maintenant. Serrant son *piko ma'i* avec les muscles puissants de son *'amo hulu*, elle l'amena au point de rupture. Il cria et trembla de tous ses membres entre ses bras charnus tandis qu'elle se laissait submerger par son propre plaisir, aussi émouvant qu'un arc-en-

ciel.

Ils gisaient sur leur natte, en nage, exténués mais revivifiés. Ils avaient accompli un rituel sacré. Les dieux souriaient.

— *Aloha*, Tutu, chuchota-t-il avant de quitter la paillote.

Mahina attendit un peu, le temps de jouir des ondes qui parcourait encore son corps. Puis elle enfila son *muumu* et sortit sous le soleil éclatant du matin. Elle avait une faim de loup. Comme toujours après une folle nuit d'amour. Quel dommage que les *Haoles* ne se permettent pas pareil plaisir.

Elle vivait au contact des Blancs depuis ses treize ans et l'arrivée de Mika Emily à Hilo, mais elle ne les comprenait toujours pas. Ils interdisaient aux jeunes filles de nager jusqu'aux navires mais construisaient à la place des petites maisons sales où ils allaient la nuit pour payer ce qu'ils avaient gratuitement avant.

Elle regarda autour d'elle. Son peuple vaquait à ses travaux quotidiens comme les ancêtres autrefois. C'était une bonne chose. Il n'y avait pas eu de maladie depuis de nombreuses années, contrairement à Honolulu et aux villages côtiers, plus fréquemment visités par les Blancs. Le village de Kekoā, son oncle maternel, existait depuis des siècles à l'entrée de la Nu'uanu Valley, au pied du Pali. Il se composait de paillotes, d'abris, et possédait son propre heiau. De concert avec son oncle, elle veillait à ce que leur peuple vive selon les modes ancestraux et ne se laisse pas séduire par les usages *haoles*.

Pour l'heure, elle comptait cueillir des herbes afin de préparer un remède à son *hapa-haole*, son petit Pinau. Elle se mit en route, agitant la main pour saluer ses amis, disant *aloha* aux uns, souriant aux autres. Son petit-fils était souffrant. Les *Kanakas* mouraient chaque année de maladies importées par les Blancs. Pua, sa mère, lui avait parlé d'un temps où leur peuple n'était jamais malade, grâce au pénis de Lono conservé sur l'autel de l'*heiau* sacré. Mais sa mère avait caché le pénis dans le ventre de Pele.

Parvenue à la hutte *kapa* où les femmes martelaient l'écorce de mûrier pour la découper en bandes avant de la faire sécher au soleil, ce qui donnerait la matière première des étoffes, Mahina s'arrêta. Trois jeunes filles d'une quinzaine d'années aidaient à la tâche. Elles étaient inséparables. Mais ce qui avait interpellé Mahina, c'était leurs charlottes : l'une en paille, les deux autres en tissu, et toutes ornées de rubans et de dentelle.

Un frisson glacé parcourut Mahina. La mine circonspecte, elle se gratta l'épaule, le nez, et prit le temps de réfléchir avant de finalement entrer dans la hutte ouverte à tous les vents.

A son appel, les trois jeunes grâces la rejoignirent, souriantes avec leur *muumu* coloré. Mahina avait leur âge quand elle avait adopté cette tenue après avoir essayé les gants, les ombrelles et les sacs à main de Mika Emily. A l'époque, elles avaient toutes voulu les mêmes articles. Mais désormais, Mahina savait que la robe *haole* était un mode de vie et qu'il était impossible de revenir au pagne. Il en irait de même avec ces charlottes : plus qu'un couvre-chef, c'était un leurre utilisé par les *Haoles* pour attirer les *Kanakas* et les prendre dans leurs filets. Il fallait choisir ses mots avec soin.

— Jolis chapeaux, dit-elle, admirative. Où les avez-vous trouvés ?

Se balançant d'un pied sur l'autre, les jeunes filles se concertèrent du regard avant de répondre.

— En ville, lâcha l'une d'elles.

— Dans une église *haole*? demanda Mahina, sourire aux lèvres.

—Devant. Des dames distribuaient des vêtements. Gratuitement. Tu te rends compte, Tutu Mahina ? Pas besoin d'argent !

— Etes-vous entrées *dans* l'église ?

— Elles disent que leur dieu est très puissant, répondit l'une d'elles, sur la défensive.

— Ah, dit Mahina avec un hochement de tête. Vous l'avez vu ?

— Il est invisible. Exactement comme les anciens dieux *kanakas*.

—Vous croyez que les dieux *kanakas* sont invisibles ? fit Mahina en jouant la surprise, consciente que les filles ne voulaient pas se montrer irrespectueuses. Vous n'en avez jamais vu un seul ? *Auwe* !

Les trois amies s'entregardèrent.

— Tu en as vu un, Tutu?

— Encore mieux. J'en ai vu une. Une déesse. Vous aimeriez la voir?

— C'est une idole en bois ? s'enquit l'une des jeunes filles sur un ton soupçonneux.

— Non, non. Je parle d'une vraie déesse, avec des cheveux, des yeux et un sourire. Je vous y emmène.

Elles la suivirent dans la forêt, mains sur la tête pour protéger leurs charlottes des branches et des lianes.

Le petit groupe parvint à un lagon dont la surface paisible était aussi lisse qu'un miroir. Les adolescentes scrutaient les alentours en écarquillant les yeux.

— Où est la déesse, Tutu ?

— Près de l'eau. Elle habite là.

Mahina les fit s'agenouiller au bord de la mer.

— Regardez.

Pendant que les filles contemplaient leur reflet dans l'eau, elle commença son récit. Elle leur parla des pirogues à double coque venues de la légendaire Kahiki, leur raconta la déesse requin Papio et les Menehune, le peuple nain qui vivait au fond des forêts. Elle évoqua l'ancien chef Puna, prisonnier de la sournoise déesse dragon, retraça les batailles, les prouesses, les amours et les banquets des héros du temps jadis. De sa voix douce et mélodieuse, presque un chant, elle tissait la trame subtile de ces légendes qui formaient un tout cohérent : l'histoire de ce noble archipel.

— Ce que vous voyez dans cette eau, mes filles, sont de vraies déesses. Réelles. Vivantes. Puissantes. Dotées de *mana*.

Les trois jeunes filles restèrent un certain temps à admirer les trois divinités dont le lagon reflétait la beauté. Quand elles s'arrachèrent à cette vision, elles retirèrent leurs charlottes et enfermèrent leur « Tutu » si aimante dans une étreinte pleine de larmes. Lui demandant pardon, elles lui promirent de ne plus jamais entrer dans une église *haole*.

Le cœur troublé, Mahina les regarda s'éloigner en courant. Aujourd'hui, elle avait sauvé ces adolescentes. Mais demain ? Elle ne pouvait être partout, or son peuple était progressivement séduit. Il voulait les chapeaux, les gants, les parapluies et les chaussures *haoles*. Ces objets allaient progressivement apparaître au village. Chaque femme, chaque jeune fille en porterait. Garder vivantes les anciennes coutumes, mais en secret, exigeait une vigilance constante. Et aussi quelqu'un qui puisse les rappeler au peuple, comme elle venait de le

faire. Mais le jour viendrait où elle ne serait plus. Son peuple s'égarerait alors et se perdrait à jamais. Elle devait agir, pour sauver sa culture et ses dieux. Mais comment?

Levant les yeux vers les falaises qui cernaient le lagon, elle observa leur versant luxuriant, presque vertical. Elles s'élevaient au-dessus de l'eau comme des sentinelles, attentives et toujours sur le qui-vive. Poussés par leur étrange besoin de tout mesurer, les *Haoles* les avaient escaladées puis évaluées, déclarant qu'elles faisaient six cent dix mètres de hauteur. Certains jours, leurs sommets sacrés disparaissaient dans la brume qui les enveloppait d'un linceul de silence. C'était le signe que les dieux descendaient sur la montagne et ne voulaient pas être vus.

Aujourd'hui, le sommet escarpé se détachait avec netteté sur le ciel azur. Pas de dieux là-haut. Mais il y en avait dans les eaux turquoise de ce lagon pris dans un écrin d'arbres et de fleurs.

Mahina leva les bras et entonna un chant sacré, appelant les esprits par leur nom, les louant, leur promettant qu'ils ne seraient jamais oubliés. Ses pieds commencèrent à battre le sol, ses bras à onduler comme des vagues, ses hanches à se balancer telle la marée. Malgré sa corpulence, elle se mouvait avec grâce et légèreté. Ses mains disaient l'histoire des dieux et des ancêtres. Dansant le *hula*, Mahina pria et appela à l'aide.

Dites-moi quoi faire.

De très loin, aussi loin que l'ancienne Kahiki, un murmure lui parvint : *Les Haoles vous ont imposé leurs coutumes depuis de nombreuses années, il est temps de leur rendre la pareille.*

La danse s'achevait. Elle se tint immobile au bord de l'eau, sourcils froncés.

— Mais comment ? Comment puis-je répliquer ?

On entendait les hurlements depuis la rue.

— Que Dieu ait pitié, chuchota sœur Veronica en se signant.

— Pauvre madame Farrow, dit sœur Theresa en levant les yeux vers les portes-fenêtres fermées du premier étage. Elle n'est pas dans un bon jour.

D'autres piétons, le regard lourd de pitié, fixaient eux aussi la demeure de Ring Street. Tout se savait à Honolulu. Depuis que la mère du capitaine Farrow était venue vivre chez lui, des rumeurs circulaient : Emily Farrow délirait complètement, son fils la retenait enchaînée au grenier, trois infirmières - des femmes robustes, capables de maintenir Mme Farrow enfermée dans sa chambre - avaient déjà démissionné. A en juger par les cris et les bruits d'objets fracassés, la quatrième n'allait pas tarder à faire de même.

Comme elles s'apprêtaient à repartir, le capitaine Farrow déboula soudain d'une rue adjacente, son cheval au grand galop. Les palefreniers coururent à sa rencontre afin de tenir sa monture et de lui permettre d'en descendre au plus vite. Il s'engouffra dans la maison.

— Voyons si nous pouvons aider, dit Theresa.

— Mais Mme Miller nous attend...

— Alors va en avant. Nous n'avons pas besoin d'être deux pour lui changer ses pansements. Je ne resterai pas longtemps.

Dubitative, Veronica s'empressa néanmoins de s'éloigner pendant que Theresa remontait l'allée des Farrow. Personne ne répondit à la porte, si bien qu'elle entra tout en signalant sa présence. Il y avait tellement de vacarme à l'étage que nul ne réagit. Elle ferma donc la porte d'entrée et se dirigea vers l'escalier d'où lui parvenait un échange des plus vifs :

— Monsieur, elle refuse de prendre ses médicaments. Vous devriez l'attacher...

— Je ne ferai rien de tel ! Ce n'est pas un animal.

— Cette fois-ci, elle s'en est pris à la chambre, a déchiré ou cassé des choses. Mais une prochaine fois, elle se fera peut-être mal.

— L'enfermer suffit amplement, madame Brown. Maintenant, veuillez retourner auprès d'elle et y rester, s'il vous plaît. Essayez encore de lui donner ses médicaments. Dites-lui que c'est un ordre du docteur Edgeware.

Un cliquetis de clés contre un anneau de fer, un bruit de porte qui s'ouvre et se referme, et le capitaine apparut en haut de l'escalier, la mine sombre. Il s'arrêta en l'apercevant.

— Ma sœur ? Que puis-je pour vous ?

— Je me posais la même question et pensais pouvoir vous être utile.

— Ah... vous avez entendu les cris.

Il soupira et entreprit de descendre l'escalier. Il s'arrêta sur la dernière marche, ce qui le grandit encore, obligeant Theresa à lever la tête pour le regarder.

— J'imagine que tout Honolulu est au courant, reprit-il.

— Puis-je faire quelque chose ?

— Dans tous les cabinets médicaux de l'île, le traitement recommandé a été le même : du laudanum.

Il retira son chapeau et se porta à sa hauteur.

— Mais l'opium ne fait que l'endormir. Cela ne la guérit pas.

Il avait les traits tirés, des ombres sous les yeux. De nouvelles rides marquaient sa bouche.

Elle le suivit dans le salon où trônait le portrait de la belle Leilani. La pièce était meublée de canapés et de fauteuils chinois laqués de noir et incrustés de nacre, agrémentés de coussins et d'oreillers en soie.

— Si je puis me permettre, de quoi est-elle atteinte ?

Il alla ouvrir une porte-fenêtre pour laisser entrer la douceur des alizés.

— Elle souffre d'un désordre nerveux, incurable jusqu'à maintenant. Cela dure depuis trente ans. J'avais sept ans quand c'est arrivé, et mon frère, cinq, dit-il en se tournant vers elle. Mon père était en mer. Nous étions seuls avec elle. Quelque chose s'est passé cet été-là, mais je ne sais pas quoi. Ma mère a toujours refusé d'en parler, et maintenant plus que jamais. Voisins ou insulaires, personne n'a pu dire quoi que ce soit à mon père. Pourtant, elle a vu ou vécu quelque chose qui l'a ébranlée physiquement et mentalement. Elle en a encore des cauchemars aujourd'hui.

A l'étage, quelqu'un tapait violemment du pied en criant.

— Cela doit être dur pour votre fils.

— Jamie est à Waialua, chez son cousin Reese. Je ne veux pas qu'il se trouve à proximité de ma mère.

— Le blesserait-elle ?

Il se dirigea vers une crédence couverte de bouteilles et de verres. Prenant une carafe en cristal, il se servit une rasade.

— Nous n'en savons rien, mais nous ne pouvons prendre le risque, ajouta-t-il après une bonne lampée. Voilà onze ans, nous habitons encore Hilo. J'étais en mer, mais Peter était présent. Notre père s'est réveillé une nuit pour constater que ma mère avait disparu. Il l'a cherchée partout et a fini par l'apercevoir en haut des falaises, le regard tourné vers l'océan. Il a entrepris d'escalader les rochers pour aller la retrouver mais a perdu l'équilibre et fait une chute mortelle. Ma mère ne s'en souvient pas et attend encore aujourd'hui son retour.

— Je suis tellement désolée.

— Ma sœur, je suis dans l'impasse. Ma mère ne peut plus vivre à Waialua à cause du futur bébé, mais si elle reste ici, je ne peux pas garder Jamie. Or, il me manque, avoua-t-il en soupirant.

— Capitaine, qu'est-ce qui provoque ces crises ?

— Je n'en ai aucune idée. Pendant des semaines, elle peut se comporter tout à fait normalement, lire la Bible, faire de la broderie, aller à l'église, puis, une nuit, elle se réveillera, incapable de retrouver le sommeil. S'ensuivent alors des nuits et des nuits d'insomnie, jusqu'à

la rendre folle.

— Et la cause de ces insomnies ?

— Elle dit que des fantômes encerclent son lit. Leurs hurlements l'empêchent de dormir, si bien qu'elle crie à son tour pour les effrayer, répondit-il, les yeux rivés sur son verre.

— Et elle ne veut pas prendre de laudanum ?

— Ma mère est une fervente partisane de la modération en toute chose. En aucun cas de l'alcool. Pas de drogues. Ce qui ne nous laisse pas grand-chose.

Sourcils froncés, plus concentré que jamais sur le verre qu'il tenait dans la main, il baissa la voix :

— Ce qui me trouble, ma sœur, c'est qu'une personne saine d'esprit ne devient pas folle en nuit. Il faut généralement un terrain propice. Cela signifie que ma mère aurait de toute façon perdu la tête, même si elle était restée à New Haven, non ? Donc si c'est de famille, mon fils en a peut-être hérité, car j'ai entendu dire que les maladies mentales sautaient parfois une génération. Et puisque Peter et moi-même semblons épargnés...

Theresa comprenait à présent pourquoi il flottait comme une atmosphère de tragédie dans cette maison et dans cette famille. Le commentaire du capitaine disant regretter d'avoir enfanté Jamie prenait aussi tout son sens.

— Je ne saurais vous répondre, monsieur Farrow. En revanche, j'aimerais beaucoup aider votre mère. Il existe une plante, la valériane, connue pour ses effets sédatifs. On la prescrit aux gens qui ont du mal à s'endormir.

— La valériane ? C'est la première fois que j'en entends parler.

— Elle n'est pas originaire d'Hawaï. Si nous en avons dans notre jardin de plantes médicinales, c'est parce que nous en avons apporté des graines avec nous d'Amérique. Préparées en tisane, ses racines font merveille.

Il la regarda bien en face, au point de la déstabiliser.

— Je sais, répondit-elle, un sourire masquant son trouble. Je suis très jeune.

Il sourit à son tour et sembla se détendre.

— Je voudrais voir votre mère.

Theresa s'interrogeait : les insomnies de Mme Farrow provoquaient-elles les hallucinations ou était-ce l'inverse ? Si le premier cas de figure prévalait, alors, en régulant son sommeil, ils parviendraient peut-être à rompre le cercle infernal.

— Je ne pense pas que ce soit le bon moment, dit-il, les yeux levés vers le plafond. Il semble que Mme Brown ait réussi à la calmer. Cela arrive parfois. Ses crises ont généralement lieu la nuit et si cela s'est passé en pleine journée aujourd'hui, c'est uniquement parce qu'on a essayé de lui donner du laudanum. Nous devrions peut-être attendre une autre occasion.

— Mais je peux sans doute l'aider *maintenant*.

— Laissez-moi vous prévenir que sa réaction à votre égard peut être imprévisible. Elle n'a jamais vu de religieuse. Il y avait très peu de catholiques à New Haven, où elle vivait avant son mariage, et aucune paroisse de cette confession quand elle est arrivée ici. Donc si elle vous regarde de travers ou vous fait une remarque...

— J'ai l'habitude, le coupa-t-elle, amusée.

— Evidemment... dit-il en reposant son verre. Alors, montons.

A l'étage, des cris et un échange étouffé signalèrent la porte de Mme Farrow. L'une des voix suppliait, l'autre semblait furieuse.

— Visiblement, Mme Brown n'a pas tout à fait la situation en main, commenta le capitaine Farrow.

— J'aimerais quand même la voir.

— Très bien, mais rapidement.

Il frappa. Une clé tourna dans la serrure et le visage tout rouge de Mme Brown apparut dans l'entrebâillement. Des mèches grises s'échappaient de son bonnet.

— Ce n'est pas le bon moment, monsieur.

Comme le capitaine insistait, elle s'écarta pour leur laisser le passage.

Mme Farrow se tenait dans le coin le plus éloigné de la pièce, un

tisonnier à la main en guise d'arme défensive. Son attitude menaçante mise à part, elle semblait plutôt normale dans sa robe verte au col fermé d'un camée.

— Edward, voudrais-tu dire à cette créature exaspérante d'arrêter de vouloir m'administrer ce produit du diable qui...

La vue de Theresa la laissa bouche bée une seconde.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Sœur Theresa est religieuse, mère.

— Elle n'est certainement pas des nôtres, répliqua-t-elle en pinçant les lèvres.

— En effet, sœur Theresa est catholique.

— Ah, ça explique tout. Ce sont des gens bizarres.

— Mère, sœur Theresa voudrait faire votre connaissance.

— Pourquoi?

Le tisonnier restait brandi. La jeune religieuse prit donc le parti de lui répondre en gardant trois choses à l'esprit : c'était une dévote, une des premières missionnaires d'Hawaï, mais c'était avant tout une dame.

— Madame Farrow, je ne suis arrivée que depuis peu à Hawaï en qualité de missionnaire et je serais réellement très intéressée d'entendre votre histoire. Je pensais que nous pourrions en discuter autour d'une tasse de thé.

Indécise, Emily ne bougea pas. On n'entendait que les cris des enfants, les sabots des chevaux et le grincement des chariots par la porte-fenêtre ouverte.

— Une tasse de thé serait en effet la bienvenue, finit-elle par dire en baissant son arme.

Il ne fallut cependant pas plus d'une seconde pour que le tisonnier soit à nouveau brandi quand Mme Brown approcha, flacon et cuiller en main. Sœur Theresa se tourna alors vers le capitaine.

— Pourriez-vous veiller à ce qu'on nous monte un plateau avec une théière d'eau chaude, deux tasses ainsi que des biscuits, s'il y en a ? Ce serait très gentil de votre part.

Farrow confia le message à l'infirmière, qui se retira en grommelant.

— Je m'occupe de ça, mère, dit le capitaine en récupérant le tisonnier. Venez donc vous asseoir dans votre fauteuil à bascule, près de la fenêtre. Cet épisode vous a fatiguée. Vous devez vous reposer.

—Edward, je n'arrive pas à dormir, lui dit-elle, le regard empreint de tristesse. Ils m'en empêchent. Ils me hantent, jusqu'à la folie.

Ayant poussé un fauteuil à la lumière pour faire face à Mme Farrow, Theresa prit place et jeta un coup d'œil au désordre de la pièce, jonchée de débris. Quels « fantômes » pouvaient la mettre dans un état pareil ?

— Savez-vous, jeune demoiselle, que j'ai quitté New Haven avec de tels rêves, de telles espérances et un tel amour du Seigneur que j'aurais pu arriver ici en volant de mes propres ailes ? Mais le voyage fut rude. En particulier le passage du cap Horn, où les tempêtes et les creux de vague ne cessaient de nous refouler. Nous avons perdu trois hommes d'équipage, là-bas. J'ai bien cru que nous y resterions également. Mais nous sommes finalement arrivés à destination. Des matelots nous ont portés jusqu'au rivage et je me suis trouvée confrontée à des sauvages nus, babillant dans une langue inconnue. La terreur m'a alors envahie et je me suis demandée pourquoi Dieu nous avait conduits dans un tel lieu. Peut-être est-ce Lui qui me punit aujourd'hui pour mon manque de foi ce jour-là.

Elle porta un regard chargé de douleur sur Theresa.

— Ne vous laissez pas abuser par leurs sourires, le fait qu'ils portent des vêtements occidentaux ou se disent chrétiens parce qu'ils se rendent au temple tous les dimanches. Les anciennes coutumes perdurent. Les superstitions, les esprits, le mal nous cernent. Satan n'a pas été chassé de ces îles. J'ai pourtant essayé à l'époque, Dieu sait que j'ai essayé...

Mme Brown arriva à cet instant avec le plateau qu'elle posa sur une petite table. Theresa sortit de sa sacoche noire le sachet de valériane et en versa une cuiller dans la théière.

— C'est une infusion que nous préparons nous-mêmes, dit-elle. Elle est forte en arôme et en goût, mais très reconstituante.

Emily sourit, lui offrit des biscuits, en prit un et continua le récit de son installation, les semaines sans voir une autre femme blanche, son mari qui sillonnait l'île pour prêcher et baptiser. Retiré dans un coin

de la pièce, le capitaine Farrow écoutait en silence.

Sa mère vérifia si la tisane avait bien infusé avant d'en servir une tasse qu'elle tendit à Theresa. Sa main tremblait. Ses yeux étaient injectés de sang. La jeune religieuse se demanda si son lointain passé n'était pas la cause de ses insomnies. Mahina avait parlé d'une malédiction qui la poursuivait elle aussi depuis trente ans. Les deux cas étaient-ils liés ?

Elle regarda son interlocutrice porter sa tasse à ses lèvres. D'une efficacité éprouvée, la valériane avait néanmoins fort mauvais goût. Elle avait bien essayé de l'atténuer en ajoutant du sucre à l'infusion, mais elle ne pouvait rien faire de plus pour le masquer. Emily but une petite gorgée avant de se figer. Ses sourcils se froncèrent. Comme elle approchait la tasse de son visage pour mieux sentir le breuvage, Theresa jeta un coup d'œil au capitaine, qui se raidit. Il avait l'air interrogateur, comme s'il demandait: Y a-t-il d'autres plantes contre l'insomnie dans votre jardin ? Malheureusement non. Rien d'autre que la teinture d'opium. La valériane était leur seul espoir.

— Cette tisane est vraiment très forte, commenta Emily en plissant le nez.

— C'est une tisane fortifiante...

Mais Emily ne la laissa pas poursuivre. Elle avait l'air si contrariée que Theresa la crut un moment capable de lui jeter sa tasse à la figure.

— Pourquoi ce goût me dit-il quelque chose?... Ah! Oui ! s'exclama la vieille dame, le visage soudain illuminé. C'est de la valériane. Ma mère en buvait tous les soirs. J'avais oublié. Je me demande si cela m'aidera à dormir.

Sur ce, elle avala une bonne gorgée, puis une autre. Jusqu'à boire la moitié de la tasse.

— Cela me rappelle la maison ! Ma grand-mère faisait pousser des plantes aromatiques. J'adorais l'aider à semer au printemps...

Elle se resservit de tisane tout en continuant à discourir avec nostalgie sur ses jours heureux à New Haven ou, moins loin dans le temps, un épisode avec un cerf-volant rouge et un coquillage rose. Le thé fini, elle remercia sœur Theresa pour sa visite et annonça qu'elle ferait volontiers une sieste.

Theresa et le capitaine Farrow se retirèrent.

— Il faut parfois plusieurs jours avant que la valériane ne fasse effet. Je vous laisse le paquet, dit Theresa. Veillez à ce qu'elle en boive une tasse tous les soirs avant le coucher.

A ces mots, Farrow lui prit la main (un choc pour elle) et plongeait ses yeux dans les siens.

— Je ne vous remercierai jamais assez, ma sœur. Votre approche est totalement novatrice.

— Parfois, la gentillesse obtient de meilleurs résultats que la pression.

— Ce qui me surprend encore plus, c'est la facilité avec laquelle elle vous a acceptée. Je pensais qu'elle refuserait toute présence catholique dans son entourage.

— J'ai misé sur sa bonne éducation et le fait qu'elle placerait les bonnes manières au-dessus des préjugés. Nous verrons bien si la suite me donne raison. D'ici là, mes sœurs et moi-même prions pour elle.

— Vous reviendrez ?

Quelques dizaines de centimètres les séparaient. L'atmosphère devint soudain plus intime. Theresa aurait voulu lui dire qu'il serait plus indiqué que le docteur Edgeware suive sa mère, qu'une autre de ses sœurs viendrait avec plaisir, que Mme Brown avait toutes les compétences requises. Au lieu de quoi, elle acquiesça :

— Oui, je reviendrai.

Sœur Veronica étant retenue au couvent par une toux sévère, Theresa était partie seule malgré les réticences de mère Agnès, qui préférait les savoir dehors par paire. Elle avait cédé uniquement parce que Mme Liddell avait un besoin urgent de son traitement et que Theresa lui avait promis de ne prendre que les rues « sûres », notamment King Street au retour. Cela voulait dire qu'elle passerait devant la demeure des Farrow vers midi.

Deux femmes étaient assises devant la maison : Mme Farrow, sur une chaise à dos droit, en train de broder, et Mahina, par terre, absorbée dans la confection de colliers de fleurs. Le contraste était frappant entre la frêle silhouette de l'une, qui protégeait ses cheveux blancs d'un délicat chapeau à rubans, et les formes voluptueuses de l'autre, éclatante de vie avec sa peau sombre et ses pieds nus, si profondément ancrés dans le sol volcanique hawaïen qu'elle évoquait Gaïa, la déesse de la terre des anciens Grecs. On ne pouvait trouver personnes plus

différentes, et pourtant, c'étaient les grand-mères de Jamie Farrow.

Theresa les héla tandis qu'elle traversait la pelouse. Mahina l'étreignit de ses bras puissants. Mme Farrow l'accueillit par un « Bonjour, ma chère ». Elle allait mieux. La valériane avait amélioré son sommeil, mais le capitaine n'y voyait qu'un sursis et attendait l'incident qui les obligerait à l'enfermer à nouveau. Theresa se pencha sur son ouvrage : un paysage d'arbres et de fleurs sur fond de ciel bleu.

— C'est magnifique.

— Dieu aime le labeur, très chère.

En dépit de son apparente fragilité, Emily maniait l'aiguille avec assurance. L'espace d'un instant, Theresa eut la vision de ce qu'elle avait dû être à son arrivée comme jeune missionnaire. Sa mère avait fait preuve de la même robustesse quand elle dirigeait leur ferme dans l'Oregon.

Comme Mahina essayait de lui passer un collier de fleurs odorantes autour du cou, Theresa déclina en riant de bon cœur. Elle ne pouvait accepter, même si la géante excellait dans cet art et qu'elle les distribuait gratuitement au lieu d'en tirer profit.

A quelques pas de là, sous un tamarin, Mlle Carter donnait une leçon d'histoire à Jamie. Ce dernier, tout sourire, fit un signe de la main et interpella la jeune religieuse. Lui aussi allait mieux. Theresa attribuait cette amélioration à son bouillon de clou. Elle se demandait toutefois ce qu'on pouvait faire de plus car il demeurait un peu chétif.

— Bonjour, ma sœur ! lança soudain le capitaine depuis sa terrasse. Venez donc profiter de la vue. Elle est splendide.

Il était midi passé, l'heure de son rituel journalier avec la longue-vue. Theresa hésita.

— Tu vas là-haut, Kika ! l'encouragea Mahina. Regarde plein de bateaux. Plein d'eau. Peut-être des requins. C'est de la chance, de voir des requins.

Alors qu'elle prenait congé du petit groupe, Theresa surprit le regard venimeux de Mlle Carter. Pourquoi cette femme ne l'appréciait-elle pas ?

Parvenue à la terrasse, elle eut le souffle coupé devant la vue. Le regard portait jusqu'au port et ses entrepôts, la forêt de mâts

mitoyenne et, au-delà, l'océan. Mais ce fut surtout le vent qui transporta son âme. Il lui caressait le visage, qu'elle lui abandonnait, les yeux fermés. Pendant une seconde, elle l'imagina jouant dans ses cheveux. Si seulement elle pouvait arracher son lourd voile pour sentir sur elle son souffle rafraîchissant et béni...

— A quoi devons-nous cette visite, ma sœur ? lui demanda Farrow sur un ton enjoué, cigarillo à la main.

— Je ne faisais que passer. Votre mère se porte comme un charme.

— Elle n'a pas eu de crise depuis des jours. Et Jamie est de retour. Mais dites-moi, ma sœur, avez-vous déjà regardé dans une longue-vue ? C'est comme de contempler un autre monde, fit-il en s'écartant afin de lui laisser la place.

Theresa posa sa trousse médicale par terre et s'approcha pour mettre son œil à l'oculaire.

— L'un de nos vaisseaux est en approche, précisa Farrow. Le *Kestrel*. Nous l'avons appelé ainsi en souvenir du navire de mon père, qui s'est échoué il y a dix ans de cela.

Le majestueux clipper chevauchait vaillamment la courbe des vagues.

— Mon père a débuté voilà soixante ans en échangeant des produits manufacturés contre des fourrures avec les Indiens d'Alaska, commença Farrow en tirant sur son cigare. S'arrêtant à Hawaï, il remplissait ses cales de bois de santal et faisait route vers Canton. A l'époque, la Chine était très friande de ce bois, si bien qu'à la fin des années 1820 il avait presque totalement disparu de nos forêts. Mon père s'est alors tourné vers le sucre, le café et la viande de bœuf. Il a agrandi sa flotte et diversifié ses routes commerciales au point de faire prospérer la fortune familiale.

Nouvelle bouffée. La brise poussa la fumée du cigare vers Theresa, qui prit soudain conscience que cette fragrance typiquement masculine s'incrusterait dans son habit et la suivrait au couvent.

— Je suis fier de notre compagnie, mais je souhaiterais désormais relier Hawaï au reste du monde, et cela passe par un transport maritime moderne. Les voyages de trois ou quatre semaines sont dépassés, ma sœur. Une nouvelle ère commence : celle des bateaux à vapeur. Le trajet ne sera plus que de dix jours. Vous imaginez ?

— Ça a l'air fantastique, surtout pour les malheureux qui souffrent de

la traversée, admit-elle en s'écartant de la longue-vue.

— Pour l'instant, Hawaï est trop éloignée pour le voyageur ou l'homme d'affaires ordinaires, mais une ligne régulière de bateaux à vapeur ferait venir les Américains par hordes, et avec eux du capital, des entreprises et la prospérité. Hawaï deviendrait alors un royaume digne de ce nom.

— A l'évidence, vous aimez la mer, monsieur Farrow, dit Theresa qui laissait errer son regard sur les toits d'Honolulu, ses plages au loin et les Hawaïens debout sur leurs étonnantes planches de surf.

— J'avais onze ans lorsque j'ai embarqué pour la première fois, comme mousse. Je savais déjà lire, écrire et calculer, mais mon père, un homme instruit, disposait à bord d'une bibliothèque dont il était très fier. Il m'a donc initié à Platon, Aristote, Voltaire. Il a veillé à ce que je connaisse mes classiques tout en sachant lire les étoiles et commander un navire. Je suis passé capitaine à vingt-deux ans.

Tourné vers le port, Farrow secoua la tête et reprit :

— Hawaï est aujourd'hui en pleine récession économique. Mais je suis convaincu de détenir les solutions. Le problème est de se faire entendre.

Theresa avait lu dans la presse des articles sur sa campagne en vue de trouver des investisseurs pour construire des navires plus sûrs et plus rapides.

— Les gens viendraient plus nombreux dans ces îles si le voyage était plus court et plus agréable, dit-elle. Cela raccourcirait aussi les liaisons entre les expatriés et leurs proches restés derrière. Car les déracinés ont le mal du pays, monsieur Farrow. Ils sont impatients de recevoir leur courrier.

Le capitaine lui jeta l'un de ses regards habituels, pensif et prolongé, avant que ses lèvres n'ébauchent un sourire, comme si une idée lumineuse venait de lui traverser l'esprit.

Un cri de joie les tira de leurs réflexions. En contrebas, Jamie se tordait de rire sous les chatouilles de Mahina. La scène rappelait une ourse jouant avec son petit.

— Le grand-père hawaïen de Jamie lui rend-il parfois visite ?

— Il y a dix-huit ans, le mari de Mahina et deux de leurs fils se sont

fait embarquer de force par des recruteurs peu scrupuleux. C'était un vrai problème à l'époque. Près d'un millier de baleiniers faisaient escale à Honolulu, et ils avaient besoin de bras. Il y a longtemps de ça, les baleines venaient chaque hiver mettre leurs petits au monde dans nos eaux. En ce temps-là, la chasse était facile, il suffisait d'attendre. Mais les ressources ont fini par manquer et les baleiniers ont dû aller les chercher plus au nord, jusqu'en Arctique. La vie des équipages n'en est devenue que plus dure, si bien qu'à la moindre escale les marins prenaient le large et se cachaient dans les forêts, obligeant leurs capitaines à recruter de force de nouveaux hommes.

— Mahina n'a pas reçu de nouvelles depuis ?

— Non.

Theresa observa le garçon qui riait aux éclats sur la pelouse.

— Il est dommage que Jamie ne puisse pas voir son cousin plus souvent, dit-elle, songeant que les enfants avaient toujours besoin de camarades de jeu.

Le visage du capitaine s'assombrit. Il devait penser au fossé qui le séparait de Peter. Toute la ville d'Honolulu était au courant de la rupture entre les deux frères, mais Theresa n'avait jamais entendu parler de l'origine de leur désaccord.

— Mahina a de la famille par ailleurs ?

— Sa fille, Leilani - ma femme -, est morte pendant l'épidémie de varicelle. L'un de ses fils vit encore, dans une ferme de famille, et il y a son oncle, Kekoa, chef du village de Wailaka, dans la Nu'uuanu Valley, à environ quatre kilomètres d'ici.

Le rire de Mahina monta jusqu'à eux.

— Leur histoire me fascine. Pensez-vous qu'ils accepteraient de répondre à quelques questions ?

— Les anciens partagent volontiers leur savoir tant que l'on fait preuve de respect et qu'on ne les agresse pas. Mais je ne vous imagine pas agressive.

— En effet, je suis plutôt curieuse. En l'occurrence, je me dis que connaître leur culture et leur histoire m'ouvrira la porte de leur médecine. Mais en y repensant, c'est aussi la curiosité qui m'a amenée là où j'en suis. Si je n'avais pas remarqué la religieuse chez

l'apothicaire, si je ne l'avais pas suivie et si je n'avais pas voulu voir l'intérieur de l'hôpital, je n'aurais jamais compris que cette vie était ma vocation.

Farrow la toisa de tout son haut, d'un œil plutôt pensif.

— Une vie qui paraît bien rude, voire, pardonnez-moi, ma sœur, *contre nature*.

— La récompense vaut largement le sacrifice, monsieur Farrow. Prendre soin des autres est depuis toujours mon unique désir.

— Mais vous êtes très jeune pour tourner le dos à tant de choses.

— Je viens d'avoir vingt ans, répliqua-t-elle avec fierté. Son trouble fut total quand il lui prit soudain la main afin d'observer son annulaire gauche.

— Cela ressemble à une alliance, murmura-t-il. Theresa se sentit rougir. Il était beaucoup trop près !

Au point qu'elle humait tout un univers masculin : savon à barbe, tabac, whisky. Des senteurs séduisantes.

— C'est bien une alliance, symbole de notre union avec le Sauveur, souffla-t-elle. Une fois nos vœux définitifs prononcés, nous sommes « épouses du Christ » et lui consacrons notre chasteté.

— Vraiment ? dit le capitaine d'une voix caressante, son regard plongé dans le sien, sa main retenant toujours la sienne.

Theresa ne respirait plus. Ils étaient seuls au monde. Sa sensualité la submergeait. Mais soudain, il la relâcha et se tourna vers la vue. Son agitation était palpable. Il avait même l'air contrarié, sans qu'elle sache pourquoi.

— Une femme peut servir Dieu et mener une vie normale, dit-il sans bouger. Renoncer si jeune à toute possibilité d'avoir un mari et des enfants, c'est injuste. Ma mère a beaucoup sacrifié au service du Seigneur et cela ne l'a pas empêchée de se marier et d'avoir deux fils.

— Ma vocation est de soigner, monsieur Farrow, répondit-elle avec douceur. Les sœurs m'en ont donné l'opportunité. Vous avez raison de dire que notre vie n'est pas naturelle, mais c'est un maigre sacrifice comparé au privilège de pouvoir venir en aide à ceux qui sont dans le besoin.

— Pardonnez-moi, ma sœur, dit-il après l'avoir longuement dévisagée. Je ne voulais pas vous critiquer ou dénigrer votre mode de vie. J'ai toujours admiré ma mère pour le courage dont elle a fait preuve en venant ici. Je vous admire pour la même raison. Je parierais que rien ne vous effraie.

Theresa reprit sa trousse médicale et rajusta son voile avant de répondre :

— Il est temps pour moi de partir. Merci infiniment de m'avoir montré ce panorama. Je comprends maintenant pourquoi vous venez ici tous les jours.

— Toute la ville est au courant de ma pause de midi, j'imagine. D'une certaine façon, c'est un luxe que je m'octroie. Mais j'aime aussi surveiller les bateaux dans le port.

— Ce rituel est assurément revivifiant pour l'âme, monsieur Farrow.

— Je ne suis pas du genre à pratiquer des rituels, ma sœur.

— Tout le monde en pratique. Ce sont des points d'ancrage. Ils nous offrent des moments de réflexion car ils suspendent le temps, ce qui nous rend plus attentifs à notre environnement. Au couvent, notre vie se compose de rituels. Celui que je préfère correspond à l'heure de silence passée au jardin. Là, j'écoute la symphonie d'Hawaï.

— J'ai entendu beaucoup de définitions d'Hawaï, depuis le paradis jusqu'à l'enfer, mais c'est la première fois qu'on la compare à une symphonie ! s'étonna-t-il.

— La musique de la brume emplit mon cœur de joie, capitaine. Je me réjouis du chant des fleurs. Même les oiseaux composent des mélodies en plein vol, souligna-t-elle avec un sourire embarrassé. Quand nous habitons l'Oregon, j'avais mon endroit préféré où j'allais m'asseoir tous les jours pour profiter du soleil. La nature résonnait à mes oreilles.

— Il suffit de rester immobile assez longtemps dans une clairière au milieu des bois pour que les habitants se révèlent à vous les uns après les autres, dit-il.

Devant le regard interrogateur de Theresa, il précisa :

— C'est de Thoreau, tiré de *Walden*, un de ses livres, publié il y a six ans. Vous l'avez lu ?

— Non.

— Suivez-moi, je sais où le trouver.

Au rez-de-chaussée, elle l'attendit dans l'entrée pendant qu'il disparaissait dans son bureau. Il en ressortit en brandissant un petit ouvrage.

— Gardez-le aussi longtemps que vous voudrez.

Elle le glissa dans sa sacoche et le remercia, tout en se disant qu'elle n'aurait pas dû. Une fois de retour au couvent, elle demanderait à mère Agnès si ce genre de lecture était autorisé. Mais alors qu'elle marchait à l'ombre des tamarins, elle aperçut les bancs publics disposés sur les pelouses du palais royal à l'intention des piétons fatigués ou des flâneurs curieux des va-et-vient de la foule. L'appel de *Walden* était irrésistible. Elle s'assit et sortit le livre. Il semblait avoir été lu et relu par quelqu'un qui l'aimait beaucoup. Sur la page de garde, elle lut : « Bibliothèque d'Edward Gideon Farrow. »

Edward Gideon. Theresa caressa les lettres du bout des doigts. C'était un prénom impérieux. Elle tourna la page et commença à lire : « Quand j'écrivis les pages suivantes... je vivais seul, dans les bois. » Les pages s'enchaînaient les unes après les autres : « J'aimerais mieux m'asseoir sur une citrouille et l'avoir à moi seul, qu'être pressé par la foule sur un coussin de velours... Un lac est le trait le plus beau et le plus expressif du paysage. » L'heure tournait. Il fallait rentrer. Theresa referma le livre avec regret. M. Thoreau l'avait littéralement transportée dans son Oregon bien-aimé.

Au couvent, mère Agnès la reçut dans le petit salon de devant. Elle avait l'air furieuse.

— Je suis désolée pour ce retard, révérende mère. Mais...

— On vous a vue, ma sœur. Seule en compagnie d'un homme. Vous regardiez par la longue-vue. On m'a même rapporté que vous riiez !

La mère supérieure tremblait de rage. Theresa baissa la tête et reconnut les faits :

— Pardonnez-moi, ma mère. Le capitaine Farrow m'avait proposé de jeter un œil. Je ne pensais pas à mal.

— Le mal, ma sœur, c'est que vous êtes encore trop attachée aux choses matérielles ! Vous devez travailler plus dur de manière à rester

concentrée sur le spirituel. Et domptez votre curiosité, ma sœur ! En vous tournant ainsi vers les autres, vous vous ouvrez aux choses de ce monde et prenez le risque de sortir du droit chemin pour suivre celui de la chair.

Mère Agnès s'interrompit, joignit les mains à la hauteur de sa ceinture et se redressa.

— Ma sœur, vous ne retournerez pas chez les Farrow, Vous ne remettrez les pieds là-bas sous aucun prétexte et n'aurez plus rien à faire avec cette famille.

— Oui, ma mère.

Sœur Theresa sut alors que le livre devrait rester secret.

— Oh, sœur Theresa, regardez ces couleurs, s'extasiait Veronica. Avez-vous déjà vu pareilles nuances de mauve ? Apparemment, c'est la couleur à la mode cette année, avec le parme et le magenta. Les crinolines sont plus larges que jamais !

La jeune religieuse commentait les illustrations d'un magazine féminin arrivé dernièrement d'Amérique au Klausner's Emporium, une immense boutique de Merchant Street où l'on trouvait de tout, depuis les épingles jusqu'aux lessiveuses avec essoreuse intégrée. Le vendeur, jeune homme au teint pâle arrivé de New York dans l'espoir d'opportunités meilleures, ne cachait pas son mécontentement de voir ces nonnes passer en revue les dernières publications. Chaque semaine, elles venaient ainsi consulter les journaux et les magazines sans jamais rien déboursier. Il ne pouvait pas savoir qu'elles auraient aimé pouvoir lui acheter un savon à la lavande, du chocolat, un mouchoir en lin ou même d'autres articles, plus prosaïques, comme du saindoux pour la cuisine, des aiguilles ou un crayon. Mais elles n'avaient pas d'argent. Leur petite communauté subsistait avec peine et elles n'avaient pas le premier penny pour s'offrir ne fut-ce qu'un bonbon.

— Imaginez les mètres de ruban qu'il a fallu pour cette robe du soir, poursuivit sœur Veronica en tenant le magazine ouvert à la bonne page pour que Theresa puisse voir. Elle vous irait si bien, ma sœur. Vous seriez la reine du bal !

Theresa jeta un coup d'œil à l'illustration et sourit poliment. Elle ne partageait pas la passion de Veronica pour la mode. Son attention se portait davantage non sur les titres américains ou anglais, qui dataient de plusieurs mois déjà, mais sur les publications locales, les *Honolulu Star*, *Polynésien*, *O'ahu Herald*. Elle y cherchait des informations bien précises. Edward Farrow étant un politicien en vue, prompt à s'exprimer sur le gouvernement, les journaux rapportaient régulièrement ses faits et gestes. C'était le moyen détourné que Theresa avait trouvé pour continuer à avoir des nouvelles de la

famille. Quant à s'expliquer ce besoin, elle en aurait été bien incapable.

— Et cette cape ! Quel rouge magnifique !

Avant que Theresa ait eu le temps de conseiller à sa consœur de modérer son enthousiasme vis-à-vis des choses matérielles, les portes de la boutique s'ouvrirent et une voix connue se fit entendre :

— Ah, mes sœurs, vous voici ! s'exclamait le père Halloran.

Comme toujours, il s'épongeait le front. La longue soutane noire n'était pas faite pour ces climats. Pourtant, à l'instar du clergé français présent sur place, il ne quittait pas ce long vêtement clérical à manches longues.

— Mère Agnès m'a dit que je vous trouverais ici.

— Que pouvons-nous faire pour vous, mon père ? demanda Theresa en reposant les journaux.

— Je commençais ma tournée d'évangélisation, une de celles que j'entreprends tous les deux ou trois mois sans grand succès jusqu'ici, quand j'ai pensé à vous : peut-être aurais-je plus de succès si deux infirmières m'accompagnaient ? En prodiguant des soins gratuits, nous pourrions ouvrir un chemin au cœur de cette tanière du péché.

— Et où se trouve cette tanière, mon père ? demanda sœur Veronica, tout aussi surprise que sœur Theresa.

— Près du port, mes enfants. Ce sont les maisons de mauvaise vie. Suivez-moi.

Voilà plusieurs semaines que les esprits du lagon avaient conseillé Mahina, mais celle-ci n'avait toujours pas percé le mystère de leur message.

Sa corbeille à la main, elle marchait dans la forêt en quête des fleurs idéales. Elle savait qu'elle ne pourrait pas déchiffrer toute seule l'injonction des dieux. Elle allait à nouveau devoir les solliciter. Mais cette fois elle n'aurait pas les mains vides. Elle leur ferait une offrande.

— Ah ! murmura-t-elle en écartant les branchages pour atteindre un massif d'orchidées sauvages baigné de lumière.

Ces fleurs avaient poussé sans l'aide de l'homme. Elles étaient spéciales. La vue de ces corolles roses épanouies à l'extrémité de leurs tiges bien droites lui arracha un sourire. Certaines atteignaient sa poitrine, d'autres étaient plus grandes qu'elle. Leur cœur d'un rose foncé allait en s'atténuant jusqu'à se fondre dans les pétales blancs. Elles venaient de s'ouvrir, encore pleines de *mana*. C'était parfait.

Mahina détacha soigneusement chaque fleur de sa tige, les déposant avec délicatesse dans la corbeille. Sa récolte achevée, elle remercia les esprits du lieu en disant « *Mahalo* », puis retourna au lagon, où elle s'assit en plein soleil pour réaliser un collier.

Elle s'affairait en psalmodiant un chant qui ne tarda pas à la plonger dans ses souvenirs d'enfance. Elle revit l'arrivée du premier *Haole*, les sermons du dimanche, l'école, les cours de couture chez Mika Emily. En fait, Mika Kalono et sa femme ne leur avaient pas réellement forcé la main. Ils les avaient séduits, tout comme les *Haoles* de l'autre jour avec les charlottes.

Ils offraient quelque chose et attendaient qu'on le prenne, se dit-elle tout en piquant délicatement chaque fleur au cœur avec son fil de pêche. C'est comme pour attraper les *palilas* : on place des graines de *mamane*, des fleurs et des baies sur une branche et quand le passereau se pose, on laisse tomber le filet. Le pauvre *palila* est piégé. Exactement comme les *Kanakas* par le mode de vie *haole*.

Elle leva les yeux et les plissa devant les reflets miroitants du soleil sur l'eau. Deux libellules rouge vif voletaient à la surface en quête de nourriture, filant ici, bifurquant là. Jamie était comme ça avant. Son petit Pinau.

Peut-être pas forcer, murmurait l'esprit du lagon. *Peut-être... enseigner...*

Le sourire de Mahina s'élargit. Elle enfila la dernière orchidée, fit un nœud, releva son imposante masse pour rejoindre le bord de l'eau, où elle remercia les dieux et chanta leurs louanges. Elle lança ensuite le lei dans l'eau.

Au fil des ondes concentriques qui partaient du collier - signe que les esprits appréciaient son offrande - la sérénité l'envahit. Les anciens dieux lui avaient dit ce qu'il fallait faire.

Restait maintenant à leur demander qui elle devait initier.

— Le gouvernement essaie de fermer ces établissements, mais ils repoussent, plus nombreux, ailleurs, expliquait le père Halloran en

chemin. Les femmes qui y travaillent ne reçoivent malheureusement aucun soutien spirituel. Elles souffriraient aussi, m'a-t-on dit, de maladies transmises par les marins et des séquelles de tentatives d'avortement par poison ou par insertion d'un instrument...

— Dieu tout-puissant, murmura sœur Veronica.

Le trottoir sur lequel ils marchaient était flanqué de saloons, de vitrines de barbiers proposant un bain chaud pour cinq *cents*. Il y avait aussi des boutiques de matériel nautique, d'uniformes de marins, de cartes de navigation, de tabac et de journaux. Toutes étaient en bois, sur un ou deux étages. Derrière se dressaient de vastes entrepôts, qui cachaient le port vibronnant.

A l'heure du déjeuner, les débits de boisson étaient plutôt calmes, malgré les allées et venues des marins et l'occasionnel piano mécanique qui faisait entendre une mélodie en accéléré. Même chose dans les hôtels dits « pour hommes uniquement ». Mais il en allait différemment le soir. Le père Halloran était venu de nuit dans cette rue célèbre pour ses femmes maquillées à outrance, au décolleté plongeant, qui montraient leurs jambes au seuil des maisons. Les saloons étaient alors pleins à craquer. La lumière jaillissant des vitrines suffisait à illuminer les trottoirs. Le visiteur avait tout intérêt à surveiller ses poches et ses arrières sinon il risquait fort de se réveiller avec une bosse sur la tête et le portefeuille vide dans une ruelle, voire pire, sur un navire en pleine mer, obligé de travailler comme matelot jusqu'à la prochaine escale.

Theresa tentait de se représenter l'endroit la nuit, avec ses lumières, sa musique et sa gaieté. C'était un autre monde, avec des côtés sans doute enchanteurs. Mais en plein jour, les constructions étaient ternes, leurs portes sombres, et l'odeur d'urine, de vomi, de bière et de rhum prenait à la gorge.

Ils s'arrêtèrent devant une maison de deux étages, mitoyenne d'un tailleur dont la vitrine annonçait des prix spéciaux pour les officiers de marine américains et anglais. L'hôtel était signalé par une lanterne rouge. Le père Halloran tira sur la sonnette. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit sur un œil injecté de sang.

— C'est fermé, grogna une voix de femme.

— Nous ne venons pas pour ça, chère madame, nous sommes ici pour annoncer la bonne nouvelle et porter le message du Sauveur.

La porte s'ouvrit en grand, révélant une femme d'âge mûr enveloppée

dans un kimono. Elle détailla des pieds à la tête le jeune prêtre dégingandé.

— J’veus l’ai déjà dit, on veut pas de vos prêchi-prêcha. Quand c’est pas vous, c’est les calvinistes. On peut pas nous laisser tranquilles ?

Le père ne se laissa pas démonter et c’est avec jovialité qu’il renchérit :

— Laissez-moi vous présenter ces deux religieuses qui...

Il dut poser la main sur la porte pour empêcher l’imposante matrone de la refermer.

— Sœur Theresa et sœur Veronica pratiquent la médecine et connaissent toutes sortes de remèdes. Elles marchent sur les pas de Notre-Seigneur, qui guérit les malades en Galilée. Elles-mêmes sont spécialisées dans les maux féminins, précisa-t-il d’un ton entendu.

La tenancière détailla les deux religieuses avec curiosité, pesant visiblement le pour et le contre. Si elle faisait appel à leurs compétences médicales pour ses filles, ces dernières ne couperaient pas à un sermon.

— Vous avez de l’herbe à chat? demanda-t-elle.

— Quelle question est-ce là ? dit le père, sourcils froncés.

Avant qu’elle ait pu répondre, trois hommes bousculèrent le père Halloran pour prendre possession du porche.

— Madame, je suis le docteur Edgware, dit l’un d’eux d’un ton sans appel. Nous venons pour une inspection sanitaire.

Les deux hommes qui l’escortaient étaient des fusiliers d’Honolulu, une force de l’ordre créée par Kamehameha IV.

Sœur Theresa reporta son attention sur Edgware. Ainsi donc, c’était là le docteur qui suivait Emily et Jamie Farrow. L’île tout entière ne parlait que de lui. Elle pouvait enfin mettre un visage sur son nom. L’homme ressemblait à un héron avec son nez et son visage en lame de couteau, sa haute et maigre silhouette prise dans une redingote noire et ses bras trop longs, qui semblaient l’encombrer plus qu’autre chose. Il se tenait si droit que son buste penchait un peu en arrière. Le regard qu’il posait sur le père Halloran débordait de mépris, un mépris qui se transforma en dégoût quand il remarqua les religieuses. On aurait dit qu’elles étaient de la boue qu’il devait racler de ses

chaussures.

— Voici un mandat du roi qui me donne le droit de mener une inspection sanitaire sur n'importe quel pensionnaire de cette maison, dit-il à la tenancière.

— Y en a pas en ce moment.

— Mise à part vous, y a-t-il des femmes présentes dans ces lieux ?

— Juste les bonnes.

— Les bonnes, voyez-vous ça ! Je vais devoir les ausculter.

— Elles dorment.

— Vraiment ? En pleine journée ? Ne devraient-elles pas être en train de faire le ménage ? Je vous suggère de les réveiller.

D'un signe de tête, il ordonna aux deux soldats d'entrer. Pendant qu'ils s'exécutaient avec détermination, le docteur se retourna vers le père Halloran et les deux sœurs, qu'il congédia de la main.

— Vous allez devoir passer votre chemin, lâcha-t-il. Je ne peux vous laisser interférer avec mes devoirs *gouvernementaux*.

— C'est que, cher monsieur, j'ai tous les droits d'être ici. Ceci est un établissement public. Un hôtel.

— Qui se trouve actuellement sous ma responsabilité. Alors, circulez ou je ferai appel à la force publique.

Le père Halloran soutint son regard, bien que le docteur le dominât légèrement. Dans l'entrée, les soldats à la tunique rouge attendaient avec leurs mousquets. Le prêtre se tourna finalement vers la « gérante » de l'hôtel.

— Bonne journée, madame. Je vous promets que nous repasserons.

— Vous donnez pas cette peine. On veut pas de vous ici, lui rétorqua-t-elle.

Suivi des deux sœurs, il s'éloigna en direction d'un autre établissement.

— Pourquoi cet homme s'est-il comporté de la sorte avec nous ? demanda sœur Theresa.

— Simon Edgeware a une très haute opinion de sa personne. Il est particulièrement imbu de lui-même, et connu pour ses opinions anticatholiques.

La jeune religieuse jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, au moment où le docteur faisait de même. Leurs regards se croisèrent : elle en frissonna. Quelque chose lui disait que cet homme ne haïssait pas que les catholiques.

Ils passèrent le reste de la journée à se faire claquer les portes au nez. Ils entendirent aussi quelques expressions colorées, mais il en aurait fallu davantage pour décourager le père Halloran.

— La prochaine fois, nous laisserons de la documentation aux tenancières. Nous pourrions aussi leur distribuer des échantillons de vos médicaments, que vous auriez préparés avec vos sœurs ?

Theresa en doutait. Leur communauté avait déjà suffisamment à faire avec les préparations de leurs patients habituels.

— Nous verrons, mon père, répondit-elle sans développer davantage, déjà heureuse qu'il n'ait pas demandé d'éclaircissements sur l'herbe à chat.

Il aurait été embarrassant de lui expliquer que cette plante provoquait des contractions de l'utérus. Qu'une tenancière de maison close la demandât ne laissait aucun doute sur son utilisation. Alors qu'ils quittaient le quartier, ils constatèrent que le docteur Edgeware était toujours à l'œuvre, frappant à toutes les portes.

— Le docteur a plus de succès que vous, mon père, dit Theresa. J'imagine que c'est parce qu'il a le soutien du roi.

— Haut les cœurs, ma sœur ! Il a peut-être l'appui du roi, mais nous avons celui du Seigneur.

Sœur Theresa devait retourner chez les Farrow. Il était impératif qu'elle rende son livre au capitaine, même si cela impliquait de désobéir à mère Agnès. Elle n'avait pas le choix.

Cela faisait plusieurs mois qu'elle avait le *Walden* et qu'elle le lisait lors de rares moments volés. Chaque fois, la voix du capitaine résonnait dans sa tête, elle le visualisait, et ce n'était plus sa main qui tenait l'ouvrage, mais celle de Farrow. Si elle adorait la prose de Thoreau, elle se demandait s'il était très sage de continuer à la lire, car elle lui rappelait son propriétaire plus souvent que nécessaire.

Mme Jackson ou Rodrigo, leur homme à tout faire, aurait pu le lui restituer. Mais cela paraissait cavalier. Et elle avait tellement aimé ce récit qu'elle ne pouvait que le rendre en main propre. De toute façon, elle se contenterait de frapper à la porte et de confier le volume à l'intendante. Elle profiterait de la course qu'elle devait faire en ville, puisque c'était son tour d'aller chercher les provisions à l'épicerie de Merchant Street. Comme par hasard, la route passait devant la maison des Farrow.

Sur King Street, le ciel bleu, la douce brise l'enchantèrent à tel point qu'elle ne remarqua d'abord pas les calèches alignées devant l'imposante demeure. Ce furent les rires et la musique qui l'alertèrent. Il y avait garden-party cet après-midi-là chez les Farrow.

Leurs réceptions créaient toujours l'événement et y être convié sonnait comme une consécration dans la bonne société de l'île. Theresa suivit l'allée menant au jardin, à l'arrière de la maison. Une centaine de personnes évoluaient sur la pelouse, admirant les fleurs, profitant du bon air et du soleil. Elle resta en retrait, à fouiller la foule du regard en quête de l'hôte.

Des violons jouaient à l'ombre des cocotiers tandis que de jeunes Hawaïennes en *muumuu* blanc évoluaient entre les groupes avec des plateaux en argent chargés de mets raffinés et de verres de vin. L'assemblée affichait une telle élégance qu'il ne pouvait s'agir que du

gratin d'Honolulu : des juges, des hommes de loi, des banquiers, des députés. La plupart étaient venus à Hawaï avec leurs femmes anglaises ou américaines, mais certains avaient épousé des Hawaïennes, seulement repérables à leur peau plus foncée, car leur toilette ne le cédait en rien à celle des autres femmes : crinoline à la dernière mode, chaussures délicates, gants et ombrelle. Les convives étaient assis à des tables nappées de blanc ou discutaient sous les manguiers et les pandanus.

Emily Farrow était assise à l'ombre, encadrée par deux bonnes en robe noire et tablier blanc. Elle semblait présider, en bonne douairière, souriant avec grâce aux invités qui venaient la saluer ou lui dire quelques mots comme ils le feraient pour un membre d'une famille royale. Et en effet, elle en avait un peu l'aura. Le docteur Edgware se tenait derrière elle, telle l'âme damnée du trône Farrow. Il se pencha pour glisser un mot à l'oreille d'Emily, qui écarta ses propos d'un geste impatient tout en disant :

— Cessez de vous tracasser pour moi, jeune homme.

Theresa décida de traverser la pelouse pour aller lui dire bonjour. Autour d'elle, tout le monde parlait de la guerre en Amérique. Les hostilités avaient commencé en avril de cette année 1861 avec le bombardement de Fort Sumter par les Confédérés. Le président Lincoln avait demandé à chaque Etat de fournir des troupes pour reprendre la place, ce qui avait jeté dans le camp opposé quatre Etats esclavagistes supplémentaires. La plupart des Américains d'Hawaï soutenaient Lincoln et s'engageaient derrière l'Union. Certaines familles avaient même envoyé leurs fils combattre avec le Nord.

Theresa se plaça dans la queue des convives qui attendaient de pouvoir parler à Emily. Elle fut récompensée de son attente par un sourire resplendissant.

— Ma chère enfant ! dit la vieille dame avec une joie non dissimulée. Je suis si heureuse qu'Edward vous ait invitée. Cela fait une éternité que nous ne vous avons pas vue. Comment allez-vous ?

— C'est moi qui suis censée vous poser cette question, répondit Theresa, taquine. Cette réception a l'air de se dérouler à ravir.

De la main, Emily désigna les Hawaïennes vêtues à la dernière mode.

— Il aura fallu l'intervention du Seigneur pour habiller ces gens, mais au final, Il a gagné la partie, jubila-t-elle. Et cela n'a demandé qu'une paire de gants et une ombrelle !

— Je suis venue pour parler avec votre fils. Savez-vous où je peux le trouver ?

— Sans doute juché sur une caisse à savon, fut la réponse enjouée.

Voir Emily aussi vive réchauffa le cœur de Theresa. Elle prit congé et partit à la recherche du capitaine. Les yeux posés sur elle se détournèrent sur-le-champ. Elle avait l'habitude de cette curiosité, de ces regards réprobateurs ou impénétrables, mais cette fois, dans toute cette palette d'expressions, il y avait un sourire accueillant.

—Tiens, tiens ! dit un homme en venant au-devant d'elle. J'ai entendu parler de votre communauté. Admirable ! Mais je n'avais pas encore eu le plaisir de vous rencontrer.

Il s'exprimait avec un fort accent, probablement prussien, et respirait l'opulence avec sa bedaine barrée d'une chaîne de montre en or. Son teint rougeaud et ses joues flasques s'oubliaient rapidement grâce à des yeux bleus qui pétillaient derrière des verres sans monture apparente.

— Frederich Klausner, pour vous servir, dit-il en s'inclinant.

—Comment allez-vous ? dit-elle, légèrement déconcertée par son comportement.

— En Prusse aussi, nous avons des religieuses qui travaillent dans les hôpitaux. Des femmes merveilleuses, tellement dévouées ! Je sais que vous devez vous sentir décalée ici, mais je vous assure qu'aucun Européen ne vous regarderait bizarrement.

Theresa sourit. Elle appréciait ses manières et la façon qu'il avait de la mettre à l'aise dans ce cadre si élégant qui n'était pas le sien.

— Comment se fait-il que vous connaissiez le capitaine ? demanda-t-il.

— Je me suis occupée de son fils, il y a quelques mois. Mais vous-même ?

— Je suis l'un de ses investisseurs ! Moi aussi, j'ai hâte de voir commencer les liaisons en bateaux à vapeur pour nous connecter au reste du monde. Il faut nous moderniser si nous voulons prospérer, non ?

— Klausner... Y a-t-il un lien avec le Klausner's Emporium de Merchant Street ?

Il rayonna de fierté et s'inclina de nouveau malgré sa corpulence.

— J'ai l'honneur de confirmer. Voyez, ma sœur, ne sachant ni lire ni écrire, le seul travail que j'avais trouvé dans mon pays, c'était balayeur dans la rédaction d'un journal à Francfort. Et encore, quand le rédacteur en chef a découvert que j'étais analphabète, il m'a renvoyé. Un journal ne pouvait se permettre d'engager un illettré, disait-il. C'est alors que mon frère et moi avons entendu parler de la ruée vers l'or en Californie. Nous avons mis nos économies en commun et avons embarqué pour San Francisco. Nous avons trouvé assez de pépites pour que je vienne ici. Mon frère, lui, est resté en Californie. Pour ma part, j'ai commencé avec une petite échoppe de tabac et j'ai développé mon affaire progressivement : bonbons, lingerie, chapeaux, bottes. J'ai ouvert une boutique à côté pour les tissus, les laines et la mercerie. Peu importait ce que les gens demandaient, ils l'avaient. J'ai ensuite investi dans un magasin mitoyen pour en faire une librairie géante. Je possède donc aujourd'hui le plus grand magasin général d'Honolulu. On y trouve de tout, des chocolats prussiens aux cannes irlandaises. Si vous avez besoin d'une machine à coudre, venez chez moi. Je suis le seul fournisseur d'Hawaï à offrir les derniers modèles à chaîne !

Theresa le félicita pour cette belle réussite.

— Imaginez ce que vous auriez réalisé en sachant lire et écrire !

— *Mein Gott*, je serais toujours en train de balayer les bureaux du *Frankfurter Zeitung* !

La jeune femme rit, conquise par l'amabilité de l'homme d'affaires.

— Je suis venue rendre une rapide visite au capitaine Farrow, mais je n'arrive pas à le trouver. Il doit être accaparé par ses invités. Pourrez-vous lui dire que je suis passée, s'il vous plaît ?

— Notre hôte est à l'intérieur, occupé à faire de juteux investissements. Vous le trouverez dans son bureau, lui répondit M. Klausner, qui, visiblement, l'avait prise en amitié.

Sur ses encouragements elle entra dans la maison où elle trouva en effet le capitaine dans son bureau, en train de parler aux hommes les plus en vue d'Honolulu. Sur l'imposante table s'épalaient de larges feuilles de papier, sans doute des plans d'architecte.

— Voici mon nouveau moteur, disait Farrow à son auditoire. Les gens ne veulent pas attendre des semaines avant de recevoir du courrier :

songez avec quelle rapidité les nouvelles nous parviendraient !

Theresa sourit d'entendre ses propres paroles dans la bouche du capitaine. Ce dernier se dirigea vers le cabinet à liqueurs, tête nue mais élégant dans son costume blanc. Il dominait les autres d'une bonne tête et avait une allure bien plus athlétique.

— Et il ne s'agit pas que du courrier, messieurs ! développait-il. Cela concerne aussi les passagers ! Nous devons attirer davantage de monde. Rendre le voyage en mer plus agréable, faire en sorte que les gens en redemandent. Le moteur de mon nouveau bateau sera installé sous la ligne de flottaison et conçu de façon à libérer plus d'espace pour les voyageurs.

— Cela représente un coût énorme, Farrow, dit le président de la banque d'Honolulu.

Edward revenait vers le groupe, des verres et une carafe en main.

— Je ne connais que trop ceux qui s'opposent à...

— Eh bien ! s'exclama l'un des convives à la vue de Theresa.

— Grands dieux ! dit un autre.

Quand il l'aperçut à son tour, le capitaine Farrow sourit d'une façon qui fit bondir le cœur de Theresa. Comme une douleur. Quittant ses invités, il vint à sa rencontre, les mains tendues alors que les siennes étaient à jamais cachées dans les plis de son habit.

— Ma sœur ! Où étiez-vous passée ? Vous nous avez manqué.

— Nous avons la chance d'avoir beaucoup de travail, dit-elle, alors que la réalité était tout autre.

Après l'engouement initial, la demande de soins commençait à se tarir et le couvent avait du mal à joindre les deux bouts.

— Que me vaut l'honneur de votre visite ?

— Je suis venue vous rendre votre livre. Je crains de l'avoir gardé trop longtemps.

Comme l'un des invités se raclait la gorge, un peu fort semblait-il, le capitaine prit Theresa par le bras.

— Un peu d'air frais ne me ferait pas de mal, dit-il, l'entraînant vers le

jardin et la réception.

Depuis une année qu'elle était arrivée dans l'île, Theresa avait eu le temps de découvrir que pour la bonne société d'Honolulu le capitaine Farrow était un très bon parti. A l'évidence, toutes les veuves, les vieilles filles et les mères de jeunes filles à marier jetaient leur dévolu sur lui - certaines femmes mariées aussi. Quant à la gouvernante, Mlle Carter, elle continuait à le dévorer des yeux sans qu'il s'en rende compte, mais elle ne voyait plus en Theresa une menace. Sans doute avait-elle appris qu'une religieuse n'en représentait pas une sérieuse.

Edward prit deux coupes de punch sur le plateau d'un serveur avant de conduire son invitée impromptue au fond du jardin, à l'ombre bienfaisante d'un banyan.

— Puis-je vous apporter de quoi vous restaurer ? s'enquit-il en lui tendant une coupe. La cuisinière s'est surpassée avec son rôti de bœuf. Il est délicieux. Mais peut-être préférez-vous un dessert ?

Theresa aurait adoré se composer une assiette au buffet dont les effluves lui mettaient l'eau à la bouche. Mais comment aurait-elle pu se remplir la panse quand ses sœurs se couchaient l'estomac vide ?

— Je n'ai pas faim, merci beaucoup, répondit-elle.

— Comment se porte votre famille ?

Le capitaine s'adossa au tronc, semblant savourer ce répit dans ses obligations mondaines.

— D'après ma mère, ma petite sœur grandit, jolie comme un cœur, et mon frère Eli s'apprête à entrer à l'université. Père n'acceptera rien en dehors de Harvard, mais ma mère redoute cet éloignement et le fait que la guerre fasse rage. Eli voudrait s'enrôler dans les armées de l'Union, malgré l'interdiction de notre père. Mais, et votre fils, capitaine Farrow ?

— Jamie est chez mon frère. Il semble toujours aller mieux quand il est là-bas. Je me dis que c'est peut-être dû à l'influence des insulaires. Peter les apprécie beaucoup et travaille avec eux sur le ranch. Les enfants passent beaucoup de temps avec lui au village indigène.

Mahina apparut à ce moment-là dans son éclatant *muumuu* jaune. Elle lâcha un tonitruant « Aloha ! » tout en serrant Theresa dans une étreinte d'ourse.

— Tu étais où ? Mahina ne voit pas petite Keleka depuis beaucoup de mois maintenant ! Où est ton *hale* ? Où est ta maison ? Si tu ne viens pas ici, Mahina va dans ton hale !

— Notre maison est à l'angle de Fort Street et de Beretrانيا.

— Tu as un mari ?

— Pas dans ce sens-là. J'habite avec des sœurs.

— Je viens. Tu montres à moi.

— Maintenant?

— Mahina est impulsive. Et quand une *ali'i* est impulsive, rien ne peut l'arrêter, intervint le capitaine, hilare. Gardez *Walden*, ma sœur. Relisez-le, c'est encore meilleur la seconde fois. Et rappelez-vous, cette maison est la vôtre.

Alors qu'elle traversait la pelouse en compagnie de la géante hawaïenne, Theresa se retourna pour saluer de la main Emily Farrow. Son regard croisa celui du docteur Edgeware, toujours aussi malveillant.

Sur King Street, les gens saluaient respectueusement Mahina et jetaient un coup d'œil intrigué à Theresa. Leur duo avait de quoi surprendre : une jeune religieuse catholique en habit noir et blanc, aux côtés d'une des anciennes les plus respectables d'Hawaï, en *muumuu* jaune canari.

Au couvent, Theresa fit entrer Mahina dans le petit salon où Mme Jackson frottait les sols. La gardienne rougit et accueillit l'Hawaïenne avec beaucoup d'humilité.

— Qui habite ici ? demanda Mahina en regardant autour d'elle.

— Juste les sœurs.

— Pas les hommes ?

— Les hommes ne sont pas autorisés.

— *Kapu* ?

— On pourrait dire ça.

— Maison des hommes, maison des femmes, dit Mahina en hochant la

tête avec satisfaction, comme si elle approuvait. Tu montres moi l'église.

Theresa la conduisit volontiers à la cathédrale, un peu plus bas dans la rue. Elles entrèrent par le portail principal. A l'intérieur, il faisait frais, les vitraux projetaient des taches de couleurs sur le sol marbré. Mahina buvait des yeux chaque détail.

— Fleurs, feu, dieux : c'est pas comme les autres églises *haoles*.

— Mahina, le « feu » s'appelle encens, et ce ne sont pas des dieux mais de simples statues. Ici, la Vierge Marie, mère de Dieu, et là, Joseph...

— Vierge et mère ? Comment c'est possible ?

Alors que Theresa commençait à lui expliquer ce mystère, les yeux de Mahina se posèrent sur le crucifix surplombant l'autel.

— Pauvre homme avec le sang sur l'arbre ! Vous faisez des sacrifices humains, comme les *Kanakas* ?

— Non, Mahina. C'est différent. Le Christ s'est sacrifié.

A cet instant, Theresa aperçut le père Halloran en train de les observer depuis le seuil de la sacristie. Il avait la mine sombre et elle se demanda si le fait d'avoir amené Mahina en ce lieu lui vaudrait des remontrances.

Elle n'eut pas longtemps à attendre pour connaître la réponse. A peine Mahina l'avait-elle remerciée et quittée que le prêtre, l'air très sérieux, descendit l'allée centrale pour la rejoindre.

— Laissez-moi vous expliquer...

Il l'interrompit de la main.

— Sœur Theresa, depuis mon arrivée dans ces îles, je prie pour les âmes perdues de ces indigènes qui refusent de reconnaître le Christ comme leur Dieu et Sauveur. Je m'interroge : comment nous, bons catholiques, pouvons-nous vivre sans arrière-pensées à quelques kilomètres d'une forêt sombre où grouille le péché et d'un repaire de païens qui vénèrent des idoles ? Dans son village, le chef Kekoa exerce sa domination sur les familles, les obligeant à s'en tenir aux anciennes pratiques sataniques. Je ne peux vous dire combien cet état de fait et mon impuissance à trouver un moyen de les sauver me chagrinent ! Et voilà que vous m'apportez la solution sur un plateau !

— J'ai fait ça ?

— Mahina est très influente parmi les Hawaïens non convertis. Et c'est la nièce de Kekoa. Sœur Theresa, vous avez la possibilité d'être leur salut. Vous pouvez mener ces païens égarés vers la lumière de Dieu.

— Mais...

— Ils vous écouteront, parce que vous vous êtes liée avec la famille du petit-fils de Mahina, Jamie Farrow. Je sais que le capitaine vous est reconnaissant d'avoir soulagé son fils de ses problèmes de digestion. Je vous encourage à cultiver cette amitié, ma sœur. Rendez visite aux Farrow. Devenez l'amie de Mahina et parlez-lui de l'Évangile.

Bien que doutant du succès de cette entreprise, elle ferait de son mieux. Elle se réjouissait intérieurement d'avoir à nouveau la possibilité de retourner chez les Farrow.

Sœur Theresa, qui travaillait au jardin, eut la surprise de recevoir un mot de M. Klausner. Il lui demandait avec insistance de venir voir son épouse.

Mère Agnès ayant donné son autorisation, elle s'apprêtait à partir quand sœur Veronica vint la trouver dans le petit salon : elle souhaitait l'accompagner.

— J'adorerais voir comment vivent les Klausner, dit-elle avec son enthousiasme habituel. Ils sont tellement riches qu'il doit y avoir des objets magnifiques chez eux. Et Mme Klausner s'habille certainement à la dernière mode.

— Ma sœur, je n'ai aucune idée de la raison qui a motivé leur appel, mais je doute qu'il s'agisse d'une invitation à prendre le thé.

— Oh ! S'il vous plaît ! Il faut que je vous accompagne !

Maintenant que la communauté était connue dans

Honolulu, il était moins nécessaire pour les sœurs de se déplacer par paire. Mère Agnès accorda néanmoins sa permission, si bien que les deux jeunes religieuses partirent de concert. Sœur Veronica babilla jusqu'à la maison des Klausner, une belle demeure à étage sur Nu'uano Road. Ce fut un mari bouleversé qui les accueillit sur le seuil et les introduisit dans un salon richement meublé.

— Merci d'être venues, mes sœurs. Ma femme est très malade, son état

est critique. Soulagez-la, s'il vous plaît. Je sais que vous n'êtes pas médecins, mais ma Gretchen les jette tous dehors !

Des hurlements en provenance de l'étage indiquaient l'urgence de la situation.

— Mon épouse est hystérique, dit M. Klausner en se tordant les mains. Elle a, comment dites-vous ? une grosse bosse dans le ventre, qui saigne maintenant. Elle a tellement peur qu'elle a renvoyé trois docteurs. Elle ne se laisse pas ausculter. Elle est persuadée qu'elle va mourir. Notre fils est revenu d'Hilo avec sa femme. Nous sommes tous paniqués. Nous ne savons pas quoi faire. C'est pourquoi j'ai pensé à vous : peut-être vous écouterait-elle ?

— Quel âge a votre femme, monsieur Klausner ?

— Elle a presque cinquante ans. Mais tout allait très bien jusqu'à hier, quand la douleur et les saignements ont commencé !

— Elle n'a vu personne pour la grosseur dans son ventre ?

— Ma femme est... enveloppée.

— Je vois. Nous allons l'ausculter. Je vous recommande ainsi qu'à votre famille de prier pendant ce temps-là.

Les religieuses montèrent à l'étage.

— Ma sœur, dit Veronica, inquiète, nous ne pouvons rien faire contre ce genre de mal, surtout si ça saigne. C'est toujours le symptôme d'un cancer en stade avancé. Elle va bientôt mourir.

— En ce cas, nous lui donnerons un antidouleur et priérons avec elle.

Dans sa chambre, Mme Klausner invectivait deux femmes de chambre qui essayaient de rajuster sa chemise de nuit. Plutôt forte, elle avait le teint rouge et le visage luisant de sueur. Des mèches grises s'échappaient de son bonnet de nuit.

À la vue des deux religieuses, elle se calma instantanément.

— Vous êtes les nouvelles sœurs de la cathédrale catholique. J'ai entendu parler de vous. S'il vous plaît, aidez-moi.

— Je vous laisse faire, ma sœur. Vous êtes bien meilleure que moi en ce domaine, chuchota sœur Veronica.

En dépit de l'embonpoint de Mme Klausner, Theresa sentit sans mal la protubérance sous ses doigts. Tout ce qu'elles pourraient faire se limiterait malheureusement à la soulager un peu. Theresa s'apprêtait à le lui annoncer quand, soudain, le ventre se contracta. Prenant son stéthoscope, la jeune femme en posa l'embout sur la peau dilatée et écouta. Il y avait un autre battement de cœur, plus faible et rapide.

— Mme Klausner n'a pas le cancer, murmura-t-elle à sœur Veronica. Elle est en train d'accoucher !

Malgré le chuchotement, l'intéressée entendit.

— Un bébé ?! Mais je suis trop vieille ! Je pensais que ce n'était plus possible après la fin des menstrues...

— Ne vous inquiétez pas, madame, il est encore temps d'aller quérir un médecin. Tout va bien. Nous nous en occupons...

— Restez ! dit Mme Klausner en lui prenant la main avec une force étonnante. S'il vous plaît. Vous êtes les servantes de Dieu. Je sais qu'il est là parce que vous êtes là.

— Très bien, madame. Nous allons faire de notre mieux.

L'inquiétude de sœur Veronica augmenta d'un cran.

— Ma sœur ! Comment faire ? Nous n'avons pas été formées à l'accouchement.

— Nous allons prier et demander à Dieu de guider nos mains.

— Vite ! hurla Mme Klausner.

Les deux jeunes religieuses s'empressèrent d'épingler leur voile en arrière, retroussèrent leurs manches et enfilèrent des tabliers blancs. Entre halètements et grimaces, Mme Klausner leur dit de demander de l'eau bouillante à la cuisinière.

— Plein d'eau bouillante ! Des serviettes, du fil, des ciseaux. Et du schnaps pour moi !

Pendant que la femme de chambre se chargeait du message, sœurs Theresa et sœur Veronica se lavèrent les mains avec du savon phénique. Elles n'eurent pas le temps d'en faire plus. Un nouveau hurlement, et le bébé se présenta de lui-même, gloire de Dieu surgissant devant leurs yeux émerveillés. Les trois femmes riaient et

pleuraient tout à la fois. Mme Klausner n'en revenait pas.

— C'est inespéré ! répétait-elle en baptisant sa fille de larmes de joie. Mes enfants sont grands. Je ne les vois plus. Et voilà que ce petit ange arrive. Comment vous remercier, mes sœurs ?

Elle leva vers elles des yeux brillants.

— Je parlerai de vous à toutes mes amies. Elles sont comme moi : nous n'aimons pas les docteurs, ils ne comprennent pas nos maux de femme, alors que vous... C'est Dieu qui vous envoie.

Theresa et Veronica se retirèrent pour la laisser se reposer. Au salon, elles furent accueillies par un M. Klausner rayonnant, qui les étreignit, les embrassa comme du bon pain et chanta leurs louanges. Il promit de parler partout de la qualité de leurs services. Dorénavant, la communauté bénéficierait de prix d'ami dans ses magasins. Il leur glissa également des pièces d'or. Elles prenaient congé de lui lorsque leur petit groupe aperçut un homme qui remontait l'allée menant à la maison. Il portait une sacoche de médecin : c'était le docteur Simon Edgewart.

— *Mein Gott*, mon fils a insisté pour qu'on envoie chercher le meilleur praticien de la ville.

M. Klausner interpella l'homme de l'art :

— Nous n'avons plus besoin de vous, *Herr Doctor* ! Sœur Theresa a fait merveille ! A partir de maintenant, c'est elle qui s'occupera de ma Gretchen !

Lorsqu'il les croisa, le docteur Edgewart leur jeta un tel regard de dégoût et de haine que Theresa en frémit. Ses sœurs et elle avaient désormais un ennemi mortel dans l'île.

On était en octobre, ce que les Hawaïens appellent *'ikuwa*, l'époque marquant la fin de l'été et le début de l'hiver. Bien que la plupart des rituels traditionnels aient été interdits, c'était *Makahiki*, une période de fête, et notamment de surf. Mahina avait invité sœur Theresa à participer à une fête près de son village de Wailaka, au pied des montagnes escarpées à moitié englouties par la brume. Mère Agnès avait donné son accord du bout des lèvres, parce que le père Halloran l'en avait priée, disant qu'il souhaitait que Theresa lui rapporte tout ce qu'elle verrait lors de cette célébration.

« Il faut savoir à quoi nous sommes confrontés. Afin d'amener ces gens

à Dieu, nous devons connaître leurs usages et trouver ainsi le moyen de les combattre. »

Farrow étant, par son mariage, lié à la famille du chef Kekoa, il était également invité, si bien qu'ils cheminaient ensemble en voiture à cheval. La route menant à la Nu'uaniu Valley s'ouvrait sur un paysage en constant changement selon les jeux de lumière qui tombaient sur les montagnes et la vallée, d'un bleu-vert profond, où se succédaient cascades et arcs-en-ciel.

— Avez-vous entendu parler du télégraphe, ma sœur ? Il y a quelques semaines, la première ligne transcontinentale a été inaugurée : elle relie la côte est des Etats-Unis à la Californie en passant par Salt Lake City. C'est Brigham Young, le gouverneur de l'Utah, qui a envoyé le premier télégramme. Il disait: « l'Utah n'a pas fait sécession mais demeure fermement attaché à la Constitution et aux lois de notre pays autrefois heureux. » Vous imaginez ça, ma sœur ? Il ne faut plus que quelques minutes pour qu'une nouvelle parcoure des milliers de kilomètres !

Ils approchaient du sentier où il leur faudrait bifurquer pour rejoindre le village de Mahina.

— Le palais d'été de la reine Emma se trouve là-bas, près du défilé, dit le capitaine.

— Que d'arcs-en-ciel ! Regardez ! On en compte trois d'affilée dans la vallée !

— Il y en a même sur la lune, vous le saviez ? Comme ils se forment de jour aussi bien que de nuit, les soirs de pleine lune, on peut observer l'astre au travers de leurs arceaux colorés.

— J'adorerais assister à cela !

— Vous devriez aussi chevaucher jusqu'en haut du Pali. Il n'y a rien de plus beau sur terre.

— Qu'est-ce que le Pali ?

— C'est un col qui relie les deux côtés de l'île. On ne peut pas le voir d'ici. Quantité d'histoires et de légendes circulent sur son compte. On dit notamment qu'il y a une *mo'o wahine*, une femme lézard, qui rôde là-haut et prend la forme d'une belle jeune femme pour attirer les voyageurs vers les falaises d'où ils tombent et meurent.

Theresa contemplait les volutes de brume qui se formaient, s'élevaient dans les airs, retombaient, dérivait le long des ravines et des abîmes. Au gré de leurs déplacements, un arc-en-ciel apparaissait puis disparaissait pour se reformer plus loin.

— Le Nu'uanu Pali est aussi le site de la plus célèbre bataille de l'histoire d'Hawaï. En 1795, Kamehameha le Grand, ayant quitté son île avec une armée de dix mille guerriers, débarqua sur la côte pour conquérir O'ahu. Les défenseurs de ce royaume se sont trouvés coincés dans la Nu'uanu Valley et ont été repoussés jusqu'au Pali. L'armée de Kamehameha a balancé des centaines de vaincus du haut des falaises. Ils ont fait une chute mortelle de plusieurs centaines de mètres.

Theresa préféra ne pas visualiser le massacre et changea de sujet :

— Comment va votre mère, capitaine ? Elle avait l'air de très bien se porter à votre réception.

— La valériane ne fait plus effet et les insomnies ont recommencé. Le docteur Edgeware lui donne une poudre pour dormir, mais j'aimerais bien connaître votre opinion. Je ne pense pas que le docteur se formaliserait de votre visite puisqu'il s'agit de la santé de ma mère.

Theresa ne partageait pas son point de vue : le docteur Edgeware le prendrait certainement comme une intrusion. Mais dans le même temps elle s'inquiétait pour Mme Farrow. Il existait sûrement un moyen de la maintenir dans un état intermédiaire sans avoir recours aux drogues.

Ils arrivaient à une vaste étendue cultivée. Au milieu des champs de taro se dressait le village de Kekoa, un ensemble de vastes paillotes avec des foyers centraux, des idoles effrayantes et de simples structures de bois supportant un toit en herbes.

Farrow arrêta sa voiture pour observer le village apparemment désert.

— Leilani, ma femme, est née ici. Ces villageois, du moins ceux qui restent, sont de sa famille.

Il se tut un moment avant de reprendre :

— En effet, beaucoup sont morts de la varicelle, il y a quelques années de ça. Notamment la femme et les enfants du chef Kekoa. Etant de la famille de Leilani, les survivants sont de ma famille et je fais tout ce que je peux pour leur venir en aide. Mais le chef Kekoa est un homme fier. Il n'accepte pas la charité.

Le capitaine laissa les rênes sur ses genoux pendant que son cheval broutait.

— Quand l'épidémie a commencé, les autorités ont débarqué pour mettre les malades en quarantaine dans une paillote improvisée sur la plage de Kuhio. Elles avaient oublié que nager faisait partie des modes traditionnels de traitement chez les insulaires. Ces derniers portent souvent leurs malades au bord des lagons pour les soigner par l'eau. Pour soulager la fièvre et les démangeaisons, les personnes placées en quarantaine ont donc attendu la nuit pour se précipiter dans la mer. Sauf que ce soir-là il y avait une tempête au large, La houle et les courants de barre étaient très forts, les vagues faisaient plusieurs mètres de hauteur. Leilani n'était pas infectée mais elle avait rejoint les siens sur la plage pour les soigner et elle a couru avec les autres dans l'eau, pour leur enjoindre d'en sortir. Plus d'un millier de personnes ont péri cette nuit-là. Ma femme y compris. Jamie avait cinq ans.

— Je suis désolée, prononça Theresa, faute d'autres mots pour exprimer sa compassion devant pareille tragédie.

Laissant le village de côté, ils poursuivirent sur le sentier jusqu'à l'orée de la forêt. Là, ils descendirent de voiture et continuèrent à pied.

— Je compte sur votre discrétion, ma sœur, reprit Farrow d'un ton grave. Vous allez assister à une cérémonie illégale. Dans son désir de prouver au monde extérieur que les Hawaïens ne sont plus des sauvages, la famille royale a en effet interdit certains rituels. Les autorités n'aimeraient rien tant que savoir ce que trame le chef Kekoa et surtout où. L'endroit où je vous emmène est donc un secret bien gardé. Si la police le découvrait, elle enchaînerait Kekoa et le jetterait en prison.

— Je n'avais pas conscience de cela, dit Theresa avant de promettre de n'en souffler mot à personne.

C'était la première fois qu'elle entrait dans la forêt d'Honolulu, mais elle s'était souvent interrogée sur ses mystères. Et voilà qu'elle se frayait un chemin au milieu des herbes hautes, de la mousse, des lianes et autres plantes grimpantes. La voûte des arbres masquait complètement le ciel. Le capitaine était souvent obligé d'écarter et de retenir des branches afin de lui permettre de passer sans que son voile s'y accroche. Elle comprenait enfin le côté pratique de ne pas porter trop de vêtements dans un environnement aux griffes si affûtées.

Avant même d'arriver à destination, ils sentirent le fumet du cochon rôti qui devait cuire depuis des heures sous la braise. On l'en sortirait plus tard pour le banquet. Ils entendirent bientôt des rires et entraperçurent le scintillement des torches à travers le rideau d'arbres. La nuit commençait à tomber.

Même dans l'Oregon, elle ne s'était jamais trouvée aussi loin de la civilisation.

Une fois dans la clairière, ils virent les villageois qui attendaient avec excitation le début des festivités.

— Ce bosquet est dédié à Laka, déesse de la danse. La source est sacrée et on ne peut boire son eau qu'à l'occasion de certains rites. Le reste du temps, c'est *kapu*.

Une jeune fille s'avança vers eux pour passer un collier de fleurs autour du cou de Theresa en lui disant « *Aloha* ». La jeune religieuse se laissa faire afin de n'offenser personne. Elle ne savait néanmoins où poser le regard car son hôtesse, comme les autres jeunes femmes de l'assemblée, ne portait qu'un pagne en fibre végétale noué à la taille. Seules Mahina et les villageoises les plus âgées étaient en *muumu*.

On mena Theresa au légendaire chef Kekoa. Tout comme son père, le chef Holokai, qui avait accueilli le révérend Stone et Emily, il en imposait avec sa haute stature, sa corpulente silhouette et ses cheveux blancs et courts couronnés de feuilles de *ti*. Une parure de feuilles vertes ornait son cou, ses poignets et ses chevilles tandis que sur son torse reposait un collier en dents de requin. Sa peau cuivrée luisait à la lueur des torches. Il portait un sarong marron, retenu à la taille par une ceinture de plumes jaunes, symbole de son autorité, et arborait un long bâton surmonté d'une fleur. Sous ses sourcils fournis, son regard était perçant.

Farrow avait expliqué à Theresa que Kekoa était un ali'i de très haut lignage mais aussi un *kahuna kilo 'ouli*.

— Depuis son enfance, il a été formé à « lire » les gens. Vous croyez qu'il ne fait que vous fixer, mais ses yeux relèvent chaque détail, analysent, déduisent, soupèsent, calculent et finissent par vous cerner. Il est extrêmement doué à ce jeu-là.

Le chef la scrutait donc tandis qu'elle se tenait, silencieuse, devant lui. Son regard la détaillait des pieds à la tête, se posant ici, s'arrêtant là. Theresa se demandait ce qu'il pouvait bien voir d'elle puisque seul son visage était visible.

Elle reporta son attention vers la clairière où s'activaient les hommes en tenue légère et les femmes poitrine nue. Il y avait un autel, composé d'une grande pierre plate dressée sur trois souches et couverte de longues feuilles vertes. Dessus trônait une haute pierre en forme de pénis, drapée dans des colliers de coquillages et de fleurs. Quel contraste avec les Hawaïennes présentes à la réception du capitaine Farrow ! Elles avaient épousé des Américains ou des Anglais, savaient faire la distinction entre le couteau à viande et celui à poisson. Elles s'étaient converties au christianisme et avaient embrassé un nouvel univers, un nouveau mode de vie. Alors que pour le chef Kekoa et les siens, le temps s'était arrêté. On était encore en 1777 et le capitaine Cook n'avait pas encore introduit l'Occident à Hawaï.

Le chef Kekoa ramena Theresa à la réalité en s'adressant soudain à elle.

— Il veut connaître votre mois de naissance, traduisit Farrow.

Theresa répondit. S'ensuivit alors une série de questions parfois déroutantes, comme lorsque Kekoa lui demanda à quoi ressemblait son lieu de naissance. Mais aucune ne la déstabilisa autant que la dernière :

— Il veut savoir comment votre dieu vous parle.

Theresa hésita. Elle ne savait quoi répondre.

C'est alors que le chef sourit de toutes ses dents et la prit par les épaules. Consternée, elle vit son large visage approcher du sien. Il pressa son nez de part et d'autre du sien et prononça « Aloha » comme Mahina l'avait fait : plus qu'une salutation, ce mot expiré devenait l'expression du cœur avec la syllabe centrale qui s'étirait d'émotion.

— Vous l'avez impressionné, lui glissa Edward alors que tous deux prenaient place pour la fête. Il vous a déclarée *kama'aina*, c'est-à-dire «enfant de la terre».

Au centre de la clairière se trouvait une immense pierre couchée sculptée de motifs.

— Des pétroglyphes, réalisés il y a si longtemps qu'on a oublié les artistes. Ils sont sacrés, si bien que ceux qui entretiennent ce bosquet veillent à ce que la plaque de lave ne soit jamais couverte de mauvaises herbes ou de branchages, précisa Farrow.

— Que représentent-ils ? demanda-t-elle en se penchant pour mieux

voir.

Elle ne distinguait qu'un entrelacs confus de lignes et de cercles.

— Inutile de vous attarder, répondit laconiquement le capitaine en la prenant par le bras.

Mais comme elle s'apprêtait à se détourner, les motifs prirent soudain tout leur sens : ils représentaient des humains - stylisés, certes, mais néanmoins humains. En y regardant de plus près, on distinguait même les hommes des femmes. Ils...

Elle manqua s'étrangler et se redressa d'un coup. Embarrassé, le capitaine Farrow s'éclaircit la gorge et l'emmena à l'écart de ces représentations sexuelles. Car on ne pouvait s'y méprendre : les hommes avaient le pénis en érection et les femmes écartaient largement les jambes.

Quel genre de bosquet était-ce donc ? Theresa s'interrogea tout à coup sur le type de cérémonie auquel elle allait assister.

Ils prirent place en cercle à l'orée des arbres, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. On avait placé Theresa à côté de Mahina, sur un rondin pour qu'elle soit plus à son aise, pendant que les autres s'asseyaient à même la terre. Une noix de coco évidée emplies de jus de *ti* fermenté circulait de main en main. Chacun en buvait seulement une petite gorgée - une sorte de geste rituel et sacré qui rappela à Theresa le vin bu à la communion. En signe de respect, elle trempa donc ses lèvres, faillit suffoquer tellement c'était fort.

En attendant la suite, elle leva les yeux vers la lune ivoire qui se détachait nettement dans la nuit tiède et humide. Il n'y aurait pas d'arcs-en-ciel de lune ce soir.

De l'autre côté du cercle, Edward riait avec ses voisins. Bel Occidental en costume de lin, chemise blanche immaculée, et chaussé de bottes... Le contraste était saisissant avec la nudité quasi complète de ses compagnons. Mais cette absence de vêtements ne gênait pas Theresa : elle paraissait naturelle dans cette jungle où Adam et Eve se seraient sentis chez eux. En fait, elle enviait presque ce peuple à l'esprit libre, à l'aise avec la nudité, qui riait de bon cœur, mangeait et buvait sans se préoccuper de ne pas faire trop de bruit. Elle aurait voulu pouvoir retirer ses chaussures et courir pieds nus.

Elle attendait le spectacle. Le capitaine Farrow l'avait avertie que ce ne serait peut-être pas à son goût, mais elle avait déjà vu le *hula* avant,

lors d'événements autorisés où cette danse était pratiquée à titre folklorique. Elle avait beaucoup apprécié la performance de ces jeunes filles en *muumuu* qui ondulaient des bras sous les applaudissements de la foule.

Enfin, le silence se fit. Un chanteur entonna une mélodie au son des *ipu heke*, sortes de calebasses doubles. Les danseuses firent alors leur entrée avec pour tout vêtement de courtes jupes en herbes. A la façon suggestive dont elles bougeaient les hanches et écartaient les genoux, ce n'était pas un *hula* ordinaire.

— Mahina, quel genre de cérémonie est-ce là ?

— On demande la bénédiction des dieux.

— C'est tout ?

— Non, non. Nous dansons pour faire les bébés.

— C'est un rite de fertilité ?

— Tu regardes. Hommes et femmes vont faire des bébés ce soir.

— Mais je ne peux pas...

Avant qu'elle ait eu le temps de reprendre ses esprits et de s'éloigner, comme son devoir le lui dictait, les danseurs entrèrent en scène. Elle en resta figée.

Fort et virils, les muscles luisants à la lueur mouvante des torches, ils bondissaient et frappaient le sol de leurs pieds, emplissant la clairière de leurs cris et de leurs onomatopées. Leurs dos et leurs abdominaux étaient peints de visages grimaçants et de traits rageurs. Parfaitement synchronisés, ils se frappaient le torse et les bras, se lançaient dans une sorte de gymnastique aux mouvements précis qui sollicitaient tout le corps, faisant saillir les veines et les tendons, gonfler les muscles et perler la sueur.

Le tempo s'accéléra. Le chant monta d'une octave. Tous ces guerriers tombèrent sur le dos et imprimèrent un mouvement de va-et-vient à leur bassin. Les jeunes danseuses les rejoignirent à ce moment-là, choisissant chacune un partenaire et se baissant de telle sorte que les fibres de leur jupe touchent l'aine de l'homme. Les couples bougèrent alors les hanches en communion jusqu'à ce que l'illusion de l'acte sexuel soit parfaite.

Alors que le rythme des tambours se répercutait dans son sang, Theresa respirait l'odeur de glaise montant de la jungle. Elle sentait la moiteur de l'air l'envelopper. Elle n'était soudain plus choquée ni scandalisée par le spectacle qui se détachait sur fond de forêt vierge sous une canopée de branches, d'étoiles et de lune : Ce sont les enfants de la nature, se dit-elle.

Comme moi à une époque...

La seconde suivante, le souffle lui manqua. Jamais elle n'avait été confrontée à une telle crudité. Elle avait beau se dire qu'elle n'était qu'une observatrice et non une participante, le tempo et les mouvements des danseurs faisaient naître chez elle une étrange tension, un désir ardent inconnu jusque-là. Elle était aux abois. De l'autre côté du cercle, le capitaine Farrow ne la quittait pas des yeux. Une bouffée de chaleur la submergea. Elle résista à l'envie d'arracher son voile et d'exposer sa peau à l'air de la nuit. Son sang bouillonnait dans ses veines.

Soudain, les couples de danseurs disparurent dans la forêt en courant, riant et criant, afin de terminer le rituel en privé. On déterra le cochon sauvage pour le découper et le servir sur de larges feuilles vertes.

Quand Mahina lui tendit sa part, Theresa hésita malgré le fumet alléchant et les gargouillis de son estomac. Au couvent, ses sœurs se contentaient une fois de plus de pain et de soupe au navet.

— Tu as pas faim ? Tu es très mince. Kika Keleka mange.

— Ça ira, merci beaucoup.

Avec l'idée de ramener un peu de sa portion dans ses manches pour la partager avec les membres de sa communauté, elle se servit et fit semblant de mordiller dans la viande tandis que la sueur coulait entre ses omoplates. Son ventre palpitait encore des pulsations de l'île. Elle imaginait les anciens dieux et déesses, les gardiens ancestraux - les *'amakua* -, tous les fantômes et les esprits de la jungle se rassemblant pour observer de plus près. Subitement, la peur l'envahit, non de ces gens ou de la forêt, mais pour elle-même. Sa chair était faible.

Edward raccompagna Theresa jusqu'aux marches du couvent et attendit qu'elle soit rentrée. La porte à peine refermée, la jeune femme fut assaillie par ses consœurs.

— Nous étions si inquiètes ! Nous avons prié pour vous, très chère sœur.

Consciente d'empester le cochon rôti, Theresa fouilla dans ses manches pour en ressortir deux paquets enveloppés de grandes feuilles lustrées qu'elle tendit à mère Agnès. L'un renfermait un morceau de porc et l'autre quelques patates douces cuites sous la cendre.

— Je partagerai tout cela demain matin, dit la supérieure.

— Racontez-nous la cérémonie ! la pressa Veronica. Dites-nous ce que vous avez vu.

Mais mère Agnès coupa court à toute discussion :

— Nous n'écouterons pas un mot sur ces rituels païens. Il nous suffit de savoir que les indigènes se gavent pendant que d'*autres* ont faim.

— Mais c'est ainsi que... commença Theresa.

— Les insulaires vous ont-ils donné cette nourriture pour nous ? l'interrompit mère Agnès. Est-ce un cadeau ou bien l'avez-vous subtilisée ?

— Je suis désolée, ma mère. Je pensais vous faire plaisir.

— Nous nous en contenterons, dit la révérende mère dans un soupir.

— Quel est ce bruit ? s'inquiéta soudain sœur Margaret en allant à la fenêtre.

A l'extérieur, des bruits de sabots et des voix se faisaient entendre.

— Il y a un chariot arrêté devant la maison et des cavaliers indigènes. Mais... ils viennent ici!

Mère Agnès ouvrit la porte et eut un choc. Des hommes déchargeaient des paniers qu'ils passaient à des Hawaïennes pour qu'elles les posent sur les marches du porche.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mahina rejoignit mère Agnès, sourire aux lèvres.

— Pour vous. Nous portons dedans ?

Perplexe, la supérieure s'effaça pour laisser entrer les femmes et leurs chargements. Elle écarquilla les yeux à la vue des patates douces, des bananes, des œufs frais, des paniers de poisson salé et des morceaux de cochon rôti encore chauds. Il y avait même une caisse de poulets

vivants, qui piaillaient.

— Nous avons beaucoup. Vous avez faim. Vous très minces.

Pétrifiées, les sœurs voyaient les victuailles s'accumuler dans leur salon : des ignames, des ananas, des oranges, des mangues. Elles n'en avaient pas vu autant en un an. Il y avait même trois porcelets qui couinaient de peur.

Quand tout fut déchargé, les femmes se retirèrent.

— Si vous avez besoin de plus nourriture, vous disez à Mahina, dit celle-ci avant de sortir à son tour.

— Nous vous remercions pour ces cadeaux. *Mahalo*, et que Dieu vous bénisse, lui répondit mère Agnès d'une voix étranglée.

Alors qu'elle grimpait dans le chariot, aidée par trois hommes solides, Mahina sourit intérieurement. Cette nuit se déroulait très bien. La cérémonie d'abord. Plein d'hommes et de femmes en train de faire des bébés. Plein de bénédictions des dieux. Mais aussi quelque chose d'autre. Quelque chose d'inattendu, qui la remplissait de joie : ce soir, les dieux avaient parlé.

Oncle Kekoa avait appelé Kika Keleka « *kama'aina* ». C'était à elle qu'elle devrait enseigner les coutumes *kanakas*, à elle qu'elle devait confier les secrets des Hawaïens. Sœur Theresa était l'élue.

Après une nuit tourmentée par des rêves dérangeants, Theresa se réveilla en proie à un étrange chaos émotionnel. Elle se sentait différente, changée, elle n'aurait su dire en quoi. Elle fit sa toilette, enfila son habit, alla prier à la chapelle avec la communauté, mais rien n'était pareil.

Le *hula* de la fertilité... Elle ressentait encore son pouvoir hypnotique. L'énergie des danseurs. La passion dans la voix des chanteurs. La joie des spectateurs.

Mais avant, il y avait eu l'entrevue avec le chef Kekoa, qui lisait le caractère des gens. Il lui avait posé tellement de questions. Elle avait répondu à toutes sauf à une. Dieu lui parlait-il ? Elle ne saurait le dire.

Agenouillée dans la chapelle, elle attendait son tour pendant que derrière le lourd rideau du confessionnal s'élevait un murmure de péchés et de fautes avoués dans un souffle. Ses sœurs semblaient avoir une foi sincère en Dieu et en leur religion. A Kekoa, elles auraient

toutes répondit : « Oui, Dieu me parle. Il répond à mes prières. »

Alors ? S'adressait-elle vraiment à Dieu quand elle priait ou bien récitait-elle des mots appris par cœur, sans y mettre aucune émotion ou passion ?

Quand Margaret ou Veronica chantaient des cantiques le dimanche, on sentait leur joie et leur amour pour Dieu, tout comme les danseurs du bois sacré avaient montré leur propre bonheur et leur foi dans les anciens dieux.

Je n'ai pas rejoint la congrégation pour servir Dieu mais pour soigner les gens. Je ne suivais le rite que pour la forme.

Pour la première fois, Theresa prenait conscience de ce qui la différenciait des autres sœurs. Elle avait prononcé ses vœux comme on entre en scène, sans s'interroger sur sa foi ni ses motivations. Mais aujourd'hui, une petite voix lui disait qu'elle était étrangère à tout cela, et le demeurerait peut-être toujours.

Quelqu'un lui donnait une tape sur l'épaule. Le confessionnal était libre. Theresa y entra, s'agenouilla et se signa, attendant que le père Halloran fasse coulisser le panneau.

— Bénissez-moi, mon père, car j'ai péché. Ma dernière confession remonte à une semaine.

— Bonjour, ma sœur. J'ai hâte d'entendre votre expérience de la nuit dernière. Et j'ajouterai que toute cette nourriture reçue des indigènes tient du miracle ! Louons le Seigneur.

Il faudrait plutôt remercier Mahina, songea Theresa, toujours agenouillée dans la cabine étouffante.

Elle confessa ses quelques péchés et faiblesses puis se tut. Elle devait évoquer quelque chose de honteux et ne savait pas par où commencer. Elle opta pour la simplicité :

— Mon père, je me sens attirée par un homme d'une manière inconvenante. Quand je suis près de lui, toutes mes pensées s'embrouillent.

— Avez-vous honte de ces pensées ?

— Oui, mon père.

— Promettez-vous de les combattre et de ne pas céder à la tentation ?

— Oui. Cela serait-il mieux si je veillais à ne jamais me trouver à proximité de cet homme ?

— Mon enfant, Dieu met la tentation sur notre chemin pour nous tester. La fuir revient à Le décevoir et démontre une certaine faiblesse dans le caractère et dans la foi. Vous devez affronter votre tentation, ma fille. C'est un test de Dieu.

— Oui, mon père, dit Theresa, consternée.

— A quoi avez-vous assisté hier soir ?

La question la prit par surprise. Le confessionnal ne lui semblait pas le lieu le plus indiqué pour aborder la question.

— Au *hula*, mon père, répondit-elle, sans oser développer.

— Où cela avait-il lieu ?

— Je ne suis pas sûre de pouvoir retrouver l'endroit, dit-elle de façon évasive, fidèle à la promesse faite au capitaine Farrow.

— Comment s'appelle-t-il ? Les Hawaïens ont un nom pour tout. Un lieu rituel comme celui-là doit en avoir un.

— Je... je ne me souviens pas.

— Alors, dans quel district se trouve-t-il au moins ?

— Je... je ne suis pas sûre.

— Très bien. La prochaine fois que vous êtes invitée, acceptez. Retenez bien la position du lieu, le nom et comment y accéder. Pour votre pénitence, vous direz cinq «Notre Père» et cinq «Je vous salue, Marie». A présent, Pacte de contrition.

Elle joignit les mains et récita la formule consacrée.

— Mon Dieu, j'ai un très grand regret de vous avoir offensé...

Et pardonnez-moi, Seigneur, car le bosquet s'appelle « Eia ka wai la, he Wai ola, e ! », ce qui veut dire « Voici Peau de la vie ». Il se trouve dans le district de Wailaka, près de la Nu'uanu Valley...

Je vous implore aussi de tout mon cœur, Seigneur, de faire qu'Edward

Farrow ne m'y invite plus jamais, car je dirai alors oui, doublement oui...

Sœur Theresa se battait contre des pensées impures.

Le capitaine Farrow hantait ses nuits et ses jours. Elle rêvait de lui. Durant la prière, son cœur incontrôlable invoquait sa voix et son sourire. Dans la rue, son âme palpait quand un homme fumait le même cigare que lui. Lorsqu'elle devait livrer des tisanes et des potions chez eux, elle avait envie de s'y rendre en courant presque autant que de fuir.

En route pour l'officine, elle repensait à ses adieux à San Francisco, deux ans et demi plus tôt. Cosette lui avait demandé : « Comment vas-tu faire, *ma chérie* ? J'ai entendu dire que les îles Sandwich étaient paradisiaques : palmiers, lagons bleus, soleil permanent. Cela doit être difficile d'observer ses vœux dans pareil endroit ! » Dans sa naïveté, elle lui avait répondu : « Il n'y aura pas de tentations dans les îles. Quoi de plus facile que de respecter ses vœux quand on est au paradis ? »

Avant de tourner dans King Street, Theresa s'arrêta pour contempler les pentes escarpées des montagnes où l'ombre et la lumière jouaient dans la brume diffuse, terrain de jeu naturel des arcs-en-ciel. Une année s'était écoulée depuis le rite de la fertilité dans le bosquet sacré, mais le rythme et les pulsations de la cérémonie couraient encore dans ses veines.

Obéissant aux instructions du père Halloran, elle avait continué à tisser des liens avec la famille Farrow et suivait Jamie et Emily, à qui elle apportait régulièrement traitements et fortifiants. Malgré ses efforts pour programmer ses visites à des heures où Farrow ne serait pas présent, elle le croisait quand même souvent et il s'arrêtait volontiers pour échanger quelques mots. Elle évitait désormais de passer devant la maison à la mi-journée.

Les jours où elle ne pouvait faire autrement, elle ne manquait pas d'être frappée par la solitude qui se dégageait de lui tandis qu'il surveillait le port à la longue-vue. Était-elle seule à s'en apercevoir ? On ne pouvait pourtant pas dire qu'il souffrait d'absence de

compagnie. Sa demeure vivait au rythme des allées et venues de ses amis et de ses associés. Il organisait des réceptions et des concerts. Les mères de famille lui rendaient visite, accompagnées de leurs filles à marier ou de leurs sœurs célibataires. Les hommes politiques venaient discuter avec lui de projets de lois et de la guerre en Amérique. Mais malgré toute cette animation il était seul, comme s'il n'était présent que de corps.

Pensait-il à Leilani ? La nuit, dans cette grande maison, se servait-il un verre de whisky et restait-il devant le portrait de sa défunte femme à ressasser le peu de temps qu'ils avaient passé ensemble ? Se languissait-il d'elle ? Son célibat faisait jaser Honolulu. Tout le monde s'étonnait qu'il ne se soit pas encore remarié. Car il ne pourrait y échapper. Un homme de son importance sans épouse, ce n'était pas concevable. Ça avait presque l'air...*suspect*.

Theresa ne le jugeait pas. Elle comprenait que le cœur se concentre uniquement sur l'objet de ses désirs.

La jeune femme jeta un regard vers l'étroite Nu'uanu Valley, dont les forêts renfermaient d'anciens secrets. Ici, dans les rues et les allées d'Honolulu, les commerces occidentaux se développaient, les Blancs concluaient des affaires et s'en félicitaient, les cloches des églises appelaient les fidèles hawaïens à la messe où ils se rendaient vêtus de leurs plus beaux atours, là-bas, au pied de ces montagnes ceinturées de brume, prospéraient des commerces d'un autre genre, des commerces illicites, inimaginables. Les missionnaires pensaient que les anciens dieux avaient quitté ces îles. Ce n'était pas le cas.

Ils sont toujours là. Attentifs. Aux aguets...

Elle s'arracha au pouvoir de Nu'uanu et s'obligea à poursuivre son chemin. Elle avait des courses à faire.

Depuis que M. et Mme Klausner avaient parlé autour d'eux des sœurs hospitalières, les communautés luthérienne et épiscopaliennne avaient commencé à faire appel à elles. Et quand les congrégationalistes avaient appris qu'Emily Farrow était soignée par une des sœurs catholiques, cela avait suffi pour que leur confiance soit totale - d'autant qu'ils n'appréciaient pas vraiment que leurs femmes consultent des hommes. Les sœurs ne savaient donc plus où donner de la tête.

Theresa se rendait à la seule apothicairerie d'Honolulu, tenue par un homme sympathique originaire de Pennsylvanie. Il s'appelait Gahrman

et Theresa l'aimait bien. Quand elle entra, il était en pleine conversation avec le docteur Edgeware :

— Cet homme aveugle depuis vingt ans vient me voir et me demande si je peux faire quelque chose pour lui. Je l'examine et lui confirme que c'est possible. Donc, il me paie et je lui lave les yeux avec des gouttes de ma fabrication. Il ressort, les yeux bandés, avec pour instruction de n'enlever les pansements qu'une semaine plus tard. Ce qu'il fait. Le délai passé, je le vois débarquer furieux pour réclamer d'être remboursé. Il exigeait non seulement son argent mais aussi que revienne sa cécité ! Je lui demande ce qui ne va pas. N'a-t-il pas recouvré la vue ? « Si, me répond-il, mais personne ne m'avait dit que ma femme était si laide ! »

L'apothicaire partit dans un grand éclat de rire. Theresa s'approcha alors du comptoir et signala discrètement sa présence. Mais le commerçant l'ignora, alors même qu'ils l'avaient vue entrer.

— Excusez-moi, monsieur Gahrman, insista-t-elle. Je désirerais acheter du calomel et de l'ipéca.

Le docteur lui tourna ostensiblement le dos et s'adressa à son compère :

— Il devrait y avoir une loi pour empêcher ces femelles dénaturées de marcher dans les rues.

— Oh ! Ils ont essayé, il y a une vingtaine d'années de ça, renchérit l'apothicaire devant une Theresa rendue muette par leur grossièreté. Les catholiques ont été bannis de l'archipel, avec interdiction de remettre le pied sur nos côtes.

— Cette loi n'aurait jamais dû être abrogée, dit le docteur en balayant une poussière imaginaire du comptoir.

Theresa retint la réplique qui lui brûlait les lèvres. Les sentiments anticatholiques du docteur Edgeware et son mépris pour les femmes étaient de notoriété publique. Ses courriers aux journaux d'Honolulu en faisaient clairement état, avec un tact digne de lui : « Les femmes sont des créatures stupides, sujettes à l'hystérie puisqu'elles sont guidées par leurs entrailles. Elles ne sont sur terre que dans un seul but : enfanter. Plaignons celles qui ne le peuvent, mais regardons avec suspicion celles qui refusent ce devoir, car c'est contre nature. »

Edgeware n'avait pas apprécié que Mme Farrow ne veuille plus de ses services tant elle était satisfaite des soins de Theresa. Il avait alors fait

circuler une pétition demandant à consigner les sœurs hospitalières dans leur couvent, à l'instar des sœurs françaises dans leur école. Il n'était pas question de les voir déambuler dans les rues d'Honolulu comme des femmes de mauvaise vie !

— Pardonnez-moi, dit Theresa, un peu plus fort.

On l'ignora encore. Bouillonnant intérieurement, elle posa sa trousse sur le comptoir et interpella M. Gahrman :

— Monsieur, s'il vous plaît, nous avons besoin de dix bouteilles de calomel et cinq d'ipéca.

— J'en ai pas. Rupture de stock, répondit-il sans même tourner la tête.

Son attitude bourrue la surprit car il s'était toujours montré cordial à leur égard. Elle se rappela alors que le docteur faisait partie du conseil du roi Kamehameha. Ses interlocuteurs devaient donc prendre parti en sa présence, et M. Gahrman affichait clairement son camp.

— Quand en recevrez-vous ?

— Sais pas.

Elle le remercia et atteignait la porte quand elle entendit le docteur déclarer :

— J'aurai besoin de calomel et d'ipéca.

— Mais certainement ! répondit l'apothicaire d'une voix exagérément forte. Je viens justement d'en recevoir de Boston. Vous avez besoin de combien de bouteilles, doc ?

Sœur Theresa cheminait, préoccupée et inquiète.

Cela faisait des semaines que les sœurs n'avaient pu acheter de produits chez M. Gahrman. Même le père Halloran et mère Agnès avaient échoué. En appeler à l'évêque ne servait à rien étant donné le peu d'effet de ses efforts pour parvenir à un accord avec les politiciens anticatholiques. Elle ne pouvait pas non plus faire intervenir le capitaine Farrow sans le mettre en porte-à-faux vis-à-vis de son parti. Leur couvent était dans l'impasse.

Qu'allaient-elles devenir si l'apothicaire persistait à leur refuser la matière première ? Sans médicaments, elles ne pouvaient rien faire ! Leur jardin leur procurait bien quelques ingrédients de base, mais elles

devaient en acheter d'autres, tels que le laudanum ou la morphine.

Theresa ne s'expliquait pas le refus des médecins de voir intervenir les sœurs à leurs côtés. La population autochtone chutait de manière alarmante. D'un million à l'arrivée du capitaine Cook en 1778, le nombre de *Kanakas* était passé à deux cent mille en 1822 pour descendre à soixante-treize mille lors du recensement de 1853 ! Et ce chiffre continuait de baisser ! Au lieu de considérer les Hawaïens comme leur pré carré et de grogner comme autant de chiens défendant leur os, les docteurs feraient mieux d'accepter l'aide des sœurs hospitalières...

Parvenue à la demeure des Farrow, Theresa s'engagea sur l'allée menant à l'entrée. Son cœur battait la chamade, comme toujours lorsqu'elle approchait de la maison d'Edward. Mlle Carter lui ouvrit la porte, les yeux gonflés. A-t-elle pleuré ? s'étonna la jeune religieuse avant de s'inquiéter pour Jamie.

Les fortifiants du couvent et le bouillon au clou amélioraient beaucoup l'état du garçon. Certains jours, il pouvait courir et jouer comme un enfant normal. Mais à d'autres moments la langueur le reprenait et Theresa essayait alors d'autres traitements.

— Il n'y a personne, dit Mlle Carter d'un ton rogue avant de lui claquer la porte au nez.

Apparemment, la gouvernante lui en voulait à nouveau.

Alors qu'elle quittait le porche, Theresa aperçut la calèche des Farrow qui se dirigeait vers les écuries. Elle fut surprise de voir Edward, Jamie, Emily, Peter et Reese sur les banquettes : ils étaient rarement ensemble. Elle les observa comme ils descendaient de voiture. La tension entre les deux frères était palpable. Cela se voyait dans leur attitude et dans leurs yeux. Toujours cette vieille dispute, sans doute. Qu'est-ce qui avait bien pu la provoquer ?

En tous les cas, Mahina avait raison : la situation affectait à l'évidence Jamie. Il marchait, l'air abattu, tout en prêtant son épaule à sa grand-mère pour qu'elle s'y appuie. Reese aussi semblait triste. Theresa comprit pourquoi quand elle entendit Peter annoncer qu'ils repartaient. Sans un mot à son frère, il embrassa leur mère avant de reprendre la route pour Waialua, à l'extrémité occidentale de l'île.

Edward soupira et offrit son bras à Emily.

— Sœur Theresa ! s'exclama-t-il en l'apercevant alors, visiblement

heureux de la voir.

— Ma sœur ! cria Jamie, soudain ragaillardi.

Il abandonna sa grand-mère pour courir vers Theresa. Il avait l'air excité comme une puce.

— Ma sœur ! Je vais aller à l'école !

Ils pouvaient désormais se parler et se regarder sans qu'elle ait besoin de se pencher vers lui. En deux ans, il avait bien grandi. Un jour, il la dépasserait.

— A l'école ?

— Oui, à O'ahu College ! Je vais étudier la logique et la rhétorique, les mathématiques, l'histoire et la philosophie. Les garçons jouent à la balle avec des bâtons de *kukui*. Ils font aussi de la marche à pied, de la natation et du croquet, et même des jeux de piste et de la lutte !

Lorsqu'Edward et sa mère furent à portée de voix, le capitaine fournit quelques explications complémentaires :

— Comme je m'absente fréquemment pour mes affaires, Jamie reste seul dans une maison de femmes. Cela lui fera du bien de se retrouver avec d'autres garçons.

— Voilà un excellent changement. Que va devenir Mlle Carter ?

— Je lui ai trouvé un poste dans une famille de Kona. Elle part demain.

Cela expliquait les larmes. Theresa avait pitié d'elle. Elle n'imaginait que trop comment elle se sentirait si on lui refusait la possibilité de revoir le capitaine Farrow.

— Mais que nous vaut l'honneur de votre visite ? demanda ce dernier en la gratifiant d'un de ses sourires qui lui donnaient toujours des ailes.

— Des cadeaux, répondit-elle, son sac de courses bien en évidence. Pour Mahina d'abord, pour votre mère et ses insomnies ensuite, et pour Jamie un nouveau fortifiant, bien que la perspective de l'école semble suffire.

Elle se retrouva à marcher aux côtés de Farrow.

— J'ai aussi reçu des nouvelles de ma famille. Mon frère s'est engagé dans l'armée de l'Union, au 20^e régiment d'infanterie des Volontaires du Massachusetts, qui s'est constitué en septembre dernier à Readville. Ma mère a déclaré qu'elle ne quitterait pas sa méridienne tant qu'il ne serait pas revenu sain et sauf.

Ils étaient arrivés à la véranda donnant sur le jardin à l'arrière de la maison. Emily lâcha le bras de son fils pour se tourner vers Theresa.

— La guerre est une chose affreuse, mon enfant. Mais il faut conserver l'unité du pays. Elle est nécessaire si nous voulons abolir l'esclavage. J'aurais aimé que mon défunt mari Isaac vive jusqu'à ce jour. C'était un abolitionniste convaincu.

Mlle Carter sortit de la maison, s'essuyant les mains sur son tablier.

— Je vais monter avec madame, dit-elle en prenant Mme Farrow par le bras.

— Pourrai-je avoir une tasse de thé ? s'enquit Emily, qui sourit en se laissant guider.

Theresa les regarda s'éloigner avant de constater à voix haute combien la vieille dame semblait aller mieux.

— Aller à la plage la calme toujours. Nous y avons passé la journée. Elle adore scruter le sable à la recherche de ce qu'elle appelle ses « trésors ». Voulez-vous entrer ?

Ils pénétrèrent dans le bureau de Farrow. Ce dernier alla directement à la cave à liqueurs pour se servir un verre de whisky, qu'il vida d'un trait. Sur son bureau, les papiers s'amoncelaient : plans de bateaux, dessins, contrats.

— C'est une course contre la montre, ma sœur. Je négocie en ce moment avec la compagnie en charge de l'acheminement du courrier dans le Pacifique. J'espère remporter le contrat pour assurer la liaison continent-Hawaï. Une fois l'affaire faite, il me sera plus facile de me concentrer sur les bateaux à vapeur du trafic passagers. Mais je ne suis pas le seul intéressé par ce marché lucratif : des fripouilles paient des pots-de-vin et magouillent en sous-main. Ce n'est pas ma façon d'agir.

Il se servit un autre verre, sans pour autant le boire.

— Il ne s'agit pas forcément d'être le premier, mais d'être le meilleur. Tous les armateurs vont finir par proposer le trajet sur un vapeur.

D'une manière ou d'une autre, je dois rendre les miens plus attractifs. Du luxe, des infrastructures uniques. Peut-être de quoi se divertir.

— Des divertissements ? Sur un bateau ? Voilà qui changerait, en effet ! Vous êtes assuré du succès.

Il la contempla, la retenant captive de son regard pensif.

— Vous, vous sauriez me dire ce qui manque : vous avez tellement détesté votre voyage sur le *Syren*. Alors, si vous deviez refaire le trajet, quel bateau choisiriez-vous ?

— Celui qui aurait quelque chose de plus.

A ces mots, la solution à leur problème d'apothicaire lui vint instantanément à l'esprit.

Les citoyens d'Honolulu avaient tellement soif de nouvelles fraîches que la queue se formait déjà devant la librairie Klausner, dans l'attente de la presse du matin.

Theresa constata néanmoins que la file était moins importante ces derniers temps. La concurrence se faisait rude. Le développement de l'industrie sucrière avait en effet attiré de nouvelles vagues d'immigrés qui, chaque jour, débarquaient pour tenter leur chance dans l'archipel. Dans le lot, quelques commerçants commençaient à faire de l'ombre à Klausner.

Elle poussa la porte du magasin, dont la clochette tinta. C'était toujours un plaisir de contempler ces rangées de tables et de comptoirs chargés de produits allant des soieries aux boîtes de chocolats. Aux murs, les rayonnages montaient jusqu'au plafond, obligeant les vendeurs à utiliser des échelles roulantes pour atteindre les plus hauts. Le Prussien se targuait de vendre de tout. C'était presque vrai. Presque, car il lui manquait un type d'articles...

Le propriétaire des lieux accueillit Theresa avec sa jovialité coutumière :

— Chère sœur Theresa ! Comme c'est bon de vous voir !

La jeune religieuse était passée chez les Klausner de nombreuses fois depuis la naissance de leur fille, afin d'ausculter la mère et le bébé, qui se portaient très bien. A chaque fois, elle avait été accueillie comme leur fille. Et ils continuaient à se montrer généreux envers le couvent, qui prospérait à nouveau, grâce à eux et à la nourriture de

Mahina.

Theresa échangea quelques plaisanteries avec M. Klausner avant d'en venir au fait :

— Comment vont les affaires ? demanda-t-elle.

La mine soudain rembrunie de son interlocuteur parlait d'elle-même.

— Cher monsieur Klausner, dit Theresa d'un ton enjoué, je pense avoir la solution à votre problème ! Pour l'instant, vous proposez les mêmes articles que vos concurrents, donc rien ne vous distingue d'eux aux yeux de vos clients. Ce qu'il vous faut, c'est le produit qui fera la différence.

Le Prussien ouvrit des yeux comme des soucoupes, écarta les bras et lui désigna ses étals.

— Que puis-je offrir de plus ? Tout est déjà là !

— Non. Pas tout, monsieur Klausner. Vous ne vendez pas de drogues.

— Mais c'est la spécialité de M. Gahrman !

— Il n'en a pas le monopole.

— Je ne suis pas apothicaire. Je ne peux pas préparer les médicaments...

— Oh ! L'apothicaire est un intermédiaire très utile, mais pas forcément nécessaire : les docteurs peuvent très bien doser eux-mêmes leurs médications et mes sœurs et moi-même apprendre à les préparer. N'importe qui peut commander des produits auprès de sociétés pharmaceutiques et les revendre. Vous pouvez le faire, monsieur Klausner. Et puisque vous les vendrez directement, sans travail de préparation, vous pourrez en proposer un meilleur prix que M. Gahrman. Notre communauté se fournira exclusivement chez vous et lorsque nous prescrirons des médicaments à des patients, nous leur dirons de venir ici et seulement ici. Les traitements à vie que prennent beaucoup de gens vous assurent d'ores et déjà un fonds de clientèle stable pour la morphine et les fortifiants. Quant à ceux qui viendront épisodiquement se fournir en laudanum ou en calomel, ils ne manqueront pas d'être attirés par vos étals. Qui sait s'ils ne repartiront pas avec une machine à coudre !

— Je n'y avais jamais pensé, dit M. Klausner en passant une main sur

son crâne chauve. Mais, ma sœur, je ne saurai jamais quoi commander !

— J'ai une liste toute prête, dit Theresa en sortant un papier de sa trousse.

La communauté rassemblée dans le petit salon pour la soirée cousait en silence quand Mme Jackson introduisit un visiteur de toute évidence bouleversé. Hawaïen, il alignait des phrases incompréhensibles.

— Mon bon monsieur, l'interrompit mère Agnès. Parlez-vous anglais ?

Il opina vigoureusement du chef.

— Et vous le parlez en ce moment ?

Il reprit son galimatias jusqu'à ce Mme Jackson s'adresse à lui dans leur langue. Elle traduisit :

— On l'a envoyé chercher sœur Theresa. Il doit la ramener dans son village, à Wailaka. Un homme là-bas est gravement malade.

Les sourcils de mère Agnès remontèrent si haut sur son front que sa coiffe s'en trouva déséquilibrée.

— Sœur Theresa, n'est-ce pas le village où vous êtes allée l'année dernière ?

— Si, ma mère. Ce doit être Mahina qui me demande.

Concentrée, mère Agnès réfléchissait à la situation. Il était tard et l'on mandait l'une de ses sœurs dans l'un des pires repaires païens de l'île. Theresa s'attendait à ce qu'elle refuse, mais à sa grande surprise il n'en fut rien.

— Sœur Theresa, vous devez y aller. C'est une opportunité inespérée de montrer comment se comportent de vrais chrétiens. Ils nous livrent généreusement de la nourriture, et nous n'avons pas encore eu l'occasion de leur offrir notre charité en retour. C'est maintenant ou jamais !

Et ils nous y invitent, en plus. Veillez à tout avoir dans votre sacoche, voire plus.

Le jeune Hawaïen était venu en carriole. Ils firent le trajet à fond de train, au grand étonnement des quelques piétons noctambules présents

dans les rues inhabituellement calmes d'Honolulu. La ville portait en effet le deuil du petit Prince Albert, qui venait de mourir à l'âge de quatre ans. Terrassés par le chagrin, ses parents n'étaient pas apparus en public depuis des semaines.

A Wailaka, tout le village était rassemblé autour d'une des paillotes principales d'où s'élevait une mélodie accompagnée de percussions. Theresa entra et mit quelques secondes avant de distinguer la scène dans la pénombre : le long des murs se tenaient des gens assis en tailleur, silencieux et attentifs. Ils entouraient un homme allongé sur une natte, au centre de la hutte. Au-dessus de lui, un grand bonhomme vêtu d'une tunique marron et couronné de feuilles agitait des branches de *ti* mouillées.

Mahina avait l'air inquiète.

— *Aloha*, murmura-t-elle à Theresa avant de l'étreindre.

La jeune femme s'étonna de voir le capitaine Farrow dans l'assemblée, mais quand elle comprit qui était le malade, tout s'éclaira : il s'agissait de Polunu, le plus jeune fils de Mahina, donc le beau-frère d'Edward.

— Que lui arrive-t-il ?

— Il a *'ana'ana*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un mauvais sort qui tue, expliqua Farrow. Vous êtes sérieux ?

— Très sérieux.

— Donc, il n'a rien ?

— Sauf qu'il est en train de mourir.

— C'est absurde. Personne ne meurt d'une malédiction, marmonna Theresa en posant sa sacoche à côté de Polunu.

Elle en sortit un grand tablier blanc qu'elle noua autour de son cou et de sa taille, non sans avoir au préalable attaché son voile en arrière et remonté ses manches. Elle s'agenouilla ensuite pour ausculter Polunu.

Ses yeux papillonnaient, comme s'ils ne pouvaient se fixer sur un point précis. La sclérotique était blanche et les pupilles n'étaient ni trop contractées ni dilatées. Sa peau était sèche et tiède ; ses ongles bien roses ; son teint et son pouls normaux. Pas de congestion pulmonaire.

Le cœur battait sans à-coups. Le ventre n'était pas dur et le corps ne présentait aucune trace de rougeur, de blessure ou d'anomalie quelconque.

Cet homme semblait en parfaite santé !

Elle lui fit respirer des sels. Aucune réaction.

— Il faudrait le saigner, mais je n'ai pas été formée à cette technique.

— Le chef Kekoa n'acceptera jamais qu'un docteur approche son neveu. Nous sommes les seuls Blancs en qui il ait confiance. Etes-vous sûre qu'une saignée serait la solution? questionna Farrow.

En toute honnêteté, Theresa n'avait aucune idée de ce qui pourrait guérir Polunu.

— Pourrait-on le transporter au-dehors ? On ne respire pas ici.

Mahina chargea quatre jeunes bien charpentés de porter son fils, toujours sur sa natte, au grand air. Comme une foule de curieux se pressait autour d'eux, Theresa demanda à tout le monde de s'écarter et commença à éventer le malade.

Sa respiration devenait laborieuse. Elle écouta encore ses poumons. Rien ne les obstruait. Pourquoi avait-il tellement de mal à inspirer? Tous les signes cliniques étaient bons. Il était en parfaite santé, et pourtant ils étaient en train de le perdre !

— Ont-ils essayé de le soigner ?

— Pendant trois jours, répondit Farrow, l'air sombre.

A voir sa barbe naissante, il était là depuis le début.

— Quand quelqu'un tombe malade, reprit-il, les Hawaïens prient Kane, le roi des dieux, celui qui donne la vie ou qui la réinsuffle. Ils prient pendant des jours pour apaiser les divinités avant de s'occuper du problème physique en tant que tel. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient. Voilà pourquoi Mahina vous a envoyé chercher. Leur façon de faire n'a pas eu de résultats, mais peut-être que la nôtre fonctionnera.

— Capitaine Farrow, je ne peux rien faire. Cet homme est victime de quelque envoûtement.

— On lui a jeté un sort mortel et maintenant il croit qu'il en meure.

— Absurde ! dit-elle à nouveau.

La peur l'envahissait. Elle avait déjà vu des gens mourir. Elle leur avait tenu la main et avait prié avec eux. Mais ils étaient vieux, malades ou blessés, pas dans la fleur de l'âge et sans mal apparent !

La peur fit soudain place à la colère. Elle tapota les joues de Polunu, l'appela par son nom. Elle tapa plus fort et cria son prénom. Elle exigeait une réaction. Elle lui ordonnait de faire un signe ! Elle le secoua, tout en inondant le torse du jeune homme de ses larmes de frustration.

— Seigneur ! Intervenez ! suppliait-elle. Vierge Marie, aidez cet homme ! Montrez le chemin à son âme égarée, guidez-le vers votre lumière. Touchez son esprit et ouvrez son cœur.

Elle traça le signe de la croix sur le front et le plexus de Polunu, posa son rosaire sur lui. Et elle pria, comme jamais auparavant.

— Pele, Pele ! cria tout à coup Mahina en levant les bras vers les étoiles. Envoie la pierre sacrée au peuple de Pua !

Les larmes traçaient des sillons d'argent sur ses joues, elle avait les traits déformés par la douleur.

— Mahina est désolée ! hurlait-elle. Mahina respectait pas le *kapu* ! Prends-moi, pas mon fils ! Renvoie la pierre de Lono !

— Mahina, vous devez avoir la foi. S'il vous plaît, la supplia Theresa, en lui posant les mains sur les épaules.

— Mahina a la foi, fit celle-ci d'une voix étouffée tandis qu'elle tremblait de tous ses membres. La pierre sauve mon fils ! La pierre de guérison est très puissante. Grand *mana*. Elle vient des ancêtres, très très vieux. De Kahiki !

— Où se trouve cette pierre, Mahina ?

Désespérée, Theresa était prête à n'importe quoi, même à apporter une pierre à cet homme si cela devait arrêter le processus mortel.

— Ma mère cache la pierre dans le ventre de Pele ! *Kapu* aller là-bas ! *Kapu* entrer là-bas !

A cet instant, Polunu lâcha un cri étouffé. Theresa se précipita.

— Polunu ! Vous m'entendez ? Répondez-moi !

Elle ne trouvait plus le pouls.

— *Auwe !*

La voix de Mahina monta dans les aigus, rejointe par celles des villageois. Leurs lamentations formaient un chœur surnaturel dont le chant s'élevait crescendo vers les étoiles.

Hurlante et s'arrachant les cheveux, Mahina tomba à genoux à côté de son fils. Elle le saisit et le serra contre elle, en se balançant d'avant en arrière. Les larmes inondaient son visage, et sa bouche ne laissait passer qu'une plainte rauque.

Impuissante, Theresa la contemplait, cramponnée au corps sans vie de son fils, jeune homme en parfaite santé mort parce que quelqu'un lui avait annoncé qu'il mourrait.

Le soleil a disparu. Il n'y a plus de lumière. Plus de poissons dans la mer. Les arbres perdent leurs feuilles. Les parcelles de taro ne donnent plus. Hawaï'i Nui est devenue poussière.

Mahina interrompit sa tâche pour essuyer ses larmes. En vain. Elles lui brouillaient toujours la vue.

— *Auwe !* s'écria-t-elle, en proie à une douleur qui lui transperçait le cœur. *Aloha 'oe, Polunu ! A hui hou k'kou ! Aloha au la 'oe !* Adieu, mon fils...

Ses genoux lui faisaient mal. Elle était agenouillée depuis trop longtemps devant sa hutte. Mais elle n'arrêterait pas. Les présents pour Pu'uwai devaient être parfaits.

Les villageois observaient leur Tutu bien-aimée qui préparait ses offrandes au plus ancien dieu de l'île. Ils n'ignoraient rien de son chagrin, de son amaigrissement, de ses nuits sans sommeil. Mais personne n'avait pu l'aider, pas même le *kahuna lapa'au* du village. Elle en appelait maintenant aux dieux. Et ils savaient pourquoi. Son peuple avait besoin d'elle : elle ne pouvait se laisser mourir.

Tandis qu'elle enveloppait des fleurs, des cailloux colorés et des morceaux d'ananas frais dans de grandes feuilles qu'elle fermait avec des longueurs de fibres séchées, elle se disait : Je n'irai pas voir Pu'uwai toute seule.

Depuis que chef Kekoa avait déclaré Kika Keleka enfant de la terre, un an plus tôt, elle avait appris à la jeune religieuse quelques secrets de

leur médecine. Elle l'instruisait progressivement, sans hâte, comme Mika Kalono l'avait fait il y avait bien longtemps avec les *Kanakas*. Elle enseignait et éclairait en partageant un savoir sacré.

Il ne s'agissait pas de leçons programmées mais d'informations, des petits riens, distillés au gré des rencontres chez les Farrow ou au village et lâchés au détour de la conversation : « Les racines de *koali* broyées guérissent les plaies et les fractures. » Sans en être consciente, sœur Theresa emmagasinait ainsi tous les secrets de la médecine traditionnelle *kanaka*.

Le moment était venu de passer à d'autres secrets. Elle allait emmener Keleka dans un lieu tellement sacré que seuls les *ali'is* pouvaient s'y rendre et qu'il était pour les *Haoles*. Ce serait un test.

Mahina leva les yeux de son travail achevé pour jeter un œil alentour. Les villageois vaquaient à leurs tâches quotidiennes. De plus en plus de femmes portaient le *muumuu* et certains hommes cédaient désormais à la mode du pantalon. On voyait quelques bouteilles et des journaux. Les coutumes *haoles* gagnaient du terrain.

Elle devait donc briser le *kapu* et emmener une vahiné *haole* dans l'endroit le plus ancien et le plus sacré d'O'ahu afin de perpétuer les traditions ancestrales.

Le soleil matinal tapait déjà fort. En route pour King Street, Theresa aurait voulu pouvoir retirer son voile noir et sentir l'air de l'océan dans ses cheveux. Mais dans l'immédiat, elle se demandait ce qui l'attendait.

La veille au soir, un palefrenier des Farrow était venu lui dire que ses services seraient requis le lendemain matin. Depuis, Theresa s'interrogeait : Jamie était-il finalement incapable d'aller à l'école ? Emily avait-elle rechuté ?

A sa grande surprise, elle aperçut Mahina dans l'allée. Elle portait un magnifique *muumuu* bleu et un collier de fleurs mauves. Le vent jouait dans ses cheveux et dans les plis de sa robe, révélant combien elle avait maigri.

Theresa en fut consternée, plus touchée que jamais par la disparition de Polunu.

Sa mort mystérieuse la hantait. Comment de simples mots pouvaient-ils amener un homme à mourir ? Elle avait essayé d'en discuter avec le père Halloran, mère Agnès, et même ses sœurs, mais aucun n'avait

montré d'intérêt pour les croyances obscures des insulaires.

En étreignant Mahina, Theresa ne manqua pas de remarquer la tristesse de son regard et les rides de douleur qui marquaient désormais ses traits.

Derrière elle, la maison semblait vide.

— Est-ce toi, Tutu, qui m'a envoyé chercher?

— Nous allons, répondit Mahina en la prenant par le bras.

— Où ça ?

— Tu vas voir. Nous allons.

Elles prirent le chemin de la plage, puis plein est, tournant le dos au centre-ville, aux entrepôts, au port et à ses bateaux. Elles traversèrent des zones marécageuses pour atteindre enfin une bande de terre isolée au sable immaculé, dans une baie à la courbe parfaite. Elles étaient arrivées à Waikiki, l'endroit le plus sacré d'Hawai'i Nui.

Le site était magnifique, loin du bruit et des cheminées fumantes des vapeurs. L'étendue de sable presque blanc se déployait des dunes herbeuses jusqu'à l'onde à peine frissonnante du lagon, dont l'eau bleu-vert avait des reflets turquoise.

Theresa suivit Mahina à l'ombre d'un bosquet où fleurissait un hibiscus écarlate. L'endroit ressemblait à un paradis secret. On aurait pu s'y croire seul sur terre. C'était tellement idyllique que la jeune femme se demanda pourquoi personne n'y avait encore construit de paillotes.

— La terre est très sacrée. Je montre à toi une chose que seulement une *kahuna* peut voir, dit Mahina sur un ton révérencieux.

L'Hawaïenne écarta les fleurs d'un épais massif de gingembre pour dévoiler un rocher de forme irrégulière, couvert de mousse. Theresa ne distinguait aucune sculpture, aucun motif, aucun signe d'un quelconque sacrifice. C'était juste un gros et vieux rocher moussu.

— C'est l'endroit plus sacré de tout O'ahu, reprit Mahina après lui avoir laissé le loisir d'observer la pierre. Longtemps, avant l'homme blanc, mon peuple célébrait les dieux ici, il remerciait pour la vie et la fertilité. Ils font la fête. Le *hula*. Les jeux. Ils allaient sur les vagues pour amuser les dieux. Ils retournaient dans les maisons avec

beaucoup de bénédictions des dieux.

Un soupir lourd de tristesse lui échappa.

— Mon peuple commence d'oublier. Il va dans l'église et pas ici. Maintenant, seulement Mahina vient pour se souvenir des anciens dieux.

Elle se tut.

Theresa embrassa les alentours du regard, se demandant ce qui rendait ce rocher si sacré. Il n'y avait que des arbres, des herbes hautes, des buissons et la plage, totalement plate. Aussi plate que la plaine d'Honolulu. Edward Farrow lui avait expliqué que ces îles correspondaient au sommet de gigantesques volcans sous-marins dont les cendres, accumulées pendant des millénaires sur des couches de coraux morts, avaient fini par former un plateau émergé, dont la croissance avait cessé en même temps que l'activité volcanique. Voilà pourquoi les pentes déchiquetées des volcans ne tombaient pas toujours directement dans la mer.

Soudain, Theresa comprit : puisqu'elles se trouvaient encore dans la partie plane du littoral, comment expliquer la présence de ce rocher ? Il avait dû être expulsé du ventre d'un volcan lors d'une éruption extrêmement violente. Elle visualisait presque la scène : l'explosion pyrotechnique, le rocher volant dans les airs, son atterrissage massif et le temps qui s'écoulait, recouvrant progressivement le bloc de végétation.

Mahina, qui n'avait pas quitté Theresa des yeux, hocha la tête. La jeune religieuse avait réussi le test.

— Tu sais ! Kika Keleka comprend. La pierre vient des dieux. De l'intérieur des dieux. Nous appelons la pierre sacrée « Pu'uwai, » « cœur ».

Elle plaça ses offrandes au pied du rocher.

— C'est le cœur d'O'ahu, le cœur d'Hawai'i Nui. Un jour les *Kanakas* vont oublier. Mais pas Kika Keleka.

— Que veux-tu dire ? Pourquoi m'as-tu emmenée ici ?

— Oncle Kekoa dit que tu es *kama'aina*. J'apprends à toi les secrets *kanakas*.

— Mais je ne suis pas...

— Oncle Kekoa sait la vérité. Oncle Kekoa a toujours raison, dit Mahina, sourire aux lèvres, en opinant du chef.

Theresa allait la détromper quand la brise océane porta à ses oreilles un rire lointain. A l'horizon, de petites silhouettes étaient assises sur des planches de surf. Ces jeunes gens étaient arrivés là-bas à la force des bras, allongés sur le ventre. Quelques centaines de mètres les séparaient encore des rouleaux. Ils ont de l'endurance ! se dit-elle.

Tout à coup, tels des tritons, voilà qu'ils attrapaient la vague naissante, un genou sur la planche, puis debout, criant d'excitation. Bien fléchis, les bras écartés pour s'équilibrer, ils prenaient leurs distances pendant que la vague écumante se gonflait en approchant de la plage.

Captivée par le spectacle, Theresa s'écarta du rocher et se dirigea vers le rivage.

Maintenant, les silhouettes grossissaient à vue d'œil. Les surfeurs riaient toujours et s'interpellaient tout en multipliant les figures. Theresa s'émerveillait de leur habileté et de leur capacité à zigzaguer sans tomber. Elle comprit tout à coup qu'ils faisaient la course ! Tous prenaient de la vitesse, mais il n'en resta bientôt plus que quelques-uns encore debout.

Ils fonçaient, étourdis de soleil, de vent et de jeunesse. Parmi eux, Theresa reconnut Liho, le fils de Polunu, à son rire. C'était le comique de la famille.

Comme elle approchait de l'eau, le jeune homme la héla et agita les bras dans sa direction. Il accéléra encore et piqua soudain en oblique alors que la vague continuait droit sur Theresa.

Mahina l'avait rejointe là où la mer venait mouiller le sable en un flux et un reflux hypnotiques, terrain de jeu rêvé des bécasseaux.

— Tu comprends ? Les hommes chevauchent pas les vagues... les vagues portent eux. Les dieux de la mer sont contents. Ils partagent la joie. Les dieux d'Hawai'i Nui sont toujours vivants.

Theresa fronça les sourcils. En ville, on disait qu'il était question d'interdire le surf, tout comme on avait banni le *hula*. Les différents pans de la culture hawaïenne disparaissaient progressivement. Qu'en resterait-il ? Et quel mal y avait-il à danser, à prendre les vagues et à

vivre selon les traditions ancestrales ?

La vague s'amenuisait, se confondait avec l'onde tranquille du lagon, vidée de son énergie, comme épuisée d'avoir porté tous ces jeunes gens si heureux. Liho sauta de sa planche et pataugea jusqu'à elles.

— Kika Keleka ! *E he'enalu kakou !*

— Que dit-il ?

— Kika va surfer. Liho est un bon professeur.

Theresa secoua la tête.

— Sans façon, vraiment. Mais dites-moi, qui a eu l'idée d'aller sur les vagues avec des planches ?

— Les dieux apprennent aux *Kanakas*. Et maintenant, les *Kanakas* apprennent aux *Haoles*.

C'était une idée tellement incongrue que Theresa éclata de rire.

— Je doute qu'un jour les Blancs sachent surfer !

Liho approchait, tout sourire, scintillant d'eau, de sel et de sable. Il ne portait qu'un sous-vêtement et un collier de dents de requin. Lui-même avait perdu une dent de devant, si bien qu'il parlait avec un léger sifflement qui amusait tout le monde. Posant sa planche, il tendit le bras vers Theresa.

— Tu viens. Monte sur la planche avec Liho.

La jeune femme émit un petit cri et tomba à la renverse, riant de tout son cœur. Elle mourait d'envie d'accepter. Ah ! Arracher ce voile et cet habit, nager au-delà des récifs et attendre la vague parfaite pour se laisser porter ensuite vers le rivage...

En elle, le jardin secret qui la rendait comme étrangère à sa communauté de sœurs s'agrandissait.

Elles regardèrent Liho repartir vers le large, allongé sur sa planche pour ramer avec ses bras, Theresa savourant toute l'importance du moment. Pleine d'humilité, honorée d'avoir été choisie pour recueillir leurs secrets, elle ne se sentait pas forcément à la hauteur de la tâche. Sans compter que la situation était ironique : n'était-elle pas censée être le professeur et initier Mahina au catholicisme ?

Alors que cette pensée lui traversait l'esprit, son exaltation se fit plus importante. Non seulement elle apprenait des choses que peu de Blancs connaissaient, mais encore elle entraînait dans une sorte de communauté d'initiés. Une bouffée d'amour l'envahit pour cette femme qui l'avait choisie en toute confiance pour une tâche si particulière, et cela sans poser de questions ni rien exiger.

— Tutu, fit-elle en se tournant vers Mahina. Dis-m'en plus.

Une fois par semaine, une des sœurs apportait au presbytère un panier de brioches encore chaudes que le père Halloran partageait avec d'autres prêtres, la plupart français. Ce jour-là, c'était au tour de sœur Theresa. Elle décida de joindre à la livraison le journal du matin que mère Agnès lisait toujours attentivement en quête de nouvelles susceptibles d'avoir un impact sur leur communauté, comme une épidémie par exemple. Quelque temps auparavant, la presse avait rapporté, dans une plantation sucrière, un cas de *mai pake*, la maladie chinoise - c'est-à-dire la lèpre. Mais la maladie ne s'était pas propagée et l'ouvrier agricole avait immédiatement été déporté en Chine.

Sœur Theresa enveloppait soigneusement les brioches dans du papier avant de les poser dans le panier. Les gros titres portaient, comme toujours, sur la guerre en Amérique. Celle-ci avait des effets inattendus dans les îles, notamment sur la mode, car, à cause du blocus, les dames d'Honolulu ne recevaient plus de tissus du Sud, si bien qu'elles devaient se couper de nouvelles toilettes dans leurs anciennes robes. La demande en machines à coudre avait explosé et M. Klausner avait bien du mal à honorer toutes les commandes.

Pour Theresa, la guerre avait aussi des implications plus personnelles. Sa mère lui avait écrit qu'Eli était toujours en vie et « continuait à se battre du bon côté », mais on entendait tellement parler du nombre incroyable de jeunes gens fauchés dans la fleur de l'âge qu'elle priait tous les soirs pour lui.

Quant aux nouvelles locales, elles se concentraient sur le nouveau roi, Lot, qui avait succédé à Kamehameha IV, mort de chagrin quinze mois après le décès de son fils. Il n'avait que vingt-neuf ans.

Le nouveau souverain, Kamehameha V, avait adopté la même ligne politique probritannique que son prédécesseur. Il vouait une telle adoration à ce dernier qu'il avait rebaptisé le palais royal « palais Iolani » en son honneur, *Io* voulant dire « faucon », un oiseau qui vole plus haut que tous ses congénères, et *lani* signifiant céleste, royal ou glorifié.

Plusieurs médecins briguaient le poste de ministre de la Santé publique, dont Simon Edgeware, qui faisait tout pour s'attirer les bonnes grâces du monarque. Ses diatribes contre les catholiques paraissaient presque journellement dans la presse.

Theresa prit la direction des cuisines du presbytère. Arrivée là, elle entendit des voix en provenance du salon. Le père Halloran et un confrère recevaient quatre hommes d'affaires influents d'Honolulu. Ayant entendu prononcer le nom d'Edward Farrow, elle ne put s'empêcher de tendre l'oreille.

— Les hérétiques tiennent toujours l'Assemblée, râlait un dirigeant de presse, originaire de Boston, qui avait des ambitions politiques et militait pour une meilleure représentativité des catholiques au sein du gouvernement. Des hommes comme Edward Farrow sont indéboulonnables. Sa fortune et son influence politique sont considérables. J'ai entendu dire qu'il avait conclu un accord avec la Pacific Mail Steamship Company, ce qui va lui donner le monopole sur les liaisons avec Hawaï ! Et ce que vous nous révélez, mon père, sur la réunion secrète qui a eu lieu chez lui la semaine dernière avec ses investisseurs, indique que le cercle de ses associés protestants s'agrandit.

Sœur Theresa n'en croyait pas ses oreilles : elle avait confié ces informations au père Halloran sous le sceau du secret !

— Et la religieuse ? Theresa ? Progresse-t-elle avec les indigènes de Wailaka ? Accueillir dans nos rangs le chef Kekoa rallierait non seulement des centaines d'Hawaïens à notre communauté, mais nous ferait aussi gagner des milliers d'hectares d'excellentes terres. Transformé en plantation sucrière, Wailaka rapporterait gros.

— Jusqu'à maintenant, sœur Theresa est la seule personne chrétienne que le chef ait autorisée à pénétrer dans son village. Elle me rapporte tout ce qui s'y passe.

Theresa se retint à grand-peine de crier. Les jambes coupées, elle s'appuya contre la porte fermée. Ce qu'elle venait d'entendre lui brisait le cœur.

— Si nous pouvions surprendre Kekoa en flagrant délit, nous pourrions l'emprisonner et ce serait un bon moyen de lui confisquer ses terres. Après tout, il pourrait très bien fomenter une rébellion, reprit l'ancien Bostonien.

— Je crois savoir que sa nièce est de haut lignage, fille d'une grande

kahuna. Elle aurait pris sœur Theresa en affection. Par elles, nous pourrions avoir Kekoa et ses terres, ajouta un autre.

Le sang qui battait à ses tempes empêcha Theresa d'entendre la réponse du père Halloran. Le père répétait mot pour mot ce qu'elle lui avait dit ! Elle était proche de la nausée. Que son confesseur, l'homme en qui elle avait placé toute sa confiance et à qui elle avait parlé de ses pensées les plus secrètes, l'utilise comme un pion sur son échiquier politique, voire pire, comme une espionne...

Elle l'avait supplié de ne pas la pousser dans la voie de la tentation. Il savait combien aller chez les Farrow lui coûtait, sur le plan moral. Et il lui avait dit que c'était pour sauver des âmes, alors que ce n'était qu'une question d'influence et d'économie ! Etait-il vraiment prêt à sacrifier sa vertu, sa conscience, son âme même, au profit de quelques hommes cupides ?

Laissant tomber les brioches par terre, elle se précipita hors de la cuisine.

Debout devant son bureau, un verre de whisky à la main, Edward relut la lettre une quatrième fois avant de la jeter sur les papiers devant lui.

Peter lui demandait un prêt pour investir dans une nouvelle plantation de sucre à proximité de son ranch. Il était à Honolulu la semaine passée. Pourquoi ne pas l'avoir prévenu de son passage et ne pas être venu en personne, soit à la maison, soit au port, pour en parler directement ? Au lieu de ça, il lui envoyait un courrier impersonnel. Il lui accorderait ce prêt, bien sûr, mais tout serait géré par la banque, comme si Peter n'était qu'un client comme les autres.

Farrow regarda les plans de bateau étalés sur son bureau. Voilà ce dont il devait se contenter désormais : de dessins ! Il repensa à leur père les emmenant, Peter et lui, sur le *Kestrel*. Il avait eu le coup de foudre pour les gréements, les voiles, la barre qu'il avait pu tourner avec l'aide de leur père. Son frère, lui, avait détesté.

Au-dessus de la cheminée trônait un tableau représentant le *Kestrel*, toutes voiles dehors. C'était le vaisseau de son père, le navire original dont il avait repris le commandement quand MacKenzie avait décidé de se retirer pour se consacrer pleinement à l'affaire familiale, en pleine expansion, et rester auprès d'Emily, dont les crises devenaient de plus en plus fréquentes.

Son père était mort en 1849, dans ce terrible accident dont il n'avait

eu connaissance qu'en rentrant au port plusieurs semaines après. Peter lui avait alors annoncé qu'il abandonnait l'affaire familiale, allait s'installer à Waialua et élever du bétail. Une décision qui l'avait obligé, lui, à délaisser sa passion. Depuis, il était enchaîné à un bureau. Cela faisait quatorze ans.

Un autre courrier requérait son attention de façon urgente : une lettre du principal d'O'ahu College, un certain McFarlain. Il avait écrit : « Jamie rêve, monsieur Farrow. Je ne suis pas sûr de pouvoir définir ce que c'est, mais il a comme des crises. C'est du moins ainsi que ses professeurs qualifient le phénomène. Il perd pied avec la réalité, si vous voyez ce que je veux dire. Il a pourtant de bonnes notes et se montre même brillant quand il fait attention. Mais son esprit vagabonde. Vous allez devoir lui parler. »

Jamie était revenu pour les vacances avec ce mot dans son bagage. Depuis, Farrow reculait le moment de cette conversation. Jamais il n'avait fait part à son fils de ses craintes secrètes concernant l'hérédité mentale de la famille. Combien de temps encore pourrait-il garder cette peur pour lui-même ?

La lettre en disait plus sur Jamie, mais Farrow demeurait concentré sur le mot « crises ». Emily en avait eu plusieurs l'année passée. Elles étaient moins fortes qu'avant grâce aux tisanes de sœur Theresa, laquelle d'ailleurs l'apaisait par sa seule présence. Mais sa mère avait cependant besoin d'une surveillance constante. En irait-il de même avec Jamie ?

Farrow avala d'un trait le reste de son verre et tendit la main vers la carafe.

Ce n'était pas juste pour Jamie. A l'époque, il savait déjà qu'il n'aurait pas dû avoir d'enfant, mais Leilani voulait un bébé et il ne pouvait rien lui refuser.

Leilani. Elle commençait à s'estomper, comme un rêve lointain. Ils avaient arrêté de se rendre sur sa tombe, où Peter s'était toujours refusé d'aller. Mais il pensait aussi moins souvent à elle. Désormais, quand il inspectait ses navires, faisait le tour de l'île à cheval ou travaillait à son bureau, c'était plus vers sœur Theresa que se tournaient ses pensées. Il était en train de faire quelque chose qui n'avait rien à voir avec elle et, soudain, elle était là, avec son charme, sa voix caressante, son pragmatisme et ses compétences.

Après la mort de son épouse, il avait cru ne plus jamais tomber

amoureux. Mais sœur Theresa possédait une sorte de mystère qui le troublait. Il savait bien que nourrir certains fantasmes à son égard tenait de la folie pure puisqu'elle était religieuse. Pourtant, il ne pouvait s'en empêcher. Il s'interrogeait: de quelle couleur étaient ses cheveux ? Quel goût avait sa bouche ? Il avait beau être quelqu'un de rationnel, il ne maîtrisait pas son cœur.

— Monsieur Farrow ? appela l'intendante depuis la porte.

— Oui ? fit-il, reposant verre et carafe.

— Un message urgent pour vous.

Quoi encore ? se demanda-t-il en saisissant son veston.

Trois jours après avoir surpris la conversation au presbytère, Theresa avait toujours le cœur à vif. Jamais elle ne s'était sentie aussi trahie et, pour la première fois, travailler au jardin ne lui procurait aucun apaisement.

La veille au soir, il avait plu à torrents et l'eau avait noyé les nouvelles plantations. Mère Agnès et ses sœurs étant sorties, ainsi que Mme Jackson, Theresa se retrouvait seule à tenter de sauver de la boue les jeunes plants. Pour plus de facilité, elle avait retroussé ses manches, coincé l'ourlet de son habit dans sa ceinture et retiré ses bas et ses chaussures pour ne pas les tacher. Elle était pieds et bras nus sous la brise, une sensation depuis longtemps oubliée !

Toute à son travail et à la trahison du père Halloran, il lui fallut quelques minutes avant de percevoir une présence dans le jardin. Edward Farrow se tenait debout, en plein soleil, comme s'il avait poussé là, bien droit et magnifique dans son costume de lin blanc, le visage dans l'ombre de son éternel chapeau. Son sourire était en revanche éclatant et bien visible.

— Désolé, je ne voulais pas vous faire peur.

Theresa prit soudain conscience de son apparence.

Jambes et bras dénudés, les pieds et les mains couverts de boue...
Quelle vision elle offrait!

— J'ai sonné plusieurs fois mais personne n'a répondu.

— Vous n'avez pas le droit d'être ici.

Ce fut la seule chose qu'elle trouva à dire. Elle était trop heureuse de le voir. Après les désillusions de ces derniers jours, elle appréciait la présence d'une personne de confiance. Mais à l'instant où ces mots lui traversaient l'esprit, la culpabilité l'envahit : n'avait-elle pas révélé les secrets de Farrow à un homme qui les partageait avec la moitié d'Honolulu ?

— Je suis en route pour Wailaka, or Mahina m'a demandé de prendre chez vous de quoi calmer ses démangeaisons.

— Je vous apporte ça tout de suite.

— Je vais là-bas pour l'*ho'oponopono* du fils de Polunu.

— Liho ? Dites-moi que ce n'est pas une nouvelle malédiction, s'enquit-elle, inquiète.

— Non. Il est juste malade, mais personne ne sait ce qu'il a. Ils espèrent le guérir grâce à ce rituel.

Theresa avait appris beaucoup de choses sur la spiritualité et la médecine hawaïennes, mais jamais encore elle n'avait assisté à cette cérémonie.

— Capitaine Farrow, serait-il possible que je vous accompagne ? J'aime beaucoup Liho et je voudrais être là au cas où l'on aurait besoin de mes services.

L'expression du capitaine passa de la surprise au ravissement.

— Je vous attends à la porte.

Le temps que Theresa se change et soit présentable, Mme Jackson était revenue du marché. La jeune femme lui demanda de prévenir mère Agnès de son départ et de lui dire qu'elle rentrerait peut-être tard.

L'air du soir embaumait.

— Vous êtes bien silencieuse aujourd'hui, fit Edward à mi-chemin du village, alors que la lune commençait à poindre au-dessus des arbres, inondant le paysage d'une lueur ivoirine.

Theresa lui rapporta la conversation surprise au presbytère et lui confia combien les paroles du père Halloran la troublaient.

— Il se préoccupe davantage de porter les catholiques au pouvoir que de sauver des âmes.

— Vous êtes cynique.

— Le père Halloran m’a envoyée... dans des maisons où je n’aurais pas dû aller. Il... il m’a ordonné d’entretenir des liens avec des gens que j’aurais préféré éviter. Il a insisté, invoquant le Salut. Et maintenant, j’apprends qu’il n’est question que de convertir les notables afin de renverser l’équilibre du pouvoir !

— Il n’est pas différent des autres hommes.

— Mais je lui ai dit des choses confidentielles sur vous et il les a répétées. Vous n’êtes pas furieux? Vous ne m’en voulez pas ?

Il lui sourit à la lumière de la lune.

— Sœur Theresa, tout d’abord, je ne pourrais jamais être en colère contre vous et, ensuite, ici, tout le monde espionne tout le monde.

Au village, ils laissèrent la voiture sur la route et se dirigèrent vers la paillote principale, où tous les habitants veillaient. Car, avant de soigner, les Hawaïens priaient.

Cette phase-là n’était pas une mince affaire : il fallait des heures, voire des jours, pour purifier et rendre son harmonie au lieu, c’est-à-dire chasser les esprits malins, le mauvais sort et les énergies négatives, convoquer dieux et ancêtres. Pour cela, ils aspergeaient le site d’eau sacrée, psalmodiaient, formulaient des sorts porte-bonheur et disposaient des objets avec beaucoup de *mana*.

Tout cela avait déjà été accompli quand ils arrivèrent à la grande paillote. Le prêtre « purificateur » avait fait place au *kahuna* médiateur. Cet homme allait exécuter un rituel souvent extrêmement douloureux, émouvant et épuisant. Mais parfois des miracles avaient lieu. Theresa se demanda si elle en verrait un ce soir-là. Elle pria pour que ce soit le cas, car Liho était un brave garçon.

La hutte était pleine de villageois de tous âges, assis en silence sur des nattes. Dans un *ho’oponopono*, chaque membre de la communauté procédait à son introspection afin de découvrir en quoi il aurait pu contribuer au problème de la famille et donc à la maladie du patient. Kekoa, sombre et digne en habit de cérémonie, son bâton à la main, présidait. Ce fut Mahina qui les accueillit.

— Aloha. *O ka huhu ka mea e ola ’ole ai.*

Ce qui signifiait : « La colère ne donne aucune vie. »

La géante avait encore maigri, mais elle était toujours robuste. Ses cheveux poivre et sel avaient maintenant totalement blanchi et lui tombaient à la taille. Elle avait perdu son mari, ses fils et sa fille unique. Tout ce qui lui restait, c'était ses petits-fils : Jamie et Liho.

— Qu'est-ce qu'il a, Tutu ? demanda Theresa.

— Regarde, Kika.

Theresa s'agenouilla au chevet de Liho. Il avait le front brûlant, le corps couvert de sueur, et il se tenait l'estomac. Alors qu'elle tendait la main vers sa trousse médicale, une main l'arrêta. Edward secouait la tête.

— Le *kahuna lapa'au* l'a déjà ausculté et l'a décrété malade en esprit. C'est tout le clan qui souffre de disharmonie et cela se manifeste à travers le corps de ce garçon. A ce stade, l'*ho'oponopono* est le seul remède efficace.

Les membres de la famille étaient censés se rassembler pour confesser leurs rancunes puis se pardonner mutuellement. Cela avait pour but de purifier l'air et de rendre leur équilibre aux choses.

Theresa et Edward trouvèrent un coin de natte où s'asseoir - tant bien que mal pour la jeune femme, qui essaya d'arranger de son mieux les plis de son vêtement.

Mahina distribua à tous les proches de la *kala*, une algue dont le nom signifiait « pardonner », qu'ils mâchèrent tout en priant. Puis chacun parla.

Une partie du problème tenait à un désaccord entre les anciennes et une jeune femme, dont elles se moquaient pour avoir eu trop d'enfants, très rapprochés en âge.

— Tous les *waha ko'u* en parlent. C'est honteux !

Ce terme, littéralement « bouche caquetante, » désignait les ragots. Les langues de vipère sévissent partout, songea Theresa.

Un autre membre de la famille avoua qu'il avait promis à Liho de l'aider à réparer une pirogue, mais qu'il était parti surfer à la place...

L'un après l'autre, chacun reconnaissait ses torts. Edward traduisait pour Theresa. Parfois, les esprits s'échauffaient, les accusations volaient. Kekoa faisait alors évacuer la paillote. Chacun prenait l'air

pendant quelques minutes puis revenait calmé et reprenait le rituel.

Au fil de la soirée, l'atmosphère dans la hutte était devenue étouffante. Sous l'effet de la chaleur et du chant très scandé, Theresa commença à s'assoupir. Elle s'appuya contre Edward, qui passa un bras protecteur autour d'elle. Ainsi installée, elle lutta contre le sommeil et reporta son attention sur Liho. Il avait cessé de gémir.

Peut-être parce que, autour de lui, l'un s'excusait pour des avances déplacées, l'autre pour avoir volé une planche de surf, une troisième pour avoir eu la langue bien pendue ? Les ancêtres emportaient toutes les offenses et les transgressions ainsi avouées, pour débarrasser l'air de ces miasmes malfaisants. Le moment du pardon était venu, et avec lui le soulagement, les larmes, puis les rires et les plaisanteries. Liho ne transpirait plus. La fièvre était partie et il respirait normalement.

Mahina l'aida à s'asseoir - cela faisait des jours qu'il n'avait pas bougé, mangé ou bu. Assoiffé, il avala à grands traits l'eau que lui présenta sa grand-mère avant de jeter un regard circulaire, sourire aux lèvres.

Tout le monde vint s'agenouiller près de lui pour l'étreindre et lui murmurer « *Aloha nui loa* », « je t'aime très fort ».

Theresa le serra de toutes ses forces : elle avait cru le perdre, tout comme Polunu, mais le pardon l'avait sauvé.

L'aube n'allait pas tarder. Quand ils sortirent de la paillote pour reprendre le chemin d'Honolulu, les étoiles commençaient à s'estomper et la lune à baisser, traçant un sentier argenté dans l'océan noir. La douceur de l'air était prégnante.

Edward offrit sa main à Theresa pour l'aider à monter dans la voiture. Elle accepta, mais ne fit pas un mouvement de plus. Elle était trop épuisée, non seulement physiquement mais aussi moralement.

— Edward, murmura-t-elle en levant les yeux vers son visage si viril. Je ne peux pardonner au père Halloran, alors que tous ces gens, ici... Leur foi est si puissante. Ils ont la force de pardonner. Pas moi.

Farrow la dévisageait, à court de mots. Il voyait bien la douleur dans ses yeux, l'entendait dans sa voix. En ce qui le concernait, ses trente-neuf ans d'existence lui avaient appris que les hommes pouvaient à la fois protéger et trahir, être dignes de confiance et décevoir. Il savait qu'il ne fallait pas accorder toute sa confiance à autrui. Cette jeune femme apprenait seulement maintenant cette dure leçon de la vie.

— Le peuple de Mahina a une foi si profonde ! répéta-t-elle.

Soulevé par la brise, son voile vint se placer en travers de son visage. De la main, Edward l'écarta, effleurant au passage la joue fraîche et douce de Theresa, qui se mit à pleurer.

— La puissance de leurs croyances a ramené Liho à la vie. Où va-t-on chercher pareille foi, Edward ? J'avais confiance dans le père Halloran. Maintenant, je n'ai plus rien.

Farrow la prit par les épaules et se rapprocha. Cela faisait des mois qu'elle occupait ses pensées. Et voilà qu'elle se tenait devant lui, aux petites heures du jour, dissimulée sous ce costume ridicule.

— Pourquoi êtes-vous devenue religieuse ? dit-il, exigeant de connaître ce qui l'avait poussée à ce choix.

— Parce que je voulais être infirmière. Je voulais aider les gens. Ma motivation n'a jamais été religieuse, contrairement à mes sœurs. Je n'ai jamais eu la vocation ou un éveil spirituel. J'imagine que c'est pour ça que la trahison du père Halloran me touche autant. Je me suis tournée vers lui en quête de soutien religieux, et maintenant je n'ai plus aucun appui pour me donner la force de continuer sur le plan spirituel. Edward, je ne supporte plus les cloches et les règles de la vie monastique. Elles m'irritent chaque jour davantage !

La brise changea de direction, riche cette fois du parfum entêtant de gardénias en fleur. Theresa fit un pas vers Farrow et posa ses deux mains sur son torse.

— Oh, Edward ! Ne voyez-vous pas ? Si l'ordre n'était plus hospitalier, si la maison mère devait changer de mission, mes sœurs garderaient toute leur dévotion à Dieu. Mais moi, je n'aurais plus rien.

— Alors quittez cette congrégation, dit-il, en resserrant son étreinte sur elle.

— Et ensuite ? Que ferais-je ? Où irais-je ?

Farrow avait envie de maudire le ciel, les anciens dieux et le Seigneur Lui-même devant tant d'injustice ! Il ne s'était jamais senti aussi impuissant. Lui, le capitaine, le propriétaire d'une flotte marchande, le politicien qui débattait à la Chambre, il ne trouvait pas les mots qui dissiperait le dilemme de Theresa. Comment pouvait-il l'encourager à sortir de sa situation inextricable quand il n'avait rien à lui proposer en retour ? Elle n'était pas libre, et lui non plus.

Des extraits de la lettre du proviseur lui revenaient en mémoire : « crises », « son esprit vagabonde ». Tout comme elle, il était prisonnier de circonstances qui le dépassaient.

— Edward, je me sens tellement perdue ! Je me revois quand j'étais encore Anna Barnett, jeune fille de quinze ans emplie d'idéaux et de rêves. Avec le recul, je vois que ma conversion n'a été qu'une sorte de jeu. J'ai joué un rôle. D'une certaine façon, j'ai menti et je n'en suis pas fière. J'ai imité les autres sœurs en mémorisant les prières et en les récitant par cœur. J'ai utilisé la religion pour parvenir à mes fins. Mes vœux n'étaient donc pas sincères. Je dois me réconcilier avec tout ça maintenant. Et surtout, je dois respecter mon engagement, sinon, cela veut dire que je n'ai ni conscience ni intégrité !

— Croyez-moi, ma sœur, vous ne manquez ni de l'une ni de l'autre. Dieu que je déteste vous appeler « ma sœur » quand vous n'êtes rien de semblable à mes yeux ! Je pense à vous comme à une femme, une femme désirable. Laissez-moi vous appeler Theresa. Ou mieux encore : Anna, puisque c'est votre vrai nom ! s'exclama Farrow.

Ses yeux brûlaient de passion, et de confusion aussi, car la situation était inédite et il voguait sur des eaux inconnues. Theresa sentait la force de ses doigts sur ses épaules. Elle voulait succomber.

— Si seulement c'était aussi facile, dit-elle dans un sanglot.

A l'est, l'horizon pâlisait. Les oiseaux de la forêt entonnaient leur premier chant tandis que le vent se levait, poussant devant lui l'air piquant du matin. Theresa ressentait tout de manière exacerbée, comme si l'*ho'oponopono* l'avait changée.

Comme si la foi de ces gens avait touché mon âme. Hier, je me réjouissais de livrer des viennoiseries au presbytère. Aujourd'hui, je désire me livrer aux mains de cet homme que je ne devrais pas aimer...

— Anna, murmura Edward en se penchant.

Immobile, elle attendait son baiser quand, soudain, elle rompit leur étreinte et recula, laissant le vent refroidir leur ardeur.

— Ramenez-moi chez moi, fit-elle.

Quels mots étranges, vides de sens ! Car où était sa maison, désormais ?

Edward Farrow était inquiet. Voilà trois jours qu'il attendait une lettre de Jamie - en vain. Il lançait de fréquents regards par la fenêtre de son bureau, guettant le facteur.

Sa société de transport maritime occupait un bâtiment qui donnait sur le port grouillant de vie. Les gens s'affairaient : capitaines au long cours, négociants en import-export, particuliers porteurs de courrier et de paquets à envoyer, commerçants et fermiers, voyageurs venus réserver un voyage ou se renseigner.

La compagnie de Farrow possédait trente navires qui sillonnaient toutes les mers du globe, les cales emplies de marchandises et les ponts couverts de passagers. Edward était à la tête d'un empire maritime qui employait commandants, officiers et marins, dockers, charpentiers de marine, et vingt personnes au siège, pour suivre les bateaux à la trace, faire les comptes et la facturation, établir la liste des cargaisons, tenir à jour celle des passagers. Ces employés-là travaillaient à de longues tables, assis sur de hauts tabourets, une plume d'oie à la main. Ils grattaient du papier tout en rêvant de fortune rapide.

Une gigantesque carte du monde occupait un pan entier du bureau de Farrow. Dessus, il collait des repères aux emplacements connus et supposés de ses navires. La réputation de ponctualité et de sécurité de sa compagnie faisait sa fierté. Ailleurs dans la pièce, souvenirs et témoignages de sa carrière de navigateur complétaient la décoration. L'un de ses objets les plus précieux était le modèle miniature du *John Fitch*, le premier et le seul bateau à vapeur qui ait assuré une liaison commerciale sur le Delaware. C'était son père qui l'avait réalisé et le lui avait offert pour son dixième anniversaire. Une éternité.

Jamie lui manquait. Il passait l'été à Waialua, chez Peter. Ses lettres décrivaient des journées entières passées à jouer et à s'amuser. Il nageait avec Reese dans la rivière Anahulu ou s'occupait du débouillage des poulains. Les deux cousins entretenaient un jardinier où poussaient du raisin, des figues, des goyaves et des noix de coco. Ils

se balançaient aux branches des *kukui* plantés devant la maison et aidaient aussi au ranch. Il leur arrivait parfois de jouer avec les garçons de voisins missionnaires et, les jours de grosse chaleur, ils se réfugiaient dans les champs de canne à sucre pour mâchonner des bâtons de canne.

Là-bas, Jamie se portait comme un charme. La santé lui revenait dès qu'il était avec Reese. L'idéal aurait été qu'il puisse vivre en permanence chez son oncle, mais un fils devait être avec son père. Il revenait donc toujours à Honolulu, seulement, dès qu'il y remettait le pied, son malaise inexplicable le reprenait.

Sœur Theresa - Anna - faisait de son mieux. Elle essayait de nouveaux fortifiants, des tisanes, compulsait les archives de sa communauté en quête de remèdes. En cinq siècles, son ordre avait accumulé un savoir-faire considérable, chaque génération de religieuses apportant son lot de connaissances et de pratiques médicales nouvelles. Anna soulignait parfois l'inutilité de certains traitements, mais mère Agnès insistait toujours pour qu'on les applique simplement parce qu'« on avait toujours fait ainsi ».

Anna...

Voilà aussi pourquoi il préférait que Jamie soit auprès de lui, à Honolulu : parce qu'il la voyait plus souvent quand son fils était là.

Aucun d'eux n'avait reparlé de ce moment de pure émotion, au lever du jour, à Wailaka. Mais il avait la certitude qu'elle y pensait chaque fois qu'ils se revoyaient, tout comme lui. Ils se montraient polis et prudents. En public, il l'appelait « ma sœur », mais dans le secret de son cœur, elle était Anna.

On sonna. C'était le facteur. Enfin ! Mais aucun pli personnel ne se trouvait dans la montagne de lettres.

— Désolé, capitaine, dit l'homme d'un air affligé. Le pilote du caboteur m'a juste dit que le courrier ne passait pas à cause des problèmes à Waialua.

— Des problèmes ? Quel genre de problèmes ? s'étonna Edward.

La réponse le fit pâlir d'un coup.

Sœur Theresa et sœur Catherine pilaient des feuilles dans leur petite officine, à l'arrière du couvent, pendant que sœur Margaret et sœur Frances assuraient les visites à domicile et que mère Agnès était en

entretien avec l'évêque.

— Mon frère Eli a survécu à Gettysburg, racontait Theresa. Son régiment s'est aussi battu à North Anna et à Cold Harbor, où ils ont subi une lourde défaite. Depuis, nous n'avons plus de nouvelles. Ma mère est dans tous ses états.

Comme toutes les mères d'Amérique et même d'ici, puisque de nombreux fils se sont engagés dans les armées nordistes, ajouta-t-elle en son for intérieur. Tout le monde avait soif de nouvelles...

Plusieurs milliers de kilomètres séparaient l'archipel des combats, mais le cœur ignorait les distances, si bien qu'en 1862 les Américains d'Hawaï avaient applaudi à la proclamation d'émancipation du président Lincoln. Ces mêmes citoyens avaient célébré sa réélection avec enthousiasme.

Theresa jeta un coup d'œil au jardin de plantes médicinales. Un an plus tôt, Edward était soudain apparu pour dire qu'il se rendait à un *ho'oponopono*. Le rituel avait fait des merveilles puisque, depuis, Liho occupait ses journées à façonner des pirogues et à surfer, comme tout jeune de son âge. Elle ne s'expliquait pas ce qui s'était passé cette nuit-là, mais supposait que le garçon avait été guéri par sa foi dans le pouvoir de cette confession collective.

Chaque jour passé à arpenter les routes et les sentiers de cette île apportait décidément son lot de contradictions. Alors que la puissance des mots pouvait guérir ou condamner un Hawaïen dans sa chair, leur nombre continuait de décroître. Ils mouraient de maladies de Blancs, comme si leur pouvoir n'avait pas de prise sur ces maux étrangers.

Les docteurs étaient tout aussi démunis qu'eux. Aucun n'avait encore débarqué avec un remède contre la rougeole, la grippe ou la varicelle. Les lois sanitaires mises en œuvre par le docteur Edgeware, ministre de la Santé publique, n'avaient pas réussi à enrayer la chute démographique des insulaires. Seraient-elles plus efficaces face à la lèpre ? A la suite de l'apparition de nouveaux cas, le ministère avait demandé à tous les habitants de rendre compte de cas potentiels afin que les malades puissent être déportés.

La clochette de l'entrée retentit et, une seconde après, Mme Jackson annonçait le capitaine Farrow.

Theresa retira son tablier, tapota les plis de son habit et réajusta son voile avant de se diriger vers le salon avec toute la dignité dont elle était capable. Elle s'attendait à retrouver son sourire charmeur, mais

ce fut une mine soucieuse qui l'accueillit.

— Quelque chose ne va pas ? dit-elle, pensant immédiatement à Emily et à Jamie.

— Il y a une épidémie de scarlatine à Waialua. Les gens *meurent*.

La route de Waialua était étroite, souvent réduite à deux ornières pour les roues des carrioles. Elle coupait l'île en ligne droite par une vallée centrale, encadrée à droite par les monts du Ko'olau et à gauche par la chaîne des Wai'anae. Cette terre d'altitude était couverte de forêts d'ohia, de koa et de fougères. Un lieu d'élection pour la naissance des arcs-en-ciel d'O'ahu. De fait, Theresa ne les comptait plus tandis que le capitaine Farrow menait la voiture. A l'exception de quelques hameaux indigènes et d'une ou deux maisons blanches à proximité de petits lopins de terre signalant des fermes *haoles*, c'était un paysage vierge.

Les nouvelles en provenance de Waialua étaient alarmantes. La scarlatine se répandait plus vite que l'éclair chez les insulaires. On ne savait pas si le ranch de Peter était touché, mais Theresa ne s'inquiétait pas pour lui ou son fils. Ils étaient robustes, alors que Jamie, du haut de ses quatorze ans... Il y avait aussi Charlotte, enceinte de son septième enfant ! Elle ne pouvait s'exposer dans son état. De ses six premières grossesses, il ne lui restait que Reese et une fillette de trois ans.

Un vent froid s'abattit sur eux, obligeant Theresa à rassembler les pans de son voile et Farrow à maintenir son chapeau d'une main tandis qu'il tenait les rênes de l'autre. A l'ouest, le ciel se chargeait de nuages noirs.

— Un orage approche. Avec de la chance, il nous épargnera.

A peine le capitaine avait-il parlé que les premières gouttes tombaient.

— Ce n'est qu'un grain ! Ça passera vite, dit-il en essayant de couvrir le sifflement des bourrasques.

Ils se mirent à couvert sous un acacia, après avoir attaché les chevaux à un arbre. Theresa avait une conscience aiguë du bras d'Edward contre le sien, de sa haute taille, de sa force. Il la dominait, aussi solide que l'arbre qui les protégeait. Une langueur familière s'emparait d'elle. Heureusement qu'elle portait cet habit disgracieux ! Si, certains jours, il s'apparentait à un fardeau, en d'autres occasions il lui servait d'armure. Elle sentait son regard posé sur elle.

Levant les yeux, elle ne put déchiffrer son expression. Cela lui rappela leur première rencontre à la descente du *Syren*, quatre ans plus tôt. Y pensait-il parfois ? Leur dernier tête-à-tête intime lui revint également en mémoire. L'aube pointait. Elle venait de lui confier ses ennuis. Il avait posé ses mains sur ses épaules, si proche, puis s'était penché...

Elle avait été à deux doigts de succomber. Comme maintenant sous son regard qui s'attardait trop. Il fallait rompre le charme par des mots, mais l'un et l'autre restaient muets. Theresa sentit comme un glissement, né peut-être du vent et de la pluie. Le chagrin avait envahi les yeux d'Edward. Elle avait déjà surpris cette expression chez lui quand il pensait qu'elle ne le regardait pas.

Il entrouvrit les lèvres, inclina la tête vers elle avec lenteur, hésitant. La gorge nouée, Theresa s'arracha à cette vision et s'obligea à chercher un point sur lequel fixer son attention. A travers le rideau de pluie, elle aperçut une curieuse collection de rochers aux formes étranges. Ils étaient ornés de pétroglyphes et l'on pouvait voir les offrandes laissées par les insulaires aux esprits du lieu. Avec le peu de souffle qui lui restait, elle demanda à Edward de lui parler de cet endroit.

— C'était un *heiau*, une enceinte sacrée, dit-il d'une voix tendue, comme s'il luttait contre lui-même. Ces pierres marquent l'emplacement où accouchaient les femmes de la famille royale et de la noblesse hawaïenne. Lorsque la future mère était proche du terme, toute la famille venait ici pour accomplir une série de rites et de purifications. Cela durait des jours pendant que des femmes *kahuna* spécialisées aidaient la mère en plein travail. Les chefs et les autres *ali'is*, vêtus de leurs plus beaux atours, formaient un cercle tandis que les gens du commun se tenaient à une distance respectueuse, certainement émerveillés par le fait d'assister à la naissance d'un dieu. Car les rois hawaïens étaient de nature divine.

Theresa essayait d'imaginer la scène, les sarongs et les pagens colorés, les couronnes de plumes et les colliers de fleurs, les chants, les tambours et le *hula*. Ce rituel avait dû être en effet très spécial, prouvant par là même la présence des dieux. On le pratiquait étape par étape, avec tout le cérémonial requis, comme les sœurs pendant la messe.

La pluie s'estompant, elle demanda s'il était permis de marcher dans l'enclos sacré. Edward la laissa s'approcher, à condition qu'elle ne dérange rien.

Maintenant qu'elle se trouvait plus près, elle pouvait voir que ces gros

rochers avaient été creusés et entaillés par l'érosion. L'homme les avait à peine retouchés. On repérait très bien le creux où la femme se mettait, là où elle plaçait ses mains, là où le bébé arrivait, attrapé in extremis par la sage-femme *kahuna* qui attendait.

— Vous imaginez toutes les vies qui sont venues au monde ici! Les générations de rois...

— Honnêtement, je n'y avais jamais pensé et ce n'est pas faute d'être passé des centaines de fois à cet endroit, avoua Edward en regardant les pierres d'un œil nouveau. Vous avez raison, c'est incroyable.

Posant avec respect ses mains sur l'une des pierres, Theresa ferma les yeux et sentit la puissance qui en émanait.

— Esprits de ce lieu sacré, esprits de la vie, murmura-t-elle, nous vous le demandons humblement: mettez votre énergie bienfaisante et créatrice au service des malades de Waialua.

Le ranch Farrow s'étendait sur des centaines d'hectares couverts de champs, de corrals, d'écuries et d'étables. La maison d'un étage peinte en blanc était entourée sur ses quatre côtés d'un porche profond. Elle disposait en outre d'un potager et d'un jardin d'agrément planté de fleurs, de buissons et d'arbres. Construite sur une colline, elle offrait une vue dégagée sur l'océan, à un kilomètre de là.

Ce jour-là, la mer était grise et houleuse. Le vent s'était levé et il faisait froid.

Des nuages menaçants s'amassaient à l'horizon lorsqu'Edward et Theresa arrivèrent devant la demeure. Peter sortit pour les accueillir, sa claudication plus prononcée que jamais. Theresa se demanda si son os mal remis ne se détériorait pas progressivement. Peter était en bretelles et bras de chemise, avec l'air hagard de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis plusieurs jours.

— Le premier cas a été détecté voilà une semaine, dit-il. Nous avons immédiatement prévenu Honolulu, qui a dépêché le docteur Edgeware en personne. Depuis, il y a une centaine de malades, que le docteur a mis en quarantaine.

— Et vous ? Comment vont Lucy, Charlotte et les garçons ?

— Nous allons tous bien, grâce à Dieu. Mais je m'inquiète pour mes gens.

Peter Farrow avait une certaine affinité avec les insulaires ; il en employait beaucoup dans son ranch. En retour, il était très apprécié et se voyait souvent convié à des fêtes. Les Hawaïens le traitaient comme un père respecté.

— Entrez. Je n'aime pas beaucoup ce ciel.

Son épouse accueillit les nouveaux venus avec du thé et des scones encore tièdes. Sa maison était impeccable. Theresa en fut impressionnée, sachant que Charlotte était enceinte de huit mois et qu'elle devait composer avec une fillette de trois ans et deux garnements de quatorze ans. Toutes deux avaient fait connaissance lors des rares visites de Charlotte à Honolulu. C'était une jeune femme calme, très croyante et résistante, une qualité indispensable pour qui vit dans un ranch.

— Que pouvons-nous faire, maintenant que nous sommes là ? demanda Edward à son frère qui ajoutait des bûches dans l'âtre.

— Je m'inquiète pour les familles qui habitent de l'autre côté de la rivière. Les hommes travaillent pour moi et ils n'ont pas donné signe de vie depuis des jours.

— Alors, ne perdons pas de temps. Ma sœur ? dit Edward en se levant et en se tournant vers Theresa.

— Je vais prêter assistance au docteur Edgeware. Il a certainement apporté des médicaments, mais les miens ne seront pas de trop. Charlotte, ajouta-t-elle, allez donc vous allonger un peu, vous voulez bien ? Nous nous débrouillerons très bien sans vous, ne vous inquiétez pas.

— Je vais juste faire rentrer les garçons pour le déjeuner. Vous trouverez le docteur sur la plage. Ce n'est pas loin. Vous ne pouvez pas la manquer.

Tout en se demandant comment le médecin trouvait le temps de se promener au bord de la mer alors qu'une épidémie sévissait, Theresa se dépêcha de descendre le sentier menant au rivage. Le ciel plombé assombrissait la mer déchaînée. Les lames se fracassaient sur la côte dans un bruit de tonnerre, projetant des gerbes d'écume dans l'air. Par un temps pareil, les courants seraient plus forts que jamais, se dit-elle. Ce n'était pas le moment de surfer.

Elle marchait dans les dunes, tentant de retenir son voile et les pans de son habit, quand elle aperçut sur la plage une espèce de chapiteau

de chaume soutenu par des poteaux plantés dans le sable.

Sous cet abri de fortune s'entassait une foule d'Hawaïens - hommes, femmes, enfants - allongés sur des nattes ou assis sur leurs talons aux côtés d'un proche. Les nourrissons vagissaient, les enfants pleuraient, les adultes grognaient et gémissaient. C'était un hôpital de campagne de la pire espèce, avec un seul docteur et une poignée de femmes qui semblaient débordées.

Le premier choc passé, Theresa pressa le pas. Le vent poussait vers elle une forte odeur de vomi, d'urine et d'excréments. Ces gens n'auraient jamais dû être parqués ainsi ! On aurait dû leur permettre de rester chez eux pour être soignés.

Le docteur Edgewart était à l'autre bout du chapiteau, assis à une table, en train d'écrire dans un registre. Dans sa redingote immaculée et son pantalon gris, avec son haut-de-forme noir, il donnait l'impression d'être dans son salon.

Pour le rejoindre, Theresa se faufila entre les malades, constatant chez chacun les symptômes classiques de la scarlatine : ganglions enflés, rougeurs au niveau du torse et des aisselles, visage cramoisi excepté le pourtour de la bouche. Si elle s'arrêtait pour les ausculter, elle verrait aussi des langues écarlates et entendrait parler de nausées, de renvois, de perte d'appétit. Particulièrement éprouvante pour les Blancs, la maladie devenait mortelle pour les Hawaïens.

Dehors, les vagues gagnaient en amplitude.

— Docteur Edgewart, dit Theresa.

A peine avait-il levé les yeux qu'un air de dégoût envahit son visage. Lui qui n'était déjà pas très séduisant au naturel, cette façon qu'il avait de relever le menton le rendait encore moins sympathique. Il avait toutefois délaissé sa confortable maison d'Honolulu pour prendre soin de ces pauvres gens, Theresa lui accordait bien ça, même si une petite voix lui soufflait que ce choix tenait sans doute plus du calcul politique que de la charité.

— Nous n'avons pas besoin de vous ici, dit-il en la congédiant de la main. J'ai déjà toute l'aide qu'il me faut avec ces chrétiennes dévouées.

Theresa jeta un coup d'œil aux soignantes : constamment penchées pour soigner les malades trop nombreux, le tablier taché, elles paraissaient épuisées et sur le point d'abandonner.

— Il me semble pourtant que c'est tout le contraire, docteur. Mais je dois d'abord vous dire qu'il est vital de déplacer ces malades à l'intérieur des terres. Si vous tenez à la quarantaine, alors trouvez une salle ou...

Edgeware se dressa d'un bond, renversant son tabouret au passage.

— Je vous ai dit de partir ! J'ai avec moi de bons chrétiens qui se feront un plaisir de vous jeter dehors !

— Docteur, les Hawaïens pensent que la mer peut les guérir. Ils vont courir se jeter dans les vagues !

Le médecin claqua des doigts. A ce signal, deux indigènes se levèrent.

— Emmenez cette créature hors d'ici ! hurla Edgeware. Emmenez cette abomination !

Theresa sortit et rebroussa chemin dans les dunes, priant pour qu'Edward et Peter aient assez d'autorité pour que ces malades soient transportés ailleurs. Mais un autre drame l'attendait au ranch.

— Reese est brûlant de fièvre, lui annonça Charlotte, au comble de l'inquiétude.

— Où sont Edward et Peter ?

— Partis à Hale'iwa, sur l'autre rive, visiter plusieurs familles *kanakas*. S'il vous plaît, montez voir Reese. Je vous en prie.

— Charlotte, écoutez-moi. Surtout, n'entrez sous aucun prétexte dans la chambre de votre fils et empêchez Jamie et votre fille de s'y rendre. Vous m'avez bien compris ? La scarlatine est hautement contagieuse. Ensuite, tenez-moi informée du retour de votre mari et du capitaine. Ils doivent aller de toute urgence à la plage. On ne doit pas laisser les choses en l'état.

Reese était bel et bien contaminé. Theresa lui donna un mélange d'eau et de menthe verte pour se gargariser, puis de l'extrait d'écorce de saule contre la fièvre. Elle lui appliqua un baume à l'eucalyptus sur le torse et veilla à ce qu'il soit bien à son aise avant de redescendre voir Charlotte.

Celle-ci avait couché sa fille pour une sieste, leur ménageant ainsi une plage de tranquillité. Tranquillité toute relative, car Theresa cherchait désespérément un moyen de faire plier Edgeware. Elle fut interrompue

dans ses pensées par Charlotte :

— Reese ne doit pas mourir, commença cette dernière, les mains sur son ventre arrondi. J'en ai déjà perdu quatre. Je ne suis pas sûre de pouvoir endurer un deuil de plus.

Elle lança à Theresa un regard chargé d'émotions.

— Saviez-vous que Peter a assisté à la mort de son père ? Les journaux ont rapporté que MacKenzie avait glissé sur les rochers avant de faire une chute mortelle. Ce qu'ils n'ont pas dit, c'est qu'il est tombé en essayant de retenir sa femme qui voulait se jeter de la falaise.

Charlotte s'interrompit et vérifia qu'aucune oreille indiscrete ne traînait dans les parages.

— Mme Farrow n'a pas toute sa tête, reprit-elle un ton plus bas. Je ne connais pas tous les détails, mais elle aurait subi un choc émotionnel effroyable il y a une trentaine d'années et, depuis, elle a ces crises. Peter m'a raconté que la nuit de l'accident des cris l'ont réveillé. Il a suivi son père jusqu'à la falaise, l'a vu rejoindre sa mère. Au moment où il l'atteignait, elle a esquivé et il a été déséquilibré.

Le regard perdu dans le vide, Charlotte remuait son thé.

— Quand Edward est rentré, Peter lui a annoncé qu'il quittait l'affaire familiale. Il n'avait jamais aimé la mer et les bateaux, par contre il rêvait de son propre ranch. Edward est donc resté à terre pour reprendre la société. Il a rencontré Leilani, l'a épousée. Et vous connaissez la suite : la varicelle, Jamie.

Elle secoua la tête.

— Les deux frères n'ont jamais été proches, mais aujourd'hui, ils sont ennemis. C'est tellement triste, ajouta-t-elle.

De l'étage, Reese appela sa mère.

— J'y vais, dit Theresa.

Elle lui fit faire un nouveau gargarisme et lui administra une dose supplémentaire de poudre d'écorce de saule. Comme la peau de l'adolescent irradiait de chaleur, elle lui retira sa couverture en lui recommandant de ne pas la remettre : sa température corporelle devait baisser.

Elle resta avec lui jusqu'à ce qu'il s'endorme, puis alla voir Jamie afin de l'ausculter. Elle le trouva en train de lire à la lueur d'une lampe à huile, car la nuit commençait à tomber. Malgré ses protestations, elle vérifia sa langue et prit sa température, mais s'interrompit quand elle entendit des bruit de bottes au rez-de-chaussée.

Elle trouva la maîtresse de maison en train d'allumer les lumières et Edward qui poussait la porte, l'air exténué.

— Peter mène les chevaux à l'écurie, dit-il. Comment vont les garçons ?

— Capitaine Farrow, dit Theresa sans lui répondre, vous devez aller de toute urgence à la plage pour parler au docteur Edgeware.

— Pourquoi ?

— Il a fait construire un lazaret au bord de l'eau.

— Quoi ? !

Farrow se munit immédiatement d'une lanterne et se tourna vers Charlotte.

— Demandez à Peter de me rejoindre dès qu'il sera rentré.

Il disparut dans la nuit, suivi de Theresa portant une seconde lampe-tempête. Ils n'eurent malheureusement pas besoin de ces éclairages pour comprendre qu'ils arrivaient trop tard. A la lumière fantomatique d'une lune en partie cachée par de sinistres nuages, les malades se précipitaient dans l'eau, au mépris des cris et des injonctions du docteur Edgeware, qui tentait de les retenir.

La plage était en proie au délire. Hommes et femmes, leurs enfants ou leurs bébés dans les bras, hurlaient de peur. Ils invoquaient les anciens dieux, tombaient à genoux et trébuchaient dans le sable avant de se jeter dans la mer. Les vagues les recouvraient et les entraînaient aussitôt au large. C'était une vision d'horreur.

Theresa en resta pétrifiée. A côté d'elle, Edward lâcha sa lanterne pour retirer son manteau et ses bottes. Il s'élança dans les flots déchaînés, suivi de près par le docteur, qui avait enlevé son chapeau et sa redingote. Theresa vit aussi Peter plonger et nager de toutes ses forces vers les silhouettes emportées par le courant. Prise d'une impulsion, elle commença à ôter son voile et son habit pour se retrouver en simple guimpe et tunique blanche.

L'océan commençait déjà à refouler des corps sans vie qui venaient buter contre elle : des bébés, un garçonnet qui flottait sur le ventre. Plus loin, Edward plongeait sous les vagues, mais remontait les mains vides. Peter luttait pour ne pas être entraîné à son tour. Theresa entendit que le docteur s'adressait à elle en hurlant, mais le fracas des rouleaux l'empêcha de comprendre. Parlait-il de cet homme qui nageait non loin de là en soutenant une femme à moitié noyée ? Avant que le couple ait pu reprendre pied, une lame plus forte que les autres atteignit la plage et aspira Theresa. Celle-ci eut à peine le temps de crier.

Elle se retrouva emportée, retournée dans tous les sens, attirée vers le fond. Elle tourbillonnait, tourbillonnait. Ses poumons allaient éclater. Soudain, des bras puissants la saisirent à la taille et la tirèrent à la surface. Elle ne respirait plus.

— Non ! rugit Edward. Pas une seconde fois !

Il couvrit ses lèvres des siennes pour lui faire du bouche-à-bouche. L'oxygène força le barrage de la gorge. Theresa s'étrangla et toussa, flottant contre Farrow dans une effrayante étreinte.

— Restez calme ! lui cria-t-il. Laissez-vous porter !

Elle s'agrippa au bras qui la tenait fermement et il se mit à nager, battant vigoureusement des pieds en direction du rivage. Allongée sur le dos, elle contemplait le ciel, les étoiles et la lune. Verrait-elle un arc-en-ciel cette nuit ?

Les vagues jouaient avec eux, les aspergeaient et les chahutaient. Ils buvaient la tasse, mais progressaient. Enfin, ils eurent pied. Farrow la porta à moitié jusqu'à la plage, où ils se laissèrent tomber, bras entrelacés, le souffle court, des larmes de frustration dans les yeux. Edward se redressa et prit le temps d'essuyer le sable et l'eau de mer du front et des joues de Theresa. Il tira sur sa guimpe, mais elle ne céda pas.

— Restez là, dit-il. Je dois y retourner.

Trop faible pour lui venir en aide, elle obéit. Frissonnant dans sa tunique trempée, elle ne put que regarder Farrow, Edgeware et les quelques hommes valides faire des allers-retours entre les flots et le rivage. C'est ainsi que Leilani était morte, en sauvant des noyés.

Sous les yeux de Theresa, le drame se poursuivait : l'océan charriait des corps de tous âges tandis que sur la plage les survivants

cherchaient leurs proches. L'air vibrait de pleurs, de lamentations et de cris désespérés. A la vue d'un éclat de lune sur l'eau, Theresa leva les yeux vers l'astre nocturne : pas d'arc-en-ciel à l'horizon, mais des nuages chargés.

Vers minuit, il ne restait plus personne à sauver. A terre, le moment du bilan était venu. Theresa s'enveloppa dans une couverture et prit une lanterne pour accompagner

Farrow, qui entreprenait de compter les corps alignés sur le sable.

L'aube pointait quand cette tâche macabre prit fin. Les gens des fermes et des maisons environnantes, prévenus de la catastrophe, étaient descendus sur la plage. Ils écoutèrent en silence le docteur Edgeware annoncer le décès de quarante-huit personnes et le déménagement du lazaret dans la salle commune des congrégationalistes. Il demandait à tous ceux qui le pouvaient de bien vouloir y apporter des vêtements, de l'eau et de la nourriture.

Ayant fini son annonce, il retourna sous le chapiteau d'un pas fatigué tout en enfilant sa redingote sur sa tenue dégoulinante. Haut-de-forme sur la tête, il récupéra ses plumes, ses registres et sa trousse de médecin, et prit la tête d'une triste colonne de gens presque incapables d'aligner un pas devant l'autre. Sur le point de quitter la plage, il jeta un dernier regard par-dessus son épaule. Theresa comprit mieux que jamais qu'elle avait en lui un ennemi mortel.

Epuisés, les deux Farrow et Theresa retournèrent au ranch pour raconter la tragédie à Charlotte, qui en pleura dans son tablier pendant que Theresa se séchait devant le feu. Après quelques tasses de café et des tranches de pain, Edward et Peter repartirent vers la salle commune pour voir ce qu'ils pouvaient encore faire. Charlotte improvisa un lit à Theresa dans le salon avant d'aller dormir avec sa fille. Aucune des femmes ne put fermer l'œil cette nuit-là.

Quelques heures plus tard, la maisonnée était réveillée. Comme Reese brûlait toujours de fièvre, Theresa lui administra les mêmes remèdes que la veille avant de rejoindre les autres pour le petit déjeuner. Charlotte avait préparé du pain, du fromage et de la marmelade, mais personne n'y toucha.

— Le souci maintenant, c'est Jamie, dit Theresa. Il est de constitution fragile et sa moitié hawaïenne le rend plus vulnérable. Je sais que les deux garçons sont proches, mais nous devons absolument nous assurer qu'il n'entre pas dans la chambre de son cousin.

— Nous allons le veiller à tour de rôle. Il n'y a pas de raison pour que vous portiez tout, dit Charlotte.

— L'enjeu, c'est que la température ne grimpe pas car, dans le cas de la scarlatine, la fièvre constitue la première cause de mortalité. Il faudra donc l'éventer et le baigner régulièrement avec de l'alcool et de l'eau froide.

— Je m'en occuperai. C'est mon garçon... s'étrangla Peter, les yeux injectés de sang, les joues mangées de barbe. Je l'ai mis au monde, c'est à moi de veiller à ce qu'il y reste, reprit-il.

Alors que Theresa se levait de table, Jamie entra dans la cuisine.

— Sœur Theresa, ne laissez pas mourir Reese. S'il vous plaît.

— Je vais faire tout ce que je peux, mon chéri, lui dit-elle en posant une main réconfortante sur son épaule.

Pendant qu'elle préparait les remèdes et que Peter se tenait au chevet de son fils, Edward décida d'aller acheter de l'alcool dans un saloon puisqu'il n'y en avait pas au ranch. Sur le chemin du retour, il s'arrêta au lazaret provisoire : la scène était dantesque. Les amis et les proches des contaminés campaient autour d'eux, se lamentant et priant les dieux. Certains se scarifiaient le visage et s'arrachaient les cheveux. Edgware faisait de son mieux pour les malades et les mourants, mais il menait une bataille à l'évidence perdue d'avance.

Cette vision terrorisa Farrow. Que se passerait-il si Jamie attrapait la scarlatine ?

Quand il rentra au ranch, il trouva son fils consigné dans le salon, le plus loin possible de son cousin. Charlotte se tordait les mains d'angoisse dans l'entrée pendant que son mari et Theresa étaient auprès de Reese. Le garçon avait sombré dans un sommeil comateux. Sa respiration se faisait laborieuse et son visage était écarlate.

Edward donna l'alcool à Theresa, qui en imbiba immédiatement une éponge pour la passer sur tout le corps de l'adolescent.

— Fils ! appela Peter, qui s'assit sur le lit et prit la main de Reese. Fils, ne me laisse pas. Allez, mon garçon ! Annabel va bientôt pouliner et je vais avoir besoin de toi.

Theresa souleva la paupière du jeune malade pour vérifier les pupilles. Elle sortit ensuite son stéthoscope et écouta, sous les regards anxieux

de Peter et Edward.

— Quoi ? s'exclama Peter quand il vit son expression.

Qu'y a-t-il ?

— Son cœur s'affaiblit.

— Reese !

Se penchant sur son fils, Peter le prit par les épaules et le secoua doucement.

— Reese ! Bats-toi !

La respiration de l'adolescent se fit plus rapide. Son visage se couvrit de sueur. Sa mâchoire se relâcha. Il haletait.

— Mon Dieu, souffla Edward.

— Monsieur Farrow...

Reese émit une sorte de hoquet. Il étouffait. Son torse s'affaissa et il ne bougea plus.

— Reese ? Fils ?

— Monsieur Farrow. Je suis désolée...

— Non !

Peter prit son fils dans ses bras, caressa ses cheveux, son visage, le secoua tendrement.

— Réveille-toi, fils. Bats-toi. Comment vais-je vivre sans toi ?

Theresa se signa et commença à prier à voix basse. La gorge nouée, les yeux embués, Edward s'approcha du lit et de son frère, qui s'écarta aussitôt. Cramponné au corps de son enfant, il leva vers son aîné des yeux débordant de rancune.

— Ton fils vit alors que le mien est mort, jeta-t-il entre ses dents serrées. Une fois encore, c'est Leilani. Je te déteste.

Il était temps de partir.

Le cheval avait été attelé et leurs bagages chargés dans la voiture.

Jamie y avait déjà pris place. Ne manquait plus que Theresa. Elle avait pris congé de Peter et Charlotte et quitté la maison, mais Farrow savait où la trouver.

La plage était déserte après des jours d'affluence pendant lesquels les *Kanakas* étaient venus exprimer leur douleur. Ils avaient maintenant repris le cours de leur vie et toute trace du chapiteau de quarantaine avait disparu. Les nattes et les effets personnels des malades, même les poteaux de la structure, avaient été brûlés sur ordre d'Edgeware afin d'éviter la contamination. La marée avait ensuite fait son œuvre et emporté les cendres.

Elle se tenait là, silhouette vêtue de noir, tournée vers la mer, dans un paysage à couper le souffle avec ces falaises à la végétation luxuriante et ces vagues majestueuses à l'écume bouillonnante. Mais elle était indifférente à cette beauté.

Farrow comprenait. Lui-même ne parvenait pas à oublier cette nuit terrible où elle s'était débarrassée de l'habit qui l'emprisonnait pour paraître dans toute sa dimension de femme, altruiste et courageuse. Si elle voulait se libérer et trouver sa vraie place dans le monde, il lui faudrait abandonner ce costume une fois pour toutes. Mais quel droit avait-il de lui dire comment mener sa vie quand lui-même ne trouvait pas d'issue au fardeau qui pesait sur sa famille ? Sa mère instable, et son fils peut-être aussi...

Il la rejoignit.

— Nous sommes prêts, annonça-t-il d'une voix douce.

D'une pâleur saisissante, Theresa ne dit pas un mot.

Leurs visages et leurs cris la hantaient. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à ceux qui avaient péri dans les flots, sous leurs yeux. L'impuissance la poursuivait puisque même prier était devenu impossible, tant ces formules rituelles avaient perdu leur sens. Elle essaya de ravalier ses larmes.

— Quelle tragédie, Edward ! Nous avons eu beau essayer... Nous n'avons pas les médicaments voulus. Nous n'avons pas les compétences. Comment pouvons-nous être de bonnes infirmières si nous ignorons tellement de choses sur l'être humain et ses maux ?

— Anna, vous n'êtes pas responsable.

— Nous disposons de tout le matériel nécessaire, et pourtant, nous

n'avons rien pu faire pour sauver ces malheureux !

Même les enseignements de Mahina sur les qualités curatives du *kauna'oa*, la façon d'extraire le jus antiseptique du *noni* ou la meilleure période pour récolter les noix de kukui s'étaient révélés inutiles.

Tournant les yeux vers l'homme qui l'avait sauvée, elle remarqua son épuisement. Et que dire du chagrin qu'il endurait ? Il avait non seulement perdu un neveu mais aussi un frère, car le fossé qui le séparait de Peter avait encore grandi et semblait si profond qu'il paraissait impossible à combler.

Elle se demanda ce qu'il fallait penser de la réticence et de la rancune affichées par Peter à propos de Leilani. La défunte était-elle à l'origine de leur mésentente ?

Elle aurait voulu consoler Edward. Poser une main légère sur son beau visage. Le réconforter par ce toucher délicat. Mais ces choses-là lui étaient interdites. Ce n'était pas un patient. C'était un homme, et un homme avec qui elle mourait d'envie d'être.

Cosette, vous aviez raison : il est très difficile d'observer ses vœux dans un tel paradis.

Et s'y tenir à partir de maintenant le serait encore plus.

Un an après Waialua, le drame occupait toujours les pensées de Theresa, hantée par son insuffisance. A cette minute, alors qu'elle se trouvait au chevet de Jamie, son incapacité lui sautait encore plus aux yeux, car son traitement n'avait aucun effet sur l'adolescent.

Une maladie qui n'avait pas de nom les tenait en échec - elle, mais aussi tous les médecins fraîchement débarqués à Honolulu et qui ne manquaient pas d'être consultés, toujours en vain.

Ce matin-là, Jamie ne se sentait vraiment pas bien, au point que Mme Carter avait averti Theresa et que celle-ci avait demandé à ce qu'on prévienne Farrow. Pour soulager les crampes d'estomac du garçon, elle lui avait donné une infusion de camomille, de réglisse et de menthe, normalement destinée aux bébés souffrant de coliques. A présent, il dormait en chien de fusil et elle lui caressait les cheveux.

Pour un jeune de quinze ans, il était plutôt maigrelet. Ses muscles ne s'étaient pas encore développés et l'on attendait encore de lui voir l'ombre d'une moustache, même si sa voix commençait à muer. Pour couronner le tout, il ne s'était pas remis de la mort de Reese. Son état avait empiré, comme après la mort de sa mère. La tragique disparition de son cousin continuait également d'affecter les relations familiales puisque les deux Farrow ne s'étaient pas reparlé.

— Comment va-t-il ?

Le capitaine se tenait sur le seuil, le visage marqué. Depuis un an, de nouvelles rides encadraient sa bouche. Ses yeux ne reflétaient plus que le chagrin. Il continuait de défendre ses idéaux et sa vision politique pour l'avenir d'Hawaï, mais l'étincelle n'était plus là.

Theresa se leva et l'entraîna au rez-de-chaussée pour ne pas déranger Jamie.

— Anna...

Elle trouvait toujours aussi étrange d'entendre son ancien prénom dans sa bouche. A la fois plaisant - elle aimait qu'il l'appelle ainsi - et déconcertant, car cela nourrissait son tumulte intérieur. Le mot « amour » n'avait jamais été prononcé entre eux, mais le sentiment était bien présent et mutuel, elle en avait la certitude. Cependant, comme pareille attirance ne pouvait les mener nulle part, ils jouaient chacun le rôle qui leur était imparti dans la société et ils vivaient une vie de faux-semblants.

— Anna, je suis invité au bal organisé pour l'anniversaire du roi dans trois jours. Cette réception promet d'être l'événement de l'année et comme j'ai la possibilité d'emmener quelqu'un, je me demandais si vous étiez déjà entrée au palais.

— Non, jamais, fit-elle, n'en croyant pas ses oreilles.

— Dans ce cas, me ferez-vous l'honneur de m'accompagner ? Dans mon état d'esprit actuel, je préférerais ne pas y aller, mais politiquement je ne peux m'abstenir. La tâche me paraîtrait moins ardue si vous étiez à mes côtés.

— Il va falloir que je demande l'autorisation.

Theresa craignait plus un refus de la part de mère Agnès que du père Halloran. Mais dans l'immédiat son cœur battait à se rompre. Quel plaisir en perspective ! Cela faisait neuf ans qu'elle n'était plus allée à un bal, depuis son entrée dans les ordres. Evidemment, elle ne pourrait pas danser, mais elle se réjouissait à l'avance de regarder les danseurs évoluer au son de l'orchestre. Tout cela en compagnie du séduisant capitaine Edward Farrow.

Mme Carter annonça l'arrivée de Mlle Alexandra Huntington.

— Faites-la entrer, s'il vous plaît, dit Farrow, qui se passa la main dans les cheveux et resserra sa cravate.

Fille d'un riche avocat du Maryland, Mlle Alexandra Huntington était arrivée six mois plus tôt avec son père, qui venait de se voir confier un poste de juge par le roi Kamehameha V. Elle avait plus ou moins le même âge que Theresa, vingt-quatre ans, et ne semblait pas refroidie par les quarante et un ans de Farrow.

— Edward, très cher !

La jeune femme donnait l'impression de voler plus que de marcher tant elle se déplaçait avec grâce et assurance. A la voir, on ne pouvait

se méprendre sur son rang social. Son père magistrat avait aussi investi dans la compagnie maritime du capitaine et possédait une plantation de café. La demoiselle faisait partie de la très haute société de l'île, et de surcroît elle était belle. Ses cheveux, d'un blond presque platine, captaient la lumière autant que les regards admiratifs.

Theresa essayait de ne pas se laisser envahir par la jalousie et l'envie, mais voir Mlle Huntington avec Farrow, savoir qu'elle pouvait rire avec lui, et parfois le toucher de sa main gantée, la peinait terriblement.

Les laissant deviser de choses et d'autres, elle se tourna vers Mme Carter et lui transmit ses instructions à propos du traitement de Jamie. C'est à cet instant qu'Emily Farrow parut, tout charme et tout sourire. Elle était dans un bon jour, c'est-à-dire qu'elle avait toute sa tête. A sa ceinture pendait le trousseau de clés indiquant qu'elle était la maîtresse de maison.

— Bonjour, très chère, fit-elle à l'adresse d'Alexandra Huntington avant de se tourner vers Theresa. Mon enfant, puis-je vous retenir un instant? J'aurais besoin de votre aide.

— Mère, vous ne devriez pas faire d'efforts...

— Allons donc, Edward. N'oublie pas que j'ai débarqué ici sans carte ni aide d'aucune sorte, juste avec un savoir-faire bien de chez nous. J'aimerais bien voir les jeunes gens d'aujourd'hui accomplir le quart de ce qu'Isaac et moi avons fait. Venez, Theresa.

Cette dernière la suivit à l'étage, dans ses appartements constitués d'une chambre et d'un salon de style Chippendale. Le tapis en macramé vert achevait de donner à cet intérieur une allure très convenable. On se serait cru en Nouvelle-Angleterre et non sous les tropiques. La seule touche exotique provenait d'une collection de curiosités ramassées sur la plage et qu'Emily croyait envoyées par sa famille.

Depuis que Theresa la suivait, son état mental s'était stabilisé. Ses crises ne se manifestaient plus que par des cauchemars. Toutefois, une oreille bienveillante n'était jamais inutile et faisait parfois des miracles. Emily adorait raconter ses souvenirs à Theresa. Elle parlait de sa vie à New Haven, de son voyage de jeune mariée vers les îles Sandwich, de son séjour à Hilo et de ses contacts avec les femmes indigènes à qui elle apprenait à coudre pour qu'elles se vêtent. Mais plus que tout elle adorait évoquer les visites de MacKenzie lors de ses

escales à Hilo, leurs discussions alors qu'elle était délaissée par Isaac qui parcourait l'île.

— J'ai tellement appris de MacKenzie, dit Emily devant un grand coffre de marine, sans doute descendu du grenier. Une fois, il m'a emmenée voir un torrent de lave. En avez-vous déjà vu un, ma chère ? La roche en fusion dévale droit vers la mer où elle se jette, provoquant un nuage de vapeur. C'est à la fois horrible et magnifique. C'est aussi MacKenzie qui m'a parlé des coutumes locales. Savez-vous pourquoi les Hawaïens se frottent le nez au lieu de s'embrasser ? Parce qu'il est interdit de voler le souffle de quelqu'un. Pour l'acte sexuel, ils disent « faire des arcs-en-ciel ». C'est si poétique... Ah ! Voilà !

Emily avait réussi à ouvrir le coffre. Malgré sa frêle silhouette et son souffle parfois court, elle possédait encore toute sa force. Elle se pencha pour fouiller dans la paille et en ressortit une théière toute noircie.

— Bel objet, n'est-ce pas ? Il a été réalisé par l'orfèvre Paul Revere lui-même, à la demande de mon père. C'était un cadeau à ma mère. Une véritable œuvre d'art !

Tendrement, Emily sortit les pièces du service, une par une : le chauffe-théière ; la boîte à thé, le sucrier et le pot à lait couleur crème assortis ; la pince à sucre ; une cuiller à mesurer le thé en forme de coquillage ; une passoire et des cuillers à thé et à dessert.

— C'est en effet un superbe service, acquiesça Theresa, qui imaginait l'éclat de l'argent sous l'oxydation.

— Et qui vaut son pesant d'or. M. Revere travaillait à partir de pièces d'argent qu'il faisait fondre afin de façonner toutes sortes d'objets utilitaires. Ainsi, en cas de besoin, le propriétaire pouvait les revendre au prix des pièces d'argent. Ma mère m'en a fait cadeau pour mon mariage avec M. Isaac Stone. Il est mort... précisa-t-elle en fronçant légèrement les sourcils avant de cligner des yeux devant les assiettes qu'elle tenait, l'air de se demander d'où elles provenaient. MacKenzie aussi est mort, en faisant route vers Santiago. Une tempête, je crois...

Elle secoua la tête.

— C'était le service des grands jours, que je sortais lorsque nous avions des invités, MacKenzie et moi. Je l'ai mis de côté après son décès parce que c'était trop douloureux de l'avoir sous les yeux. Mais à présent, il peut resservir.

— Vous attendez des invités en particulier?

— Non, non. Ce sera mon cadeau de mariage pour Edward et Mlle Huntington. Je vais devoir inspecter chaque pièce, mais j'en ai toujours pris grand soin.

— Un mariage ? dit Theresa d'une voix qui lui parut très lointaine. Je ne savais pas que...

Elle prit appui sur le dossier d'une chaise tandis qu'Emily lui souriait à la façon d'un conspirateur.

— Ils n'ont pas encore arrêté la date, mais ça ne saurait tarder, expliqua-t-elle tout en sortant les écheveaux de paille. Il devrait y avoir un service de porcelaine anglaise dans le fond. Je veux qu'Edward et sa femme puissent recevoir leurs hôtes dans les règles.

Theresa manqua soudain d'air. Elle se dirigea vers les portes-fenêtres, qu'elle ouvrit. En bas, Farrow raccompagnait Mlle Huntington à sa voiture. Avant d'accepter la main de son valet, la jeune femme embrassa le capitaine sur la joue et lui dit quelque chose qui le fit rire aux éclats, tête rejetée en arrière. Il regarda la calèche s'éloigner avant de se retourner et de lever les yeux. Il avait certainement aperçu la jeune religieuse, car il resta longtemps immobile. Jusqu'à ce qu'elle se détourne.

Theresa avait mal. Même si les sentiments lui étaient interdits, sous son habit battait un cœur de femme. Bientôt, elle célébrerait le cinquième anniversaire de son arrivée dans cette île. Cinq ans déjà depuis le jour où un grand et bel inconnu était venu à son secours sur le quai... La célébration avait un petit goût doux-amer, car si d'un côté elle faisait ce pour quoi elle était née et trouvait une joie et une satisfaction profondes dans son labeur quotidien au service des autres, de l'autre, chaque visite chez les Farrow ressemblait à un coup de poignard dans le cœur. Et voilà maintenant que Mlle Alexandra Huntington remuait le couteau dans la plaie !

Bien que le palais royal ne fût pas loin du couvent, Farrow passa prendre sœur Theresa en voiture pour faire une arrivée « stylée », selon ses propres termes. Séduisant en diable dans son habit de soirée, il remarqua non sans humour que, pour une fois, ils étaient assortis. Theresa essaya de sourire, mais le cœur n'y était pas. Il le remarqua d'ailleurs, alors qu'ils s'engageaient dans le trafic nocturne de King Street, toujours animée :

— Vous ne dites rien, Anna. Est-ce que tout va bien ?

— Oui, oui, merci.

Elle avait eu trois jours pour assimiler la nouvelle de son mariage avec Mlle Huntington. Bientôt, elle se ferait à l'idée que c'était inévitable, normal. Il fallait laisser le temps agir. Un jour, elle arriverait même à être sincèrement heureuse pour lui. Elle l'espérait, du moins.

Ils se mirent dans la file des calèches qui attendaient d'accéder aux marches du palais royal. Quand ils atteignirent l'entrée, des jeunes femmes en *muumu* blanc leur passèrent des colliers de fleurs au cou. A l'intérieur, des couples dansaient la valse, glissant sur le parquet poli tels des nénuphars sur l'eau immobile d'un lac.

Farrow accompagna Theresa à une petite table.

— Que prendrez-vous ?

— N'importe quel jus de fruits fera l'affaire, merci beaucoup.

Ce qu'elle allait boire ou manger ne l'intéressait pas. Ce soir, pour la seule et unique fois de son existence, elle allait passer une soirée entière avec l'homme qu'elle aimait. Et cela ne se reproduirait jamais.

La beauté du bal et des convives la distrayait progressivement. De loin, elle vit Farrow se faire aborder par des gentlemen désireux de lui parler. Il lui lança un regard contrit, mais elle le rassura d'un sourire et d'un geste de la main. Le jus de fruits pouvait attendre.

En dehors de quelques regards intrigués ou hostiles, globalement les gens l'ignoraient, tout occupés qu'ils étaient à profiter de la soirée. Un homme cependant ne cachait pas sa désapprobation : c'était le docteur Edgeware, assis de l'autre côté de la salle avec le ministre des Finances et son épouse, ainsi que deux congrégationalistes influents qui avaient la haute main sur l'Assemblée.

Ne tenant pas compte de ses regards noirs, elle reporta son attention vers les nouveaux arrivants. Mlle Alexandra Huntington faisait justement une entrée très remarquée au bras de son père. Toutes les têtes se tournèrent vers elle, comme attirées par l'éclat de sa chevelure dorée avivée par la lueur des lustres.

La plupart des gens s'entretenaient de la guerre en Amérique. Pour Theresa, les nouvelles d'Eli se résumaient à quelques grandes lignes : il avait combattu à Hatcher's Run en février, puis à Petersburg en avril, et sa dernière lettre indiquait qu'il participait à la campagne d'Appomattox.

Quand le roi apparut, l'orchestre entama l'hymne national hawaïen, calqué sur le « God Save the Queen ».

Kamehameha V n'avait que trente-trois ans mais semblait en avoir vingt de plus. Son visage aux traits lourds et à la peau brune trahissait son ethnie. Il avait une épaisse chevelure noire, des moustaches tombantes, de larges épaules et une tendance à l'embonpoint. Comme il n'était pas marié, on racontait qu'en cas de décès sans héritier ni successeur désigné la couronne reviendrait à Son Altesse le prince Lunalilo, ou à David Kalakaua, le chambellan.

Les deux hommes avaient toute légitimité à postuler. Le premier venait d'une famille de haut rang, plus haute encore que l'actuel souverain, disait-on, tandis que le second descendait des anciens rois d'Hawaï. Leurs arbres généalogiques respectifs remontaient au légendaire roi Umi - une ascendance à laquelle Mahina pouvait aussi prétendre par Pua, sa mère. En dehors d'eux, personne sur l'île ne pouvait se réclamer de pareil ancêtre.

Les invités s'arrêtèrent de danser ou se levèrent de table comme le monarque se dirigeait vers son trône avec toute la majesté requise par sa fonction. Autres symboles de sa charge, le grand cordon qui lui barrait le torse en diagonale et les divers médailles et rubans ornant la veste de son frac. A ses côtés, sa belle-sœur, la reine Emma, arborait une robe de deuil élégante dans sa simplicité. A leur approche, les hommes s'inclinaient et les femmes faisaient la révérence.

— Jamais je n'aurais cru voir un jour des Blancs faire des courbettes devant des sauvages ! souffla quelqu'un que Theresa ne put identifier.

Une fois les souverains assis, le bal reprit son cours et Edward arriva enfin avec un jus de mangue que la jeune femme accepta avec gratitude.

— Le caviar du buffet a l'air plutôt appétissant, lui dit-il.

— J'irai voir cela de plus près, je vous le promets.

Pour l'heure le tourbillon de la fête l'étourdissait. La nostalgie l'envahissait aussi au souvenir des bals que ses parents donnaient à San Francisco. Comme elle aimait alors porter de belles toilettes et se laisser guider par un jeune homme sur la piste de danse ! Mais elle n'était plus une jeune fille. Et ne participait pas vraiment à ce bal-ci. Cela revenait à regarder le spectacle par une fenêtre.

Sous prétexte d'aller faire un tour au buffet, Theresa se levait, imitée

par Farrow, quand une rumeur commença d'enfler. Elle avait pris sa source près de l'entrée officielle et se répandit à travers la salle jusqu'à ce que finalement les couples s'arrêtent de danser, les conversations meurent et l'orchestre se taise. Tous les regards convergeaient vers la porte.

Hiératique, Mahina se tenait sur le seuil, le regard rivé sur le roi. Elle ne portait qu'un sarong noué autour de ses hanches généreuses. Une myriade de *leis* rappelant un arc-en-ciel couvrait son opulente poitrine. Son front, ses poignets et ses chevilles étaient aussi ceints de fleurs tandis que ses cheveux blancs tombaient en cascade mousseuse sur ses reins. Comme le silence se prolongeait, elle finit par avancer, le regard maintenant fixé au loin, la mine indéchiffrable.

Derrière elle marchait le chef Kekoa, dans sa tunique de cérémonie, une couronne de feuilles piquantes sur la tête et à la main le *kahili* surmonté de plumes, symbole de son pouvoir. Quatre officiants le suivaient, portant des gerbes de *ti* sacrées.

Nul ne souffla mot tandis que la procession progressait solennellement vers l'estrade royale. Le souverain ne bronchait pas, mais Theresa surprit de nombreux regards choqués, en particulier de la part des Blanches. La tension était palpable. Tout le monde se demandait pourquoi Mahina se présentait ainsi et ce qu'elle comptait faire.

Parvenue au pied du trône, la géante leva les bras et cria d'une voix stridente des mots en hawaïen, que peu de gens pouvaient comprendre dans l'assemblée. Kekoa se joignit à elle tandis que les quatre prêtres agitaient leurs gerbes de *ti* dans toutes les directions. Mahina bougeait les bras, entonnait et modulait son chant devant le souverain impassible. Sa voix ricochait contre les murs et le plafond de la salle. Cela dura quelques minutes, puis elle se tut. La foule retenait son souffle.

— Que fait-elle ? chuchota Theresa.

— Elle a béni le roi pour son anniversaire, dit Farrow, l'air rieur.

A cet instant précis, le roi sourit et la reine Emma fit de même. Dans l'assemblée, la tension se relâcha. On s'autorisa à respirer et à murmurer. La foule rassérénée regarda le chef Kekoa et les officiants s'effacer pour laisser passer Mahina avant de lui emboîter le pas.

Le cortège se retirait avec dignité. Mahina semblait ne voir aucun des trois cents et quelques invités. Elle remarqua cependant Farrow et Theresa et s'arrêta à leur hauteur, pour les saluer d'une étreinte

chaleureuse et d'un baiser nez à nez, en prononçant « *Aloha* » à sa façon caressante. Quand la petite procession disparut enfin, Theresa sentit que toute la salle la regardait, y compris le roi et la reine.

La musique reprit et le bal s'anima à nouveau.

— Mahina est plus rusée qu'un renard ! dit Farrow.

— Que voulez-vous dire ?

— Avez-vous remarqué comment elle a éclipsé jusqu'au roi lui-même ? J'ai toujours su qu'elle avait le sens du théâtre. L'anniversaire du souverain n'était qu'un prétexte. L'occasion de rappeler à tout le monde, *Haoles* et *Kanakas* confondus, et surtout à Kamehameha et à ses ministres, qu'Hawaï restait Hawaï et que les anciennes coutumes ne pouvaient être rejetées si facilement. Elle aurait fait une excellente politicienne.

— Pour ma part, j'entends l'appel du buffet, dit Theresa. Savez-vous que Mlle Huntington et son père sont arrivés ?

— Oui, j'ai vu ça.

— Ne feriez-vous pas mieux de les rejoindre plutôt que de rester en compagnie d'une religieuse ? lança-t-elle d'un ton qu'elle espérait malicieux.

— Pourquoi « mieux » ?

— Votre mère m'a annoncé votre prochain mariage avec Mlle Huntington.

— Vraiment ? s'étonna Farrow. Il est vrai qu'elle aimerait beaucoup que cela se fasse. C'est une de ses chimères. Mais je ne suis pas intéressé.

— Ah... Pourtant, Mlle Huntington serait parfaite. Elle est très belle, dit Theresa, qui retenait son souffle.

— Sans doute, mais songez que, ce soir, elle a certainement passé deux heures devant son miroir pour atteindre ce résultat. Alexandra ne se soucie que de son apparence. En plus, si un homme oublie, ne fut-ce qu'un instant, de la complimenter, elle en prend ombrage. Aucun soupirant ne peut combler ses exigences ! Les pauvres...

Farrow jeta à Theresa un de ses longs regards dont il avait le secret.

— Par ailleurs, Mlle Huntington ne deviendra jamais comme nous, Anna. Elle ne sera jamais hawaïenne.

— Je ne le suis pas plus qu'elle.

Il sourit et baissa la voix d'un ton :

— Vous l'êtes plus que vous ne le croyez, Anna. Le chef Kekoa l'a bien dit : vous êtes une enfant de cette terre.

La salle de bal avait disparu. Ils étaient seuls au monde... Theresa ressentit comme une bouffée de chaleur. Elle étouffait. Marmonnant une vague excuse, elle s'éloigna en direction du buffet qui croulait sous les victuailles. Jamais elle n'en avait vu autant. Après avoir contourné la queue, elle se glissa dans le grand vestibule dont le marbre et les vitres reflétaient le scintillement des lustres.

Il ne se mariait pas !

Theresa porta la main à son front en partie couvert par la coiffe empesée.

— Tout va bien, ma chère ? s'enquit une souriante dame en tenue de bal bleu lavande, agrémentée de longs gants et d'une aigrette.

— J'avais juste besoin de... quitter un peu la foule.

— Je comprends très bien, répondit-elle en riant. Ces réceptions sont parfois étouffantes. Voulez-vous des sels ?

— Non, merci beaucoup.

— J'en ai toujours avec moi, au cas où. Mais que je me présente : Eva Yates, reprit-elle, main tendue. Et vous êtes sœur... ?

— Theresa. De la communauté des sœurs de la Charité.

— Je connais. Je ne suis ici que depuis quelques semaines, mais j'ai déjà entendu parler du travail fantastique que vous accomplissez. J'espérais bien vous rencontrer, car je suis moi-même infirmière et un peu d'aide pour m'installer dans ces îles serait la bienvenue. Votre communauté est là depuis cinq ans, c'est cela ?

— Vous êtes infirmière ?

Theresa n'en revenait pas.

— Vous êtes surprise. Ce n'est pas étonnant. Je fais partie de la première promotion de la toute récente Nightingale School de Londres. J'imagine que vous n'en avez pas entendu parler ici ?

Incapable de dire un mot, Theresa se contenta de secouer la tête.

— Et la guerre de Crimée ?

— Oui, je crois m'en souvenir.

Cette guerre s'était déroulée de 1853 à 1856, alors qu'elle n'était qu'une adolescente qui s'intéressait peu aux nouvelles du monde et encore moins aux campagnes militaires.

La voix de Mme Yates lui parvenait de très loin. Elle citait une certaine Florence Nightingale qui, constatant les conditions de traitement effroyables subies par les blessés britanniques à Scutari, avait lancé un appel aux Anglaises pour qu'elles s'engagent comme infirmières. Elle les avait formées et avait vogué vers Istanbul avec trente-huit volontaires et quinze religieuses. Leur arrivée avait été des plus utiles car l'hôpital était insalubre et débordé.

C'était un récit héroïque. Tandis que l'infirmière en donnait tous les détails, la seule chose que Theresa retenait, c'était que cette profession était dorénavant honorable et accessible aux femmes respectables, ayant des critères moraux élevés et prêtes à se dévouer.

— J'aimerais beaucoup trouver un poste dans l'hôpital de la reine Emma. Mais avec deux enfants en bas âge, je dois rester chez moi. De plus, comme mon mari y a son cabinet chirurgical, où il opère, je peux toujours l'assister et je l'accompagne dans ses interventions à domicile.

— Votre mari... répéta Theresa.

Et deux jeunes enfants ?

— Oui, il est à l'intérieur, en train de se présenter aux uns et aux autres. Nous sommes venus ici dans l'idée d'y faire notre vie, donc, en ce qui le concerne, de pratiquer la médecine.

Theresa semblait frappée par la foudre. Elle repensait au prix qu'elle avait dû pour avoir le privilège de soigner. Il était aussi élevé que celui d'Emily en son temps, qui avait abandonné les siens pour pouvoir évangéliser les païens. La solitude qu'elle avait expérimentée alors avait peut-être contribué à son instabilité mentale. Ai-je fait le même type de sacrifice ? se demandait Theresa. A deux ou à trois ans

près, j'aurais entendu parler des infirmières de Nightingale ! Mais j'étais pressée, impatiente. J'ai tourné le dos à des joies précieuses et me trouve désormais tenue par des vœux que je n'aurais jamais dû prononcer. Jamais je ne connaîtrai l'amour d'Edward. Jamais je ne serai sa femme ou la mère de ses enfants !

Qu'ai-je fait ? Mon Dieu, qu'ai-je fait ?

— Le responsable de l'hôpital est là, monsieur.

— Merci, Milford. Faites-le entrer, je vous prie, dit le docteur Edgeware, qui contemplait le spectacle de la rue depuis la fenêtre de son bureau à l'Assemblée.

C'était désormais un homme de pouvoir, bientôt fortuné grâce à ses investissements dans l'industrie sucrière en pleine croissance. Plutôt pas mal pour le bâtard d'une couturière désargentée qui mettait tous ses échecs sur le compte de ce fils non désiré ! Quand il y repensait... Fille-mère dominatrice et alcoolique, sa mère passait son temps à le réprimander, le traitant de bon à rien et l'accusant de lui avoir gâché la vie. Les rares fois où il avait eu le malheur de faire valoir que c'était plutôt son père qu'il fallait blâmer, elle l'avait envoyé valser d'une gifle bien sentie.

Honolulu avait donné tort à Molly Edgeware. En six ans, il pouvait se targuer d'avoir abattu un travail considérable dans l'archipel : il avait assaini les villes, amélioré l'hygiène publique, veillé à l'enrayement des épidémies par l'isolement des cas suspects et la mise en quarantaine des navires transportant des malades.

Son prochain objectif était de bannir du royaume ces religieuses qui s'immisçaient partout. Il ne visait pas les prêtres ou les catholiques en général : les exiler tous serait impossible et ils ne présentaient pas de danger immédiat. Alors que les sœurs, c'était une autre histoire ! Comme elles se déplaçaient à domicile et s'occupaient des femmes, ces créatures impressionnables, encore plus vulnérables quand elles étaient malades, elles étaient particulièrement bien placées pour répandre le papisme ! Edgeware était certain qu'elles laissaient des chapelets sur les tables de chevet. Leurs tisanes et leurs fortifiants représentaient bien plus que des traitements : c'était de la propagande !

L'essentiel de son mépris visait toutefois sœur Theresa, qui l'avait humilié à Waialea en hurlant devant tout le monde que c'était une

erreur de regrouper les malades sur la plage. Les événements lui avaient donné raison, et il ne le lui pardonnerait jamais.

Sa haine puisait aussi à des sources plus inavouables, qui affleuraient parfois la nuit lorsque son esprit tourmenté lui représentait la jeune religieuse et qu'il se réveillait en érection. Dans ces cas-là, un pichet d'eau froide avait vite fait de reléguer aux oubliettes le souvenir de ces rêves narquois.

Il avait cependant conscience de ressentir un vague malaise à proximité de femmes de pouvoir, qu'il s'agisse de femmes à l'influence tangible, comme la légendaire Mahina, ou de femmes enceintes, par exemple. Ces dernières le mettaient toujours très mal à l'aise, car elles incarnaient l'ultime puissance de la femme, et ce mystère de la sexualité féminine l'effrayait, sans qu'il sache pourquoi. Cela tenait du mauvais pressentiment. L'intuition que, le jour où elles le décideraient, elles pourraient bien s'unir et prendre le pouvoir sans que les hommes puissent rien faire pour les en empêcher.

S'il était impuissant face à ce futur éventuel, il pouvait en revanche intervenir pour empêcher sœur Theresa et sa communauté de nuire. Ce qu'il ferait de façon tout à fait licite, sans leur laisser la moindre faille légale où s'engouffrer. Tôt ou tard, elles finiraient bien par commettre une infraction ou un délit et, alors, il serait là avec les forces de l'ordre pour les traîner devant les tribunaux, où elles n'auraient aucun recours.

Il soupira et s'écarta de la fenêtre. Le Tout-Puissant avait créé la femme dans un but bien précis, soit, mais n'aurait-Il pas pu les faire plus soumises ?

Le baume que Theresa prescrivait à Mahina pour ses démangeaisons avait convaincu beaucoup d'habitants de Wailaka, lesquels souffraient de problèmes de peau, comme la plupart des Hawaïens.

Ce jour-là, assise au soleil, Theresa refaisait le pansement d'une vieille villageoise qui avait une dermatite à l'avant-bras. Tutu Nalani, dont le nom signifiait « deux paisibles » était une lointaine parente de Kekoa et de Mahina. Sa hutte se situait au centre du village, toujours aussi animé : enfants, chiens et poulets couraient partout, les femmes confectionnaient des leis ou cousaient des *muumuus*, les hommes vaquaient à leurs tâches quotidiennes.

Theresa bandait le bras irrité, sourire aux lèvres, alors que toute sérénité l'avait quittée depuis sa rencontre avec Mme Yates. Quelle

erreur elle avait faite en entrant dans les ordres ! Son engagement la privait de tout ce qui pouvait faire son bonheur : la possibilité de travailler comme infirmière à l'hôpital de la reine ou à demeure chez des patients, *épouser Edward...* Cela resterait à jamais un rêve, car elle ne quitterait pas ses sœurs. Elle leur devait trop. Ne l'avaient-elles pas accueillie et formée ? Et elles avaient plus que jamais besoin d'elle pour faire face aux besoins d'une population en pleine croissance.

Tout en terminant son bandage, Theresa récita une prière hawaïenne que Mahina lui avait enseignée. Elle montrait à sa patiente que les dieux étaient impliqués et qu'elle devait prendre bien soin de sa plaie.

La jeune femme repensa à la leçon simple, mais magistrale, que lui avait donnée Mahina le jour où elle avait mis en doute la nécessité de prier en médecine. Ce jour-là, la vieille femme confectionnait un cataplasme contre les furoncles tout en psalmodiant.

« Mahina, crois-tu vraiment que tes prières auront un effet concret sur l'efficacité de ton baume ? »

Sa professeure avait réfléchi quelques secondes avant de sortir un flacon de la sacoche noire de Theresa.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— De l'eau bénite.

— Qu'est-ce qui la rend sacrée ?

— Le fait qu'un prêtre l'ait sanctifiée par une prière. »

Depuis cet échange, Theresa avait appris différents chants sacrés et la façon de bien les articuler. Elle avait aussi assimilé différents pas du *hula*, qu'elle adorait réaliser pour le plaisir de bouger mains et bras. Evidemment, ce qu'elle reproduisait n'était qu'une pâle copie de la danse de séduction originale, à des lieues de la sensualité qu'y mettait par exemple Mahina, mais la sensation obtenue lui rappelait la tragique nuit à Wailea, quand elle avait retiré son habit et goûté, même brièvement, au bonheur d'une liberté de mouvement retrouvée.

Soudain, une ombre s'interposa entre la hutte de Tutu Nalani et le soleil.

— *Aloha, Keleka !* dit une voix enjouée.

A la silhouette sèche et nerveuse, elle reconnut Liho.

— Je donne une mangue à Keleka, dit-il en exhibant un carré de tissu rempli de fruits.

— Merci, Liho. Pourrais-tu le poser là, s'il te plaît ?

Il déposa les fruits comme demandé et s'assit sur ses talons pour la regarder achever son travail.

Alors qu'elle prenait ses ciseaux, elle remarqua que le jeune homme avait une méchante entaille à l'orteil. Une croûte s'était déjà formée, mais il serait bon de nettoyer tout ça et d'appliquer un onguent. Une fois qu'elle en eut fini avec Nalani, elle se tourna donc vers Liho, qui entreprit de lui conter sa dernière pêche :

— Plein de *mahi-mahi* ! se rengorgea-t-il.

— Tu n'as pas mal ? demanda-t-elle en manipulant l'orteil.

— Quoi ?

Il regarda son pied avec surprise.

— C'est douloureux ? dit-elle en pressant la blessure.

— Je sais pas, Keleka.

Elle appuya plus fort, mais il ne réagit pas. Soucieuse, elle leva les yeux et aperçut soudain une égratignure sur le bout de son nez.

— Et ça ?

Comme il ne comprenait pas de quoi elle parlait, elle toucha l'éraflure. Il ne sentait rien.

L'estomac noué, elle l'observa plus attentivement. Les signes ne trompaient pas : il montrait plusieurs lésions cutanées, repérables à leur couleur plus pâle. Elle lui demanda de fermer les yeux et piqua l'une d'elles avec une aiguille.

— As-tu senti quelque chose ? demanda-t-elle alors qu'elle connaissait déjà la réponse : il n'avait pas bronché.

— Non, Keleka.

— Dieu tout-puissant, souffla-t-elle.

Le doute n'était plus permis. Jusqu'à maintenant, seuls vingt-cinq cas avaient été signalés sur l'île, mais il y en avait certainement plus, simplement tus par les familles effrayées.

Un sort terrible attendait Liho, car la lèpre ne se soignait pas et mutilait inexorablement ses victimes. Les malades devenaient aveugles, l'infection les défigurait, leur foie ne fonctionnait plus, puis c'était au tour des nerfs d'être atteints, d'où la perte de sensibilité. Mais l'une des complications les plus sévères et les plus tragiques touchait les muscles, notamment ceux des mains, qui finissaient par ressembler aux serres d'un oiseau.

— Liho, sais-tu où se trouve Tutu Mahina ? demanda-t-elle de sa voix la plus calme.

Il désigna le pavillon où les femmes confectionnaient le tissu.

Certaines pelaient l'écorce des tiges de mûrier, d'autres plongeaient les fibres obtenues dans l'eau, d'autres encore les écrasaient. Elles travaillaient avec des coquillages aiguisés et des pierres plates. Toutes accueillirent Theresa avec de grands sourires et des exclamations de bienvenue.

Mahina se redressa de toute sa taille pour l'enserrer dans une de ses étreintes légendaires. Depuis l'*ho'oponopono* de Liho, elle avait repris du poids et retrouvé le goût de vivre, plus généreuse que jamais. A Honolulu, sa silhouette faisait partie du spectacle des rues où elle distribuait colliers de fleurs et « *Aloha* » à la pelle.

Theresa ne savait comment lui annoncer la mauvaise nouvelle. La loi lui imposait de signaler Liho aux autorités compétentes, c'est-à-dire au docteur Edgeware. Cela voulait dire que ce dernier débarquerait avec ses hommes pour ausculter tout le monde. Il était même capable de les mettre tous en quarantaine et de brûler le village. Liho serait envoyé dans un des camps nouvellement implantés dans les coins les plus reculés de l'île. Lui rendre visite serait compliqué et ses proches seraient de toute façon soumis à une surveillance médicale régulière. Ces mesures étaient contraignantes, mais elles s'imposaient, étant donné la nature extrêmement contagieuse de la maladie.

— Mahina, je dois te parler.

— Keleka a l'air inquiet. Il y a problème ?

— Je préférerais en discuter en privé, s'il te plaît.

— Mon petit Pinau va bien ? s'alarme Mahina, toujours inquiète pour Jamie.

Les deux femmes se retirèrent en lisière d'un champ de patates douces et Theresa exposa avec clarté les symptômes relevés sur Hilo ainsi que son diagnostic. Mahina demeura d'abord figée par l'incrédulité, puis le chagrin l'envahit.

— *Auwe !* cria-t-elle. Ce n'est pas vrai, Keleka ! Dis que ce n'est pas vrai !

Là-bas, à l'orée du village, Liho s'amusait avec un chiot.

— Mahina, écoute-moi bien, dit Theresa en prenant la géante par les bras. L'état de Liho va empirer. Les docteurs blancs ne peuvent rien pour lui, pas plus que les *kahuna lapa'au* ou un *ho'oponopono*. Et il va rendre les autres malades. Tu comprends ? Tu dois l'emmener dans la forêt, loin des hommes, et le cacher là-bas. Il est dorénavant *kapu* pour les autres.

— Où aller ? gémit Mahina.

— Trouve un endroit. Il ne faut surtout pas qu'il revienne au village et encore moins à la plage.

Mahina écarquilla les yeux.

— Pas la pêche ? Pas la pirogue ? Pas le surf ?

Theresa en avait la gorge nouée : Liho ne pourrait plus prendre les vagues sur sa planche !

— Dis aux autres qu'ils ne doivent en parler sous aucun prétexte aux *Haoles*.

Il était inutile de demander à Mahina de garder le secret vis-à-vis des siens : elle aurait trop besoin de leur soutien et devrait de toute façon leur dire ce qu'il était advenu de Liho. En revanche, aux *Haoles*...

— Bien, dit Mahina d'une voix chargée de souffrance. Tu vas dire le malheur à Kapeaa ?

— Oui, je le mettrai au courant.

Theresa avait du mal à parler tant sa gorge était serrée. Mais elle parvint à donner une ultime recommandation :

— Mahina, Liho doit se cacher parmi les arbres et ne jamais, jamais reparaître.

« Venez nous rendre visite quand vous le souhaitez. Cela me fera très plaisir de vous entendre parler de votre expérience, et vous pourrez me donner quelques conseils : tout est tellement nouveau ici pour moi », lui avait dit Mme Yates, au bal.

Sœur Theresa se tenait donc devant une grande demeure au porche aménagé en salle d'attente, avec un bardeau où l'on pouvait lire : « Steven Yates, médecin-chirurgien - Mme Yates, infirmière spécialisée ».

Infirmière spécialisée... ça sonnait bien, se dit Theresa.

Dans l'immédiat, le seul patient qui attendait était un Chinois vêtu d'un ample pantalon et d'une veste matelassée bleus. Une longue natte lui tombait dans le dos et il portait une sorte de calotte noire vissée sur le crâne. Il devait faire partie de ces ouvriers agricoles arrivés en grand nombre de Chine, conséquence du développement des plantations sucrières. Theresa se demanda sur quelle propriété il travaillait. Il avait un bras pris dans un bandage noir de crasse.

Elle lui sourit et prit place sur un banc. Après quelques minutes, la porte s'ouvrit sur une enfant et une femme qui se répandait en remerciements auprès de Mme Yates.

— Sœur Theresa ? Quelle bonne surprise ! dit l'infirmière après avoir raccompagné la mère et la fille. Entrez, s'il vous plaît. Vous aussi, monsieur Chen.

Le vestibule desservait l'escalier principal et plusieurs pièces, dont l'une avait ses portes grandes ouvertes. L'espace lumineux et aéré qui s'offrait au regard correspondait sans doute à l'ancien salon ou à une bibliothèque, et était maintenant aménagé en cabinet médical. Les étagères débordaient de livres, les murs étaient couverts de planches anatomiques et un squelette pendait à un crochet.

— Asseyez-vous, monsieur Chen. Mon époux travaille à l'hôpital

aujourd'hui. Il sera désolé de vous avoir manqué, dit Eva Yates, en parfaite maîtresse de maison.

De fait, elle avait tout de la dame de qualité qui accueille un hôte, surtout dans cette belle robe de soie vert pâle ornée de nœuds et de rubans, et ce bonnet d'intérieur blanc.

En la regardant ôter la veste du Chinois, Theresa songea qu'elles faisaient toutes deux les mêmes gestes, à la différence près que Mme Yates n'avait pas d'obligations et qu'elle était mariée.

— Un de ses amis nous a amené M. Chen la semaine dernière : il s'était blessé en chargeant des caisses sur un chariot. Mon mari a travaillé une heure entière pour enlever tous les éclats de bois et le recoudre.

Alors qu'elle défaisait le bandage, quelque chose tomba par terre : une sorte de médaille en métal, frappée de motifs. Theresa la ramassa et la tendit à Eva Yates.

— L'ami de M. Chen m'a dit qu'il s'agissait d'un porte-bonheur pour rester en bonne santé. Celui-ci conjurerait en particulier une maladie appelée *chi*. Ce sont des pièces *Tian Yi*, ce qui veut dire « docteur miracle ».

Fascinée, Theresa la regardait manier avec dextérité pinces et ciseaux pour retirer à M. Chen ses points de suture. Les gestes étaient si précis que le patient ne bronchait pas. Theresa enviait Eva Yates, car ses sœurs et elle n'étaient pas autorisées à pratiquer ce type d'intervention.

Une fois l'opération terminée, Mme Yates refit le pansement en prenant bien soin de replacer la pièce jaune au-dessus de la blessure, sous la gaze.

Au moment où Theresa ouvrait la bouche pour l'interroger, des enfants déboulèrent dans la pièce: un garçon d'environ six ans et une fillette de trois ans. Tous deux étaient bien habillés et glapissaient de joie.

Leur mère les prit dans ses bras en riant.

— Alors, mes tout-petits ! Combien de fois vous ai-je dit de ne pas venir quand maman, travaille ? Retournez avec votre nounou, mes chéris. Allez. Ce sera bientôt l'heure du goûter.

Les enfants partis, M. Chen s'inclina, dit quelques mots en chinois et sortit.

— Laissez-moi remettre un peu d'ordre ici puis nous irons au salon prendre une tasse de thé, dit Mme Yates à Theresa. Je suis tellement contente que vous ayez accepté mon invitation. J'ai tellement de questions !

— J'en ai moi aussi quelques-unes, répondit Theresa en se dirigeant vers une vitrine. Par exemple, qu'est-ce que c'est ?

Elle pointait du doigt un cylindre en verre, fermé aux extrémités par une aiguille et une ventouse.

— C'est une seringue hypodermique, une invention toute récente. On l'utilise pour les injections sous-cutanées. C'est parfois plus efficace que les médicaments administrés par voie orale. On l'emploie aussi lors des anesthésies locales.

— Et l'étrange instrument juste à côté ?

— C'est un microscope. Ça permet de grossir l'objet un nombre incalculable de fois. Mon mari l'utilise dans le cadre de ses recherches. Il pense que certaines maladies sont dues à des organismes invisibles à l'œil nu, appelés « germes ».

Sœur Theresa n'en revenait pas de toutes ces inventions, ni de la pharmacopée conservée sur les rayonnages : huile de castor, cocaïne, produits pour le foie ou les déformations du pied... Il y avait là des remèdes pour tous les maux possibles et imaginables ! Si seulement sa communauté pouvait se permettre pareil luxe...

Autour d'une tasse de thé et de délicieuses tartelettes à la mangue, les deux femmes devisèrent agréablement. Theresa éclaira Eva Yates sur les coutumes hawaïennes tandis que son interlocutrice lui parlait de Florence Nightingale et d'une Américaine, Clara Barton, qui formait elle aussi des infirmières pour répondre aux besoins générés par la guerre de Sécession. D'après Mme Yates, ces deux femmes avaient totalement changé la vision que le monde avait de la profession. Grâce à elles, on ne confondait plus les infirmières avec des prostituées, les hôpitaux n'engageaient plus que des femmes qualifiées, que les médecins s'arrachaient également pour leurs cabinets privés afin qu'elles les aident avec les patientes et les enfants. Une nouvelle ère commençait. Sans Theresa.

Comme la jeune femme prenait congé, Mme Yates lui confia quelques

ouvrages : les livres et les notes dont elle s'était servie pendant ses études d'infirmière.

— Gardez-les aussi longtemps que nécessaire, ma sœur. Vous et votre communauté y trouverez certainement de nouvelles idées de soins et de traitements. Certaines approches sont novatrices. Et souvenez-vous : ma porte vous est toujours ouverte.

L'injonction tomba alors que sœur Theresa repassait.

Mère Agnès avait l'air fatiguée, comme si elle manquait de sommeil.

— Sœur Theresa, j'ai l'impression que votre vie spirituelle vous pose problème. Votre conscience me semble troublée. Vous ne vous investissez pas totalement dans votre travail et je crains que le séculier ne vous attire davantage que la religion. C'est pourquoi je vous renvoie à San Francisco, où vous vivrez recluse avec nos sœurs. Vous vous rapprocherez bien plus de Dieu entre les murs protecteurs d'un couvent.

Liho était assis seul à proximité de sa hutte, l'estomac noué par le chagrin.

Il disposait d'une natte, d'un drap, d'une lance pour pêcher dans la rivière toute proche, d'un couteau pour récolter les fruits et d'une statue de Kane, le créateur, pour tout compagnon.

Ce n'était pas suffisant. Ses amis lui manquaient, tout comme le surf, la pêche en mer, dormir avec les siens. Ici, il n'y avait pas de rires, pas de bruits de voix ni de chants, encore moins de percussions. Certaines nuits, il avait l'impression d'être le seul être vivant sur terre. Comme si les autres hommes avaient quitté Hawaï. Cela l'effrayait. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé. Certaines parties de son corps étaient devenues totalement insensibles. En quoi était-il fautif ? Pourquoi avait-il été puni ? Il cherchait. Avait-il offensé un esprit ? Pourtant, on l'avait élevé dans le respect des ancêtres et des dieux, et la nécessité de les révéler où qu'il aille.

Contrairement aux *Haoles*, quand un *Kanaka* empruntait un sentier forestier, il ne partait pas en promenade : il suivait un chemin sacré imprégné de magie et baigné de présence divine. Il devait prier devant certains endroits ainsi que pour son lieu de destination. Il avait une conscience aiguë de chaque fleur, de chaque rocher qu'il touchait. Même l'air était sacré. Tout devait être honoré. Si bien qu'un *Kanaka* avait toujours une prière ou une incantation aux lèvres. Mais on pouvait toujours oublier.

Liho se creusait la tête pour trouver où et quel esprit il avait négligé. Il pourrait ainsi utiliser un chant d'excuse et promettre de faire amende honorable. Il pourrait demander pardon en laissant des offrandes, afin de guérir. Pourquoi les *kahuna lapa'au* ne pouvaient-ils le soigner ?

C'était comme s'il était banni de la famille. Aucun Kanaka ne vit seul ! Même les plus âgés qui se trouvaient sans proches parents étaient pris en charge par d'autres. Depuis sa naissance, Liho avait toujours vécu entouré. C'était ainsi.

Pourtant, Tutu Mahina lui avait dit qu'il devrait rester ici pour toujours et ne plus revoir sa famille ou ses amis.

Je vais m'enfuir, se dit-il. Je vais nager très loin et chevaucher sur le dos de *nai'a*. Je vais rejoindre Mano le requin dans son royaume sous-marin et de là regarder mes frères prendre les vagues.

Il leva la tête pour observer le ciel entre les branches. Soudain, un bruissement se fit entendre. Quelqu'un approchait ! Probablement Tutu Mahina. C'était la seule à venir ici. Elle lui apportait de la nourriture et du réconfort. Mais elle ne s'attardait jamais très longtemps. Il aurait voulu qu'elle reste pour toujours avec lui.

Il écarquilla les yeux à la vue de la haute et pesante silhouette vêtue d'un pagne en feuilles de *ti* et couronnée de feuillage : oncle Kekoa !

Ce dernier portait une planche de surf.

Sans dire un mot, le vieux chef la posa en équilibre sur trois rochers avant de monter dessus. Jambes fléchies, les bras en balancier, il essaya de surfer mais chuta.

Liho sourit devant l'incongruité de la scène. Quand elle se répéta, son sourire remonta jusqu'aux oreilles. Un troisième essai lui arracha un gloussement et il éclata de rire en entendant le grognement étouffé de l'infortuné surfeur quand une nouvelle tentative l'envoya bouler. L'énorme pet que lâcha son grand-oncle acheva de lui tirer des larmes.

Kekoa se précipita alors vers lui pour l'étreindre affectueusement, comme on berce un petit.

— Mon garçon ! s'exclama-t-il en pleurs. Mon garçon si précieux ! Petit-fils de ma sœur adorée, Pua. *Auwe* !

Cette étreinte se prolongea quelques minutes, jusqu'à ce que Kekoa s'écarte et lui dise :

— Viens, tu dois monter les vagues !

Tenant solidement la planche, il fit grimper son neveu et attendit que ce dernier se mette en position avant d'imprimer à l'objet un mouvement semblable à celui des vagues. La planche oscillait, penchait, se redressait. Liho hurlait de joie, tandis que le vieil homme retenait au plus profond de sa gorge les sanglots qui montaient.

Le cœur lourd, Theresa suivait le trottoir noir de monde pour se rendre chez les Farrow.

Quel trafic dans King Street ! La population d'Honolulu avait littéralement explosé en quelques années. Tout le monde avait tiré profit de la guerre en Amérique et bénéficierait encore plus de la paix revenue. La nouvelle était parvenue à Hawaï, encore sous le choc de la double annonce : le 9 avril, le général Lee s'était rendu au général Grant à Appomattox, mais, six jours plus tard, Lincoln avait été assassiné.

Pour sa famille en tout cas, l'heure était à la joie. Eli avait survécu. Son régiment se trouvait à Readville, où les hommes percevraient leur dernière solde avant d'être libérés. Que ferait-il ensuite ? Reprendrait-il ses études à Harvard ou retournerait-il à San Francisco ? Theresa n'en avait aucune idée, mais elle ne retenait qu'une chose : les quatre années de calvaire de leur mère prenaient fin.

Elle-même serait très heureuse de revoir les siens. Mais elle avait aussi une famille ici, et avec les cas de lèpre qui se multipliaient, sans compter le docteur Edgeware qui intensifiait sa campagne en vue de criminaliser ceux qui cachaient des lépreux, elle avait l'impression d'abandonner Mahina et son peuple.

« Vous avez fait ce qu'il fallait. Pour l'instant du moins, lui avait dit Edward quand elle l'avait informé du cas de Liho. Cela nous laisse le temps de réfléchir à un plan sans qu'Edgeware dévaste le village et interne tout le monde dans un de ses camps. Mais, Anna, je dois vous prévenir que l'Assemblée est sur le point de voter une loi dans le but de juguler l'épidémie. Elle implique la création d'une colonie de lépreux sur l'île de Molokai. »

Theresa l'avait supplié d'intervenir. Les malades avaient besoin du soutien de leur famille. Les isoler reviendrait à les condamner à une mort accélérée !

« Anna, je ne dispose que d'une voix, mais j'ai de l'influence. Je me battraï. Je vous le promets.

— Je me battraï avec vous », avait-elle dit.

Et voilà qu'on la renvoyait à San Francisco...

Un buggy stationnait devant la maison des Farrow. Theresa reconnut la voiture du docteur Yates. Quand elle frappa, Mme Carter lui ouvrit et l'invita à monter dans la chambre de Jamie, où se trouvaient le docteur et Farrow.

Pendant que Steven Yates achevait d'ausculter l'adolescent, Theresa jeta un regard à la pièce, repensant au livre de Florence Nightingale qu'Eva lui avait prêté. L'Anglaise disait qu'il fallait mettre à profit l'environnement du patient pour l'aider à se rétablir. Jamie était-il perturbé par son cadre de vie, puisqu'il allait toujours mieux à Waialua ? Ou bien, au contraire, y avait-il quelque chose à exploiter dans son environnement immédiat pour mieux le soigner ?

Le docteur Yates reposa finalement son stéthoscope.

— Votre fils a besoin d'un régime riche en laitages. Donnez-lui du lait, du fromage et du beurre en quantité.

— Nous avons déjà essayé, mais Jamie ne tolère pas ces produits. Il est à moitié hawaïen.

— Ah, oui ! J'ai en effet entendu parler de ces intolérances. Alors, essayons...

Tandis que les deux hommes continuaient à parler du traitement, une idée titillait l'esprit de Theresa. Cela avait un rapport avec Mahina, mais elle ne parvenait pas à mettre le doigt dessus.

— Jamie est-il né ainsi ? demandait le docteur.

— Non, c'est ce qui est le plus incompréhensible. Il s'est porté comme un charme pendant plusieurs années. Une vraie boule d'énergie. Il ne tenait pas en place.

— Qu'est-il arrivé ? Une soudaine maladie peut-être ?

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il a commencé à s'affaiblir après la mort de sa mère. Elle lui manquait terriblement. Il se languissait d'elle. Cela a probablement amorcé le problème.

Et le décès de Reese n'a fait que l'amplifier, se dit Theresa, qui fouillait toujours sa mémoire. Subitement, ce fut l'illumination.

Mahina avait dit à propos de Liho : « Il n'est pas *haole*. La médecine *haole* pas bonne. Il a besoin de la médecine *kanaka*. »

Et si le malaise de Jamie n'avait rien d'un mal-être physique ou émotionnel mais plutôt spirituel ? Après tout, il était à moitié hawaïen. Peut-être son état n'était-il pas lié à la disparition de sa mère mais plutôt à l'altercation entre son père et son oncle ? Altercation qui avait tourné à l'accident avec la chute de Peter dans l'escalier. Jamie souffrait-il du « sang mauvais » qui coulait entre les deux frères ?

— Capitaine Farrow, j'ai peut-être une solution.

Les deux hommes se tournèrent vers elle.

— Et si Jamie était soumis à un *ho'oponopono*, comme Liho il y a deux ans ?

— Un ho-ho quoi ? demanda le docteur.

— Capitaine, quand Peter et vous... commença Theresa avant de se souvenir que Yates était nouveau à Honolulu et qu'il valait mieux ne pas entrer dans les détails : Quand Peter s'est-il cassé la jambe ?

— Il y a huit ans.

— Jamie était présent ?

— Oui, il avait sept ans.

Interloqué, Farrow la regarda un instant avant de comprendre.

— Ça a eu lieu quelques mois après la mort de Leilani, et maintenant que j'y repense... Jamie allait bien. Il était triste et pleurait, mais il se portait bien. Jusqu'à notre dispute, Peter et moi.

— Je crois qu'il a besoin de la médecine *kanaka*, dit Theresa, qui ajouta, devant l'hésitation de Farrow : Mahina m'a dit une fois que la colère ne donnait pas de fruits. Capitaine, Jamie peut très bien être malade de la colère qui empoisonne cette maison...

— Si je puis me permettre, intervint le docteur Yates. En plus de ma spécialité médicale, j'ai aussi étudié la psychiatrie, c'est-à-dire les maladies de l'esprit. Dans certains cas, j'ai vu des patients se convaincre eux-mêmes qu'ils étaient malades alors qu'il n'y avait aucune pathologie avérée. Leurs maux étaient psychosomatiques. De plus en plus de médecins commencent à admettre qu'il existe une

interaction entre l'esprit et le corps, laquelle peut se transformer en symptômes apparents. Je dois vous avouer, capitaine, que je ne suis pas en mesure de statuer pour votre fils. En revanche, s'il est métis et que les Hawaïens ont leur propre forme de médecine, alors je vous suggère d'essayer.

Farrow ne se le fit pas répéter deux fois :

— J'envoie chercher Peter sur-le-champ. Et mère ? lança-t-il depuis le seuil de la chambre. La fait-on participer ?

— Je ne pense pas qu'elle soit en état de le supporter, répondit Theresa.

Dernièrement, Emily avait montré des signes d'extrême fatigue et avait les ongles et les lèvres bleus.

— Je crois qu'elle souffre d'insuffisance cardiaque, ajouta-t-elle.

— Je confirme, renchérit Yates.

Theresa lui sourit avec gratitude. Il était le premier médecin à la prendre au sérieux. Mais c'était normal, il était marié à une infirmière.

Farrow était dans un tel état de nerfs que Theresa s'abstint de lui annoncer son départ. Le moment était mal choisi. Elle se concentra donc sur les préparatifs du rituel et se rendit au marché pour acheter les algues *kala* et des feuilles de *ti*, pour honorer Lono.

Peter arriva tard, fatigué et d'une humeur massacrant.

— Tu as dit que c'était urgent. J'espère que ce n'est pas à cause de ce maudit bateau !

Farrow avait acheté un navire de guerre nordiste qu'il comptait reconverter en transport de passagers avec cabines et couchettes. Le réaménagement permettrait d'accueillir une centaine de voyageurs. Ces deux mille tonnes à hélice était l'un des vaisseaux les plus puissants du moment. A la fois rapide et confortable, il représentait l'avenir du transport maritime. Edward avait toutefois besoin de quelqu'un de confiance pour finaliser la vente en Amérique, et il avait demandé à Peter. Ce dernier avait catégoriquement refusé.

— C'est Jamie. Il est gravement malade et ne passera peut-être pas les deux prochains jours.

Sur ces mots, Farrow conduisit son frère au salon où Theresa avait allumé des bougies et brûlé de l'encens. Elle reconnut à peine Peter tant le chagrin l'avait marqué. Son embonpoint avait disparu, sa peau avait une teinte grisâtre et ses cheveux étaient devenus filasse. Déjà peu flatté par la nature, il ne supportait désormais plus aucune comparaison avec son aîné, toujours aussi séduisant et vigoureux. En outre, sa claudication avait empiré. Cela rappela à Theresa la raison de leur présence à tous.

— Pourquoi diable est-elle là ? demanda Peter à sa vue.

Theresa savait qu'il l'associait dorénavant à la mort de

Reese. Peut-être même l'en tenait-il pour responsable.

— Nous allons faire un *ho'oponopono* pour Jamie. Sœur Theresa va servir d'intermédiaire.

Une lueur d'intérêt brilla dans les yeux de l'éleveur. Etant donné les liens étroits qu'il entretenait avec ses ouvriers hawaïens, il avait certainement déjà assisté à ce rituel.

— J'imagine que cela ne peut pas faire de mal. Et puis, sa mère était hawaïenne, dit-il.

— Capitaine Farrow, intervint Theresa, pouvez-vous aller chercher Jamie, s'il vous plaît ? Dites-lui de quoi il retourne et souvenez-vous, c'est avant tout une question de conviction, de pouvoir de l'esprit sur le corps, comme a dit le docteur Yates. Convincez-le qu'il ira mieux si Peter et vous accomplissez l'*ho'oponopono* et il guérira.

Cela avait bien fonctionné pour Mme Klausner, songea-t-elle. La femme de l'homme d'affaires avait vécu son accouchement en toute sérénité car elle était persuadée que les deux religieuses avaient amené Dieu avec elles. Le drame avait été évité.

En attendant que père et fils redescendent, Peter fit les cent pas, non sans lancer de temps à autre des regards sceptiques à Theresa. Cette dernière aurait bien aimé que Mahina soit présente, malheureusement, de nouveaux cas de lèpre s'étaient déclarés au village et il avait fallu les envoyer rejoindre Liho dans son campement secret. Mahina était leur seul lien avec le monde extérieur.

Edward apparut, son fils de quinze ans dans les bras, plus faible qu'un jeune enfant. Ils l'installèrent sur une méridienne, près de Theresa.

— Jamie, tu sais ce qu'est un *ho'oponopono*. Tu en as déjà vu chez Tutu Mahina.

Il opina du chef, plus pâle que la mort. Ses lèvres étaient translucides et il n'avait même plus la force de lever le bras.

— Nous allons en pratiquer un ce soir, pour que tu te rétablisses.

Comme il semblait ne pas comprendre, elle lui désigna Peter.

— Regarde. Tu vois ? Ton oncle Peter est venu exprès.

Le visage de Jamie sembla s'animer un peu à la vue du père de Reese - un signe de bon augure, se dit Theresa.

— Bonsoir, fiston, dit Peter d'une voix étouffée par l'émotion. Désolé de ne pas être venu plus tôt, mais...

— Tout va bien, oncle Peter. Je sais que tu étais triste, dit Jamie dans un souffle plus léger que l'air.

— Ça, fils, on peut le dire. Mais écoute bien : maintenant, il s'agit de toi. La cérémonie que nous allons pratiquer va fonctionner parce que tu es à moitié *kanaka*.

Les trois adultes prirent place. Farrow commença par prier le Christ et Dieu avant d'en appeler aux anciens dieux et aux esprits de l'île. Theresa distribua à chacun les algues croustillantes au goût étrangement acidulé. Alors qu'ils mâchaient, elle entonna le chant appris de Mahina :

— *Aloha mai no, aloha aku... o ka huhu ka mea e ola 'ole ai... E h'oi, e Pele, i ke kuahiwi, ua na ko lili... ko inaina...*

Sortant l'eau bénite de sa sacoche, elle en aspergea les feuilles de *ti* qu'elle secoua ensuite aux quatre points cardinaux, puis vers les coins et les recoins de la pièce, les fenêtres et la cheminée, avant de terminer par Jamie.

Elle annonça ensuite solennellement :

— Nous pouvons commencer. Ce que votre cœur retient de malheureux, exposez-le maintenant. Dévoilez votre douleur pour qu'elle puisse s'en aller.

Les deux hommes restèrent cois, aucun d'eux ne voulant perdre la face.

— La maladie de Jamie a commencé à la suite de votre dispute, est-ce exact ?

Sur sa chaise, Peter se redressa et croisa les bras.

— Je n'ai rien à dire. Demandez à Edward de vous en parler.

— C'était idiot. Un malentendu, enchaîna Farrow.

— Un malentendu ? De ma part alors, j'imagine ? Evidemment. Tout est ma faute, fit Peter avant de se tourner vers Theresa. J'ai accusé mon frère de quelque chose et il m'a répliqué que je me trompais.

— De quoi s'agissait-il ? demanda Theresa en jetant un coup d'œil à Jamie, tout ouïe.

— Peter, je t'ai dit à l'époque que...

— Tu as tué le seul être que j'aimais vraiment ! Depuis le temps, tu sais très bien que tu es l'unique responsable.

Edward fit un pas vers son frère, mains tendues.

— Tu dois m'écouter...

— Tu l'as laissée y aller ! cria Peter en se mettant debout. Tu n'as même pas cherché à la retenir ! Tu es resté là, les bras ballants, pendant que Leilani courait à la plage se noyer avec les malades en quarantaine !

De rage, le visage de Peter était devenu écarlate.

— Mon Dieu ! Pourquoi ne l'as-tu pas arrêtée ?

— Peter, j'ai essayé de l'en empêcher. Et j'ai essayé de te le dire, il y a huit ans, mais tu ne m'as pas écouté.

Farrow se tourna alors vers Theresa pour lui résumer la tragédie :

— Leilani avait insisté pour aller aider les malades de la varicelle en quarantaine sur la plage. Une semaine après son enterrement, Peter m'a accusé de l'avoir laissée aller à sa mort.

— Et pourquoi ne pas commencer par dire à la bonne sœur la raison pour laquelle tu as épousé Leilani ? grogna Peter. Raconte-lui comme tu m'as détesté parce que je n'étais pas resté à Honolulu pour diriger la société après la mort de père. Je voulais vivre mon rêve. Je n'étais

pas comme vous. La mer, je m'en fichais ! Quand je me suis installé à Waialua, tu as été obligé d'abandonner la navigation pour travailler dans un bureau. Alors tu as séduit Leilani. Tu me l'as volée. Pour te venger.

— Ce n'est pas ainsi que ça s'est passé, dit Edward en secouant la tête.

— Alors explique !

Peter attendit puis explosa :

— Tu vois ? Qu'est-ce que je disais ! Déjà à l'époque, tu ne pouvais donner d'autre raison !

— Arrêtons là, ça ne marchera pas, dit Farrow. Peter, je n'aurais pas dû te déranger.

Edward cachait quelque chose. Depuis longtemps peut-être. Voilà pourquoi Theresa se permit d'insister :

— Capitaine Farrow, reprit-elle d'une voix douce. Dites à Peter ce que vous avez au fond du cœur.

— Il n'y a rien, affirma-t-il d'un ton sans réplique. Rien à part le fait que j'ai essayé de retenir Leilani. Elle disait que son peuple avait besoin d'elle. Fin de l'histoire. Peter et moi nous sommes disputés à ce propos. Ça a viré à la bagarre et il est tombé dans l'escalier. Je suis vraiment désolé que tu te sois cassé la jambe, Peter. Vraiment.

— Une demi-confession n'est pas une confession, Edward. Reconnais que tu m'as volé Leilani par vengeance. Il n'y aura pas de paix dans cette famille tant que tu n'auras pas admis la vérité !

Peter saisit sa canne et son chapeau.

— Attends, oncle Peter. Ne t'en va pas... dit Jamie dans un filet de voix.

Son oncle s'arrêta pour le contempler, le regard empreint de douleur.

— Je suis désolé, Jamie boy, mais ton père ne respecte pas sa part de l'*ho'oponopono*.

Theresa jeta un œil vers le capitaine, visiblement déchiré. Ce devait être un secret très intime, mais en le dissimulant il prenait le risque de faire échouer le rituel.

— Edward, dit-elle en lui posant une main sur le bras. Peu importe ce dont il s'agit. Je vous en prie, pour l'amour de Jamie et sa survie, parlez.

Farrow hésitait. Son regard passait de son fils à son frère, comme s'il était en plein dilemme. En proie à un choix cornélien. Était-ce une question de morale ?

Poussant un soupir à fendre l'âme, il céda :

— Peter. La vérité, c'est que Leilani ne t'a jamais aimé.

— Mensonge, gronda Peter. Conviens-en, Edward : c'est un mensonge diabolique !

— Non, Peter. C'est elle-même qui me l'a dit. Leilani ne t'aimait pas et elle n'a jamais eu l'intention de t'épouser. Je ne te l'ai pas dit jusqu'à maintenant parce que je ne voulais pas te blesser.

— Je refuse de te croire ! Tu me l'as prise pour te venger !

— Je t'ai haï pour ton départ de la compagnie, c'est vrai. J'adorais la mer, et voilà que je devais refermer mon journal de bord et me résigner à la vie de bureau parce que tu préférais un fichu ranch ! Seulement ça ne change rien au fait que Leilani ne t'aimait pas. Le jour où tu nous as trouvés au jardin... Peter, c'est elle qui est venue vers moi, elle qui m'a avoué son amour. Quand je lui ai rappelé ton existence, elle m'a affirmé ne pas t'aimer. Elle ne voulait pas se marier avec toi.

— Je ne te crois pas ! Tu mens !

Les poings serrés, Peter se précipita sur son frère et lui décocha un direct à la mâchoire. Il levait déjà l'autre bras quand Jamie gémit :

— Non, oncle Peter ! Arrête !

Peter fixa son neveu, puis ses poings, comme s'il se demandait à qui ils appartenaient. Il s'effondra sur sa chaise et se cacha le visage dans les mains.

— Toutes ces années... tu m'as laissé te détester plutôt que de heurter mes sentiments en me disant la vérité. Tu as préféré me laisser croire que tu me l'avais prise alors qu'elle ne voulait pas de moi.

— Je savais à quel point cela te ravagerait, Peter. Et je ne voulais pas

tu haïsses Leilani.

— Je ne l'aurais jamais haïe, dit Peter en relevant la tête, l'air perdu.

— C'est ce que tu penses aujourd'hui, mais comment en être sûr? Si elle te l'avait dit en face, quels auraient été tes sentiments ? Dans le doute, mieux valait que ton amertume se reporte sur moi.

Dehors, le vent poussait les branches de *kukui* contre les fenêtres. On aurait dit des fantômes essayant d'entrer. Des courants d'air traversèrent le salon, faisant vaciller les flammes des bougies. Les ombres bougèrent et avancèrent. Theresa sentit comme une attente dans l'air. Tout n'avait pas été dit.

— Peter, finit par prononcer Farrow, comme poussé à la confession par la brise et les ombres. A propos de la mort de père...

— Je sais ce que tu penses, Edward, dit son frère à nouveau debout, le regard fébrile. Tu n'as jamais rien révélé, mais je le vois dans tes yeux depuis toujours. Grands dieux ! Tu ne crois donc pas que je serais intervenu si je l'avais pu ! Je suis arrivé trop tard !

— Peter, dit Farrow en lui prenant le bras. Je n'ai jamais pensé ça. Je regrette au contraire que tu aies dû affronter cette tragédie tout seul.

Il ajouta, à l'adresse de Theresa :

— Notre père a gravi la falaise pour aller chercher notre mère... Peter l'a vu perdre l'équilibre et tomber dans la mer. Nous n'avons jamais retrouvé son corps...

Comme la voix lui manquait, Peter prit la suite :

— J'ai vu père tomber, mais il n'y a pas que ça. C'est notre mère qui l'a poussé. Nous avons gardé le secret pendant toutes ces années.

— Seigneur Dieu, murmura Theresa en se signant.

— Peter, pas une seule fois je n'ai pensé que tu aurais pu mal agir. Mère n'avait pas toute sa tête. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait.

Theresa ressentait une grande tristesse pour eux. Ils avaient porté ce terrible secret pendant si longtemps !

Un cri de Jamie la tira de ses pensées.

— Oncle Peter, je suis tellement désolé d'être encore en vie alors que

Reese est mort !

Leurs regards convergèrent vers l'adolescent qui sanglotait, les traits déformés par le désespoir.

— Quoi? fit Peter.

— C'est moi qui aurais dû mourir !

— Grands dieux ! s'exclama son oncle en se précipitant pour le serrer très fort sur son cœur. Je ne voulais pas dire ça, mon garçon. C'était le chagrin ! Tu sais bien que je n'aurais pas supporté de te perdre toi aussi !

Tandis qu'oncle et neveu mêlaient leurs larmes, Theresa songeait à l'impact des secrets et des mensonges dans une famille. Si certains étaient toxiques, d'autres pouvaient se révéler salutaires.

Jamie s'était endormi dans les bras de Peter. Ce dernier le reposa délicatement sur la méridienne avant de se tourner vers son frère. Toute vie, toute rage l'avait déserté. Quelle serait désormais la relation entre eux ? L'*ho'oponopono* avait-il pansé leurs blessures ? Peut-être faudrait-il attendre un peu pour que l'amitié et le pardon comblent le fossé.

— A propos du vaisseau de guerre, Edward. Va donc à Boston. Je m'occuperai de la société en ton absence. Pars tranquille et ramène-nous le transport de passagers le plus rapide et le plus sûr de tous les temps.

Sans parler de réconciliation pleine et entière, c'était un début.

Farrow et Theresa laissèrent Peter au chevet de Jamie et sortirent prendre l'air sur le porche, où des milliers de senteurs nocturnes les assaillirent.

— Tout va bien se passer maintenant. Avec le temps, Peter et moi redeviendrons frères et j'espère que ce que nous avons fait ce soir aidera Jamie. Je vous remercie pour tout, Anna.

L'élue de son cœur se tenait tout près d'elle. Comme elle l'aimait ! Elle l'aimerait toute sa vie. Et voilà qu'elle devait lui dire adieu...

— Je partirai pour les Etats-Unis le plus tôt possible, ajoutait Farrow. L'avantage, c'est que si l'aller prend des semaines, le retour sera bien plus rapide.

— Edward, je pars moi aussi.

— Quoi ?! Où ?

Elle lui expliqua.

— Je ne vous laisserai pas partir ! s'écria-t-il. J'en appellerai à l'évêque s'il le faut !

— Cela ne dépend pas de lui ! Je dois obéir à mère Agnès. S'il vous plaît, Edward. Je vous en supplie, laissez-moi partir, oubliez-moi.

Il la prit par les épaules.

— Anna, retirez cet habit ridicule. Soyez une femme. Soyez comme Dieu vous a faite. Laissez-moi vous montrer le monde. Je vous emmènerai dans les fjords de Norvège, dans les îles vertes de la Méditerranée. Nous irons en Extrême-Orient, là où les gens prient des Bouddhas géants. Et je piquerai des fleurs de cerisier dans vos cheveux...

— Edward ! Je ne peux pas ! s'écria-t-elle, en larmes.

— Venez avec moi, Anna ! Sillonons les océans ensemble ! Nous partagerions tellement d'aventures. Et je vous aimerai, je vous aimerai à chaque seconde, chaque heure, chaque mille parcouru.

— S'il vous plaît, sanglotait-elle.

Il resserra son étreinte.

— Depuis que je sais marcher, ma mère me répète que mon pays est la Nouvelle-Angleterre. Mais vous m'avez montré que mon pays est ici. Vous m'avez ouvert à la beauté et à la magie d'Hawaï, que je ne voyais plus. Vous avez même parlé de symphonie ! J'ai vu cette île à travers vos yeux, et elle est sublime. Bon sang, Anna ! Je vous aime.

— Edward, j'ai prononcé des vœux sacrés. J'ai une dette envers ma congrégation. Je vous en prie... souffla-t-elle, les joues ruisselantes de larmes. Ayez de la force pour nous deux car je n'en ai pas assez.

Elle soutint son regard pendant un long moment, se perdant dans le lac sombre de ses pupilles où se reflétait la lune. Une brise tiède vint soulever son voile. Farrow tremblait de tous ses membres, déchiré entre sa passion et sa conscience.

Il finit par relâcher son étreinte et reculer, laissant retomber ses bras.

— Quoi qu'il m'en coûte, je respecterai votre honneur et vos vœux. Mais je ne cesserai de vous aimer. Et je me battraï pour vous.

Elle conservait trop de secrets, qui dorénavant l'accablaient autant que son habit. Non seulement elle éprouvait un désir charnel pour un homme, mais elle avait laissé des lépreux se cacher sans en parler à quiconque, elle avait aussi pratiqué un rituel païen illégal et n'avait rien confessé de tout cela, ni à son directeur de conscience ni à la révérende mère. Finalement, il valait peut-être mieux qu'elle retourne en Californie afin de prendre un nouveau départ. Et puis, là-bas, elle reverrait ses parents, sa petite sœur et Eli.

Voilà ce que se disait Theresa pour attiser la joie inexistante de son prochain départ. Mais tandis qu'elle emballait ses maigres affaires, ces arguments ne faisaient pas le poids face à la douleur de quitter Edward.

Sa vie ne serait plus jamais la même. Son cœur allait rester ici, avec lui, avec les cocotiers, les arcs-en-ciel et le peuple de Mahina. Qui sait ? Elle était peut-être bel et bien devenue une enfant de cette terre.

Mère Agnès entra alors que Theresa bouclait sa valise.

— Sœur Theresa, la semaine dernière, vous êtes allée chez les Farrow afin de déposer un tonifiant pour Jamie. Qu'avez-vous fait d'autre ?

— Nous avons prié, dit Theresa, qui avait préparé sa réponse. J'ai encouragé le capitaine Farrow et son frère à faire la paix, en leur disant combien la confession libérait l'âme et combien le pardon était souvent le meilleur des remèdes.

— Je vois.

— Pourquoi cette question, ma mère ?

— On m'a rapporté que le garçon se remettait à une vitesse quasi miraculeuse. Il semblerait bien, ma sœur, que les deux pierres angulaires de notre foi, la confession et la repentance, aient sauvé ce jeune homme là où tout le reste avait échoué. J'en déduis qu'il existe peut-être un espoir d'amener cette famille dans le sein de notre Eglise, et par elle, la grand-mère hawaïenne et tous les indigènes récalcitrants de Wailaka. Le père Halloran pense comme moi. Nous sommes tous deux d'accord pour dire que vous accomplissez ici un travail admirable. Vous êtes donc un atout pour notre ordre. Défaites vos bagages. Vous restez à Hawaï.

C'était un grand jour pour les citoyens d'Honolulu.

Le premier transport à vapeur allait accoster avec ses passagers après seulement dix jours de voyage depuis San Francisco. Il s'agissait du *SS Leilani*, battant pavillon de la Farrow Line. Toutes les têtes se tournaient vers l'entrée du port pour ne pas manquer l'arrivée du majestueux bâtiment.

Quelques semaines plus tôt, Farrow avait envoyé à Honolulu le prototype de la réclame qui allait paraître dans les journaux et serait placardée sur les murs pour annoncer le voyage inaugural du *SS Leilani* : « Le paradis en quelques JOURS de voyage ! Traversez l'océan dans le seul vapeur de luxe conçu pour VOTRE sécurité et VOTRE plaisir. Salle de jeu et fumoir pour ces messieurs. Salon de thé pour ces dames. Dîners-spectacles avec piano et cantatrice. Cabines séparées pour dames. »

Les billets s'étaient vendus comme des petits pains.

Edward avait gagné son pari. Le *SS Leilani* annonçait l'entrée dans une ère de communication accélérée. Tout le monde attendait avec fièvre les nouvelles qui, cette fois, seraient réellement fraîches ! Il y avait fort à parier que les journaux n'auraient même pas le temps d'atteindre les points de vente en ville : on se les arracherait bien avant ! L'excitation était à son comble.

Dans la rade, le magnifique cuirassé *California* et un autre vaisseau de guerre américain étaient amarrés à côté d'un clipper anglais. Deux goélettes venaient de sortir du port, croisant au passage le *Puahe'a* qui y entraient. Ce vapeur assurait les liaisons inter-îles et transportait beaucoup de locaux. Ces derniers continuaient toutefois d'utiliser leurs pirogues, d'où leur nombre incalculable sur l'eau à toute heure du jour.

Chacun scrutait l'horizon. Il ne restait plus un espace de libre sur les quais et dans les rues. Tout le monde voulait vivre ce moment

historique, la naissance d'un nouvel âge.

Sœur Theresa était là, bien sûr, assise à la tribune d'honneur avec Peter et Jamie, beau jeune homme de seize ans. Il avait repris le sport - voile, canoë, surf - et avait désormais un teint plus hawaïen que jamais. Les filles le couvaient toutes du regard. Avec la santé lui était venue l'ambition. Il voulait faire une myriade de choses, à commencer par du droit, puis de la politique, comme son père. Il avait la ferme conviction que son métissage lui apporterait une vision équilibrée et juste pour travailler à l'avenir d'Hawaï.

De son emplacement privilégié, Theresa observait la foule. Elle repéra Mlle Carter, qui lui sourit. L'ancienne gouvernante de Jamie semblait heureuse. Elle avait épousé un riche planteur de Kona et s'appelait désormais Mme Freedman. Elle était venue rendre visite à sa mère, qui était toujours l'intendante des Farrow.

M. Gahrman, l'apothicaire, s'était lui aussi libéré pour l'occasion. Il n'adressa en revanche aucun signe de reconnaissance à Theresa, car il lui en voulait toujours d'avoir suggéré à M. Klausner l'idée de vendre des produits médicaux. Depuis, son commerce périclitait.

L'homme d'affaires prussien avait justement fait le déplacement avec son épouse. Ils saluèrent Theresa avec jovialité. Leur petite dernière de cinq ans, vive et bien portante, faisait leur joie. Ils l'avaient prénommée « Theresa » et elle appelait la jeune religieuse « tantine Sœur ».

Theresa aperçut également les Yates, et Mlle Huntington au bras d'un riche industriel de la Nouvelle-Angleterre en visite à Hawaï pour affaires. La fille du juge jeta un regard dans sa direction, sans la reconnaître. Quant à Kamehameha V et à la reine Emma, ils trônaient royalement à l'ombre d'un dais qui palpitait au vent. Leur fanfare jouait de tous ses cuivres.

Ne manquaient qu'Emily Farrow, absente pour des raisons de santé, et Mahina. Bien qu'invitée, celle-ci ne s'était pas dérangée, pas plus que son oncle Kekoa ou un autre habitant de Wailaka. Ils faisaient sans doute profil bas afin de ne pas attirer l'attention du docteur Edgeware, qui intensifiait encore sa croisade contre les lépreux.

Soudain, un cri : « Le voilà ! »

La fanfare entonna l'hymne américain, qui ressemblait étrangement à l'hymne hawaïen, lui-même copié sur le « God Save the Queen ». Les acclamations fusèrent, les spectateurs jetèrent des *leis* et des fleurs

dans l'eau, comme pour ouvrir une voie de senteurs au puissant vapeur au-devant duquel s'élançèrent les pirogues à balancier. Sur le pont du bâtiment, les passagers accoudés au bastingage agitaient les bras et interpellaient la foule. Quelle vision exaltante ! Et qu'on était loin du clipper de leur voyage avec le père Halloran, six ans plus tôt...

Le trois-mâts à la silhouette effilée et au beaupré proéminent avait ferlé ses voiles et avançait à la seule force de sa machinerie, dont la cheminée crachait des volutes de fumée noire. On ne pouvait rêver plus belle vision du progrès et de la modernité. Theresa aurait aimé apercevoir Edward, car cela faisait des mois qu'ils ne s'étaient pas vus, mais il était à la manœuvre.

Une fois les amarres attachées, le capitaine Farrow, suprêmement élégant dans son uniforme de marine, sortit de la timonerie pour rejoindre la passerelle abaissée et serrer la main aux passagers qui descendaient. Sur le quai, des jeunes filles les accueillaient avec des colliers de fleurs.

— L'annexion aux Etats-Unis n'est plus qu'une question de temps maintenant, commenta quelqu'un derrière Theresa.

A ces mots, la jeune femme fouilla le port du regard et compta en effet trois navires anglais, deux français, un prussien pour quarante bateaux américains. Le *Leilani* était le quarante et unième.

Edward avait-il conscience qu'avec ce bateau il avait peut-être accéléré un processus politique auquel il s'opposait ?

— Venez avec nous, ma sœur ! Allez ! insistait Jamie.

— Mais c'est une sortie en famille, répondit Theresa, qui devait dorénavant lever la tête pour le regarder dans les yeux.

En dépit de son refus poli, elle était très touchée qu'ils l'aient invitée à se joindre à la promenade qu'ils faisaient parfois avec Emily sur la plage. La vieille dame adorait marcher sur le sable et cela avait toujours l'air de lui réussir.

— La femme qui a sauvé mon fils fait partie de la famille, appuya Edward.

— Et après tout, nous vous appelons bien « ma sœur », ajouta son frère avec un sourire.

Peter et Theresa se connaissaient bien mieux depuis l'*ho'oponopono* de

Jamie car, dans l'année qui avait suivi et à la suite du départ d'Edward pour les Etats-Unis, Peter avait multiplié les séjours à Honolulu pour surveiller les affaires familiales. Devant pareilles démonstrations d'affection, Theresa céda de bon cœur.

Ils quittèrent la réception donnée au palais royal en l'honneur du SS *Leilani*. Toute la bonne société d'Honolulu s'y était précipitée. Même le père Halloran. Theresa avait discuté avec un journaliste originaire de Sacramento qui avait fait le voyage inaugural et comptait rester six mois à Hawaï pour son journal. La jeune femme le connaissait sous son nom de plume, Mark Twain. Elle avait saisi cette occasion pour lui dire combien elle avait aimé l'histoire de sa grenouille sauteuse.

Leur petit groupe s'arrêta à King Street pour prendre Emily, avant de se diriger vers la plage. En dépit de la chaleur, Theresa avait enveloppé la vieille dame dans un châle de laine, car elle se faisait plus frêle d'année en année, alors que son esprit et sa foi semblaient se fortifier comme jamais. Chaque dimanche, elle se rendait à l'église, et elle assistait parfois, le soir, à des groupes de prière.

Le trajet jusqu'à Waikiki ne prit que quelques minutes. Peter et Edward aidèrent leur mère à descendre de voiture tandis que Jamie piaffait, prêt à s'élancer.

— Je dois trouver des coquillages pour ma future collection !

— Nous allons t'aider, si tu veux, proposa son père.

— Je pensais faire ça tout seul...

Theresa et Edward échangèrent un regard entendu. Dernièrement, Jamie mentionnait fréquemment le prénom d'une demoiselle : « Claire a dit que », « Claire a fait ceci ou cela... ». Il y avait fort à parier que le coquillage était destiné à cette jeune personne plutôt qu'à la collection.

— Tu sais, Edward, ton père a fait voler un immense cerf-volant pour moi sur cette plage. Tu n'étais pas encore né, dit Emily qui s'appuyait au bras de son aîné.

— C'était à Hilo, mère.

— Certes, mais ça ne change rien...

Theresa commençait à comprendre pourquoi ces promenades profitaient tant à la vieille dame : elles lui rappelaient des jours

heureux.

— Quand j'étais petite, nous adorions aller sur la plage, chercher des trésors. Nous ramassions des bouts de verre et de bois, des coquillages... Tiens, Jamie, regarde si quelque chose de chez moi n'aurait pas échoué par ici.

Theresa était toujours frappée de voir qu'Emily continuait à se considérer comme une Américaine après quarante-six ans passés à Hawaï.

Quant à Theresa elle-même, elle avait reçu d'excellentes nouvelles de San Francisco : Eli était revenu en Californie pour travailler auprès de leur père. Quant aux sœurs de la Charité, mère Matilda avait signalé que le nombre de vocations avait explosé avec l'arrivée de religieuses européennes pour soigner les blessés de la guerre. « On ne nous regarde plus comme des bêtes curieuses, avait-elle écrit. Et j'ai bon espoir que notre nombre continuera d'augmenter pour que nous puissions poursuivre notre mission au service de Dieu. »

Theresa se demandait quelle serait sa réaction si elle lui envoyait les livres d'Eva Yates. Mère Agnès, arc-boutée sur les soins traditionnels, n'avait pas été séduite. Elle lui avait même dit de restituer les ouvrages.

Pourtant, les idées préconisées par Florence Nightingale semblaient frappées au coin du bon sens, notamment sa recommandation de tenir compte de l'environnement. Le fait d'enfermer le malade dans un endroit clos convenait certainement mieux aux latitudes tempérées qu'aux tropiques ! Il serait également bon de sensibiliser le public aux soins de base, afin qu'il puisse les appliquer en cas d'urgence. Peut-être mère Matilda se montrerait-elle plus réceptive à cette approche novatrice...

Ainsi réfléchissait Theresa tandis qu'elle cheminait aux côtés des Farrow sous un ciel serein. Les alizés faisaient chanter les feuilles de cocotiers dont le bruissement semblait murmurer : « Profite de cette journée... »

Ils n'étaient pas les seuls à suivre ce conseil : les Blancs avaient découvert ce lieu paradisiaque, à quelques encablures du cœur moussu d'O'ahu. Quelques Américaines en costume de bain s'ébattaient dans l'eau. Le modèle dessiné par Amelia Bloomer, un chapeau à larges bords et un pantalon à l'orientale dépassant d'une robe courte en flanelle complétée d'une veste, couvrait chaque centimètre carré de

peau. Ces baigneuses se changeaient dans une cabine tractée dans la mer, qui leur permettait de descendre dans les flots et d'en sortir à abri des regards indiscrets.

D'ici peu, se dit Theresa avec une ombre de tristesse, Pu'uwai sera peut-être déterré de son bosquet pour faire place à un hôtel.

Au large, les Hawaïens surfaient sur les vagues. Elle enviait leur liberté. Ils nageaient sans rien sur eux et passaient des heures dans l'eau, quand les Américaines se contentaient de faire trempette. Même lorsqu'ils n'habitaient pas sur la côte, ils se débrouillaient toujours pour s'immerger, dans les cascades, dans des lacs ou dans des criques isolées, où ils pouvaient faire fi de la législation haole et évoluer dans le plus simple appareil, femmes comprises.

Theresa fut prise d'une envie subite. Et pourquoi ne pas goûter à nouveau la sensation de l'eau salée sur sa peau ? Cédant à son impulsion, elle ôta ses chaussures et ses bas, remonta un peu son habit et alla patauger dans la mer, les yeux fermés pour mieux savourer l'instant. Il lui rappelait sa petite crique dans l'Oregon.

Un silence interloqué la tirade sa rêverie. Les Farrow la contemplaient, pétrifiés. Avait-elle dépassé les bornes ?

Edward se pencha pour retirer ses chaussures et la rejoindre.

— Il y a une éternité que je n'ai pas fait cela ! dit-il en riant. Dieu que c'est bon !

Alors qu'ils avançaient côte à côte, les pieds dans l'eau, Theresa se remémorait le cri de Farrow, un an plus tôt, quand il lui avait offert de le suivre. Comme elle aurait voulu répondre « Oui, je viens avec vous » ! Mais elle ne s'appartenait pas, et doutait que cela arrive jamais.

Elle continuerait néanmoins à l'aimer, tout comme il l'aimait. Même si leur passion secrète et silencieuse était vouée à l'échec. Il fallait se contenter de brefs instants de bonheur comme celui-là. Et elle n'en perdait pas une miette ! « Je vais profiter de chaque moment tant qu'il y en a, et ne demanderai rien d'autre... »

Les oiseaux de mer s'envolaient à leur approche. Depuis le seuil de leurs cabanes, les gens qui travaillaient sur leur pirogue ou leur planche de surf les saluaient alors qu'en lisière de plage des jeunes grimpaient aux cocotiers pour en faire tomber les noix. Jamie quant à lui cherchait toujours le coquillage idéal.

Après un certain temps, Emily montra des signes de fatigue. Ils rebroussèrent donc chemin, Peter toujours claudicant mais curieux lui aussi des trésors du rivage, qu'il ramassait, étudiait puis rejetait. Edward et Theresa renfilèrent chaussettes et chaussures et tous grimpèrent enfin en voiture. Arrivés à proximité du port, ils remarquèrent une grande agitation sur le quai.

— Que se passe-t-il ? demanda Emily.

Farrow arrêta la calèche et mit sa main en visière afin d'observer ce qui semblait être une foule en colère.

— Attendez là, dit-il avant de sauter de la banquette.

Il se fraya un chemin entre les chevaux, les chariots, les gens qui agitaient le poing. Des soldats lui barrèrent la route de leurs fusils. Ils avaient dressé des barrières de bois pour empêcher la populace d'accéder au débarcadère où des hommes, des femmes et des enfants se serraient les uns contre les autres, cernés par la troupe.

Quand Theresa vit le docteur Edgeware sortir d'un des bâtiments portuaires, elle rattrapa Edward. Bousculée de toutes parts, elle dut se pendre à son bras pour ne pas être emportée par les protestataires.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle à son tour.

Le docteur, qui s'était approché de Farrow, répondit directement au capitaine :

— Ce sont des lépreux. On les envoie sur Molokai.

De là où elle était, Theresa distinguait mieux la centaine de personnes apeurées qu'on avait réunies pour le départ, principalement des Chinois et des Hawaïens. Il n'y avait aucun Blanc. Les émotions de la foule lui parvenaient aussi plus nettement : certains exigeaient que les mesures d'isolement soient respectées et que ces gens quittent l'île le plus vite possible ; d'autres au contraire contestaient ce traitement brutal envers des malades qui avaient surtout besoin d'un hôpital digne de ce nom. Tout cela avec, en fond sonore, les « *Auwe !* » et les gémissements des locaux qui suppliaient Edgeware de les laisser ramener leurs proches chez eux.

Impuissants, Farrow et Theresa ne purent que regarder pendant que les soldats poussaient inexorablement la file de lépreux vers le bateau. Tout le monde connaissait le sort qui les attendait : une étroite bande de terre bordée sur trois côtés par l'océan et adossée à un à-pic

rocheux haut de six cents mètres, sans docteur, sans infirmières et sans prêtre. L'isolement total.

— Je suis désolé, Anna. Je ne savais pas, dit Edward tandis qu'ils retournaient vers U voiture. Je ne suis rentré que depuis quelques jours et n'ai pas encore eu le temps de me pencher sur les dossiers politiques. En mon absence, le roi a promulgué la loi sur l'isolement contre laquelle je me suis battu pendant deux ans. Je m'y serais opposé à nouveau si j'avais été là, mais Edgeware a profité de mon voyage aux Etats-Unis. Il est plus déterminé que jamais à éradiquer la lèpre de l'île.

Alors qu'il lui tendait la main pour l'aider à monter, leurs regards se croisèrent : tous deux songeaient au camp secret de Wailaka.

Le lendemain soir, c'est le cœur encore lourd du triste spectacle de ces lépreux embarqués de force qu'ils prirent le chemin du village indigène, avec un chariot rempli de victuailles, de couvertures et de vêtements. Les chaussures et les gants, notamment, étaient indispensables, et il allait falloir convaincre les malades de les porter. Theresa avait aussi pris des onguents spéciaux dont l'efficacité restait à prouver, mais c'était mieux que rien.

Ils s'arrêtèrent brièvement devant Wailaka, bruissant de l'animation nocturne habituelle, à l'exception notable des rires. Personne ne les avait suivis. Rassurés, ils continuèrent, dépassèrent le sentier menant au bosquet de la fertilité et suivirent une piste défoncée, jusqu'à ce que le chariot ne puisse plus passer. Edward mit alors ses mains en porte-voix et appela. Après quelques instants, ils apparurent, tels des fantômes émergeant de la forêt, faibles créatures traînant des pieds, comme honteuses de leur existence. Mahina, épargnée par la maladie, marchait au milieu d'eux, les dépassant tous de sa haute taille. A ses côtés boitait un Liho affaibli, qui avait perdu ses orteils au pied droit. Celui qui surfait les vagues comme un jeune dieu se mourait, sans recours possible. Il avait été rejoint dans son refuge par une trentaine de villageois contaminés.

Theresa tendit les onguents à Mahina.

— Il faut vérifier tous les jours s'ils se sont brûlés ou coupés, car ils ne peuvent plus sentir ce genre de blessures. En cas de plaie, applique ce baume contre l'infection. Et, s'il te plaît, essaie de les persuader de porter les chaussures et les gants, parce que les pieds et les mains sont les premiers membres touchés.

Levant la lanterne, elle étudia le visage de la géante. La peau était parfaite. Aucune tache ni bouton.

— Sens-tu quelque chose ? demanda Theresa en posant un doigt sur le nez de Mahina.

— Oui.

Elle lui pinça ensuite les doigts. La vieille Hawaïenne avait encore toutes ses facultés tactiles. Elle n'était pas contaminée. Cela ne l'empêchait pas d'être extrêmement mélancolique. La joie de vivre que Theresa lui avait toujours connue avait disparu.

— Keleka, nous n'avons plus d'espoir ! Les dieux abandonnent les *Kanakas*. Pendant mille ans, et encore mille ans, la pierre de guérison de Kahiki a protégé la santé de mon peuple. Pas de maladie. Mais depuis que Pua est morte et que Pele a la pierre, nous mourons. Demain, plus de *Kanakas*.

— Mahina, pourquoi ta mère s'est-elle sacrifiée ?

Theresa avait besoin de savoir, besoin de comprendre ce qui rongeaient l'âme de ce peuple, causant des pertes dont le nombre devenait inquiétant.

— Mahina ne sait pas. Quand Pua a marché dans le feu de Pele, elle a dit que le sacrifice était contre le mauvais sort. Mais ça ne marche pas. La malédiction est toujours là. Pua a dit : « Un jour, le bébé va être pris à sa mère. Maris et femmes vont être séparés. Frères et sœurs, filles et pères. Ils vont traverser la mer et nous n'allons plus les revoir ! » *Auwe !* C'est la fin d'Hawai'i Nui. Pele va détruire tout le peuple. Maintenant, Mahina comprend. La colonie de lépreux, c'est la prophétie de Pua, conclut la géante en secouant la tête.

Elle se détourna pendant que les autres déchargeaient le chariot, mais bénit cependant Edward et Theresa avant qu'ils ne disparaissent dans la nuit.

Edward avait envoyé un message urgent au couvent : l'état d'Emily Farrow s'était subitement dégradé. Sur place, Theresa trouva seulement Mahina, Jamie étant avec Peter à Waialua.

Pendant qu'elles attendaient que le docteur Yates et Farrow descendent, Mahina interrogea Theresa sur les médecins occidentaux. Comment les choisissait-on ? Comment apprenaient-ils ?

— En Amérique et en Europe, ceux qui veulent devenir docteurs vont dans des écoles. Ils suivent des cours, lisent des livres, pratiquent à l'hôpital. Après leur formation, ils peuvent travailler avec un praticien expérimenté afin de compléter leur savoir, ou bien ils ouvrent directement leur propre cabinet.

— Combien dure l'école ?

— Six mois à un an. Cela dépend.

— Et ils ont quel âge ?

— Environ vingt ans.

Mahina fronça les sourcils et se mordilla les lèvres.

— Et pour les vahinés ? C'est la même chose ?

— Les femmes ne peuvent pas devenir médecins.

— Pourquoi pas ?

— Je ne sais pas. C'est interdit.

— A Hawaï, hommes et femmes peuvent être guérisseurs. Mais ils ne choisissent pas. C'est le *kahuna kilo 'ouli*, le lecteur de caractère comme oncle Kekoa, qui choisit. Il vient dans la famille et va avec les enfants. Il boit le *'awa*, chante et tient les feuilles sacrées de *tī*. Il pose des questions aux enfants: le mois et le jour où ils sont nés, quels

présages pendant la naissance, quels rêves ils font, quels sont leurs signes porte-bonheur. Ça dure une nuit. Quand tout le monde est très fatigué, il pointe les feuilles de ti et dit : « Ce garçon va construire les pirogues. Ce garçon va remettre les os. Cette fille va être *kahuna lapa'au*. » Comme ma mère, Pua. Il avait dit, elle va être grande prêtresse et apprendre l'art ancien de guérir.

Des voix étouffées se faisaient entendre à l'étage. Les deux femmes levèrent les yeux vers le plafond. Etait-ce grave ?

— Pua quitte la famille à sept ans pour aller vivre chez un grand *kahuna lapa'au* à Puna. Là, elle apprend tout le kapu - quoi dire, ne pas dire, quoi manger, pas manger, quand dire les prières spéciales, pour plaire à quel dieu. Pua doit se souvenir de tout. Elle apprend toute la magie et la guérison de Hawaï, tous les secrets de magie noire et les esprits mauvais et comment les chasser. Elle étudie le corps et comment le guérir. Elle connaît les plantes, les animaux et les trésors de la mer. Elle habite longtemps chez le professeur, puis quand les dieux disent que Pua est prête, alors il y a une grande cérémonie et la famille revoit Pua pour la première fois. Le rituel dure plusieurs jours. Pua doit respecter le *kapu*, toujours. Si elle mange une mauvaise nourriture ou dort sur la mauvaise natte, elle est rejetée, plus personne ne la regarde. La cérémonie permet à Pua de devenir *heiau* et de regarder la pierre sacrée de Lono. Personne sauf les guérisseurs peuvent regarder le pénis de Lono. Sinon, c'est la mort. Mais Pua est *kahuna lapa'au*, elle peut toucher la pierre, mettre des leis et prier Lono. Voilà comment les Kanakas deviennent docteurs, conclut Mahina avec un sourire.

Theresa se leva pour faire les cent pas. Aussi sympathique que soit le docteur Yates, était-il compétent ? Si elle avait évoqué les écoles de médecine, dans la réalité n'importe qui pouvait se déclarer docteur et se promener avec sa trousse de médecin. Il n'existait aucune loi, aucune institution pour réguler une profession dont dépendait pourtant la vie des citoyens.

Il arrivait sans cesse de nouveaux praticiens à Hawaï, et pourtant la population indigène continuait de décroître. Le campement secret de Wailaka a ait accueilli neuf nouveaux cas, que la médecine occidentale se révélait impuissante à guérir. L'hawaïenne pouvait-elle faire mieux ? Mahina avait souvent évoqué la pierre sacrée que Pua avait cachée près du volcan, trente-six ans plus tôt. Peut-être la confiance dans le pouvoir de cette pierre suffirait-elle à rétablir l'équilibre ? Pourquoi pas, quand une simple malédiction parvenait à faire mourir un jeune homme en parfaite santé comme Polunu ?

Farrow et le docteur Yates parurent enfin.

— Je lui ai donné de l'arsenic, dit Yates. Cela aura un effet bénéfique sur sa carnation et son énergie durant les prochaines heures, mais tout cela ne sera que provisoire. Je crains malheureusement que nous ne puissions rien de plus.

Sur ces mots, il prit congé, et les deux femmes accompagnèrent Farrow dans la chambre de la vieille dame. Entre sa charlotte, sa chemise de nuit blanche et sa pâleur extrême, elle se confondait presque avec les draps. Elle fit signe à Mahina d'approcher.

— J'ai besoin que tu me pardonnes.

— Pourquoi? Tu n'as pas fait de mal à Mahina.

— Avant de me présenter à mon Juge et Créateur, je dois réparer mes fautes ici-bas, insista Emily d'une voix pressante. Je sais que tu crois dans le pouvoir du pardon, Mahina. *L'ho'oponopono*... J'en ai besoin avant de partir. Je ne peux pas me tenir devant le Tout-Puissant en état de péché.

Theresa était perplexe. La piété d'Emily Farrow était si grande qu'on l'imaginait mal commettre un péché. Pourtant, quelque chose pesait visiblement sur sa conscience. Son teint devenait de plus en plus cireux et sa respiration, laborieuse.

— Nous sommes venus dans ces îles avec les meilleures intentions du monde, et ce que nous avons accompli est indéniable. En quarante ans, nous avons appris à lire et à écrire à toute une population. Nous avons donné à ces gens un alphabet et une grammaire. Nous avons créé des écoles, nous leur avons enseigné la couture et l'agriculture, à être autosuffisants. Nous avons trouvé une nation de sauvages à demi nus, qui s'entretenaient et vivaient sous des rapports féodaux, dans le péché et la luxure...

Emily s'interrompt, souffle suspendu, jusqu'à ce qu'une profonde inspiration la relance :

— A présent, ils sont décemment habillés, ils respectent la loi et la sainteté du mariage) ils connaissent l'arithmétique et un peu de comptabilité. Les plus élevés d'entre eux siègent à l'Assemblée et dans les tribunaux...

Nouveau rôle.

— Tout enfant, déjà, je voulais servir Dieu et uniquement Dieu. Alors, quand j'ai appris l'existence de ces populations incultes, j'ai été consumée par le désir de leur apporter la Parole divine! Comme les célibataires femmes n'étaient pas autorisées à partir, j'ai épousé un lointain cousin, Isaac. Mais je ne l'ai jamais aimé. Alors que MacKenzie...

Dans son empressement à se confesser, Emily agrippait les draps.

— Comprenez-moi... toute la solitude de ces années-là ! J'étais la seule Blanche, entourée d'indigènes aux mœurs incompréhensibles pour moi. J'en avais perdu l'appétit...

— Mère, vous avez besoin de repos. Economisez-vous, intervint Edward en s'asseyant au bord du lit.

— Non, mon fils, je dois parler.

Son regard fixe le transperçait sans le voir, comme si elle s'adressait au plafond.

— Isaac partait pendant des jours, parfois des semaines, me laissant seule dans un lit froid. Je m'occupais autant que je le pouvais : cours d'anglais et de couture, de lecture et d'écriture. Chaque jour, je réunissais les femmes que je croisais ou celles qui étaient intéressées, et je leur lisais la Bible, je les évangélisais. Mais je ne cessais de regarder le sentier par où arriverait mon époux. Mon ardeur devenait insupportable... Oh ! Elle n'était pas pour Isaac. Non. J'attendais le capitaine MacKenzie Farrow. L'après-midi, je me promenais sur les falaises afin d'observer les bateaux, priant pour que les voiles du *Kestrel* paraissent à l'horizon...

Elle ferma les yeux et sourit, bien que le souffle lui manquât.

— Je n'aurais jamais eu qu'une telle joie soit possible. Qu'un tel amour soit possible. MacKenzie était toute ma vie, toute mon âme. Sans lui je n'étais pas complète.

Alors quand le bureau des missions m'a mise devant le fait accompli, la mission ou le capitaine au long cours, je l'ai choisi, lui ! J'ai abandonné mon premier amour pour le second. J'ai tourné le dos à Dieu pour des raisons charnelles. Voilà pourquoi il m'a punie. Sinon, comment expliquer les événements de l'été 1830 ?

— Mère, s'il vous plaît...

— Ils sont là, Edward, dit-elle d'un ton oppressé. Ils sont venus pour moi. Ne les laisse pas m'emporter ! J'ai si peur !

— Mère, il n'y a personne d'autre que sœur Theresa et Mahina.

— Les fantômes... Ces âmes chagrines qui ne trouvent pas la paix. Ils exigent que je dise la vérité. Je n'en ai jamais parlé. Même pas à MacKenzie. Mais à présent... Pendant l'été 1830, il faisait très chaud et très lourd. Le volcan était en éruption et la terre tremblait. Cette nuit-là, je brûlais de fièvre et j'avais les poumons en feu. La grippe m'étouffait. C'est alors que j'ai entendu le tonnerre. Il résonnait dans ma tête et ça faisait mal. Je devais le localiser pour l'arrêter...

Dans la chambre pesait un épais silence. Farrow pâlisait à vue d'œil. Theresa sentait sa gorge se nouer de tristesse et de compassion. Quant à Mahina, elle tremblait de tous ses membres sous son ample *muumuu*. La porte-fenêtre ouverte laissait entrer une brise qui contrastait avec la chaleur étouffante de cette fameuse nuit d'été 1830, évoquée soudain dans toute sa crudité...

Trempee de sueur et frissonnante, la peau en feu, Emily se leva. Elle avait beau être affaiblie par des jours d'une toux continue, elle devait trouver d'où venait ce grondement. Un coup d'œil à Edward et Peter lui assura qu'ils dormaient comme des petits anges. Elle sortit dans la nuit, titubant de fièvre. Les autres maisons de missionnaires étaient éteintes. Elle alla jusqu'au village indigène. Vide. C'était la première fois qu'elle le voyait désert et elle se demanda où ils étaient tous passés. Elle réussit à suivre un sentier qui filait entre deux bosquets de taros jusqu'à l'orée de la jungle. Elle pénétra dans la dense végétation, écartant les lianes et les arbustes, pour aboutir à une clairière où étaient rassemblés tous les villageois.

A la lueur de la pleine lune et des torches vacillantes, ils pratiquaient leur danse obscène, le hula. Emily reconnut certaines femmes qu'Isaac avait baptisées. Elles se disaient chrétiennes et, pourtant, voilà qu'elles étaient nues, en train de se mouvoir lascivement au son des tambours. La vue de leurs seins aux larges tétons lui donnait la nausée. Et que dire des hommes, aux parties génitales à peine cachées, aux corps musculeux couverts de sueur, qui se frappaient le torse et les cuisses, tout en battant le sol de leurs pieds et est poussant des cris gutturaux suggestifs ? Des animaux... Ils ne valaient pas mieux que des bêtes ! se dit Emily avec horreur.

Mais elle était incapable de bouger. D'étranges sensations la parcouraient, une chaleur, une douleur sourde, toutes nouvelles, qui n'avaient rien à voir avec la grippe. Quelque chose de primitif Elle se sentait comme Eve avant qu'elle ne soit chassée du paradis. C'était du désir. Une attente sexuelle.

Une soif de luxure. Elle avait envie de déchirer sa chemise de nuit et de les rejoindre dans cette danse.

Révoltée par cette impulsion, Emily surgit dans le cercle de lumière et leur hurla d'arrêter cette débauche. Elle courut de percussionniste en percussionniste, les frappant et les bousculant jusqu'à ce que les danseurs s'arrêtent et que le silence se fasse.

C'est alors qu'elle aperçut ce qui trônait sur l'autel. Elle n'en crut pas ses yeux : la pierre de Lono, cette abomination ! Elle l'avait crue détruite, comme les autres idoles, et voilà qu'elle se dressait, couverte de fleurs. Elle cria sur les participants, leur reprochant d'avoir trahi Jésus. Mais Pua s'avança, souriante.

— Il ne s'agit pas de Jésus, la détrompa-t-elle. Nous faisons des bébés.

C'en était trop pour Emily, rendue folle par toute cette obscénité. Perdant tout sens de la mesure, elle se saisit d'une lance et se précipita vers l'idole dans l'intention de la réduire en miettes. Faible comme elle l'était, son coup ne fit que renverser la pierre, qui tomba dans l'herbe. Elle hurla aux indigènes qu'ils brûleraient en enfer pour ce qu'ils avaient fait.

Vêtue de sa seule chemise de nuit, au centre de la clairière, elle fit lentement un tour sur elle-même afin de regarder chaque membre de l'assistance dans les yeux. Elle avait mangé avec eux, s'était assise auprès d'eux à l'église !

— Je voulais être votre amie ! Je voulais que ce soit une belle aventure. Je voulais être courageuse. Mais vous m'avez montré ma faiblesse et ma lâcheté. Vous m'avez rappelé que je n'étais pas d'ici. Que j'étais née et que je mourrais américaine, de la Nouvelle-Angleterre. Je vous déteste pour ça ! Vous m'avez volé mes rêves et jeté mes défauts à la figure...

Elle menaça chacun du doigt en criant :

— Tu n'es plus chrétien ! Jésus te hait ! Il ne veut plus de ton âme. Il te la reprend parce que vous n'êtes pas dignes de l'amour de Dieu !

A l'assistance médusée, elle donna le coup de grâce en rugissant :

— Jésus-Christ vous maudit ! Tous !

Les guerriers se précipitèrent, mais elle les tint à distance en tournant sur elle-même avec la lance, jusqu'à en avoir le tournis. Un cri perçant mit fin à l'assaut. Le silence se fit à nouveau et Emily vit Pua, bras levés, la peau luisante à la lueur des flammes. Elle prononça des mots qu'Emily ne comprit pas et la clairière se vida en un instant. Tous disparurent dans la

forêt, la laissant seule, au milieu des lances et des tambours, avec pour seule présence une répugnante idole à terre...

— Des amis me trouvèrent le lendemain matin. J'errais en lisière de forêt. On m'a dit par la suite que j'avais déliré pendant trois jours. C'est pendant ma convalescence, alors que cette nuit de cauchemar s'estompait, que les indigènes commencèrent à tomber malades les uns après les autres. Tous ceux qui étaient présents dans la clairière et que j'avais maudits semblaient frappés d'une étrange maladie. Le médecin d'Honolulu et les femmes des missionnaires ne purent rien faire.

Emily pleurait.

— Ils sont morts. Tous. Plus d'une centaine de personnes, hommes et femmes, gémissant sur leur natte pendant que leur famille priait et se lamentait. Après l'enterrement du dernier, Pua est venue chez moi et m'a dit que c'était ma malédiction qui les avait tués. Ils n'avaient pu guérir car ils savaient que Jésus les avait condamnés. Une fois cela dit, elle a tourné les talons et je ne l'ai plus jamais revue.

La vieille dame se tut. Ses auditeurs retenaient leur souffle.

— Edward, reprit-elle en lui prenant la main. Je connaissais le pouvoir des mots dans leur culture. Je n'aurais jamais dû dire ce que j'ai dit. C'était totalement irresponsable. Mais j'avais une telle rancune ! J'ai reporté le blâme sur eux, alors que j'étais la seule fautive.

— Mère...

— Je leur ai reproché mes faiblesses. Mais ce n'était pas leur faute s'ils ne correspondaient pas à l'image que je m'étais faite. Je leur en voulais, tellement. La fièvre m'a fait perdre tout contrôle et je n'ai pas hésité à utiliser les mots, par pure haine. J'aurais aussi bien pu me servir d'un pistolet dans cette clairière. Le résultat aurait été le même. J'ai tué ces gens.

Emily tourna la tête vers Mahina.

— Pardonne-moi. C'est à cause de moi que ta mère s'est sacrifiée à Pele. Je suis celle qui l'a envoyée dans la lave.

— *Auwe !* cria Mahina en se frappant la poitrine.

En pleurs, elle s'arrachait aussi les cheveux. Après trente-six ans, elle apprenait enfin la vérité et celle-ci était bien pire que tout ce qu'elle avait pu imaginer.

— C'est à ce moment-là que les fantômes ont commencé à me hanter, poursuivit Emily dont la respiration se faisait saccadée. Ils me torturaient. Une fois, ils ont même essayé de me tuer. L'un d'entre eux, un esprit particulièrement fort, m'a pourchassée jusqu'en haut des falaises d'où il a essayé de me jeter, mais je l'ai frappé et c'est lui qui est tombé dans la mer.

Le regard d'Emily croisa celui d'Edward, empli de surprise. Eux qui avaient cru pendant toutes ces années à un meurtre... Elle n'avait pas conscience que c'était son mari.

— Pensez-vous que je puisse être pardonnée pour un crime aussi monstrueux ? demanda Emily dont la voix s'amenuisait.

— Le pardon est dans la demande, répondit Theresa.

Emily osa enfin regarder Mahina, aux traits déformés par le chagrin.

— Ma très chère, je suis tellement désolée pour ce que j'ai fait. Je n'étais pas prête pour cette vie. Je n'étais pas assez forte. J'ai besoin de ton pardon avant de retourner à Dieu.

Edward et Theresa fixaient la géante aux cheveux blancs et à la peau cuivrée qui prenait soin de tous les lépreux de son village, sacrifiant sa vie pour rendre celle des autres plus supportable. Cette femme, qui avait perdu sa mère, son mari, ses fils et sa fille, avait toujours su garder un cœur ouvert et aimant.

Edward ravala un sanglot. Mahina l'avait vu naître. Elle était là quand Pua l'avait déposé sur l'autel de Lono pour être béni.

Comme aucune réponse ne venait, Emily insista :

— S'il te plaît. Je suis venue dans ces îles le cœur plein d'amour. Je suis venue par *aloha*, mais je me suis ensuite perdue. Le pardon me remettra sur le droit chemin.

Mahina approcha lentement du lit jusqu'à dominer de toute sa taille la silhouette allongée. Alors qu'elles avaient presque le même âge, Emily semblait bien plus âgée.

— Tu as tué Pua. Tu as tué mon peuple. Tu as pris la pierre de guérison, dit Mahina d'une voix basse.

Elle leva les bras et poussa un hululement perçant, à réveiller tout le quartier. C'était le cri du deuil. Des sanglots profonds secouèrent

Emily, sous le regard affligé de son fils.

Sans un mot, Mahina sortit, dévala l'escalier et disparut dans la nuit.

Edward prit Emily dans ses bras. Elle se calma et ferma bientôt les yeux. Son souffle se fit plus irrégulier. Sous les paupières, ses yeux papillonnaient. Elle n'était pas apaisée. Voyait-elle des démons ?

Farrow se mit à pleurer. Sa mère ne bougeait plus. Theresa chercha le poulx d'Emily. Plus rien.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

Quand Edward se leva pour la serrer contre lui, elle se sentit fondre. Le visage enfoui dans son voile noir, il hoquetait de chagrin, et elle pleurait avec lui. Emily Farrow avait rendu son dernier soupir à soixante-six ans et avec elle disparaissait tout un pan d'histoire. Mais de cette nuit de tristesse ressortait aussi quelque chose de bon.

— Votre mère n'était pas folle, dit Theresa, qui avait pris la tête d'Edward entre ses mains. Ses cauchemars étaient dus à cette fameuse nuit et à son sentiment de culpabilité. Souvenez-vous de ça, Edward. Gardez-le en vous. Votre mère avait de la fièvre, elle délirait, elle ne savait pas ce qu'elle faisait. D'où les fantômes. Des hallucinations provoquées par l'insomnie. Ce n'était pas de la folie.

Il hocha la tête en silence. Il y avait déjà pensé, mais c'était bon de l'entendre. Il lui en était reconnaissant. Au milieu de toute cette douleur et de ce chagrin, une lueur d'espoir scintillait. Sa mère n'était pas folle, donc Jamie n'avait plus cette épée de Damoclès au-dessus de la tête.

L'Assemblée était prise d'assaut. Theresa ne pouvait accéder aux marches du palais tant la foule était dense. Sur toutes les lèvres, le même mot : Kilauea.

Pas un homme qui n'ait un journal ouvert dans la main, pour lire à voix haute l'un des nombreux reportages sur l'île d'Hawaï soumise depuis six jours à une éruption volcanique. Pele s'était réveillée d'un long sommeil et faisait savoir aux insulaires qu'elle était plus puissante que jamais. Cette activité sismique s'accompagnait de tremblements de terre, de flots de lave et d'une amplitude de marée inhabituelle. Tout le monde y voyait le présage d'un désastre et la fin de la dynastie du grand Kamehameha. L'opinion publique s'inquiétait. Beaucoup de gens avaient des proches là-bas.

— J'ai entendu parler de centaines de répliques en une nuit !

— Le sol se déchire, il y a des crevasses partout !

— On dit que le district de Kau est le plus touché. Une coulée de lave aurait englouti là-bas tout un village : trente et une personnes et cinq cents têtes de bétail, disparues d'un coup !

— Ils disent qu'une nouvelle cheminée aurait surgi à côté de la coulée de 1830...

— *Theresa !*

Farrow se frayait un chemin dans la foule.

— Désolé, je suis en retard. Les gens m'arrêtent pour savoir ce que le gouvernement compte faire contre les tremblements de terre. Comme si nous maîtrisions ce phénomène ! Suivez-moi à l'arrière du bâtiment. Vous ne pourrez pas rentrer par ici : seuls les membres de l'Assemblée ont accès à l'entrée principale.

Après des mois de croisade en faveur des lépreux, une quantité

effarante de courriers envoyés aux journaux, au roi et à ses ministres, un nombre incalculable de plaidoyers adressés à l'évêque et à tous ceux qui étaient prêts à écouter, après avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour créer une colonie de lépreux sur l'île d'O'ahu, afin de rapatrier les exilés de Molokai, Theresa avait fait appel à Edward. Celui-ci lui avait proposé de soumettre son projet à l'Assemblée en même temps qu'une série de lois concernant la maladie, qui faisait chaque jour plus de victimes.

L'assemblée se réunissait tous les jours de onze heures à seize heures, dans la salle de la Cour suprême, aménagée comme n'importe quelle chambre d'Etat américaine ou européenne : des drapeaux et des portraits ornaient les murs lambrissés, des rangées de sièges et de tables faisaient face à un pupitre et au bureau du président de séance tandis qu'au fond de la salle une balustrade séparait les législateurs du public.

Rien ne distinguait les membres de la Chambre haute des membres de la Chambre basse. Tous siégeaient ensemble, ce qui faisait une soixante de représentants, les indigènes étant majoritaires. Les ministres anglais et américains, et un Français, étaient assis dans ces fauteuils imposants le long du mur de gauche. Depuis la section des visiteurs, Theresa aperçut Farrow de dos tandis qu'elle essayait de trouver une place au milieu de tous ces hommes qui fumaient et discutaient.

Le chapelain ouvrit la séance par une prière au Seigneur, d'abord en anglais puis en hawaïen. Vint ensuite l'appel : étant donné les circonstances, les représentants des districts de Kau, Puni et Hilo étaient absents. Hawaï, aussi appelée la Grande Ile, n'était représentée que par le député de Kona. La première heure des débats était systématiquement consacrée aux propositions de lois, aux amendements, aux critiques, aux questions, tout cela dans une telle cacophonie que Theresa se demanda comment les greffiers et les journalistes pouvaient suivre.

Les députés s'interpellaient. Certains sommeillaient. Tous fumaient, chiquaient ou avaient leur petit en-cas - fromage et biscuits, parfois une orange -, qu'ils mastiquaient sans prêter attention à l'orateur. Un représentant de Maui, un Hawaïen habillé à la mode occidentale, prit la parole : il demandait un assistant pour le shérif de l'île, salaire : mille dollars. Après débat, la demande fut acceptée et entérinée par un coup de marteau.

Le cœur de Theresa battait la chamade. Edward attendait le moment

opportun pour parler. Tous ses espoirs et ses projets dépendaient de ce qu'il allait dire aujourd'hui.

Depuis la mort d'Emily, un an et demi plus tôt, ils ne se voyaient plus vraiment à King Street, Theresa n'ayant plus de raisons médicales de s'y rendre car Jamie était devenu un solide gaillard de dix-huit ans, presque aussi grand que son père. Ils se retrouvaient en revanche à Wailaka, où Theresa continuait d'aller avec l'accord de mère Agnès, laquelle ignorait bien sûr qu'ils approvisionnaient une colonie secrète de lépreux.

Ils n'avaient pas reparlé de leur amour depuis la nuit de l'*ho'oponopono* de Jamie, mais Theresa sentait le courant qui passait entre eux chaque fois que Farrow posait les yeux sur elle. Elle percevait sa soif, son envie de passer outre et d'oublier promesses et vœux. Pourtant, par respect pour elle et pour eux, il se retenait, tout comme elle.

En cet instant précis, Theresa le désirait de tout son être.

Elle attendait qu'il s'exprime. Enfin, il se leva et demanda la parole. Plus jeune et plus grand que la plupart des délégués, mieux habillé aussi, et doté de plus de prestance, il en imposait - du moins aux yeux de la jeune femme.

Le président lui donna la parole et la voix du député du troisième arrondissement d'Honolulu retentit dans la Chambre.

Le talent oratoire de Farrow ne cessait d'émerveiller Theresa. Alors que l'assemblée dissipée n'avait prêté aucune attention aux autres, dès que le capitaine s'était levé, le silence s'était fait. Les députés avaient arrêté de discuter, de ronfler ou de mâcher leur pomme : chacun voulait entendre ce qu'il avait à dire.

A peine évoqua-t-il la colonie de Molokai qu'une onde de mécontentement agita les rangs.

— Oui, disait Farrow de sa voix de commandement, le ministère de la Santé publique fournit aux gens mis en quarantaine de la nourriture et ce dont ils ont besoin, mais il ne dispose pas des ressources nécessaires en termes de soins ! Tout le monde dans l'archipel sait que la colonie se trouve dans un tel état d'abandon et de négligence, que les conditions de vie y sont tellement atroces, que les lépreux crient: « *Aole kanawai m keia wahi !* », « Il n'y a pas de Dieu en ce lieu ! »...

Grand et osseux, aussi étriqué que sa politique, le docteur Edgeware se leva et s'éclaircit la gorge avant de riposter :

— Chacun sait que nous prenons toutes les mesures nécessaires pour assurer la sécurité des malades.

— On sait surtout l'inverse, rétorqua Edward.

— Capitaine Farrow, vous ramenez sur le tapis un sujet que nous avons étudié et retourné dans tous les sens, dont nous avons déjà débattu et que nous avons fini par voter. Une loi est passée. Alors, s'il vous plaît, ne nous faites pas perdre notre temps avec un problème qui a déjà été résolu.

— Le problème est loin d'avoir été résolu ! Le traitement inhumain des victimes de la lèpre doit nous faire réagir. C'est une disgrâce pour ce royaume ! Nous empêchons même les visiteurs de faire voile autour de Molokai de peur qu'ils ne découvrent notre sombre secret.

— Vous n'avez pas votre place ici, capitaine Farrow !

— Et *vous* déshonorez le titre de ministre de la Santé publique !

Le président de séance donna du marteau pour rétablir le silence face au tonnerre de cris et d'insultes que cet échange avait provoqué.

— Messieurs les représentants, mes chers collègues, soumettons donc au vote...

N'y tenant plus, Theresa interrompit le docteur Edgeware depuis la balustrade :

— Je vous en prie, messieurs, entendez notre appel ! Nous parlons pour ceux qui n'ont pas de voix.

— Alors pourquoi ne partez-vous pas les aider si cela vous tient tant à cœur? répliqua le docteur en la toisant d'un regard froid.

Les sœurs de la Charité en avaient déjà discuté, car l'évêque d'Honolulu, conscient que n'importe quel missionnaire chargé d'accompagner les lépreux n'en reviendrait pas vivant, avait annoncé qu'il ne nommerait personne pour cette tâche et qu'il ferait plutôt appel aux volontaires. Les sœurs avaient donc soulevé la question et mère Agnès avait déclaré qu'elles ne s'impliqueraient pas. En conséquence de quoi, jusqu'alors, personne ne s'était porté volontaire.

— Une colonie de lépreux à O'ahu allégerait le poids de l'isolement et la souffrance des malades, fit valoir Theresa.

— Mais je crois savoir qu'il existe déjà une telle colonie ici, n'est-ce pas ? répondit le docteur.

Un silence impressionnant se fit dans la salle. On pouvait même entendre une mouche buter contre l'une des vitres.

— Allons, allons, femme. Nous savons qu'il y a un campement secret où se réfugient les lépreux. Je vous somme à cet instant de révéler où il se trouve.

En tant que religieuse, Theresa n'avait pas l'habitude de s'exprimer en public, mais la vision des malheureux contaminés de Wailaka lui donna le courage de répondre :

— Pourquoi tout le monde ferme-t-il les yeux sur les terribles conditions de vie à Molokai ? L'endroit n'a rien d'hospitalier. Il n'y a aucune construction, aucun abri. Pas d'eau potable. Les gens vivent dans des grottes ou dans des cahutes rudimentaires. Lorsqu'ils arrivent en bateau, ils doivent se jeter à la mer et gagner le rivage à la nage. Certains se noient, d'autres sont happés par les requins. L'équipage balance leurs effets par-dessus bord, comptant sur le courant pour les pousser jusqu'à la plage. Les femmes seules se font agresser et violenter.

— Simples rumeurs. Des mensonges, dit Edgeware sur un ton anodin. Jeune demoiselle, je vous le redemande : dites-nous où se trouve le camp des lépreux renégats.

— Ce qu'elle dit est vrai, intervint Farrow. Mes propres commandants ont pu observer de tels comportements de la part des équipages qui transportaient les malades. Vous ne pouvez ignorer cela, monsieur. Mais laissez-moi vous poser, à mon tour, une question, *monsieur le ministre de la Santé publique* : quand avez-vous mené personnellement une inspection à Molokai ? Y êtes-vous allé ne serait-ce qu'une fois ?

Cette interpellation créa un tel chahut qu'il fallut quelques minutes avant que le calme revienne dans la salle.

— Docteur Edgeware, je vous en prie, reprit Theresa. La population hawaïenne chute de manière inquiétante ! Au dernier recensement, ils n'étaient plus que quarante-neuf mille, et si cette baisse devait se poursuivre, dans moins de vingt-cinq ans, il n'y aura plus un seul représentant de cette race !

— Et j'imagine que vous avez un remède miracle pour enrayer cela ?

— Oui. Levez les interdits qui frappent les coutumes ancestrales, comme le *hula* et les chants traditionnels en l'honneur des anciens dieux.

Le public rugit devant pareille suggestion, ce qui obligea le président de séance à jouer du marteau plusieurs fois.

— Vous n'êtes pas sérieuse, gloussa Edgewart. Même une catholique ne pourrait cautionner la reprise de telles pratiques sataniques.

— La médecine occidentale ne parvient pas à sauver les Hawaïens. Leur seul recours est de se tourner vers leurs méthodes traditionnelles, répondit-elle, applaudie par la galerie.

— Les Hawaïens veulent le progrès. Ils veulent entrer dans l'ère moderne et être traités d'égal à égal par les puissances étrangères. Vous nous feriez faire un grand bond en arrière avec vos suggestions, répliqua-t-il avec un geste condescendant de la main. A présent, cessez de faire perdre son temps à cette assemblée et dites-nous où se trouve le camp de lépreux.

— Monsieur, comment vous, un médecin, pouvez-vous criminaliser ainsi la maladie ? Avec votre loi, la lèpre est passible d'exil dans une prison mortelle.

— Mademoiselle, je vais vous faire arrêter et jeter en prison si vous ne révélez pas l'emplacement de cette colonie illégale !

A cet instant, un greffier s'approcha du docteur pour lui glisser quelques mots à l'oreille.

— Votre Honneur, fit Edgewart au président, pouvons-nous lever la séance pendant quelques minutes ?

— Voilà qui est fort inhabituel, monsieur.

— Une affaire des plus urgentes requiert mon attention.

Pendant que la salle se divisait en deux camps, ceux qui étaient pour l'interruption de séance et ceux qui étaient contre, Theresa sortit reprendre ses esprits. Dehors, mère Agnès, très agitée, l'attendait pour lui transmettre les instructions du père Halloran et de l'évêque : elle avait ordre de révéler ce qu'elle savait. Comment les deux hommes avaient-ils pu être informés si vite de la tournure des débats ?

— Ma mère, je ne peux rien communiquer. J'irai donc en prison.

La supérieure se tourna alors en quête de soutien vers Farrow, qui était sorti lui aussi.

— Je suis d'accord avec sœur Theresa, dit ce dernier.

La révérende mère était à court d'arguments. Edward

Farrow semblait tout-puissant. N'avait-il pas réussi à empêcher le départ de Theresa, trois ans plus tôt ? Alors que la jeune religieuse avait miraculeusement guéri Jamie, le capitaine était allé voir le père Halloran pour lui faire un don conséquent et lui proposer de soutenir les intérêts catholiques à l'Assemblée, à condition qu'il intervienne dans le renvoi de Theresa. Fatiguée de se battre sans cesse pour joindre les deux bouts, mère Agnès avait cédé quand le père lui avait transmis le marché. Une des conditions de l'accord était que Theresa n'en sache jamais rien.

Alors que la séance reprenait et que Theresa s'apprêtait à plaider à nouveau pour une colonie à O'ahu, le docteur Edgeware la surprit :

— Nous n'avons plus besoin de vos réponses, mademoiselle, dit-il avec un sourire suffisant. Nous avons localisé le campement au nord de Wailaka et, à cette heure-ci, ils sont déjà en route pour le port.

Farrow et Theresa couraient vers les quais, oubliant les piétons et des voitures. Sur place, des soldats cernaient un groupe d'Hawaïens effrayés, tous de Wailaka : Liho,

Tutu Nalani, et les autres. Kekoa n'était pas là, mais Mahina était présente.

Passant outre le cordon de sécurité, Theresa se jeta dans ses bras. Quand des tuniques rouges essayèrent de se saisir d'elle, Edward leur ordonna de la laisser. Ils obéirent au membre de l'Assemblée.

Theresa regardait autour d'elle avec désespoir : les villageois de Wailaka étaient venus soutenir leurs malades et les pleurer, mais d'autres autochtones arrivaient en nombre au fur et à mesure que la nouvelle se répandait : Mahina, fille de la grande prêtresse Pua et l'une des dernières *ali'is*, avait été arrêtée avec les lépreux.

— Où est le responsable ? hurla Theresa. Cette femme n'est pas malade.

— Non, non, Kika. Je pars. Je veux être avec ma famille.

— Mais, Mahina, tu n'as pas la lèpre !

La géante ne savait comment expliquer le sentiment de devoir et de culpabilité qui l'habitait. Elle avait joué de son influence sur les *Kanakas*, christianisés ou non, pour les dissuader de travailler sur les plantations des *Haoles* où ils se feraient exploiter, si bien que les propriétaires terriens avaient fait venir des ouvriers étrangers, notamment des Chinois, et avec eux la lèpre. Elle était en quelque sorte responsable de l'épidémie qui dévastait son peuple.

— Mahina va prendre soin d'eux. Qui va s'occuper de Liho autrement ?

Le malheureux avait dorénavant perdu ses orteils, ses doigts et le bout de sa langue. Ses traits commençaient aussi à se déformer.

A voir tous ces visages connus et aimés, Theresa remercia Dieu en silence que Jamie se soit trouvé en pension et pas avec sa famille hawaïenne pendant la phase de contamination.

— Kika Keleka pas triste. C'est la prophétie. La fin d'Hawai'i Nui.

— Que veux-tu dire ? dit Theresa, en pleurs à la vue de ces êtres apeurés qui se savaient condamnés.

— La Grande Ile tremble. Elle va tomber dans la mer. Pele est en colère. Pele va détruire toutes les îles. Pua a vu ça. Quand nous allons être à Molokai, Pele va se réveiller et détruire Hawai'i.

— Mahina, tu ne peux pas abandonner !

— Pauvre Kika Keleka, dit la géante en lui caressant le visage. Tu as un bon cœur. Tu as un bon *aloha*. Ne pleure pas pour Mahina.

— Edward ! Si ces gens croient que leur sang est condamné, ils se laisseront mourir, comme Polunu, comme les indigènes après la malédiction de votre mère ! Nous devons empêcher la prophétie de Pua de se réaliser... Comment les convaincre que ce n'est pas la fin de leur peuple ?

— Je n'en ai aucune idée. Mis à part un *ho'oponopono* géant...

— La pierre de guérison ! s'écria Theresa. Si elle leur est rendue, ils retrouveront l'espoir !

La jeune femme se tourna vers Mahina.

— Nous devons la retrouver. Où est-elle ?

— Non, non, Keleka ! C'est *kapu* ! Les dieux vont punir Kika!

— La différence ne sera pas bien importante puisque Hawaï va disparaître de toute façon. Réfléchis, Mahina ! Où ta mère l'a-t-elle cachée ?

— C'est loin. Pele était très en colère. Mahina avait trop peur, dit celle-ci, concentrée malgré tout.

— Oncle Kekoa saurait ?

— Oui, acquiesça finalement Mahina. Oncle Kekoa sait où est le ventre de Pele. Tu vas trouver la pierre. Tu apportes la pierre à Wailaka. La pierre de Lono va protéger le village du mal chinois.

Le docteur Edgeward arriva sur ces entrefaites avec une escorte militaire.

— Pourquoi ces gens ne sont-ils pas en quarantaine ? l'interpella Theresa. Vous n'allez tout de même pas les envoyer à Molokai aujourd'hui ?

— Leur quarantaine n'a que trop duré, répondit-il sèchement.

— Pour l'amour du Ciel ! Vous les traitez comme des animaux ! s'exclama Farrow.

— Pour l'amour du... Ciel? Je pense d'abord aux citoyens d'Honolulu. Plus tôt ces gens auront quitté l'île, mieux cela vaudra pour tout le monde, répliqua le docteur d'un ton froid.

Sur un geste de sa part, les soldats entreprirent de pousser Mahina et les siens vers la passerelle. Les lamentations se firent plus fortes. Certains tentèrent de résister. En vain. Tous finirent sur le bateau.

— Edward, ne pouvez-vous rien faire ?

— Malheureusement, non. Dans ce cas précis, Edgeward a toute autorité. Et il a raison. Pour l'instant, nous devons penser à ceux qui ne sont pas malades. Mais je n'abandonne pas l'idée d'avoir une colonie ici, à O'ahu. Je les convaincrai, vous verrez. Nous trouverons un terrain, assez isolé pour contenir l'épidémie, mais néanmoins accessible aux proches. Nous nous battons, Theresa. Je vous le promets.

Impuissante, le visage ruisselant de larmes, la jeune femme regarda

Mahina embarquer, digne et fière dans son *muumuu* rouge.

— Aloha, murmura-t-elle, tandis que dans le secret de son cœur elle promettait à la géante de les ramener, elle et son peuple, sur O'ahu.

— Arrêtez cette femme. Elle est accusée de complicité pour avoir abrité des lépreux, dit alors le docteur Edgeware en désignant Theresa.

Comme un soldat la prenait par le bras, Farrow s'interposa. Le militaire refusa de lâcher prise. Edward l'envoya alors bouler d'un direct à la mâchoire avant de se tourner vers la jeune femme.

— Nous devons partir au plus vite.

— Emmenez-moi à Wailaka, Edward.

Edgeware leur barra la route

— Reculez ou vous subirez le même sort que votre homme, le menaça Farrow.

— Très bien, fit le docteur avec un petit sourire tout en s'écartant. D'ici une heure, un mandat d'arrêt sera promulgué contre cette catholique.

Edward et Theresa coururent vers les fiacres et se jetèrent dans le premier qui se présenta.

Le village était désert.

— Ils sont tous au port pour l'instant. Cette nuit, ils iront à la plage pour pleurer, dit Edward.

— Je n'ai pas vu Kekoa.

Ils cherchèrent dans toutes les paillotes. Il n'y avait pas âme qui vive, à l'exception de quelques poulets. Même les chiens avaient disparu,

— La hutte de Kekoa est vide. Il n'y a plus rien : ses tuniques de cérémonie, sa couronne, son *kahili*, tous ses effets personnels...

— Il ne serait pas allé au port en emportant tout ça.

— Effectivement.

Les foyers fumaient encore, mais le silence régnait en maître. On aurait dit un village abandonné. Les gens reviendraient-ils ? se

demandait Theresa. Peut-être qu'avec le départ de Mahina les derniers *Kanakas* de Wailaka céderaient enfin à la culture occidentale, comme leurs frères.

— Il en reste peut-être quelques-uns, cachés dans la forêt. Ils ont dû s'enfuir en voyant arriver l'armée. Nous devons les retrouver, dit Edward.

Après une heure de recherche entre chien et loup dans la jungle, ils abandonnèrent. Leur quête les avait menés au pied des collines qui amorçaient le mont Pali. Theresa s'arrêta dans une petite clairière qu'elle reconnut comme étant celle du *hula*. La pierre sculptée de motifs sexuels se trouvait toujours au centre.

— Qu'est-ce qu'on entend ? s'étonna-t-elle.

— Je ne suis pas sûr...

— C'est un oiseau ?

Farrow essayait de localiser le bruit. Soudain, il désigna un affleurement rocheux à quelques centaines de mètres au-dessus d'eux.

— Là-haut !

Theresa aperçut la silhouette d'un homme qui se détachait sur le ciel crépusculaire. Bras levés, tourné vers la mer, il psalmodiait d'une voix haut perchée et lugubre une mélopée d'une beauté à couper le souffle.

— C'est Kekoa !

Il avait revêtu ses habits de cérémonie : une cape de plumes jaunes, un heaume incurvé et le *kahili* sacré, qu'il avait planté dans le sol. Portée par le vent, sa voix ricochait sur les falaises escarpées et pénétrait la forêt de koa et d'ohia. Elle surprenait les oiseaux qui s'envolaient dans le ciel de plus en plus sombre.

C'était un chant venu du fond des âges. Mais là où des milliers de personnes auraient dû tendre l'oreille pour recevoir la bénédiction de leur grand chef et des dieux, seuls deux *Haoles* entendaient l'appel.

La voix mourut et Kekoa baissa les bras, plus immobile qu'une statue.

— Mon Dieu, murmura Edward. C'est là qu'il a combattu avec Kamehameha le Grand pendant la bataille d'O'ahu.

— Nous le rejoignons ?

Avant qu'ils puissent faire un geste, Kekoa s'était jeté dans le précipice. Horrifiés, ils virent son corps rebondir de rocher en rocher comme une poupée désarticulée, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans une gorge. Theresa poussa un long hurlement et cacha son visage dans ses mains. Farrow la prit dans ses bras.

— C'est injuste ! C'est injuste ! cria-t-elle en s'écartant.

Elle arracha le rosaire de sa ceinture et le jeta par terre.

— Tout cela n'a aucun sens !

Elle déchirait son voile, tirait sur ses manches, pour s'arracher enfin à toutes les entraves dépourvues de sens d'un monde qui l'avait trahie.

— Tout ça est tellement injuste ! Le monde marche à l'envers. Tout est sens dessus dessous ! Pourquoi sommes-nous là ? Mon Dieu, qu'avons-nous fait ? Qu'ai-je fait ?

— Theresa, vous avez accompli des miracles, lui dit Edward en la prenant par les épaules. Vous avez sauvé des vies. Vous avez donné de l'espoir aux gens. Vous m'avez rendu mon fils et démontré que ma mère n'était pas folle.

Il resserra son étreinte.

— Theresa, écoutez-moi !

Mais elle se débattait.

— Theresa ! appela-t-il en agrippant ses poignets. Regardez là-haut !

Levant les yeux, la jeune femme aperçut un somptueux arc-en-ciel en travers du quartier de lune. Elle essuya les larmes qui lui brouillaient la vue et contempla avec ferveur la vision enchanteresse. Mahina est partie. Kekoa aussi. Les derniers de la lignée sont *Alaheo pau'ole* - partis à jamais, se dit-elle. Une certitude l'envahit soudain : cet arc-en-ciel était l'âme du grand chef lui, lui envoyait un signe.

Tournant la tête, elle admira une autre vision ensorcelante : le visage d'Edward Farrow, qu'elle ne reverrait plus après ce soir.

Alors, elle voulut lui dire adieu sans qu'il le sache, afin qu'il ne la retienne pas.

En cette nuit de révélations, elle comprenait subitement quelque chose : elle devait repartir de rien et renaître. Non pas en tant que nonne ou

infirmière, mais en tant que *femme*...

Elle lui offrit donc ses lèvres, qu'il prit aussitôt.

Voile et robe s'enlevèrent avec aisance, puis ce fut au tour de la coiffe et de la guimpe. Ainsi exposée au milieu de cet Eden de fougères et de fleurs, elle se sentait à la fois vulnérable et brûlante.

— Comment... comment se fait-il? balbutiait Edward. Comment pouvez-vous marcher au milieu de ces lépreux, baigner leurs plaies... réduire les fractures et laver les malades, voir ce que personne n'est censé voir hormis les intéressés... comment pouvez-vous assister à toutes ces tragédies, ces inégalités et ces injustices et rester aussi pure, aussi optimiste qu'une enfant?

De ses pouces, il essuyait les larmes qui roulaient sur ses joues, lui-même laissant libre cours à sa peine. Ils s'étreignirent en silence, maudissant chacun l'heure de leur naissance qui leur avait assigné un si funeste destin. Car elle ne pourrait jamais suivre l'homme qu'elle aimait de toute son âme.

Avec douceur, il l'allongea sur l'herbe où ils restèrent enlacés quelques instants, à savourer la nuit enivrante de senteurs et de bruissements harmonieux. De gigantesques fleurs d'hibiscus rouges et jaunes se balançaient au bout de leurs tiges tandis que des feuilles couvertes de rosée oscillaient sous les alizés.

Edward osait à peine la toucher maintenant que son habit encombrant était tombé et que son corps d'ivoire se révélait dans toute sa fragilité.

— Mon Dieu, souffla-t-il. Vous êtes si menue, si pâle.

Un bonnet couvrait encore sa tête. Il le lui retira, exposant à la lueur de la lune une crinière flamboyante, aux boucles épaisses qui tombaient jusqu'aux épaules.

Theresa ferma les yeux. Les mains d'Edward qui effleuraient chaque pouce de sa peau lui arrachaient des soupirs.

Juste cette fois, mon amour, puis je disparaîtrai à jamais de ta vie...

Quel désir ! Quelle douce toiture ! Le monde et tous ceux qui le peuplaient n'existaient plus. Le deuil et le chagrin se diluaient dans cette nouvelle passion, brute, primitive, exaltante.

De la main, elle caressa son torse, joua avec les muscles de ses bras. Il

l'embrassa dans le cou, lui arrachant des gémissements. Elle hoqueta soudain quand il prit ses seins dans ses mains en coupe. Dos arqué, elle s'offrait tout entière.

— Seigneur... gémit-il. Je t'aime tellement. J'ai envie de toi depuis le premier jour.

Et moi de toi...

Autour d'eux retentissait la symphonie d'Hawaï, cris d'oiseaux nocturnes, murmure d'un ruisseau. Theresa passa la main dans les cheveux d'Edward pour amener son visage près du sien. Quand leurs lèvres se touchèrent, elle eut l'impression que le feu de Pele courait dans ses veines. Jamais elle n'avait connu pareille chaleur, pareil désir. En dépit de la fraîcheur, sa peau était couverte de sueur. Elle entendit de loin une plainte lui échapper. Puis une autre. Aucun de ses fantasmes ne l'avait préparée à ça.

Les caresses de sa langue furent une surprise. Mais elle apprenait vite et c'était un professeur patient. Elle répétait chaque geste qui la prenait de court. Jusqu'à ce qu'il porte la main à la source de son désir. Pour lui, alors, elle écarta les cuisses.

Tout cela est tellement bon. Comment peut-on dire que c'est un pêché ? Pourquoi l'interdire ? Les dieux nous ont créés pour ça.

Quand il la pénétra, elle eut le sentiment que c'était la chose la plus naturelle et la plus délicieuse qui soit. En appui sur ses avant-bras, il la ménageait, comme s'il craignait de la briser, mais elle l'attira à elle, pressée de sentir la peau moite de son torse contre ses seins nus. Son souffle brûlant dans son cou lui donna envie de hurler de joie.

Comme il l'emplissait de son sexe dur, d'autres sensations lui firent lever les jambes et les nouer autour de la taille de son amant. Un feulement lui échappa. Elle implorait. *Mon très cher amour, Edward, mon aimé...*

Une vague de pure extase la porta, comme une crête d'écume qui viendrait doucement caresser la plage avant de repartir vers des sommets encore plus vertigineux. Elle crut mourir de cette chevauchée fantastique.

Epuisés, ils reposaient enlacés, goûtant la fraîcheur de la nuit sur leur peau humide. Theresa s'extasiait de la force, de la puissance mais aussi de la tendresse de cet homme. Il gisait, les yeux fermés, le souffle profond. Dormait-il ? Qu'il était beau dans la lumière de la lune ! Elle

laissa errer ses doigts dans ses cheveux, l'embrassa légèrement sur les lèvres. Voilà à quoi ressemblait le mariage : profiter l'un de l'autre en toute intimité et tranquillité, se dit-elle.

— Je t'aime, murmura-t-elle avant de fermer les yeux pour mieux savourer les derniers instants qu'elle passerait avec lui.

Un nuage cacha la lune. La brume envahissait lentement le paysage. Le froid descendait. Edward s'éveilla de sa brève somnolence pour contempler la beauté ivoire lovée contre lui. Elle avait l'air si vulnérable, tellement innocente et désarmée. Pourtant, elle avait tenu tête à l'un des hommes les plus puissants du royaume. Elle avait franchi un cordon de soldats pour clamer son désaccord. Sa fragilité n'était qu'apparente. Elle était plus forte que beaucoup d'hommes de sa connaissance.

— Où que j'aile, mon amour, chuchota-t-il contre sa joue, je vois ton visage dans la lune. J'entends ton rire dans les criques et les ruisseaux. Je vois tes yeux dans les arcs-en-ciel. Tu es ma boussole et mon ancre, le vent qui gonfle mes voiles. Tes profondeurs et tes mystères sont comme l'océan. Tu es le phare dans la tempête. Tu m'as insufflé la vie quand je me croyais mort. Tu m'as donné un but, de la force et de l'espoir. Comment pourrais-je vivre sans toi ?

Elle remua et ouvrit les yeux.

— Serre-moi très fort contre toi, dit-elle.

Il s'exécuta et elle s'accrocha à lui comme si elle allait se noyer.

— Edward, je vais partir à la recherche de la pierre de guérison. Je vais aller sur la Grande Ile et la rapporter.

Il se redressa pour lui jeter un regard où grondait l'orage.

— Le Kilauea est en train de ravager l'île. C'est trop dangereux. Jamie et moi irons la chercher pour toi.

— Vous pouvez m'accompagner tous les deux, bien sûr, dit-elle avec un sourire mélancolique.

— Nous prendrons le vapeur de l'après-midi.

— Très bien.

Sauf que j'aurai pris le précédent, celui de huit heures du matin...

Alors qu'elle observait la course immuable de la lune dans le ciel, Theresa prenait conscience qu'une fois le voile et l'habit tombés, les règles et les clochettes remisées, il ne restait plus qu'une chose: la vérité. Nue sous les étoiles d'Hawaï comme Eve dans le jardin d'Eden, elle reconnaissait la nature de sa mission.

Elle devait apporter l'*ho'oponopono* au peuple de Mahina. Remettre les choses en place. Aller à Hilo toute seule. Trouver la pierre et l'apporter aux lépreux de Molokai.

Il était minuit passé quand Theresa franchit le seuil du couvent. Mère Agnès l'attendait.

— Ma fille, vous vous êtes donnée en spectacle aujourd'hui. A cause de vous, la réputation de notre ordre est entachée. J'ai toléré votre comportement impossible pendant huit ans, mais maintenant, c'est fini. Cette fois, je vous assure que je ne reviendrai pas sur ma décision. Peu importe l'argent que le capitaine Farrow donnera à l'Eglise. Sœur Theresa, vous prendrez le premier bateau pour San Francisco.

— Non, révérende mère. Je pars pour Hawaï, annonça calmement Theresa.

— Pardon ? Je vous interdis de quitter cette maison !

— Ma mère, il y a trente-huit ans de ça, Emily Farrow, sous l'emprise de la grippe, a maudit un groupe d'Hawaïens convertis. Elle leur a dit que le Christ les haïssait. Dans les jours qui ont suivi, ils sont tous morts. Pour apaiser Pele, une grande prêtresse s'est sacrifiée par le feu en marchant dans la lave.

— Doux Jésus, souffla la révérende mère en se signant.

— Je veux ramener la pierre de guérison au peuple de Mahina pour lui redonner espoir et foi dans le futur.

— Mais c'est du suicide ! s'insurgea mère Agnès. On n'entend parler que des terribles tremblements de terre et des flots de lave qui détruisent cette île... Je ne peux pas vous laisser courir pareil danger !

— Je dois y aller, ma mère. Vous savez que j'ai remis en question l'efficacité de nos soins. Peut-être devrions-nous permettre aux autochtones de pratiquer à nouveau les rituels qui les ont préservés des maladies avant que l'homme blanc n'arrive. Avons-nous le droit de leur dire comment mener leur vie ? Si les chrétiens ont recours à la prière pour guérir, pourquoi ne pourrait-il en aller de même pour

l'ho'oponopono ?

— Ce n'est pas la prière qui guérit, c'est Dieu. Et Dieu n'a rien à voir avec les rituels païens. Qui prie sans adresser sa prière à Dieu prie pour rien.

— Comment le savez-vous, ma mère ?

Dans le silence de la nuit, Theresa soutint le regard de la supérieure.

— Depuis huit ans, reprit celle-ci, vous ignorez les règles, faites des pieds de nez à l'autorité, entretenez des secrets, ne suivez que votre instinct quand cela peut être payant, vous luttez contre des désirs charnels - et j'irai jusqu'à dire que vous y avez cédé. Vous êtes une forte tête, comme au premier jour de votre prise de voile. Vous avez la caboche dure. En un mot, vous êtes difficile.

Comme Theresa allait protester, la supérieure l'arrêta de la main.

— Je vous envie, sœur Theresa. Quand vous étiez postulante, je vous enviais déjà, parce que vous saviez ce que vous attendiez de la vie : vous vouliez être infirmière. Dans ce but, vous étiez prête à tout sacrifier. Voyez, j'ai toujours su ce que cela vous coûtait. J'envie aujourd'hui votre courage qui vous fait respecter vos convictions envers et contre tout. Contrairement à vous, je n'ai pas d'imagination, de but ou de vision. J'ai besoin de règles, d'heures scandées et de cloches. J'ai besoin qu'on me dise quoi porter et quand aller prier. Je ne sais pas ce que c'est que d'être un esprit libre et donc d'abandonner cette liberté pour suivre son destin. Agenouillons-nous et prions.

— Ma mère, nous n'avons pas le temps.

— Ma fille, je crains de vous avoir mal accompagnée. Je savais que vous luttiez avec votre conscience et j'aurais dû vous aider. Pardonnez-moi, s'il vous plaît.

— Ma mère, vous n'auriez rien pu faire. Du jour où mon père m'a laissée au couvent de San Francisco, j'ai été une sorte d'étrangère. D'une certaine façon, je vous ai déshonorées, vous et mes sœurs, car j'ai vécu dans le mensonge. Je dois beaucoup à l'ordre. Il m'a acceptée, nourrie et blanchie, offert un toit. Il m'a formée au-delà de tout ce que j'aurais pu trouver ailleurs. Avec votre accord, je continuerai donc à servir cette communauté en tant que laïque.

— Que dites-vous ?

— Que je n'ai pas rejoint l'ordre pour servir Dieu. Cela fait huit ans que cette contradiction pèse sur ma conscience. Je ne puis porter plus longtemps les symboles de la vocation sacrée. Ce serait de l'hypocrisie et un manque de respect envers la congrégation. Or, mère Agnès, j'ai beaucoup d'estime pour vous ainsi que pour mes sœurs. Je ne souillerai pas votre confiance par des secrets et des mensonges...

— Songez à ce que vous faites ! s'écria la révérende mère alors que Theresa entreprenait de retirer l'anneau à son doigt. Vous allez briser vos vœux solennels...

— Pardonnez-moi, ma mère. La congrégation accomplit des choses remarquables, mais on peut faire tellement plus. Les livres de Florence Nightingale m'ont ouvert les yeux. Vous ne voyez pas l'intérêt d'expérimenter ses méthodes novatrices, alors que je crois, moi, qu'il faut les suivre. J'ai la conviction que je peux offrir beaucoup plus. Malheureusement, au couvent, je suis limitée. Or je ne peux tourner le dos à ceux qui sont dans le besoin.

Sous le regard chagriné de mère Agnès, elle ôta son alliance, son rosaire et son habit. Une fois qu'elle en eut fini, elle se tint bien droite dans sa combinaison blanche, ses boucles rousses tout emmêlées.

— Theresa n'est plus. Je ne suis pas digne de porter ce nom. Je suis à nouveau Anna.

Elle alla prendre une robe à sa taille dans un sac de vêtements donnés par les paroissiens pour les pauvres. Elle l'enfila et boutonna le corsage, qui avait perdu les boutons du haut.

Mère Agnès pleurait. De tristesse ou de joie, elle n'aurait su le dire, mais la transformation de Theresa en Anna l'avait profondément émue.

— Mon enfant, soyez extrêmement prudente. Des soldats sont venus ici ce soir avec un mandat d'arrêt contre vous. Ils vous cherchent.

— Merci, ma mère. Je ferai attention. Il me reste encore à écrire quelques lettres avant de prendre le vapeur. Dans mes affaires, vous trouverez un livre de Thoreau. Pourrez-vous veiller à ce qu'il soit retourné aux Farrow, s'il vous plaît ?

— J'y veillerai. Et je prierai pour votre retour, dit mère Agnès avec des trémolos dans la voix.

Pour la première fois, elle étreignit Anna et l'embrassa légèrement sur

la joue. En la voyant se retirer avec lassitude, la jeune femme songea au destin. A toute la chaîne d'événements qui avait conduit à cette soirée-là.

Nos actions ont des conséquences dont nous sommes loin d'avoir conscience, se dit-elle une fois assise à la table du petit salon. Qui sait quelles répercussions aura la pierre de Lono, si jamais je la trouve?

Le port bourdonnait déjà d'activité en dépit de l'heure matinale. Des passagers débarquaient, d'autres embarquaient en fanfare, sans oublier les cargaisons qu'on chargeait ou déchargeait, les ordres aboyés par les officiers. C'était la ruche habituelle.

Anna savait vers quel embarcadère se diriger pour prendre le caboteur. Elle avait fait très attention à ne pas croiser de soldats pendant son trajet jusqu'au port et, à présent, elle scrutait le quai, l'esprit relativement tranquille, car ils recherchaient une religieuse, pas une jeune femme en robe bleu pâle, au col entrouvert et au corsage ajusté.

Une fois au bateau, elle eut la surprise de trouver Edward qui l'attendait, l'œil malicieux, au pied de la passerelle. Le sourire de Farrow s'évanouit néanmoins devant la tenue d'Anna.

— C'est de ma faute ?

— Non, Edward. J'ai émergé d'un rêve. Un très long rêve. J'ai fait la paix avec Dieu. Mon propre *ho'oponopono*.

— Anna, je viens avec toi. Et pas de « mais » ! Je sais où nous pourrions trouver la grotte : près de la coulée de lave de 1830.

— Edward, mère Agnès m'a dit que tu avais donné de l'argent à l'Eglise pour me garder à Hawaï. C'est vrai ? lui demanda-t-elle alors qu'il montait à bord.

— Elle n'était pas censée aborder le sujet, mais, oui, c'est vrai. J'aurais remué ciel et terre pour te faire rester ! Cela avoué, je suggère que nous nous dépêchions. Je crains qu'avec l'activité volcanique des derniers jours la grotte n'existe plus. Elle a pu s'effondrer ou être ensevelie.

— Prions pour que ce ne soit pas le cas !

Ils gravirent les derniers mètres de la passerelle en courant, main dans la main. Mais alors qu'ils atteignaient le pont, une voix autoritaire se

fit entendre :

— Arrêtez-vous tout de suite !

Le docteur Edgeware fendait la foule avec ses gardes rouges.

— Vous ! cria-t-il, le doigt pointé sur Anna. Je pensais bien que vous tenteriez de fuir. Mais vous devriez savoir depuis le temps que j'ai des yeux partout. Descendez donc, jeune demoiselle, vous êtes en état d'arrestation.

Anna ne bougea pas d'un pouce, fixant le ministre d'un air plus résolu que jamais. Interloqué, ce dernier fronça les sourcils devant sa tenue.

Sur le pont, un homme en uniforme se fraya un chemin au milieu des indigènes entourés de leurs cochons, de leurs chiens et de cages à poulets.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Nous avons un horaire à respecter. Il faut lever l'ancre.

— Levez l'ancre, alors, lui dit Edward.

— Ne bougez pas ! hurla Edgeware dont le visage virait au rouge. J'ai un mandat d'arrêt contre cette femme !

Hiératique, Anna continuait de le défier depuis le pont, tel un ange vengeur auréolé d'une chevelure flamboyante.

Se balançant d'un pied sur l'autre, Edgeware regarda autour de lui avant de reporter son attention sur la jeune femme. Avec le corsage qui soulignait la courbe de ses seins et le creux de sa taille, le vent qui plaquait sa robe sur ses hanches, elle n'était plus une nonne servile et sans formes, mais une *femme*.

Il en restait sans voix. Au point qu'il ne réagit pas quand les dockers retirèrent la passerelle et que les marins remontèrent les amarres. Les machines ronronnèrent, la cheminée cracha un panache de fumée et les hélices se mirent à tourner.

Debout sur le pont, Edward et Anna regardèrent sans dire un mot la silhouette du docteur rapetisser de seconde en seconde tandis que le vapeur prenait le large.

— Mon Dieu ! s'exclama Farrow, debout à la proue du *SS Bird of Paradise*.

Devant eux se dressait la Grande Ile, plus ou moins masquée par d'énormes volutes de vapeur qui s'élevaient de la mer, à l'endroit où la lave en fusion coulait dans l'océan. L'air était saturé des fumées et des gaz lâchés par le volcan. Tout le long de la côte, les villages étaient en feu.

Comme ils entraient dans la baie d'Hilo, secouée par une forte houle, ils aperçurent sur le quai une foule de gens chargés de paquets et de baluchons, qui réclamaient à grands cris de partir.

Alors que les débardeurs attachaient les amarres, de solides marins armés de gourdins tenaient la populace à distance pendant qu'un homme corpulent en manches de chemise apostrophait les habitants d'Hilo du haut de sa caisse.

— C'est Clarkson, dit Edward. Il est responsable du débarcadère, comme son grand-père du temps de ma mère.

— Ohé ! cria Clarkson au *Bird of Paradise*. Combien pouvez-vous en prendre ?

— Six ! Et aucun animal ! répondit le second.

La passerelle abaissée provoqua un mouvement de foule que Clarkson stoppa net en tirant en l'air.

— Seulement ceux qui peuvent payer ! hurla-t-il. Et nous ne prenons que les pièces !

— Le saligaud, il profite de la panique, marmonna Edward alors qu'il débarquait en compagnie d'Anna. Ce que ces pauvres hères ne savent pas, c'est qu'ils devront repayer une fois à bord.

Supplications et lamentations retentissaient sur le quai. Les mères

soulevaient leurs bébés dans l'espoir de passer en priorité. Un vieil homme en béquilles tentait de négocier. Mais seuls ceux qui pouvaient verser la somme en espèces sonnantes et trébuchantes étaient autorisés à monter rejoindre la passerelle.

Les six chanceux une fois à bord - deux hommes et quatre femmes *kanakas* -, le navire appareilla immédiatement, de peur d'être pris d'assaut par la foule désespérée. Le capitaine avait prévenu Edward: les escales seraient très courtes en raison des risques d'abordage à quai. La seule vraie halte se ferait à la pointe sud de l'île, la moins peuplée, afin de se ravitailler en eau potable et en bois pour les machines.

— Cela fait presque vingt ans que je ne suis pas venu. Depuis la mort de mon père et le déménagement de nos bureaux à Honolulu. Ça a bien changé, mais Clarkson saura où nous pourrions trouver des chevaux, dit Farrow tout en se dirigeant vers l'agent portuaire qui comptait son argent.

Ce dernier n'en crut pas ses yeux.

— Mais qui voilà ! Le capitaine Farrow ! Ça fait un bail, monsieur !

— Nous avons un besoin urgent de chevaux, dit Edward.

— Le plus simple, c'est Jorgensen. Il est en haut de la rue, si son écurie tient encore debout. Quand les secousses ont commencé, la plupart des bêtes ont pris peur et ont fui. Impossible de remettre la main dessus. Où voulez-vous aller? demanda-t-il en dévisageant ouvertement Anna.

— Au sud, dans la forêt de Kahauale'a.

L'information arracha un long sifflement au filou.

— C'est un coin plutôt dangereux. Un peu trop près du cratère... Vous allez sauver quelqu'un?

— On peut dire ça.

— Je vous le déconseille. Ça remue pas mal là-haut. On ne compte plus les nouvelles cheminées, pire que des siphons d'évier. Ça vous avale en un rien de temps.

La confusion la plus totale régnait en ville. Des gens, choqués, marchaient sans but, d'autres cherchaient leurs proches ou leurs bêtes.

De nombreuses maisons en bois s'étaient écroulées, laissant leurs occupants sur le trottoir avec pour seule protection des couvertures. En centre-ville, un camp de fortune accueillait les sans-abri. Des missionnaires leur offraient vêtements, nourriture et couchage.

L'écurie de Jorgensen était encore là, mais son propriétaire, un immigré d'une soixantaine d'années, était tellement secoué que Farrow mit plusieurs minutes à se faire comprendre.

— Un cheval ? s'étonna l'homme en clignant des yeux comme une chouette. Il ne m'en reste qu'un. Les autres se sont enfuis dès la première secousse. Heureusement que ma femme est en visite chez sa sœur à O'ahu. On dit que l'île va s'enfoncer dans la mer !

— Un cheval, s'il vous plaît ? Nous sommes pressés.

— Oui, oui. Bien sûr.

Le vieil homme entreprit de seller la jument. Il se mit à fourrager dans le chaos engendré par le tremblement de terre et finit par trouver une bride qu'il tendit à Edward.

— Ça a commencé en pleine nuit. La lave a jailli d'un coup à Kahuka, puis elle a dévalé vers la mer. Il paraît qu'une faille d'un kilomètre s'est ouverte. Elle dégorge de la roche en fusion qui s'étalerait sur presque deux kilomètres ! Elle en projette aussi dans les airs, ce qui met le feu aux forêts.

Il donna le mors à Anna.

— D'après ce que j'ai entendu dire, la coulée s'est scindée en une multitude de rivières dans la plaine, le flot principal se dirigeant vers la mer, brûlant au passage une ferme et ses trente têtes de bétail. Heureusement, la famille avait pu fuir à temps. Puis les tremblements de terre ont commencé...

A cet instant précis, une réplique se fit sentir.

— Ah ! Non ! Pas encore ! s'écria Jorgensen.

— Nous devons nous dépêcher, dit Edward en aidant le loueur à fixer la sangle ventrale.

Une fois le cheval prêt, il attacha son sac au pommeau et se mit en selle. Il hissa ensuite Anna derrière lui et ils quittèrent la ville au grand galop.

D'agricole, le paysage se fit rapidement plus sauvage. Il n'y avait plus d'habitations et la végétation devenait plus dense. A droite, par-delà la jungle, s'élevaient des colonnes de fumée et de gaz tandis qu'à gauche l'océan bouillonnait toujours. Edward arrêta leur monture.

— Le ventre de Pele est quelque part par là, dit-il en pointant la lisière d'une forêt si touffue qu'on aurait dit un mur impénétrable.

— D'après la description de Mahina, il se trouverait du côté de la coulée de 1830. Nous n'avons qu'à la localiser et fouiller les alentours.

Le sol trembla fortement, provoquant l'envol de centaines d'oiseaux rouges et bleus qui fuyaient la forêt en direction de la côte.

— Accroche-toi ! cria Edward en talonnant leur jument.

Ils plongèrent tête baissée entre les arbres. Les branches, les feuilles tranchantes et les lianes leur fouettaient le visage et le corps. Par terre affleuraient des blocs de basalte, tantôt camouflés par les fougères, tantôt apparents dans les clairières où résonnaient les sabots. Dans certains espaces découverts pointait une végétation nouvelle : de jeunes pousses et les *'ohelo* qui donnaient les baies sacrées de Pele. La lave détruit mais régénère aussi, se dit Anna.

Tout à coup, le sol céda sous eux, tel un creux de vague dans une tempête. Une pluie de rochers s'abattit tandis que la terre se fissurait. Une horde de sangliers affolés faillit les renverser, au grand dam d'Edward, qui eut toutes les peines du monde à maîtriser son cheval.

Une fois le calme revenu, ils continuèrent d'avancer, plus lentement cette fois à cause de la densité des ohia. Ces derniers étaient en fleur et offraient un saisissant contraste avec l'atmosphère de fin du monde. Lorsqu'une nouvelle secousse survint, la jument se cabra.

— Nous devons l'abandonner ! hurla Edward pour couvrir le vacarme du tremblement de terre.

Ils descendirent, décrochèrent le sac à dos de Farrow et libérèrent leur monture, qui partit sans demander son reste.

— Elle retrouvera son chemin toute seule.

Ils poursuivirent à pied leur ascension, sur un sol qui devenait moussu et toujours plus instable. Autour d'eux, les arbres ployaient, comme tordus par un coup de vent violent. A quelques centaines de mètres, un geyser de lave projeta dans l'air une ribambelle de cailloux et de

rocs. Edward tira Anna sous un banyan aux branches solides.

De là, ils virent avec horreur l'océan se retirer subitement très loin avant de revenir sous la forme d'une gigantesque vague qui engloutit tout sur son passage.

Abandonnant leur abri de fortune, tous deux se mirent à courir dans un paysage apocalyptique. Prise de convulsions, la terre s'ouvrait, s'entrechoquait, se déformait. La végétation chancelait. L'odeur de soufre se faisait de plus en plus forte. A un moment, Anna perdit l'équilibre. Edward la rattrapa et la guida, toujours plus haut. Ils tenaient à peine debout tant les secousses étaient violentes.

Enfin, ils débouchèrent à l'endroit où la rivière de lave prenait sa source. C'était une gigantesque fissure, qui vomissait quatre fontaines ardentes au jet continu. Cette vision les figea d'horreur. Il faisait tellement chaud que les plantes alentour se flétrissaient et s'embrasaient.

— Nous n'y arriverons pas ! cria Edward lorsque des projections de lave tombèrent non loin d'eux.

Comme pour lui donner raison, un nouveau soubresaut abattit un lehua géant dont le faîte s'écrasa à quelques centimètres de leurs pieds.

— Il faut partir, insista Farrow en essayant de se tailler un chemin entre les branches avec son couteau de chasse.

Anna l'observait, l'esprit ailleurs. Cette odeur de soufre, ces fumerolles, la chaleur insoutenable, la terre frémissante... c'était la demeure de Pele. Il fallait l'honorer selon les anciens usages. Mais quels étaient-ils ? Si seulement elle pouvait se rappeler... Mahina lui avait montré.

Concentrée, Anna laissa les souvenirs remonter. Elle étendit les bras, rejeta la tête en arrière, aussi gracieuse qu'un cygne. Visage tourné vers le ciel, yeux clos, elle entonna le chant sacré d'une voix haut perchée :

— *Aloha mai no, aloha aku... o ka huhu ka mea e ola 'ole ai... E h'oi, e Pele, i ke kuahiwi, ua na ko lili... ko inaina...*

Dès les premières notes, Edward s'était retourné. Il reconnaissait cette mélodie et la posture : Mahina pratiquait souvent ce rituel. Médusé, il contemplait sa compagne qui se mouvait au gré de paroles qui

gagnaient en puissance. Elle frappait dans ses mains pour ponctuer sa mélodie, bougeait avec une fluidité qui rappelait celle des danseuses les plus expérimentées. Il était stupéfié par la perfection de ses modulations et de son intonation, l'harmonie de ses gestes. Mahina l'avait-elle initiée en secret ?

Après s'être accroupie, bras tendus vers le sol, doigts effleurant et tapotant les rochers, Anna se tut. Elle rouvrit les yeux et se redressa lentement. Le sol avait cessé de trembler.

— Vite, lui dit Edward. Nous pouvons encore grimper.

Ils enjambèrent les branches cassées, se frottèrent à une végétation coupante avant de trouver enfin la coulée de lave recherchée. Ce spectacle de désolation était plutôt inattendu au beau milieu d'une forêt tropicale. Pas un buisson, pas un arbre, pas un brin d'herbe ne rompait la masse noire du basalte. Voilà où s'était sacrifiée Pua.

— La grotte doit être quelque part par là.

Ils avancèrent à l'orée de la forêt, gardant le champ de lave sur leur gauche. Par-ci, par-là, Anna apercevait au milieu des roches basaltiques des taches de vert, îlots de verdure épargnés par la lave qui s'était contentée de les encercler. Leur arriverait-il la même chose ? Seraient-ils cernés par la roche en fusion, incapables de fuir ?

Leur progression les amena à une petite clairière, véritable écrin de fraîcheur avec sa mousse et ses fougères couleur émeraude. Au bout se dressait une sorte de monticule à moitié caché par les arbres, orné de buissons en fleurs et de plantes grimpantes.

— Cela pourrait être l'arrivée d'un ancien tunnel de lave, dit Edward, qui entreprit d'en dégager l'entrée.

— Est-ce la bonne grotte ?

— Elle correspond en tout cas à la description de Mahina : un boyau assez large pour qu'un homme puisse se mouvoir sans se baisser. J'espère que les parois sont solides.

— Il n'y a plus de répliques.

Edward tendit l'oreille et sourit.

— Quoi que tu aies fait, Pele a apprécié. Pour l'instant, du moins. Nous ferions mieux d'y aller avant qu'elle ne se réveille.

Il sortit une lanterne de son sac et l'alluma avant de s'engager avec prudence dans la grotte. A l'intérieur, il faisait froid et humide. Leur lumière suffisait à peine à éclairer leurs pas, mais au moins ils pouvaient avancer de front.

— D'après Mahina, la pierre de Lono est un grand rocher de basalte, taillé et poli, dont la forme est assez explicite, dit Anna.

— En effet, confirma Edward, qui éclairait une sorte de niche naturelle où trônait l'idole.

— Mahina a aussi précisé qu'il y avait autre chose. Quelque chose de *kapu* qu'elle n'était pas supposée voir.

Edward promena la lanterne le long des murs, de la voûte et du sol.

— Je ne vois rien.

— Et là-bas ?

Ils s'enfoncèrent davantage, jusqu'à une sorte de crevasse dans la paroi.

— Le *kapu* absolu, murmura Anna.

Edward approcha la flamme dont la lueur vacillante révéla des ossements et des objets : les restes d'un manteau de plumes jaunes, un heaume incurvé, des lances, une idole en bois.

— Grands dieux, souffla Edward. Ce serait...

— Le corps de Kamehameha. Kekoa était l'un des jeunes guerriers qui avaient emporté la dépouille du grand roi en pirogue pour l'enterrer dans un lieu secret afin que personne ne puisse voler son *mana*.

— *Ka iwi kapu* : les ossements sacrés, murmura Edward, abasourdi de se trouver en présence du plus légendaire héros d'Hawaï, le roi Kamehameha le Grand.

Soudain, Pele se réveilla. Des blocs se détachèrent de la voûte dans un grondement de tonnerre. En quelques secondes, la grotte fut partagée en deux. Quand la poussière retomba, ils virent qu'ils étaient bel et bien coincés.

— Tu es blessée ! s'exclama Edward à la vue du front ensanglanté d'Anna.

— Ce n'est rien : juste une éraflure, le rassura-t-elle en déchirant un poignet de sa manche pour s'en faire un tampon. Comment allons-nous sortir d'ici ?

Edward examina avec soin l'empilement de rocs qui les séparait de la pierre de Lono et de la sortie.

— Je ne vois qu'une solution, dit-il en montrant les blocs les plus imposants. C'est de déplacer un de ceux-là pour dégager un passage. L'ennui, c'est qu'ils ne bougeront pas d'un pouce.

Il essuya la poussière et la sueur qui maculaient son visage. Le temps s'étira quand tout à coup :

— Archimède ! s'écria-t-il.

— Pardon ?

— C'est un savant grec de l'Antiquité, qui a dit :

« Donnez-moi un point fixe et un levier et je soulèverai le monde. » Le levier amplifie la poussée, donc tout ce qu'il nous faut, c'est...

Il disparut tout à coup dans la crevasse, où il fourragea un instant avant d'en ressortir, armé d'un long bâton.

— La lance du vieux roi. En excellent état. C'est d'ailleurs surprenant ! Les Hawaïens croient que le *mana* d'une personne se retrouve dans ses possessions. Si c'est le cas, nous devrions bénéficier de toute la puissance de Kamehameha. Ne manque plus que le pivot, ce qui devrait être assez facile...

Une nouvelle secousse fit trembler la grotte. Le défunt souverain protestait-il face à l'usage impie qu'on allait faire de sa lance ou marquait-il au contraire son approbation ?

Posant la lanterne, Edward sélectionna un rocher qu'il plaça devant le bloc à basculer. Armé de la lance, il fit plusieurs essais afin de trouver la meilleure prise. Une fois localisée, il glissa la pointe de la lance sous le bloc et appuya sur le manche.

Rien.

Il réitéra son geste jusqu'à en avoir les veines saillantes. Toujours rien.

Anna vint alors à son secours et y mit toute sa force. A eux deux, ils parvinrent à faire rouler le rocher, libérant un passage juste assez

grand pour atteindre l'autre côté de la grotte en rampant.

Là, une mauvaise surprise les attendait : la pierre de Lono avait disparu, enfouie sous les décombres de la voûte. Les secousses avaient repris, impulsant la même sensation que la houle en mer. De nouveaux blocs se détachaient, donnant lieu à un flot de poussière. Malgré tout, ni l'un ni l'autre ne renoncèrent. Il fallait trouver l'idole, coûte que coûte !

— La voici ! cria Edward. Elle est intacte !

Anna écarta le dernier rocher tandis qu'Edward dégageait le phallus de lave avec douceur. Ils n'eurent pas le temps de se réjouir tant le tremblement de terre gagnait en magnitude.

— Vite ! hurla Edward en emportant la pierre.

Dans une course effrénée et non sans trébucher à plusieurs reprises, ils gagnèrent l'air libre. A peine étaient-ils sortis que la grotte s'effondrait totalement.

Anna se tenait sur la terrasse, à côté de la longue-vue de Farrow. Elle ne scrutait pas la mer mais le palais royal, où Edward avait passé les quatre derniers jours en conférence privée avec le roi et les quelques *ali'i* encore vivants. Elle l'attendait avec un peu d'appréhension, car l'avenir était incertain.

Redescendus vaille que vaille à Hilo, ils avaient embarqué en y mettant le prix sur un vapeur bondé, mais ne s'étaient liés avec personne, trop soucieux qu'ils étaient de protéger leur précieux trésor. Epuisés, à moitié sourds, ils avaient peu parlé pendant le trajet. A peine arrivés à Honolulu, Edward lui avait offert l'hospitalité - où serait-elle allée sinon ? - mais ils s'étaient très peu vus depuis. Qu'allait-il se passer ?

Elle l'aperçut enfin dans King Street. Cachée par son chapeau, son expression était indéchiffrable. Qu'avaient donné les discussions sur la pierre de Lono ? Farrow plaidait pour qu'elle soit transférée aux lépreux de Molokai, mais certains voulaient plutôt l'exposer au palais.

Anna se précipita au rez-de-chaussée. Elle arriva à la porte d'entrée en même temps qu'Edward.

— Alors ?

Il avait l'air grave, mais à peine eût-il retiré son couvre-chef qu'un

sourire illumina ses traits.

— Ils ont accepté que nous apportions la pierre à Molokai !

— Oh, Edward ! C'est fantastique !

— En effet, dit-il d'une voix calme tout en la retenant captive de son regard.

Un frisson d'excitation parcourut le corps d'Anna. Ils n'avaient pas reparlé de leur nuit d'amour au pied du mont Pali. A l'époque, elle s'était dit que ce serait sa seule et unique étreinte avec lui. Mais maintenant...

— Anna. Viens avec moi, dit-il en lui prenant la main. J'ai quelque chose à te dire.

Ils traversèrent son bureau pour rejoindre la véranda emplies de fleurs et de parfums tropicaux.

— Douce Anna, les mots ne suffisent pas à exprimer la profondeur des sentiments qui habitent mon cœur. Dire que je t'aime semble dérisoire. Il n'y a pas de terme assez fort pour décrire ce que je ressens.

— Il existe un mot, répondit-elle. C'est « *Aloha* ».

Elle le prononça comme Mahina et Kekoa, en expirant profondément et en allongeant la voyelle du milieu, ce qui transformait ce mot en pur amour.

— *Aloha*, répéta-t-il.

Il mit alors un genou à terre et prit sa main.

— Anna Barnett, tu es l'amour de ma vie. Sans toi à mes côtés, je ne pourrai plus fouler le sol de cette terre. Epouse-moi. Deviens Mme Anna Farrow et partage ma vie. Je promets de tout faire pour te rendre heureuse.

— Cher, cher Edward : oui !

Farrow se remit debout d'un bond et l'enlaça pour mieux l'embrasser. Ce fut un long baiser, profond et langoureux. De quoi embraser leurs corps. Enfin, Edward s'écarta, les yeux étincelants.

— Anna, je suis le plus heureux des hommes ! Quand je pense à tout

ce que nous allons faire, aux pays que nous allons visiter ! Le monde n'attend que nous !

Elle en frissonnait de plaisir anticipé, rien que d'imaginer toutes les possibilités qui s'offraient à eux.

— Mais d'abord, Molokai... dit-elle.

Ils avaient embarqué avec Jamie sous les acclamations d'une foule compacte, venue exprimer son adhésion à ce voyage : la pierre de Lono devait être remise aux lépreux. Edward et Anna avaient en revanche gardé le secret le plus total quant à la dépouille de Kamehameha le Grand. Il fallait que sa tombe demeure un mystère afin de préserver son *mana*.

Ils touchaient enfin au but. Devant eux se déployait la face orientale de la péninsule de Kalaupapa, sur la côte nord de Molokai : une baie où aucun navire ne jetait jamais l'ancre, où aucun embarcadère ni aucune douane n'avait été construit. On n'apercevait même pas de canots. La plage en croissant de lune et sa petite vallée étaient enchâssées entre de hautes falaises surplombées de pics embrumés.

Des silhouettes émergeaient d'abris précaires pour se rassembler sur le rivage rocheux où viendraient s'échouer les caisses de vivres.

Farrow, Anna et Jamie prirent place à bord d'un des canots chargés de fournitures. Les marins souquèrent ferme jusqu'à la plage, où ils tirèrent les embarcations avant de commencer à décharger.

Ils s'activaient sous les yeux d'une foule silencieuse. Les exilés se trouvaient à différents stades de la maladie : certains étaient horriblement défigurés, d'autres avaient l'air encore sains. La plupart portaient des chiffons autour des mains et des pieds, parfois du visage. Il y avait des vieillards et des fillettes. Quelques femmes tenaient des bébés dans leurs bras.

— Quel endroit ! s'émut Anna, tandis que le vent descendait en sifflant le long des parois rocheuses.

Soudain, les spectateurs s'écartèrent pour laisser passer une haute silhouette reconnaissable entre toutes dans son *muumuu* d'un bleu éclatant, ses cheveux blancs voletant tels des lambeaux de gaze.

— Aloha ! s'écria Mahina en ouvrant les bras.

Elle étreignit son gendre et son petit-fils, la vue brouillée par des

larmes de joie.

— Keleka ! s'exclama-t-elle, confondue devant l'apparence de la jeune femme.

— Ce n'est plus Theresa, mais Anna à présent.

— Anna ? On dirait un nom hawaïen, remarqua la géante avec un sourire. Et tu as des cheveux ! Tu es très jolie.

Edward, qui observait l'attroupement de malades, remarqua la façon dont ils regardaient les caisses débarquées.

— Comment cela se passe-t-il, mère ? dit-il.

Il ne souhaitait pas aborder avec elle la question de Kekoa. Elle portait déjà suffisamment de choses sur ses épaules.

— Avant, très mal. Les *Haoles* jetaient nous par-dessus bord. Les caisses aussi. Avant, les gens se battaient pour la nourriture. Seulement les plus forts mangeaient. Les autres avaient très faim. Mais Mahina est là et ils écoutent, car je suis une *ali'i*. Depuis, c'est la paix.

— Mère, je vais vous envoyer de quoi construire de vraies maisons. Vous recevrez aussi régulièrement de la nourriture et des vêtements. Quant aux nouveaux venus, ils seront amenés jusqu'à la plage en canot. Ils n'auront plus besoin de nager. Mais en attendant, j'ai un cadeau pour toi...

Mahina écarquilla les yeux devant l'objet qu'il sortit d'un sac. Son visage exprima un tel ravissement qu'Edward en fut tout retourné.

— Vous avez trouvé, murmura-t-elle. Dans la grotte de Pele. Vous avez trouvé la pierre de Lono. Maintenant, mon peuple peut guérir.

Edward se tourna alors vers les marins qui avaient regagné les canots et leur ordonna d'ouvrir les caisses, mais aucun ne bougea. Tous jetaient des regards anxieux en direction des lépreux. Mahina intervint :

— Ils ne doivent pas venir près des malades. Tu pars, mon fils. Toi, Anna et mon petit Pinau. Vous ne devez pas venir près de nous. Mahina va ouvrir les caisses et distribuer.

— Mère, pourquoi ne repars-tu pas avec nous ?

Mahina secoua la tête.

— Quand Mika Emily et Mika Kalono arrivent à Hilo, Pua veut être leur amie. Elle apprend à lire et écrire. Elle prie Jésus. Mais Mika Kalono dit qu'il faut prier Jésus, et plus les autres dieux. Seulement, où vont les dieux si nous ne prions pas pour eux ? Alors nous gardons les anciens dieux et Jésus. Mais Mika Kalono n'est pas content. Alors Pua reste avec son peuple et parle aux *Kanakas* des anciens dieux. Maintenant, avec le pouvoir de Lono, nous allons guérir. Je vais construire un *heiau* sacré et le peuple va commencer à guérir.

La géante contempla un instant l'idole de lave polie qu'elle serrait dans ses bras avant de reporter son attention sur Farrow.

— J'ai le souvenir de Mika Emily jeune. Très belle. Pua et elle sont amies. Pua aide pour ta naissance et elle met toi sur l'autel de Lono pour une bénédiction. Je suis désolée pour Mika Emily. Je pardonne à Mika Emily, dit-elle, la voix chargée d'émotion.

Elle étreignit chacun d'entre eux avec affection.

— *Mahalo* pour le cadeau de Lono. Le sacrifice de Pua ne pas être oublié. Je vais dire au peuple son sacrifice et la grande *kahuna* va devenir légende. Avec la pierre de guérison, Hawaï'i Nui n'est pas fini. Les *Kanakas* vont vivre beaucoup de générations, dit-elle encore.

Comme le vapeur s'éloignait de cette côte inhospitalière, Jamie demanda :

— Croyez-vous vraiment que la pierre de Lono les guérira ?

— A défaut, elle leur apportera au moins l'espoir, répondit Anna.

Tous trois se tenaient debout à la proue, tournés vers le vaste océan et le vent gorgé de soleil. Comme souvent, tout restait à écrire, mais ils avaient chacun de solides atouts, à commencer par leurs racines : Edward Farrow, fils d'une courageuse missionnaire et d'un capitaine au long cours, homme de convictions et visionnaire; Jamie, dont le sang portait le patrimoine des anciens rois et guerriers hawaïens mêlé à la robustesse des gens de mer ; et Anna, fille de pionniers courageux, qui avaient traversé un continent entier au péril de leur vie pour se construire une nouvelle existence sur la côte ouest américaine.

L'avenir leur appartenait. Jamie voyait le sien dans le droit et en politique. Quant à son père, il imaginait déjà toutes les innovations qu'il allait introduire dans l'archipel : le télégraphe, les machines à vapeur, les hôtels touristiques. Mais le progrès ne faisait pas tout. Grâce à Anna, il avait élargi son horizon. Il allait désormais militer en

faveur d'une plus grande reconnaissance des droits des Hawaïens. Il songeait déjà à faire campagne en vue d'abroger les lois interdisant le *hula* et les autres rituels traditionnels. Il voulait aussi destituer Edgeware de son ministère pour faute inqualifiable et négligence envers le bien-être des autochtones. Mais il y avait surtout Anna, sa fiancée, qui lui avait rappelé qui il était et qui avait apporté magie et amour dans sa vie. Avec elle, le futur s'annonçait radieux.

Anna aussi avait des projets. Elle était désormais libre de développer son expérience d'infirmière. Elle comptait ouvrir une école d'infirmières pour jeunes Hawaïennes. On y enseignerait ce qu'elle avait appris non seulement chez les religieuses mais aussi dans les livres de Florence Nightingale. Elle rencontrerait également les guérisseurs d'O'ahu et de la Grande Ile dont Mahina lui avait donné les noms afin d'apprendre auprès d'eux de nouveaux remèdes *kanakas* et de compléter de cette façon son savoir. Son école proposerait ainsi les trois volets de la médecine présents dans ces îles.

Derrière eux, Molokai rapetissait, petite émeraude nimbée d'arcs-en-ciel, posée sur l'océan scintillant de mille feux. Mahina avait su pardonner à Emily.

Anna glissa sa main dans celle d'Edward. L'habituel frisson la parcourut : elle avait hâte que l'avenir commence.

Note de l'auteur

Après 1868, trois monarques se succédèrent sur le trône hawaïen jusqu'au coup d'Etat de 1893, organisé sans effusion de sang par les hommes d'affaires qui tenaient l'Assemblée. Sous la pression, la reine Liliuokalani accepta d'abdiquer pour un gouvernement provisoire qui proclama la république d'Hawaï. En 1898, la république recevait le statut de territoire américain avant de devenir, en 1959, le cinquantième Etat de l'Union.

Aujourd'hui, le mouvement pour la souveraineté d'Hawaï considère l'annexion de l'archipel comme illégale. Il milite pour l'autodétermination et un gouvernement des îles indépendant.

La colonie de Molokai est désormais site historique et lieu de pèlerinage.

En 1873, le père Damien, prêtre belge, s'était en effet porté volontaire pour travailler avec les lépreux. Sur place, il avait fait construire une église et des maisons, apportant aux malades soutien spirituel et traitements médicaux, s'occupant également des inhumations, jusqu'à ce qu'il meure lui-même de la lèpre en 1889, à l'âge de quarante-neuf ans. Peu avant sa disparition, il avait été rejoint par mère Marian Cope et deux autres franciscaines, qui poursuivirent son entreprise.

Depuis, le père Damian et mère Cope ont tous deux été canonisés, d'où la venue dans l'île de nombreux catholiques.

En 1873 également, un physicien norvégien, Gerhard Hansen, identifia la bactérie à l'origine de la lèpre, dorénavant aussi appelée maladie de Hansen. Personne ne peut expliquer pourquoi certaines personnes l'attrapent et d'autres non. On ne connaît toujours pas son mode de transmission, mais au moins, les médicaments modernes permettent de la juguler.

Le Kilauea est en activité depuis la préhistoire. La plupart de ses éruptions ont été identifiées et datées. Celle de 1868 a été déclenchée par un tremblement de terre d'une magnitude estimée à 7,1, qui causa de terribles glissements de terrain et des tsunamis, à l'origine de nombreuses pertes humaines. Le réveil le plus récent remonte à 1983. Depuis, le volcan crache de la lave tous les jours.

Le déclin démographique de la population autochtone continue inexorablement. Entre cinq cent mille et un million d'individus sous Kamehameha le Grand, les Kanakas pure souche ne seraient plus que huit mille à l'heure actuelle. Ce déclin démographique serait en partie dû à l'introduction de maladies exogènes ainsi qu'aux mariages interethniques, consécutifs notamment aux importantes vagues d'immigration (Japonais, Philippins, Portugais) qui eurent lieu à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

L'emplacement de la tombe de Kamehameha demeure un mystère.

Note

1. En français dans le texte original.

Titre original : *Rainbow on the moon*

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© 2014 Barbara Wood

© Presses de la Cité, 2015 pour la traduction française

Couverture : Liliane Mangavelle - Photo : © Hayden Verry / Arcangel Images

ISBN 978-2-258-11534-7



Composition numérique réalisée par Facompo

Une fresque historique passionnante qui vous plongera dans le Hawaï colonial du XIX^e siècle à travers le destin de deux héroïnes inoubliables.

Anglaise, Emily a reçu une éducation religieuse et morale des plus strictes. Aussi est-elle complètement déstabilisée lorsqu'elle arrive à Hawaï, avec son mari, en tant que missionnaire : les us et coutumes des habitants sont bien loin de tout ce qu'elle a pu connaître. Isolée, la jeune femme est très vite nostalgique de son pays, cependant elle reste déterminée à partager sa foi... jusqu'à ce qu'elle rencontre le fringant capitaine Farrow. La sauvera-t-il d'un mariage sans amour contre lequel elle n'a jamais pensé à se révolter ? C'est là l'une des premières étapes du voyage humain et sentimental qu'elle s'apprête à accomplir, car l'île est bientôt la proie d'une terrible épidémie, qui a tout d'une malédiction.

Trente ans plus tard, Anna marche sans le savoir dans les pas d'Emily, tout aussi déterminée à vaincre le danger qui menace Hawaï.



© Guillevin / Actes

Barbara Wood est née en Grande-Bretagne et a grandi en Californie. Depuis *Et l'aube vient après la nuit* (Belfond, 1982 ; Presses de la Cité, 1998) jusqu'à *Inavouable Héritage* (Presses de la Cité, 2014), elle est considérée comme l'un des meilleurs auteurs de sagas romanesques.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alexandra Forterre.



www.pressedelacite.com

21,50 €
Prix France TTC